

strade

Travaux du Centre d'Études Corses - n° 9



**Le regard des géographes français sur la Corse
(XVIII^e - XIX^e siècles)**

Décembre 2001



strade

Travaux du Centre d'Études Corses - n° 9

**Le regard des géographes français sur la Corse
(XVIII^e - XIX^e siècles)**

Décembre 2001

SOMMAIRE

Première partie

Joseph MARTINETTI - La géographie française et la Corse au XVIII ^e , entre exotisme et régénération	3
ENCYCLOPÉDIE, article Corse	18
BELLIN Jacques-Nicolas (1703-1772) - Description géographique et historique de l'Isle de Corse pour joindre aux cartes et plans de cette Isle	21
BARRAL Pierre (1742-1826) - Mémoire sur l'Histoire Naturelle de l'île de Corse avec un catalogue lythologique de cette Isle	31
Abbé GAUDIN (1740-1810) - Voyage en Corse et vues politiques sur l'amélioration de cette île	37
VOLNEY - État physique de la Corse	51

Deuxième partie

Joseph MARTINETTI - La Corse et les géographes français du "premier XIX ^e siècle"	57
VÉRARD - La Corse - Précis Statistique	69
PIETRY - Statistique du département du Golo	81
Baron de BEAUMONT (1824) - Observations sur la Corse	89
MALTE-BRUN-LAVALLÉE - Île et département de la Corse	109
Abbé de LEMPS (1844) - Panorama de la Corse ou Histoire abrégée de cette île et description des mœurs et usages de ses habitants	115
Élisée RECLUS (1830-1906) - Nouvelle Géographie Universelle	119
Jean REYNAUD (1806-1863) - Article Corse de l'Encyclopédie Nouvelle	129

Troisième partie

Joseph MARTINETTI - Le regard des géographes d'avant l'Université (seconde moitié du XIX ^e siècle)	135
CHARPENTIER (1875 et 1878) - Étude sur le dessèchement des marais et sur la colonisation nécessaire... de la Corse	145
L. LE BONDIDIER - "En Corse Carnet de route"	156
E. LEVASSEUR (1873) - Petite Géographie du Département de la Corse à l'usage de l'enseignement primaire	163
Joseph MATHIEU - extrait du <i>Bulletin de la Société de Géographie</i> <i>et d'Études coloniales de Marseille</i>	169

Strade est publié par l'Association pour le Développement des Études Corses et Méditerranéennes (A.D.E.C.E.M.) avec le soutien du Ministère de la Culture (Mission du Patrimoine Ethnologique - Direction des Affaires Culturelles de la Corse), de la Collectivité Territoriale de Corse, des Départements de la Corse du Sud et de la Haute-Corse, des Universités de Provence et de Nice-Sophia Antipolis.

Illustration de couverture : vue de la ville de Bastia, d'après J. Daubigny, collection Musée de la Corse.

Remerciements

Pour les autorisations de reproductions des cartes et gravures, nous remercions M. Jean-Jacques Colonna d'Istria (éditions La Marge), le Musée de la Corse et le département des cartes et plans de la BNF.

Avant-propos

L'objectif que nous nous sommes fixé pour ce numéro de la revue *Strade* est de pouvoir présenter sur deux siècles le regard des géographes français sur la Corse.

Cela devrait nous permettre de sortir du rapport plus classique et souvent évoqué que constitue le regard ou l'opinion sur la Corse et les difficiles interprétations qu'il engendre. Le point de vue des scientifiques permet en même temps un vaste tour d'horizon sur la géographie française, dont la Corse serait une entrée.

Il ouvre également une réflexion sur l'instrumentalisation dont peut faire l'objet cette observation scientifique qui se présente comme un diagnostic promouvant une politique de développement pour un territoire désormais intégré mais encore marginal, archaïque, "sauvage".

Pour être complet dans notre démarche il aurait fallu pouvoir balayer ces regards jusqu'à la période contemporaine, de l'École Française représentée en particulier par le pôle grenoblois autour de Raoul Blanchard jusqu'aux géographes politiques, qui autour d'Yves Lacoste et de la revue *Hérodote* étudient la Corse comme un champ de tensions majeur révélant les crises de l'État - Nation et les fractures géopolitiques méditerranéennes. L'angle de vue des géographes italiens, de Marmocchi au groupe pisan de Berardo Cori, en passant par le discours géographique de l'Irrédentisme serait le complément indispensable à cette analyse.

Ce serait l'objet d'un numéro futur...

Joseph MARTINETTI
MCF - IUFM de Nice

Première partie

La géographie française et la Corse au XVIII^e, entre exotisme et régénération

INTRODUCTION

Le statut de la géographie dans la France du XVIII^e siècle et le regard des scientifiques sur la Corse

Les géographes français découvrent la Corse au milieu du XVIII^e siècle sous un nouvel angle; au souci descriptif et positionnel, s'ajoute désormais une valeur performative, elle est en effet une terre de conquête sur laquelle la science française doit s'appliquer dans un but clairement énoncé de «régénération».

Au-delà du problème général du regard des Français sur cette nouvelle acquisition du XVIII^e correspondant, géopolitiquement, à un redéploiement des intérêts français dans le Monde, nous comprenons bien qu'un passage de relais est effectué à ce moment-là; le regard scientifique, si ce terme a déjà un sens à ce moment-là, majoritairement posé à partir des différents pôles italiens du savoir, passe désormais en France.

Comme le démontre J.-M. Olivesi ¹ conservateur du musée Fesch dans un article dont nous reprendrons le titre suggestif, parfaite synthèse de notre réflexion, *Questions de style; d'un chaos baroque à un ordre classique*, un nouveau regard, avec la conquête, se pose sur l'île; c'est celui d'une France où triomphe la Raison et où, au siècle des Lumières s'impose le cartésianisme : «les cartes plus anciennes de l'île sont encore peuplées de monstres marins et de lacs centraux; et si la cartographie génoise fut aussi d'une grande qualité, elle ne fut pas envisagée de manière aussi systématique, aussi encyclopédique».

Cette analyse élaborée à propos du plan Terrier de la Corse peut fort bien être reprise pour l'ensemble du regard géographique porté par les géographes français sur la Corse.

Le traité de Paris de 1763 a transformé «durablement» selon l'expression de Numa Broc «l'univers géographique des Français» ². La perte, au profit de l'Angleterre du premier Empire colonial va, par

compensation, permettre le renouvellement d'études géographiques stimulées par une politique de reconstruction de l'Empire, impulsée d'ailleurs par Choiseul.

Jacques-Nicolas Bellin qui nous a laissé une *Description géographique et historique de la Corse* rédigée en 1769 a ainsi, auparavant composé en 1763 une *Description géographique de la Guyane*, témoignage du souci de la Monarchie de reconstituer un empire colonial.

Notre objectif étant tout autant, une réflexion sur les représentations de la Corse que sur l'histoire de la géographie en tant qu'histoire des sciences, nous pouvons dès lors reprendre la question que pose Numa Broc dans les *Annales de Géographie* en 1969: «Peut-on parler de géographie humaine au XVIII^e siècle en France?» ³.

Il est bien évidemment fait là référence à un débat fondamental de la géographie à savoir de quand dater la réflexion géographique scientifique (et en même temps en proposer une définition); faut-il comme Paul Claval ⁴ considérer que l'histoire de la géographie moderne a à peu près deux siècles et que «jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, le souci d'exploration et de report des résultats sur la carte domine encore, le géographe n'essayant pas d'interpréter systématiquement les distributions qu'il observe». La naissance de la géographie sous l'influence de la philosophie de Herder s'effectue dès lors en Allemagne avec l'œuvre de Alexandre de Humboldt et de Karl Ritter et non dans les deux pays, l'Angleterre et la France, les plus avancés dans les domaines de la cartographie, de l'inventaire, de la classification et de l'exploration de la Terre.

Le XVIII^e siècle a-t-il donc une claire conscience du problème des relations entre l'homme et le milieu. En reprenant en fait les travaux de N. Broc exposés dans sa thèse *La géographie des philosophes*, on peut opposer deux types de géo-

graphes : les géographes professionnels ou géographes de cabinet dont l'œuvre est essentiellement cartographique et les voyageurs apportant des connaissances nouvelles ⁵.

La conscience de cette opposition est clairement exprimée par le père Castel en 1751 : « les géographes ne sont que des artistes ; les voyageurs, marins ou autres sont les vrais savants, les inventeurs, les créateurs de la Science Géographique » ⁶. Cet antagonisme entre deux formes de géographie n'aurait ainsi pas facilité les synthèses et retardé ou différé le questionnement géographique ; le vocabulaire est encore insuffisant, voire indigent, les termes mal définis. Ainsi pour Numa Broc il n'y a pas entre la géographie grecque antique et la géographie du XVIII^e une différence de nature mais simplement une différence de degré, estimant ainsi que cette géographie des Philosophes du XVIII^e siècle est plus éloignée de la géographie du XX^e que de la géographie grecque.

On sent bien cependant que le XVIII^e finissant marque une « rupture » ou plutôt après l'inventaire et la compilation des données propose les premiers questionnements. Point de vue partagé par M.C. Robic ⁷ pour laquelle la naissance de la géographie scientifique peut être située aux alentours de 1760-1770 « rupture dans la géographie des philosophes car on décèle alors une réorientation de la curiosité pour l'ailleurs » en insistant tout particulièrement sur « le rôle méconnu des Idéologues... rompant avec une tradition cartographique et nomenclaturale ». L'anthropologie et l'épistémologie des Idéologues mettent la géographie au cœur d'une connaissance positive de la réalité humaine. La lecture de Volney nous permettra d'approfondir cette idée.

D'une façon générale géographes et naturalistes, plus ou moins influencés par l'empirisme de Locke et de Condillac, se méfient des généralisations, des classifications, des systèmes : « la philosophie s'est mise à l'école de la science et la science donne priorité aux faits sur les idées » ⁸.

Pour Gusdorf ⁹ l'idéologie dont se réclame Volney est une théorie unitaire de la connaissance qui se constitue comme le langage unitaire d'une science unitaire qui doit être la science de l'homme. À ce moment sont conçues véritablement les sciences de l'homme, regroupées par Gusdorf sous le terme d'anthropologie culturelle (chapitre III de la section III de l'ouvrage cité). Les voyageurs-philosophes ¹⁰ à la fin du XVIII^e siècle sont une généra-

tion d'intellectuels et de savants, « génération perdue » selon Gusdorf qui ayant pris parti en faveur du renouvellement de l'ordre établi n'ont pas réussi leur « Révolution Idéale », à la fois déçus par la Terreur puis par Bonaparte et à ce titre perdants de l'histoire, déconsidérés à la fois par les Réactionnaires et par les Révolutionnaires. Ils sont la dernière génération des Lumières, marquant véritablement la naissance des sciences humaines et en particulier de la géographie ¹¹.

À ce moment la géographie science des lieux, science de cartographes, science de position reposant sur un espace de projection géométrique devient une science de synthèse ou une synthèse de sciences ¹².

Alors parler de géographie au XVIII^e siècle nous invite à participer au débat épistémologique entre ceux qui estiment que le XVIII^e ne fait que continuer l'œuvre de découverte du Monde qu'il s'agit par une science topographique de positionner avec exactitude et ceux, plus récemment qui situent au XVIII^e siècle la naissance des sciences humaines par des questionnements sur les relations entre l'homme, la nature, les lieux plus particulièrement autour de l'Idéologie.

Alors le regard français sur la Corse au-delà des débats sur la perception de l'altérité qui alimentent encore aujourd'hui la complexité des rapports entre la Corse et le reste de la Nation Française est aussi un regard scientifique sur un espace donné et à ce titre illustre la pertinence du débat épistémologique. Se mêlent ainsi dans le contexte de l'annexion et de l'intégration de l'île à la fois le regard d'**hommes de science** mais aussi celui de **Français** sur le « chaos baroque » de la Corse considérée à la fois « italienne » et plus « sauvage ».

La science géographique est instrumentalisée pour « la régénération » de l'île ¹³, il s'agit de connaître pour développer. À ce titre cette seconde moitié du XVIII^e inaugure une série de moments forts et volontaires où le pouvoir central demande une sorte de mise à plat de la géographie de l'île dans un but de développement. comme le feront ensuite le Second Empire, la III^e République juste avant la Première Guerre mondiale, la IV^e République en 1949 puis 1957.

Les travaux géographiques, comme nous le verrons, accompagnent, anticipant ou suivant ces politiques et témoignent toujours de ce regard sur l'île déshéritée et pourtant si riche de potentialités. Certes le regard français « soucieux de dresser un bilan des connaissances en tous les domaines en se

réclamant des sciences exactes et en vue d'aider au progrès de l'esprit humain »¹⁴ ne fut pas le premier et la politique de mise en valeur génoise¹⁵ doit être plus nuancée que ne l'a présentée l'historiographie du XIX^e siècle, celle-ci la limitant à une politique de pillage colonial. Mais le souci génois fut plus limité, « la mission de Gênes dans l'île reste de détenir un territoire nécessaire à sa sécurité, comme cela sera le cas au cours des guerres du XVI^e siècle... et non d'élargir la diffusion de la civilisation ou de pratiquer une quelconque intégration, comme on pourra le voir – et cela dès la conquête – sous la royauté française ».

À partir de 1770, mémoires privés, récits de voyage, rapports, enquêtes officielles « pleuvent sur la Corse en même temps que les plans de mise en valeur »¹⁶.

La Corse devient un terrain d'expérience pour la recherche d'une voie de passage au capitalisme, sous l'influence intellectuelle du regard physiocratique. L'objet du plan Terrier est clairement affirmé par l'édit d'avril 1770; il s'agit d'établir de l'ordre dans les propriétés et de mettre un terme à la situation inextricable du statut de la terre et de ses fruits. Le but est la promotion de la grande propriété et la suppression de l'égalité préjudiciable au progrès, où chacun grâce à ses petites propriétés, aux communaux et aux droits d'usage par le biais de l'indivision et d'une mise en valeur dans le cadre du groupe familial parvient à vivre sans être contraint à la vente de sa force de travail. On vise à développer des cultures nouvelles, à introduire des pratiques agricoles modernes. Le recours aux Lucquois pour les travaux agricoles justifie la définition d'une politique démographique favorisant l'immigration (primes aux étrangers, aux soldats qui se marient, exemptions fiscales aux Corses pour repeupler les communautés abandonnées.)

Mais la Monarchie a surévalué les possibilités de l'île et sous-estimé l'effort à accomplir. Aussi la contestation de cette politique est immédiate, les litiges territoriaux sont nombreux et font des mécontents « on ne s'étonnera pas de voir les paysans s'en prendre aux géomètres du plan Terrier »¹⁷. La confusion entre terre du commun, communes et communautés ainsi que la mythification opérée à ce moment-là d'une communauté villageoise corse idéalisée¹⁸ vont cristalliser une hostilité plus ou moins diffuse contre l'ordre français qui se met en place.

Pour conclure avec cette présentation de textes de géographes français du XVIII^e siècle et en reprecisant combien le moment de l'annexion française correspond à un épanouissement de la géographie Française des Philosophes avec l'amorce de questionnements épistémologiques fondateurs de la démarche géographique, nous évoquerons le débat sur l'autre et sa perception tels qu'il a été défini dans les années 60 et 70. On a beaucoup parlé du mépris ou de la condescendance du regard des Français sur la Corse au XVIII^e¹⁹.

C'est le thème développé par L. Desideri²⁰ qui s'interroge ainsi : « serait-ce parce que la Corse est une île que l'homme continental européen la peuple si aisément de Sauvages » et ce à partir de récits de voyageurs de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e. L'insularité ferait ainsi basculer la Corse hors de l'Europe, rejoignant ainsi le primitivisme des peuples d'outre-mer. Ce serait oublier toutefois que ce même regard est porté de la même façon sur les habitants des montagnes continentales européennes.

Ainsi²¹ Numa Broc évoque les analyses de Ramond de Carbonnières, autre Idéologue, voyageur-philosophe, de la fin du XVIII^e siècle à propos des montagnes européennes et en particulier l'opposition qu'il établit entre Alpes et Pyrénées :

« là c'est un barbare surpris au milieu de ses grossières habitudes, là c'est un homme versé dans une partie importante de l'économie rurale et dont l'utile industrie a marché de pair avec sa perfectibilité sociale. Dans les Alpes, je vois un grand établissement pastoral, dans les Pyrénées les petites ressources de la vie nomade. Là les produits fournissent non seulement aux besoins locaux mais à un commerce étendu, ici ils sont dévorés par la faim qu'ils assouissent à peine ».

Ainsi la mise en évidence de ces différences flagrantes entre deux milieux physiques pourtant si ressemblants lui permettent de ne plus croire à un quelconque déterminisme naturel ou culturel. Selon lui c'est le « mauvais gouvernement » qui est responsable et non le climat ou le caractère. Nous avons là l'illustration de cet universalisme des Lumières, celui de la dernière génération, celle des Idéologues pour lequel tout est perfectible et pour lequel le progrès permet l'égalité entre les peuples. Le thème de la représentation de la Corse dans la littérature française a été développé par P. Jeoffroy-Faggianelli²². L'auteur fait dans la première partie

de sa thèse l'inventaire des récits sur la Corse qui vont alimenter au XIX^e siècle la vision romantique de la Corse, vision se cristallisant ensuite dans l'opinion publique française au courant du siècle et jusqu'à aujourd'hui avec d'ailleurs comme le dira le sociologue Jean-Louis Fabiani ²³ un effet de miroir qui va figer pour les Corses eux-mêmes et ce jusqu'à la caricature, les représentations qu'ils ont d'eux-mêmes dans des archétypes manichéens. Ainsi P. Jeoffroy-Faggianelli distingue plusieurs étapes ²⁴ au cours du XVIII^e et du début du XIX^e siècle: «la naissance et le développement d'une image de la Corse dans la littérature française sont en relation directe avec les événements de l'histoire du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle.» Dans un premier temps «le passé fabuleux et tragique» de la Corse donne une image héritée de l'Antiquité mais assez largement réinterprétée. Dans *l'Abrégé de l'histoire de la Corse* Goury de Champgrand reprend une image peu flatteuse : «premiers habitants... de grands corsaires fort barbares en leurs mœurs... qui se nourrissaient de petits chiens domestiques et sauvages... ce qui les rendait cruels, colères, hardis et robustes». Il s'inspire en fait de Jacques Robbe dans sa *Méthode pour apprendre la géographie* qui date de 1678.

Le grand dictionnaire géographique, et critique de M. Bruzen de la Martinière en 1740 ²⁵ présente ainsi la Corse : «l'air y est mauvais et malsain, le terroir pierreux, plein de forêts, et peu propre à être cultivé... Les Corses sont plus vindicatifs que les **autres Italiens**... ils sont bons soldats». Ce dictionnaire de dix volumes publié à La Haye de 1726 à 1739 reprenant le dictionnaire universel géographique et historique de Thomas Corneille (1708) se subdivise en quatre grandes parties, à savoir la géographie sacrée, la géographie ecclésiastique, la géographie civile ou politique et la géographie poétique ou fabuleuse. C'est dans la géographie politique fortement alimentée de relations de voyages que l'on trouve l'entrée «Corse».

Puis cette image de la Corse sera redéfinie par la pratique qu'en auront de 1729 à 1769 les écrivains militaires français et en particulier Goury de Champgrand précédemment cité qui, avant son arrivée en Corse, en tant probablement que commissaire des guerres dans l'île, reconnaît avoir eu par des lectures géographiques, une image différente de la réalité. Jaussin, apothicaire major aux armées, dont les *Mémoires historiques, militaires et politiques* sont publiées en 1758, contribue aussi fortement à faire évoluer l'image de la Corse et de

ses révolutions, justifiant en quelque sorte les révoltes contre l'ordre génois.

L'image des Corses reste diabolique mais les écrits témoignent d'un intérêt, voire d'une certaine considération pour ce peuple curieux ²⁶.

Le philosophe Rousseau, sollicité par Matteo Buttafoco, officier corse au service français, adoptera une position fort connue et abondamment citée, favorable aux Corses. Dans son *Contrat social* il fait ainsi part de son admiration ²⁷ : «il est encore en Europe un peuple...»

Voltaire dont le rôle fut assez obscur dans sa rivalité avec l'écrivain genevois ²⁸, contribuera également à améliorer l'image de la Corse : «leur courage fut si grand... on trouve partout de la valeur, mais on ne voit de telles actions que chez des peuples libres» ²⁹. La Corse s'insère donc dans l'œuvre des grands philosophes qui en font la terre de la liberté et du courage.

S'ébauche alors une image exotique ³⁰ représentée par *l'Histoire de Corse et de ses révolutions* de l'abbé de Germanes (qui n'est pas allé en Corse) : «Le caractère vindicatif des Corses signalé dans tous les dictionnaires n'apparaît plus comme la conséquence d'une cruauté première, d'un satanisme foncier, il est maintenant expliqué par les conditions sociales dans lesquelles vivent les indigènes» ³¹. Le sieur Bellin, ingénieur de la Marine Royale, intègre ainsi cet aspect fondamental de la nature des Corses; tout s'explique donc cela peut être amélioré par le bon gouvernement ³².

Le mythe du sauvage libre et heureux, qui tire sa subsistance de la nature nourricière est illustré par Boswell et par l'abbé Gaudin ³³ en particulier dans son *Voyage au Niolo* lorsqu'il «fait une halte vers le milieu du chemin de l'échelle» (la Scala).

En reprenant l'analyse de Jeoffroy-Faggianelli, «les écrivains français se mirent maintenant avec complaisance dans cette image de la Corse qui leur renvoie la glorieuse image de la France en surimpression» ³⁴.

Le 30 novembre 1789 à l'Assemblée Nationale la Corse est déclarée partie intégrante du territoire français, Mirabeau à la tribune résume d'une certaine façon l'opinion française à propos de l'île : «j'avoue, Messieurs, que ma première jeunesse a été souillée par une participation à la conquête de la Corse; mais je ne m'en crois que plus strictement obligé à réparer envers ce peuple généreux ce que ma raison me représente comme une injustice» ³⁵. La Corse lieu exotique entre Orient et Occident, où liberté et nature sont exaltées est à ce

moment-là pleine de promesses pour qui veut tenter l'expérience dans une île pacifiée. Bernardin de Saint-Pierre peut ainsi écrire : « combien de fois ne me suis-je pas offert... tantôt à faire un voyage au nord de l'Inde, tantôt à fonder une colonie en Corse, tantôt à tenter une entreprise sur l'île de Guernesey »³⁶.

Volney en Corse va au contraire marquer la fin de cette idylle. Il est vrai qu'il sera lui, confronté à la réalité corse et finalement quittera l'île après une tentative malheureuse de développement agricole au domaine de la Confina près d'Ajaccio. Le regard de l'historien-voyageur philosophe est particulièrement éclairant à la fois par son expérience corse qui s'inscrit dans un projet et une certaine vision du monde que par son regard scientifique qui consacre à la géographie une part importante à la compréhension des sociétés³⁷.

Commence alors ce que P. Jeoffroy-Faggianelli appelle « l'éclipse » : la Corse alimente le débat des « ferini » et des « anti-ferini » à savoir sur l'origine bestiale ou non de l'humanité³⁸.

Bonaparte-Napoléon va ensuite orienter le cours des différentes représentations, la Corse devenant successivement « pays du héros » et « pays de l'usurpateur ». Mais alors nous entrons déjà dans le XIX^e siècle avec en particulier une forte stimulation de la géographie au travers de la statistique et de l'enquête.

La césure XVIII^e siècle - XIX^e, si elle ne se justifie pas d'un point de vue de l'histoire des sciences (?) reste néanmoins commode pour la distribution des œuvres que nous présenterons.

1 - L'ENCYCLOPÉDIE

La première œuvre géographique du XVIII^e siècle que nous citerons est l'article « Corse » de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. Nous y discuterons à la fois du statut de la géographie en tant que science mais aussi des représentations scientifiques de la Corse qui y sont proposées.

L'Encyclopédie, représentative de l'esprit des Lumières, est un dictionnaire à vocation universelle englobant tous les autres et diffusant la science dont « le propre quoiqu'en disent ses détracteurs est de conduire les hommes à la vertu, au bonheur, accroître la somme de leur connaissance, c'est contribuer à les rendre meilleurs, c'est leur découvrir de nouvelles sources de félicité. »

D'Alembert dans le Discours préliminaire³⁹ où il présente une classification des sciences attribue le rôle suivant à l'Histoire et à la Géographie : « la chronologie et la géographie sont les deux rejetons et les deux soutiens de la science dont nous parlons : l'une place les hommes dans le temps ; l'autre les distribue sur notre globe ». Dans « le système figuré des connaissances humaines » il propose trois parties, la Mémoire, la Raison et l'Imagination, la géographie étant classée au sein de la Mémoire, dans une des rubriques de l'Histoire Naturelle et de l'Histoire Civile.

La première édition de l'Encyclopédie date de 1757, elle sera ensuite interdite puis suite à de nombreuses critiques rééditée à plusieurs reprises. L'édition que nous proposons est de 1779 éditée à Genève chez Pellet, édition se faisant gloire d'avoir réformé presque toutes les erreurs de chronologie et de géographie qui déparaient l'édition de Paris et celle de Genève (c'est-à-dire celle, antérieure, de Cramer).

La conception générale de la géographie est précisée dans l'article « Géographie » du tome VII et rédigée par deux géographes connus, **Robert de Vaugondy**, géographe du roi et **Nicolas Desmarest** ayant, lui, rédigé la partie géographie physique. Didier Robert de Vaugondy⁴⁰ (1723-1786), issu d'une grande famille de géographes, a rédigé trois articles fondamentaux : *Fuseau*, *Géographie* et *Globe*, mais va interrompre sa participation après la condamnation de l'entreprise par le Gouvernement en 1759 et préférant ainsi conserver sa place de géographe ordinaire auprès de Louis XV et de Stanislas de Lorraine. Nicolas Desmarest (1725-1815)⁴¹, lui rédige deux articles : *Fontaine* et *Géographie Physique*.

Numa Broc précise la définition que donnent ces deux géographes. Il repère ainsi dans la définition de Robert de Vaugondy l'opposition géographie générale (« des géographes qui embrassent dans leur travail la description entière de la terre ») et géographie régionale (« les chorographes ou topographes »). À propos de l'article de Desmarest, qu'il considère plus novateur, N. Broc insiste sur la prééminence accordée à l'observation des faits. La définition des montagnes permet de dépasser le système de Buache exclusivement lié à l'hydrographie en ayant recours à la minéralogie, ce qui lui permet d'aboutir à une opposition montagnes primitives-montagnes récentes. Comme nous l'avons dit l'édition de Pellet améliore fortement les

articles de géographie, visant à éliminer les nombreuses erreurs de localisation recensées dans les premières éditions.

On notera entre autres erreurs en reprenant les exemples cités par N. Broc, «Palerme, ville détruite de la Sicile... avant sa destruction par un tremblement de terre, disputait à Messine le rang de capitale», qui provoqua une vigoureuse réponse du palermitain Basilio de Alustra contre «ces auteurs qui du haut de leur chaire magistrale se permettent de débiter les plus grandes inepties»⁴².

On notera également un article signé par D'Alembert, intitulé *Crétins*, qui a provoqué un violent scandale dans le Valais : «on donne ce nom à une espèce d'hommes qui naissent dans le Valais en assez grande quantité, et surtout à Sion leur capitale».

Il est ainsi précisé dans l'édition de Pellet que «la géographie si maigre dans les deux premiers volumes de l'Encyclopédie et peut-être trop étendue dans les suivantes a été soigneusement revue, corrigée, et supplée par Messieurs Cara et Courtépée»⁴³. Celui-ci préfet du collège de Dijon avait déjà fait disparaître dans la dernière édition du *Dictionnaire géographique portatif*, connu sous le nom de Vosgien, près de six cents fautes considérables qui s'étaient glissées dans les éditions précédentes. M. Courtépée a rendu dans ce supplément le même service au *Dictionnaire Raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, surtout pour la géographie du Moyen Âge.

On retrouve également la forte participation de Bellin, ingénieur ordinaire de la Marine qui a réalisé plusieurs cartes et une centaine d'articles pour l'Encyclopédie.

L'article Corse est partiellement rédigé par Pommereul «officier et écrivain distingué qui a rédigé ces différents articles, chargé par le gouvernement d'écrire l'Histoire de Corse (*L'Histoire de l'Isle de Corse*), il a extrait de cet ouvrage excellent tout ce qui peut enrichir le nôtre».

Il se décompose en deux parties principales; une «description» qui est essentiellement géographique et une «histoire». Nous y ajoutons également les articles Ajaccio, Bastia et Corte.

On notera l'intégration de la Corse dans le domaine italique (île de l'Italie, Corte ville d'Italie), ce qui d'ailleurs n'est pas le cas de la Sardaigne, grande île de la Méditerranée entre l'Afrique et l'Italie.

La Corse a droit à deux fois plus de texte que la Sardaigne et en particulier un développement historique bien plus conséquent.

À plusieurs reprises sont évoqués des arguments visant à «valoriser» la Corse en tant que potentialités exploitables tandis que le tableau de la Sardaigne est résolument fataliste : «rien n'est plus près de la dévastation que l'état actuel de la Sardaigne, elle est dépeuplée, tandis que l'affreux pays du Nord reste toujours habité. Les maisons religieuses vivent dans cette île sans aucun travail et sans aucune utilité; leurs immenses privilèges font la ruine des citoyens... le peuple appauvri s'est découragé; l'industrie a cessé; les souverains ne tirant presque rien de cette île l'ont négligée et les habitants sont tombés dans une ignorance profonde de tout art et de tout métier». On retrouve là une tonalité générale sur les articles concernant l'Italie fortement hostile à l'Église et négligeant fortement la modernité de cet ensemble. C'est un regard qui va marquer profondément les esprits jusqu'au XX^e siècle.

Pour la Corse on met en valeur l'utilité des havres, l'intérêt des bois de construction pour la Marine, les potentialités thermales, les richesses halieutiques; le tableau est largement positif.

Le partage des fonctions de capitale est déjà largement évoqué, les auteurs ne sachant départager entre Ajaccio, Bastia et Corte laquelle des trois doit être la capitale de l'île, ce thème préfigurant un souci de hiérarchie du réseau urbain qui sera longuement illustré par la suite. Bastia était la capitale, Ajaccio est plus belle et Corte la capitale... vaste et longue quête de centralité...

Une administration sage doit apporter «repos, sûreté et contentement», les sciences et les arts «adoucissent le caractère de ces fiers Insulaires».

On peut ainsi situer cette approche dans la période évoquée par P. Jeoffroy-Faggianelli de l'ébauche d'une image exotique entre 1769 et 1789, au cours de laquelle les «scientifiques» et plus largement les Lettrés projettent sur la Corse les espoirs d'une régénération. La Corse sera le champ d'application des idées nouvelles et à ce titre prouvera les effets positifs du Progrès sur une île infortunée.

En reprenant les analyses de N. Broc il est intéressant de comparer le traitement réservé à la Corse à celui des contrées plus lointaines et en particulier la thématique du (bon) Sauvage. Les primitifs sont jugés sévèrement dans l'Encyclopédie en particulier dans l'article *Eskimiaux* de Jaucourt : «ce sont les sauvages des sauvages et les seuls d'Amérique qu'on a jamais pu apprivoiser». Le mythe du Bon Sauvage ne s'impose qu'après 1760 avec Rousseau

et Bougainville mais rien de tout cela à propos de la Corse.

N'oublions pas que l'objectif de l'Encyclopédie n'est pas purement géographique, à la différence des dictionnaires spécialisés ou des ouvrages de géographie pittoresque comme *L'histoire des voyages de Prévost*. Le but essentiel est dans la critique, dans la controverse politique et religieuse.

2 - BELLIN Jacques-Nicolas (1703-1772)

Bellin nous a laissé une *Description géographique et historique de l'Isle de Corse pour joindre aux cartes et plans de cette Isle*.

Cet ouvrage édité à Paris en 1769 est considéré par Starace ⁴⁴ comme une œuvre importante contenant un résumé historique des révolutions corses mais aussi un portrait de la Corse et de ses habitants.

Bellin, premier ingénieur-hydrographe de la Marine et du Dépôt des Cartes et Plans est un des géographes français les plus connus du XVIII^e, ayant participé activement à l'Encyclopédie ⁴⁵.

Toutefois le moment où il dresse sa description de la Corse correspond à la fin de sa carrière; il sera remplacé par Claret-Fleurieu, représentatif d'une nouvelle génération de géographes - cartographes au Dépôt de la Marine

Bellin réalise une première carte de la Corse en 1749 dans le cartouche de laquelle il fait part de ses objectifs et de ses problèmes pour réaliser cette carte ⁴⁶ : « les pilotes des vaisseaux du Roi les plus habiles ont fréquenté dans ces derniers temps toutes les côtes de cette Isle... ce sont eux qui m'ont fait connaître que la grande carte de l'Isle de Corse était fautive presque partout ».

Pour l'Intérieur de l'île, Bellin prévient des erreurs « je suis même persuadé qu'on découvrira par la suite des erreurs considérables ».

Numa Broc traitant du fameux débat sur la « mer de l'Ouest » opposant Buache et Delisle à d'autres géographes français et russes présente ainsi Bellin : « la carte de Bellin qui accompagne le tome XV de l'abbé Prévost (1759) montre ce qu'un géographe honnête, mais sans imagination, peut tirer des matériaux déjà utilisés par Buache : la côte nord-ouest de l'Amérique se trouve réduite à quelques traits où l'on peut lire « vu par les Russes en 1728 » ou « les Russes virent ici des Terres en 1741, sans savoir si c'était des îles ou le continent », mais Bellin résiste à la tentation de relier les parties

connues, même par un pointillé. Le reste de l'Amérique du Nord demeure en blanc avec quelques mentions: « ce qu'on nomme mer de l'Ouest peut être placé dans cette partie », ou « c'est dans cette partie que quelques géographes ont placé les prétendues découvertes de l'amiral Fuente, mais j'en ai trouvé la relation trop suspecte pour l'employer » ⁴⁷.

Il ne faut toutefois pas sous-estimer ce géographe-cartographe qui à la suite de Delisle et de D'Anville doit être considéré comme représentatif de la synthèse qui s'opère en France au XVIII^e entre une géographie scientifique liée à l'astronomie et une géographie humaniste plus érudite. donnant à la géographie un caractère « positif » selon la formule de Robert de Vaugondy, résultat aussi bien des découvertes, du triomphe de l'esprit cartésien que de la mise en place de solides institutions.

Nous retrouvons Bellin, vers 1750, comme cartographe du père Charlevoix et à ce titre travaillant sur les cartes et mémoires originaux du Dépôt de la Marine ⁴⁸. Le père Charlevoix, chargé de mission par le ministre de la Marine pour la découverte du passage de l'Ouest, donnera une description de la Nouvelle France mais les incertitudes demeurent et Bellin se plaint de ne disposer pour l'Amérique du Nord que de deux déterminations exactes de longitude : Québec et Boston. Cette méconnaissance du Canada explique peut-être sa perte en 1763.

Nous le retrouvons ensuite en 1763 avec sa *Description géographique de la Guyane* à un moment où la France par l'action de Choiseul tente de se reconstituer un empire. On y tente une véritable entreprise de colonisation agricole, Choiseul faisant appel au naturaliste Adanson pour étudier sur place le pays. Pourtant si l'entreprise a été excellemment préparée sur le plan scientifique, elle se solde par un désastre complet, la majorité des colons étant décimé laissant pour de longues années à la Guyane une réputation terrible.

Parmi les œuvres de J. N. Bellin nous trouvons une *Nouvelle méthode d'enseigner la géographie*, ainsi qu'un *Essai géographique sur les Îles Britanniques* datant de 1757-1758. Bellin y précise dans sa préface que cet ouvrage « tiré à très petit nombre » a été réalisé pour le service des Vaisseaux de Roi. Il est intéressant de reprendre cette préface qui nous éclaire sur les objectifs et la méthode du géographe :

« le but que je me suis proposé en entreprenant cet ouvrage a été de donner des cartes hydrographiques pour la navigation des côtes d'Angle-

terre, d'Écosse et d'Irlande sur lesquelles les principaux caps et les ports furent placés par des latitudes et des longitudes exactes marquant les distances d'un lieu à l'autre sur les meilleures observations et pour rendre ces cartes plus utiles aux navigateurs d'y joindre un Portuland ou Routier contenant la description de ces mêmes côtes, de proche en proche, avec le plus de détails qu'il me serait possible. Secondement de marquer sur ces cartes les détails de l'intérieur du pays c'est-à-dire le nom, l'étendue et la division des différentes provinces qui composent les trois royaumes; leurs villes capitales et tous les lieux qui méritent quelque attention avec les chemins, les principales rivières, bois et montagnes et d'y joindre une description géographique de ces mêmes provinces sur les meilleurs auteurs nationaux avec des tables en forme d'itinéraire pour l'usage de ceux qui voudraient y voyager. Pour donner quelque ordre à ces trois matières, je les ai divisées en trois parties :

- la première contient la description géographique des Îles Britanniques et des Provinces qui les composent relativement à mes cartes,
- la seconde partie contient le Routier ou Portuland c'est-à-dire la description des côtes, ports, havres, mouillages et dangers qu'il faut connaître pour naviguer autour de ces îles,
- la troisième contient l'analyse des cartes dans laquelle je rends compte des observations que j'ai employées pour leur construction, des auteurs que j'ai suivis et des combinaisons que j'ai été obligé de faire pour parvenir à les réunir au même point et concilier les détails nécessaires pour la navigation des côtes avec ceux de l'intérieur du pays; ce que j'ai souvent trouvé très difficile.

Je ne crains point d'avouer que quelques recherches que j'ai faites pour remplir ce projet, je sens que toutes les parties ne sont pas également bien traitées, outre que les matériaux m'ont manqué dans beaucoup d'endroits, je n'ai pas toujours trouvé dans ceux que j'étais obligé d'employer cette exactitude et cet accord qui fait la sûreté du travail. Ainsi on ne doit regarder mon ouvrage que comme un essai qui pourra avec le temps nous conduire à des connaissances plus sûres et plus étendues, mais en attendant, j'ose assurer qu'il est d'autant plus utile aujourd'hui que nous n'avons rien en France qui puisse y suppléer. Il y a un plus : c'est qu'en Angleterre d'où j'ai cependant tiré tous mes

matériaux, il n'y en a pas dans ce genre d'aussi complet. C'est le fruit de bien des recherches et d'un long travail que tout le monde n'est pas en état de faire... *non omnia non possumus* Virg-Ecl. 8 vers 63».

Enfin sa *Description géographique de la Corse* que nous présentons, fortement inspirée du travail de Jaussin, car Bellin ne s'est pas rendu en Corse, est un ouvrage représentatif des compilations plus ou moins personnalisées de ces géographes de cabinet. On insistera sur la qualité des 32 cartes de l'île réalisées à partir des levés des différentes campagnes françaises. Laissons Bellin exposer son ouvrage dans son «avertissement» introductif.

3 - BARRAL Pierre (1742-1826)

Mémoire sur l'Histoire Naturelle de l'île de Corse avec un catalogue lythologique de cette Isle, et des réflexions sommaires sur l'existence physique de notre globe

Paris 1783

ADCS Ajaccio DE5

carte phisique de l'île de Corse - Pierre Barral 1783

Officier d'Infanterie et Inspecteur Général des Ponts et Chaussées de Corse, à Londres et se trouve à Paris.

Pierre Barral élève des Ponts et Chaussées est envoyé en Corse en 1769 et sera nommé capitaine d'infanterie en 1788. Il passera en tout vingt-quatre ans en Corse probablement de 1769 à 1793.

Son *Mémoire* place la Corse au cœur des débats des Sciences de la Terre de la fin du XVIII^e siècle.

Dans son avant-propos Barral présente la controverse et le débat scientifique au centre duquel se trouve son *Mémoire* : «à mon arrivée de l'Isle de Corse à Paris je fus sollicité par plusieurs personnes de donner quelques idées sur l'Histoire Naturelle de ce pays».

Barral a à ce moment-là passé en effet treize ans en Corse (envoyé donc en 1769) et rassemblant les observations faites au cours de ses déplacements, il présente oralement ses travaux à l'Académie des Sciences, le 28 mai 1782. La reconnaissance par l'Académie de cet ouvrage semble être une garantie scientifique, toutefois la polémique est immédiatement évoquée par le refus de publication : «le journaliste a répondu qu'il ne pouvait publier un *Mémoire* où j'avais des choses contraires aux

systèmes de tous les grands naturalistes dont il partage les opinions».

Où se situe la polémique? «plusieurs des naturalistes qui m'ont fait l'honneur de venir chez moi lui ont dit qu'il est très douteux qu'il y eut des volcans en Corse...»

Barral propose lui aussi sa contribution au débat qui agite les sciences de la Terre à partir de son observation des faits; à la suite de cette courte description de la Corse,

«je me propose de donner quelques réflexions sur l'existence physique de notre Globe en faisant usage des conséquences que m'ont données mes observations. Je n'aspire point à la gloire de présenter un système qui fasse fortune. Un peu de méditation, un peu de bon sens ne sauraient créer des prodiges réservés aux imaginations exaltées, à l'esprit et à l'éloquence; aussi ne montrant rien de merveilleux, j'aurai peu de partisans; mais comme les plus grands effets tiennent souvent aux plus petites causes, mes idées simples telles que la Nature les suggère peuvent en faire naître de sublimes qui serviront à faire un grand tableau de la légère esquisse que je trace aujourd'hui».

Barral nous situe bien au cœur de vaste débat de géographie physique.

La fin du XVIII^e siècle voit un profond enrichissement de la géographie par les sciences naturelles, constituant à partir de là un champ épistémologique commun. On dépasse le système de Philippe Buache⁴⁹ qui est une construction géométrique voulant faire de la géographie physique une science déductive et occultant totalement la géologie. Au contraire Barral suit davantage le modèle de Guettard, gardien des collections d'Histoire Naturelle du duc d'Orléans c'est-à-dire celui d'un homme de terrain étudiant minutieusement de petites régions, méfiant à l'égard des théories générales des «savants de cabinet»⁵⁰ et «ouvrant ainsi une nouvelle carrière aux géographes et aux naturalistes et formant pour ainsi dire un lien entre deux sciences, qu'on avait jusqu'ici regardées comme totalement indépendantes l'une de l'autre»⁵¹.

Trois événements marquent la fin du XVIII^e siècle et l'affirmation d'une nouvelle géographie physique dont Barral est le représentant.

- La publication en 1779 des *Époques de la Nature* de Buffon traduisant son adhésion au plutonisme et le passage du fixisme à l'évolutionnisme.

- Le développement de l'étude du volcanisme avec en particulier la querelle sur l'origine volcanique ou non du basalte accentue la polémique entre Neptuniens, en particulier l'allemand Abraham Gottlob Werner et Plutoniens : Buffon, Desmarest mais aussi Faujas de Saint Fond et Ferber, naturaliste allemand, auteur de *Lettres sur la minéralogie de l'Italie* écrites en 1773 et traduites en français en 1776, que Barral cite d'ailleurs à plusieurs reprises dans son Mémoire sur la Corse : «les lettres de M. Ferber sur l'Italie m'ont intéressé véritablement. J'ai marché pas à pas avec ce naturaliste éclairé et je lui dois le plaisir instructif d'avoir revu en le lisant un pays qui a tant de fois excité mon enthousiasme».

- L'ouvrage de Faujas de Saint Fond *Recherches sur les volcans éteints* datant de 1778 semble également avoir inspiré Barral. Il déclare en effet⁵² :

«Je suis persuadé que la grande zone, qui part du Cantal après avoir traversé une partie de la France, aboutit à Agde, s'enfonce dans la mer, traverse le golfe de Lyon et va gagner en droite ligne les volcans éteints de la Corse, tandis qu'une seconde ligne, partant de celle d'Agde... vient passer entre les Maures et les Apennins... On sait ensuite que la bande brûlée d'Italie conduit à celle des Deux-Siciles, où l'on trouve outre beaucoup de volcans éteints, deux volcans allumés, le Vésuve et l'Etna.»

On sent également dans le travail de Barral l'influence de Giraud-Soulavie définissant «une sculpture de la terre» par les eaux courantes et marines. Comme Ferber il note précisément l'arrangement des montagnes en fonction de la nature de la roche, granite au centre, calcaires et schistes sur les marges. En effet Ferber a noté dans son voyage d'Italie par le Tirol, comme d'ailleurs Pallas dans l'Oural un noyau granitique, flanqué de bandes méridiennes de schiste et de calcaire. Comme Ramond de Carbonnières qui découvre l'anomalie du Mont-Perdu car dans ce secteur le granite ne forme pas la partie la plus élevée de la chaîne pyrénéenne, Barral note bien la présence de calcaire au cœur de la chaîne granitique.

En résumé nous avons bien là le Mémoire d'un géographe-géologue, homme de terrain se défiant des théories et des systèmes, mais sensible également aux faits humains qu'il relie aux éléments naturels en proposant, en homme des Lumières une mise en valeur pour l'amélioration des conditions de vie.

Barral passera encore onze ans en Corse et fournira même au Premier Consul en 1801 à un moment où il n'est plus en Corse, un rapport sur les «ressources en minéralogie» de cette île.

Il est abondamment cité par Vérard ⁵³ qui reproduit le Mémoire ⁵⁴. L'intérêt de ce travail est à la différence du premier plus utilitariste et traduit le souci de la France sous le Consulat et l'Empire, d'inventorier les ressources minérales dans un contexte de guerre maritime avec l'Angleterre. Ainsi en 1802 le successeur de Barral M. Bénon, inspecteur des Mines de France, précise et affine le travail de Barral dans une publication au Journal des Mines (n° 65).

Barral propose ainsi d'exploiter les mines de fer de l'île d'Elbe voisine et d'y travailler le métal en Corse «dans des forges établies le long de la côte orientale dans des communes boisées de châtaigniers» mais le fer de «première qualité» extrait des mines de l'île d'Elbe devra être prioritairement réservé «à la côte depuis Calvi jusqu'au golfe de Porto». En effet «ce serait là qu'il faudrait établir des établissements en grand et y transporter la mine de première qualité pour raccourcir le trajet». Bien plus tôt en 1771, l'ingénieur en chef des Mines est également évoqué par Vérard ⁵⁵ à propos de la ville de Porto-Vecchio, quand «il fut question d'établir une colonie d'Acadiens en Corse». On voit ainsi le Comte de Marbeuf charger Barral de «reconnaître les lieux et d'en dresser le plan» pour un projet qui n'aboutira pas.

4 - Voyage en Corse et vues politiques sur l'amélioration de cette île par M. l'Abbé Gaudin (1740-1810)

Vicaire-Général de Nebbio, de l'Académie de Lyon publié à Paris en 1787.

L'ouvrage de l'abbé Gaudin est fort connu et souvent utilisé comme l'archétype du regard français sur la Corse. Est-il géographe? pas selon les critères de l'époque.

Pourtant de nombreuses considérations d'ordre géographique dominant la tonalité de l'ouvrage et dans ce regard tellement imprégné de la philosophie des Lumières on voit s'affirmer l'anthropologue, le géographe, l'historien...

En reprenant la préface de F. Beretti ⁵⁶ on peut éclairer la biographie de l'auteur.

Né en 1740, après sa formation chez les Pères de l'Oratoire il est nommé de 1776 à 1801 vicaire général de l'évêque de Nebbio puis devient conseiller-clerc au conseil souverain de Corse. Progressiste, en particulier avec la publication de son ouvrage sur *Le célibat des prêtres* il est élu à l'Assemblée Législative par le département de la Vendée en 1791.

La vision de l'abbé Gaudin est interprétable à de multiples titres.

Dans son *Voyage au Niolo* il évoque une nature bucolique et sauvage préservée des vices «un véritable Eldorado... la paix, l'égalité sur-tout l'heureuse liberté».

Le pittoresque des paysages y est fortement évoqué «qu'il est beau de contempler ces spectacles! Nature c'est ici que s'offrent tes miracles, sans que l'art des humains ait pu les altérer.»

P. Jeoffroy-Faggianelli ⁵⁷ y perçoit «une image de la nature corse dans une lumière pré-romantique au carrefour des voies idéologiques et littéraires» retrouvant en particulier dans l'évocation de terreur sacrée ce qui «se déploiera plus artistiquement sous la plume de Chateaubriand».

Ce spectacle d'une nature presque vierge est accompagné d'un désir d'action; à ce peuple aux mœurs encore barbares, il faut apporter les arts et la science ainsi qu'un sage gouvernement C'est le thème d'une «exhortation aux Corses» ⁵⁸: «que le fer, si longtemps instrument de carnage, connaisse dans vos mains un plus utile usage; de germes bienfaisants repeuplez vos forêts, de vos heureux voisins empruntez les secrets.»

Gaudin inspirera fortement Mérimée ainsi que Jules Dulong ⁵⁹ dans les années 1830 puisque l'on retrouve dans le couplet d'Olivier, véritable hymne au progrès économique «l'exhortation» de l'abbé Gaudin. Son image fortement positive est marquée par la perfectibilité, «objets d'amélioration dont elle est susceptible».

La mise en valeur doit être sage: «l'étude des ressources d'un pays et des moyens de les préparer est nécessairement lente; tout système d'amélioration est prématuré, s'il n'a l'expérience pour guide».

Il justifie dans son *Discours préliminaire* l'intérêt à connaître cette nouvelle Province: «que nous importe cette multitude de détails sur l'Amérique Septentrionale, sur la Suisse, sur la Sicile et tant d'autres pays qui n'ont que peu de liaison avec nous?».

La responsabilité des malheurs de la Corse et de ses retards c'est le mauvais Gouvernement (des

Génois) «le faible despote qui s'épuisa si longtemps pour l'asservir».

Or les vingt années écoulées depuis la conquête ont permis d'établir une Paix que salue Gaudin : «peut-être y a-t-il peu d'exemples chez les Nations Policées, d'une société où le vol, le meurtre et tous les grands attentats contre la sûreté publique soient plus rares qu'ils ne sont aujourd'hui en Corse, jamais on ne s'assujettit si promptement au frein des loix, après les avoir si long-temps méconnues.» Alors il faut faire l'inventaire des potentialités de l'île, «un terrain susceptible de toutes les cultures, sur-tout de celles qui sont les plus rares dans nos climats; toutes les richesses de l'Histoire Naturelle, dispersées ou enfouies dans ses montagnes... une multitude de ports creusés par la nature.»

Gaudin s'affirme là comme un géographe-aménageur faisant le constat du déséquilibre entre plaines et vallons inhabités mais au «sol abondant et fertile» et montagnes où vit la population. Les déplacements nécessaires entre montagnes et plaines sont à l'origine de la «paresse et de l'indolence» qu'on leur reproche excessivement.

Aussi nous proposerons deux extraits du *Voyage*.

Le premier extrait des *Vues politiques sur cette île* est celui de l'Aménageur qui décrit, constate et propose une solution rationnelle inspirée en particulier de la Physiocratie proposant en particulier de mettre fin à l'indivision et au morcellement de la propriété.

Le second dans le *Voyage au Niolo* est celui d'un homme sensible à la Nature vierge des montagnes dans cette micro-région emblématique du centre de l'île qu'il contribuera d'ailleurs à mythifier comme la région la plus pure car la plus à l'abri des influences extérieures C'est ce qu'évoque F. Pizzorni ⁶⁰ analysant la constitution des collections corses du Musée National des Arts et Traditions Populaires. Les chercheurs vont en effet privilégier un territoire de montagne, très élevé, inaccessible (souvent le Niolo) qui deviendra emblématique de toute l'île parce que protégé des altérations de la modernité et promu ainsi «traditionnel». Cette idée est également développée par G. Ravis-Giordani ⁶¹ citant la définition anthropologique que donne Deniker du Niolo en 1897 : «la véritable citadelle de la race corse».

5 - VOLNEY et la Corse

Constantin-François De Chasseboeuf (1757-1820)

Précis de l'état de la Corse - compte-rendus du Moniteur 20 et 21 mars 1793

Tableau du climat et du sol des États-Unis. Suivi d'Éclaircissements sur la Floride, sur la colonie française du Scioto, sur quelques colonies canadiennes et sur les sauvages. 2 volumes 1803

« État physique de la Corse » in Œuvres complètes édition établie par A. Bossange. Paris 1821

Dernier XVIII^e siècle, avec Volney, la Corse est sous le regard de l'Idéologie. Le voyage en Corse de Volney est parfaitement reconstitué par J. Gaulmier ⁶². Il est également évoqué par F. Beretti qui souligne le talent de Volney à décrire les beautés et particularités géographiques de la Corse ⁶³.

Les relations de Volney avec la Corse commencent tôt; en effet, suite à sa mission en Bretagne en 1788 au cours de laquelle il serait chargé par Necker de combattre la noblesse et les Parlementaires ⁶⁴, il est récompensé par une nomination de directeur de l'Agriculture et du Commerce en Corse. Toutefois en raison de la précipitation des événements révolutionnaires il ne rejoint pas son poste, malgré les invitations adressées par ses administrés ⁶⁵. Il intervient alors en faveur de la Corse, s'institue «le protecteur et le conseiller des députés de la Corse» et annonçant à l'Assemblée Nationale qu'une insurrection a éclaté à Ajaccio le 30 novembre 1789 contre l'oppression que le gouvernement militaire fait peser sur le peuple, il réclame que la Corse soit considérée comme partie intégrante de la France. Mirabeau soutient la démarche et propose de rappler les citoyens corses, anciens combattants du nationalisme local et Paoli est ainsi rappelé d'exil. C'est ainsi qu'il fut invité à se rendre en Corse, d'après une délibération de l'assemblée électorale et le vœu général du département (à Orezza le 9 septembre 1790).

Il arrive en Corse en janvier 1792, déjà fort connu (et abondamment cité; ainsi par Gaudin dans son *Voyage en Corse* pour son *Voyage en Syrie et en Égypte* ⁶⁶ qu'il effectue de 1783 à 1785 et avant son autre œuvre célèbre *Le Tableau du sol et du climat des États-Unis* publié à Paris en 1803. Mais c'est déjà un homme déçu par l'action politique ⁶⁷ qui a

assumé des fonctions importantes jusqu'à la mort de Mirabeau en avril 1791 (membre du Comité chargé de préparer la Constitution puis secrétaire de l'Assemblée). Le philosophe est lassé des débats de la vie politique : « depuis douze ans, je suis dans le tourbillon des affaires publiques et depuis huit j'assiste à nos Assemblées et déjà je m'en trouve fatigué. Le tumulte de ces grandes réunions d'hommes, la diversité, l'opposition même des jugements, la désunion des cœurs, la lutte des vanités tout m'a porté à de fâcheuses réflexions sur l'existence des sociétés. »⁶⁸

Le voyageur-philosophe est déjà confronté au dilemme de sa vie « contempler et écrire ou agir et exécuter »⁶⁹.

Son ami Besnard, curé constitutionnel, rapporte son changement d'état d'esprit : « un sol vierge, des plaines et des vallons fertiles qui, dans certaines localités admettaient la culture du coton et du sucre; des montagnes couvertes jusqu'aux sommets des plus beaux arbres propres à la charpente et à la marine, et dont les parties inférieures supportaient non seulement la vigne, mais le caféier et autres productions tropicales; les oliviers prospéraient bien autrement qu'en Provence dans presque toute l'île, principalement dans le voisinage de la mer; les pâturages égalaient ceux de la Suisse, et les récoltes en blé malgré les imperfections de la culture, celles du Languedoc. Il ajoutait qu'il était facile d'y jouir d'un printemps perpétuel, que pour cela il suffisait de se préparer trois résidences, l'une au pied de la colline ou de la montagne pour l'hiver, une autre à mi-côte pour le printemps, et la troisième en se rapprochant du sommet pour l'été »⁷⁰. Il est évident qu'à ce moment-là Volney espère assouvir en Corse la nostalgie qu'il ressent pour les pays d'Orient et en particulier le Liban.

Enthousiaste à son arrivée⁷¹, en Corse, il rencontre le jeune lieutenant Bonaparte avec lequel il aura par la suite une relation complexe (c'est Napoléon qui l'élèvera au titre de Comte le 26 avril 1808 sous l'Empire)⁷². Il fait part à Bonaparte de ses projets précisant qu'il n'est pas venu là dans le seul but « de passer tranquillement sa vie au sein d'un peuple simple »⁷³. Il désire mettre en application ses principes et le 1^{er} mai 1792 achète près d'Ajaccio « le bien de la Confina » associant en même temps ambitions politiques et projets agricoles.

Il échoue sur les deux plans. Ses « Petites Indes » comme il appelle son domaine où il envisageait la culture des agrumes mais aussi du coton, de l'in-

digo, du café et du sucre sont un échec : « dès la première récolte de 1792 la part qui lui est due ne lui est pas intégralement remise... les chèvres envahissent ses pépinières, causant de graves dommages. Le logement qu'il a loué n'est pas libéré et l'occupant qui s'y attarde n'est autre que le procureur syndic du district M. Coti. S'ajoutent des menaces qui le conduisent bientôt à s'enfuir pour se soustraire aux poignards des assassins »⁷⁴.

Paoli écarte Volney du Directoire du département et contribue à l'évincer des élections à la Convention. Les ambitions politiques de Volney ont généré à son égard la méfiance et le rejet. On notera le violent réquisitoire de Volney contre Paoli dans le *Précis de l'état de la Corse* qu'il présente à la Convention en mars 1793 publié dans le *Moniteur* des 20 et 21 mars 1793. Vérard⁷⁵ laisse entendre que la présentation de Volney a fortement agi pour durcir la position de la Convention contre Paoli : « l'exposé de M. de Volney n'était pas fait pour dissiper cet orage ».

L'échec de Volney explique bien évidemment la dureté de son regard sur la Corse tel qu'il apparaît dans le *Précis*, marquant bien la période d'« éclipse » définie par P. Jeoffroy-Faggianelli.

Volney établit un tableau en sept points de l'état de la Corse qui relève bien évidemment de son souci d'objectivité tel qu'il le définira dans ses *Questions de statistique*⁷⁶, petit manuel que l'on peut considérer comme fondateur des enquêtes de science sociale.

Suite à sa malheureuse aventure corse, il est arrêté pour dettes sur ordre du Comité de Sûreté générale perdra dix mois de sa liberté.

Les sept points du *Précis de l'état de la Corse* peuvent être résumés ainsi :

- la Corse est différente du reste de la France tant sur le plan de sa géographie physique que, nous dirions aujourd'hui sous l'angle social et culturel.
- le mauvais gouvernement est responsable « des habitudes vicieuses, participant de l'état sauvage et d'une civilisation commencée.
- faible démographiquement et pauvre de conditions naturelles, elle est aux mains de chefs de famille pauvres, avides et divisés.
- le clientélisme masque les réalités financières.
- la Corse coûte cher.
- malgré les financements, rien n'est réparé, rien n'est développé.
- la Corse n'est pas libre politiquement et « civilement ».

Établir un jugement sur Volney par rapport à ses prises de position sur la Corse, évoquer le terme de «cyrnophobie», comme le fait à juste titre P. Jeoffroy-Faggianelli à propos de l'ouvrage *Mœurs et coutumes des Corses* de G. Feydel paru en 1799 à l'attention du Directoire exécutif, voire même dans des termes plus actuels de «corsophobie», épouvantail malheureusement trop utilisé par des politiques douteux pour masquer de graves dysfonctionnements démocratiques de la société insulaire est trop fortement réducteur et nous prive de «l'envergure mentale, de l'horizon de compréhension qu'offre l'Idéologie»⁷⁷.

Il est vrai que les projets de Volney, comme d'ailleurs bien des projets de cette France du XVIII^e siècle appliqués à des espaces extrêmement divers relèvent de l'«Utopie» et de l'antihistoricisme qu'il développe dans ses «Leçons d'Histoire» à l'École Normale.

Pour Volney en effet «la connaissance historique peut accéder à la dignité rationnelle». Alors la confrontation à la réalité peut s'avérer cruelle» et pas seulement la réalité corse : «les rêves d'exploitation agricole ne tenaient compte que d'un sol vierge, oubliant que ce sol était habité et que ses

habitants existaient autrement que dans leur représentation idéale de héros de la liberté, figés dans un rôle qui n'appartenait qu'au passé»⁷⁸.

À partir de notes prises au cours de son séjour, Volney commencera, à la fin de sa vie un livre sur la Corse inachevé par sa mort en 1820. Il ne rédigera que le premier chapitre que nous proposons ici. Il s'agit de «l'état physique de la Corse», belle illustration de ce que peut être le rôle de la géographie physique dans l'identité d'un lieu, d'un espace pour un voyageur-philosophe de la fin du XVIII^e siècle.

Nous y joindrons quelques extraits des *Éclaircissements du Tableau du climat et du sol des États-Unis* au cours desquels à deux reprises Volney évoque la Corse pour la comparer à l'Amérique du Nord; à propos des maladies dérivant des climats avec l'exemple des Grisons à Vizzavona puis sur le plan des pratiques agricoles développe les analogies qu'il a observé entre les Sauvages de l'Amérique et les montagnards de Corse

Il faut donc réinscrire l'héritage de Volney dans sa dimension véritable de voyageur-philosophe.

Joseph MARTINEITI

NOTES

1 - *Mesure de l'île le plan Terrier de la Corse 1770-1795*, ouvrage collectif publié par le Musée de la Corse, Ajaccio, 1997.

2 - Numa Broc, *La Géographie des Philosophes, géographes et voyageurs français au XVIII^e siècle*, éditions Ophrys, Paris 1975, 2^e partie, livre I, page 275.

3 - Numa Broc, «Peut-on parler de géographie humaine au XVIII^e siècle en France?», *Annales de Géographie*, n° 425, janvier-février 1969.

4 - P. Claval, «Les grandes coupures de l'histoire de la géographie», revue *Hérodote*, mai-juillet 1982.

5 - N. Broc, *La Géographie des Philosophes*, op. cité, conclusion page 475.

6 - Cité par N. Broc page 475.

7 - M.C. Robic, «La Terre observatoire et demeure des hommes» in *Le XIX^e siècle Science, politique et tradition*, sous la direction d'I. Poutrin, Berger-Levrault, Nancy, 1996.

8 - Gusdorf G., *Les principes de la pensée au siècle des Lumières*, cité par N. Broc, op. cité, page 476.

9 - Gusdorf Georges, *La conscience révolutionnaire - Les idéologues*, t. VIII Les sciences humaines et la pensée occidentale, Payot, Paris, 1978.

10 - Hafid-Martin Nicole, *Voyage et connaissance au tournant des Lumières (1780-1820)*, Voltaire Foundation, Oxford, 1995.

11 - Moravia S., «Philosophie et géographie à la fin du XVIII^e siècle» in *Studies on Voltaire and the eighteenth*

century, volume 57, Genève, 1967.

12 - Gusdorf G. op. cité, page 487.

13 - Cervoni F., «L'environnement intellectuel à l'époque du plan Terrier; régénération de la Corse ou régénération des Corses» in *Mesure de l'île. Le plan Terrier de la Corse*, op. cité.

14 - Pomponi Francis, Introduction à *La Corse ou résumé des divers écrits relatifs à cette île et à ses habitants*, par Vérard, tome I, éd. A. Piazzola, Ajaccio 1999.

15 - Graziani A.-M., «L'espace de la Corse d'Agostino Giustiniani au plan Terrier», page 135, in *Mesure de l'île*, op. cité.

16 - Rovere A., tome 2 *Mémorial des Corses*, sous la direction de F. Pomponi, «À la recherche d'une voie nouvelle; projets ambitieux et réalités amères», pages 454-465.

17 - Rovere A., op. cité; Pomponi F., conférence «Bergers et paysans; dossier toujours ouvert», en hommage au professeur Ravis, le 5 octobre 2001.

18 - Pomponi F., conférence «Bergers et paysans; dossier toujours ouvert», en hommage au professeur Ravis, le 5 octobre 2001 à Aix-en Provence, MMSH.

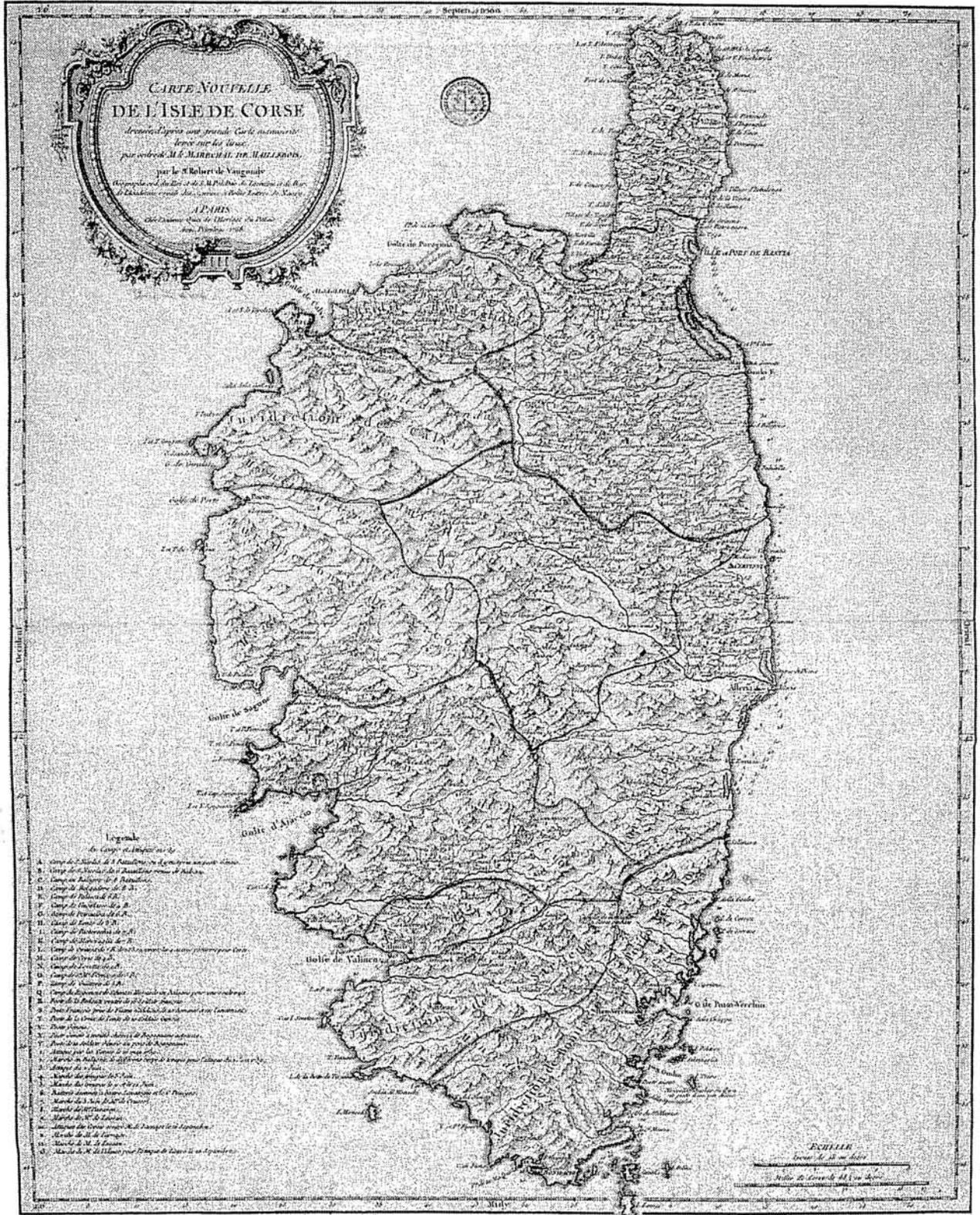
19 - Olivesi J.-M., op. cité, page 10.

20 - Desideri L., «Les Corses et les Sauvages dans les voyages du XVIII^e siècle», *Études corses*, n° 16, 1981.

21 - Broc Numa, *Peut-on parler de géographie humaine*, op. cité, page 67.

22 - Jeoffroy-Faggianelli P., *L'image de la Corse dans la*

- littérature romantique française*, PUF, Paris, 1979.
- 23 - Fabiani J.-L., "La République n'a pas su construire en Corse un véritable espace public", *Le Monde Horizons*, entretiens 5 novembre 1996.
- 24 - Jeoffroy-Faggianelli, op. cité, page 13, le fonds corse.
- 25 - Jeoffroy-Faggianelli, op. cité, page 23.
- 26 - Jeoffroy-Faggianelli, op. cité, page 34.
- 27 - Rousseau, *Du contrat social et autres œuvres politiques*, Paris, Garnier 1975, livre II, chapitre X, page 269.
- 28 - Jeoffroy-Faggianelli, op. cité, page 40 et référence "Rousseau, Voltaire and Corsica" par F. G. Healey in *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, ed. T. Besterman, tome X, Genève, 1959.
- 29 - Voltaire, *Précis du siècle de Louis X*, édition Mame 1808, chapitre XL, page 340L, republié en 1989, édition librairie Marzocchi, Bastia - préface de M.-F. Bereni : « L'île de Corse semble avoir été pour Voltaire un symbole de lutte pour une juste cause et illustre sa thèse selon laquelle tout homme est libre, inaliénable et doit avoir le choix de sa destinée ».
- 30 - Jeoffroy-Faggianelli, op. cité, page 45.
- 31 - Jeoffroy-Faggianelli, op. cité, page 47.
- 32 - Bellin Jacques-Nicolas, *Description géographique et historique de l'Isle de Corse*, Paris, Didot, 1769.
- 33 - Abbé Gaudin, *Voyage en Corse et vues politiques sur l'amélioration de cette île*, Paris, Lefèvre 1787, rééd. 1997 Lacour éditeur, Nîmes.
- 34 - Jeoffroy-Faggianelli, op. cité, page 54.
- 35 - Société des études robespierristes, Actes du colloque d'Aix-en-Provence 17 et 18 décembre 1966, 2^e partie, Mirabeau en Corse, cité par Jeoffroy-Faggianelli page 54.
- 36 - Correspondance de J.H. Bernardin de Saint-Pierre, Paris, Ladvocat, 1826, t. I, Lettre 51 à M. Hennin, 2 juillet 1778, pages 185 et 186.
- 37 - Gaulmier Jean, *L'idéologue Volney 1757-1820: contribution à l'histoire de l'orientalisme en France*, thèse Lettres, Paris 1949, Genève, Paris, Slatkine, 1980.
- 38 - Hazard P., *La pensée européenne au XVIII^e siècle*, Paris, Boivin et C^{ie}, 1946, t. II, liv. 2, page 130.
- 39 - Broc N., *La Géographie des Philosophes*, op. cité, pages 250-256.
- 40 - "The Encyclopedists as individuals: a biographical dictionary of the authors of *Encyclopédie*", Franf. A. Kafker, *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, the Voltaire foundation, Oxford, 1988, pages 330-333.
- 41 - "The Encyclopedists as individuals", op. cité, pages 103-107.
- 42 - Saas, *Lettres sur l'encyclopédie pour servir de supplément aux sept volumes du dictionnaire 1764*, page 1.
- 43 - Claude Courtépée auteur d'une *Description générale et particulière du Duché de Bourgogne*, 4 volumes, Dijon, 1774-1785.
- 44 - Starace Carmine, *Bibliografia della Corsica*, presentazione di Gioacchino Volpe Accademico d'Italia, Arnaldo Forni Editore, 1943.
- 45 - "The Encyclopedists as individuals", op. cité, pages 29-31, biographie de J.N. Bellin.
- 46 - Cervoni F., *Image de la Corse, 120 cartes de la Corse des origines à 1831*. La Marge édition, Ajaccio, 1989, pages 23-26.
- 47 - Broc N., op. cité, page 165, livre IV, les énigmes persistantes autour de la mer de l'Ouest.
- 48 - Broc N., op. cité, page 99.
- 49 - Broc N., op. cité, "Le système de Buache", pages 201-204.
- 50 - Broc N., page 206.
- 51 - *Histoire de l'Académie des Sciences*, 1746, page 107.
- 52 - Faujas de Saint-Fond, *Recherches sur les volcans éteints*, 1778, page 267 - cité par Numa Broc.
- 53 - La Corse, de Vérard, *Précis Statistique*, tomes 3 et 4, manuscrit publié aux éditions Piazzola, Ajaccio, 1999 (voir le premier XIX^e).
- 54 - *Précis Statistique*, op. cité, 2^e partie, pages 30 et 31.
- 55 - *Précis Statistique*, op. cité, 1^{re} partie, pages 203-208.
- 56 - Beretti Francis, Préface du *Voyage en Corse* de l'abbé Gaudin, rééd. 1978, Jeanne Laffitte, Marseille.
- 57 - Jeoffroy-Faggianelli, op. cité, page 51.
- 58 - Abbé Gaudin, page 194.
- 59 - Jeoffroy-Faggianelli, op. cité, pages 208-210.
- 60 - Pizzorni F., conservateur du patrimoine au Musée National des Arts et Traditions Populaires - intervention à Nice, colloque "Les traditions inventées", 18-19-20 mai 2000.
- 61 Ravis-Giordani G., *Bergers corses. Les communautés villageoises du Niolu*, Édisud, Aix-en-Provence, 1983, chapitre X, "Production de l'espace", page 145, et chapitre XI, "Nous et les autres, identités et identification micro-ethniques".
- 62 - Gaulmier Jean, *L'Idéologue Volney (1757-1820) contribution à l'histoire de l'orientalisme en France*, thèse Lettres, Paris, 1949, imp. Beyrouth, 1951.
- 63 - Beretti F., *Pascal Paoli et l'image de la Corse au XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1988.
- 64 - Gaulmier J., op. cité, p. 136 1^{re} partie, La formation d'un idéologue.
- 65 - Gaulmier, *ibidem*, page 182.
- 66 - Coordonnées précises du *Voyage en Syrie*.
- 67 - Hafid-Martin N., *Voyage et connaissance au tournant des Lumières 1780-1820*, Voltaire Foundation, Oxford, 1995.
- 68 - "Méditations d'un Constituant", cité par Gaulmier in op. cité.
- 69 - Hafid-Martin N., op. cité.
- 70 - Cité par Gaulmier, page 198. Besnard, *Souvenirs d'un nonagénaire*, éd. Port, Paris, 1880.
- 71 - Jeoffroy-Faggianelli, op. cité, chapitre V, "L'éclipse", pages 66-85.
- 72 - Gusdorf G., *La conscience révolutionnaire, les idéologues*, tome VIII, Payot, 1978, chapitre 3, page 315, les Idéologues face à Napoléon Bonaparte - ambiguïté de l'attitude napoléonienne; le cas Volney page 319. J. Gaulmier évoque dans sa thèse l'histoire du fameux coup de pied que Bonaparte aurait donné à Volney
- 73 - Gaulmier J., op. cité, page 243.
- 74 - Jeoffroy-Faggianelli, op. cité, page 68.
- 75 - Vérard, *La Corse ou résumé des divers écrits relatifs à cette île*, préface de F. Pomponi, éd Piazzola, Ajaccio, 1999, tome I, pages 144, 154, 164 et publication du *Précis*, pages 345-349.
- 76 - "Questions de statistique à l'usage des voyageurs", Volney in *Œuvres complètes*, Fayard, pages 383-402, (reproduisant le texte de l'édition de l'Imprimerie de la République 1795).
- 77 - Gusdorf G., op. cité, page 477.
- 78 - Jeoffroy-Faggianelli, page 68.



carte de Robert de Vaugondy

ENCYCLOPÉDIE, OU

*DICIONNAIRE RAISONNÉ
DES SCIENCES,
DES ARTS ET DES MÉTIERS,
PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.*

MIS EN ORDRE ET PUBLIÉ PAR M. DIDEROT ;

ET QUANT A LA PARTIE MATHÉMATIQUE PAR M. D'ALEMBERT

TROISIÈME ÉDITION

TOME NEUVIÈME

GENÈVE - MDCCLXXIX

§ CORSE, (*Hist. Géogr. Droit publ.*) *Corsia, Corsica* ; c'est une île considérable de l'Italie, dans la Méditerranée, entre les côtes de Gênes & la Sardaigne, dont elle n'est séparée que par un canal de quelques lieues de largeur. *Longit. de 26 16 à 27 31. lat. 41 24 à 42 55, nord.*

Cette île, si long-temps disputée, théâtre, presque continuuel, de guerres sanglantes, vient d'être cédée par la république de Gênes à la couronne de France, en propriété souveraine, moyennant une somme d'argent. Cet événement tout récent nous engage à entrer dans quelque détail, sur la description de cette île & sur son histoire.

Description. Elle a environ de 36 à 40 lieues de longueur, & à-peu-près le tiers en largeur. Pline décrit assez exactement & nous apprend qu'il y avoit trente-trois villes, & deux colonies Romaines, Mariana de Marius, & Alleria de Sylla. Il ne reste que des ruines des ces colonies. *Hist. Nat. lib. II. c. 6.*

Elle a des havres, des golfes & des ports ; Centuri au nord ; à l'ouest San-Fiorenzo, Isola-Rossa, Calvi & Ajaccio ; au sud Bonifacio ; & à l'est Porto-Vecchio, Bastia, & Maccinajo. Le port de Porto-Vecchio

est le plus considérable de tous. On voit déjà par-là de quelle importance peut être la possession de cette île pour une puissance maritime de l'Europe, surtout puisqu'elle fournit de très-beaux bois de construction.

Depuis long-temps Bastia étoit regardée comme la capitale de l'île, parce que c'étoit-là qu'étoit le siege de la souveraineté des Génois ; mais Ajaccio est la ville la mieux bâtie : il y a un reste d'une colonie Grecque qui vint s'y établir dans le siècle passé, & Corte qui est au centre de l'île, est proprement la capitale, au confluent de deux rivières, le Tapiganno & la Restonica.

L'intérieur de l'île est montagneux, entrecoupé de vallées agréables & fertiles, & de quelques plaines. On partage l'île en deux parties depuis Bastia, en-deçà, & au-delà des monts, *di qua, & di la dei monti.*

La chaîne des montagnes traverse à-peu-près l'île en croix. Tout le pays est outre cela divisé en neuf provinces. Les pieces forment les districts ecclésiastiques.

Toute la *Corse* est bien arrosée de rivières & de ruisseaux ; il y a des lacs, ceux d'Ino & de Crena sont les principaux. Le Golo est la plus considérable des

rivieres. Il y a aussi des eaux minérales chaudes & froides. Les rivieres sont assez poissonneuses, & la mer près des côtes encore plus ; abondante en thons, en sardines, en huîtres, &c. On y pêche beaucoup de corail, du blanc, du noir, & du rouge, le long des rochers de la mer.

L'île nourrit aussi toutes sortes d'animaux sauvages & domestiques. Les chevaux y sont de très-petite race, & les moutons de mauvaise espece. Les ânes & les mulets sont de même petits, mais, comme les chevaux, agiles & vigoureux. Les bêtes à cornes sont assez grandes, & les chevres en grand nombre. Les brebis ont souvent deux, jusqu'à six cornes. Il y a beaucoup de gibier, & point de loups, ni d'animaux venimeux.

Les arbres sont grands dans cette île, sur-tout les pins & les châtaigniers, & les forêts fourniroient assez de bois pour l'établissement & l'entretien d'une flotte. L'olivier, le limonier, l'oranger, l'amandier, le figuier, le grenadier, y sont communs. Le mûrier y croit très-bien. Le buis & l'arbousier y sont très-beaux.

Le froment, l'orge, le seigle, le millet, réussissent très-bien dans l'île ; mais l'avoine y vient difficilement.

Il y a beaucoup d'abeilles, dont le miel a de l'âpreté, à cause de l'if & du buis qui y abondent ; mais on fait beaucoup de belle cire.

Dans les montagnes on trouve beaucoup de mines de plomb, de cuivre, de fer, d'argent & d'alun ; on y fait aussi du salpêtre & du sel. Le beau granite, le porphyre & le jaspe se présentent en divers lieux.

Divers côteaux produisent des vins excellens, de différentes qualités, selon les plants & les aspects. En un mot, la *Corse*, non seulement peut se suffire à elle-même, mais encore fournit aux autres nations de son superflu. Ils ont toujours vendu beaucoup d'huile, de marons, de poissons, de cire, & quelques vins ; & si ce beau pays étoit tranquille & bien gouverné, il deviendroit riche, & ses habitans heureux. Malgré tant de calamités qui ont affligé ce peuple infortuné, on y comptoit, il n'y a pas long-temps, plus de deux cens vingt mille habitans.

Histoire. L'histoire de ce peuple offre une suite de révolutions, que nous allons parcourir rapidement...

L'Encyclopédie passe en revue l'histoire de la Corse depuis l'origine...

Après une suite de mouvemens, plus ou moins violens, & plus ou moins vite réprimés, les *Corses* s'ameuterent de nouveau en 1729, par l'imprudence d'un collecteur de l'impôt Génois, qui voulut, pour être payé, saisir les effets d'une pauvre femme. Ils se choisirent deux chefs qui s'emparèrent de la capitale. Gênes, après bien des efforts, eut recours à l'empereur Charles VI, qui y envoya d'abord des troupes insuffisantes. Leurs mauvais succès déterminèrent la cour de Vienne à y envoyer une plus forte armée. Les *Corses* se prêterent alors à un accommodement, dont l'empereur fut le garant, & qui fut signé en 1733.

Dès l'année suivante les *Corses* reprirent les armes, soutenant que les Génois avoient violé le traité. Ce furent des combats continuels jusqu'à l'apparition du baron Théodore de Neuhoff, du comté de la Marck en Westphalie, qui fut proclamé roi de *Corse* en 1739. Il ne finit pas l'année sur son trône, & fugitif de lieu en lieu, arrêté à Londres pour dettes, il dut sa liberté à la générosité d'un seigneur Anglois qui les paya. Il mourut à Londres en 1756.

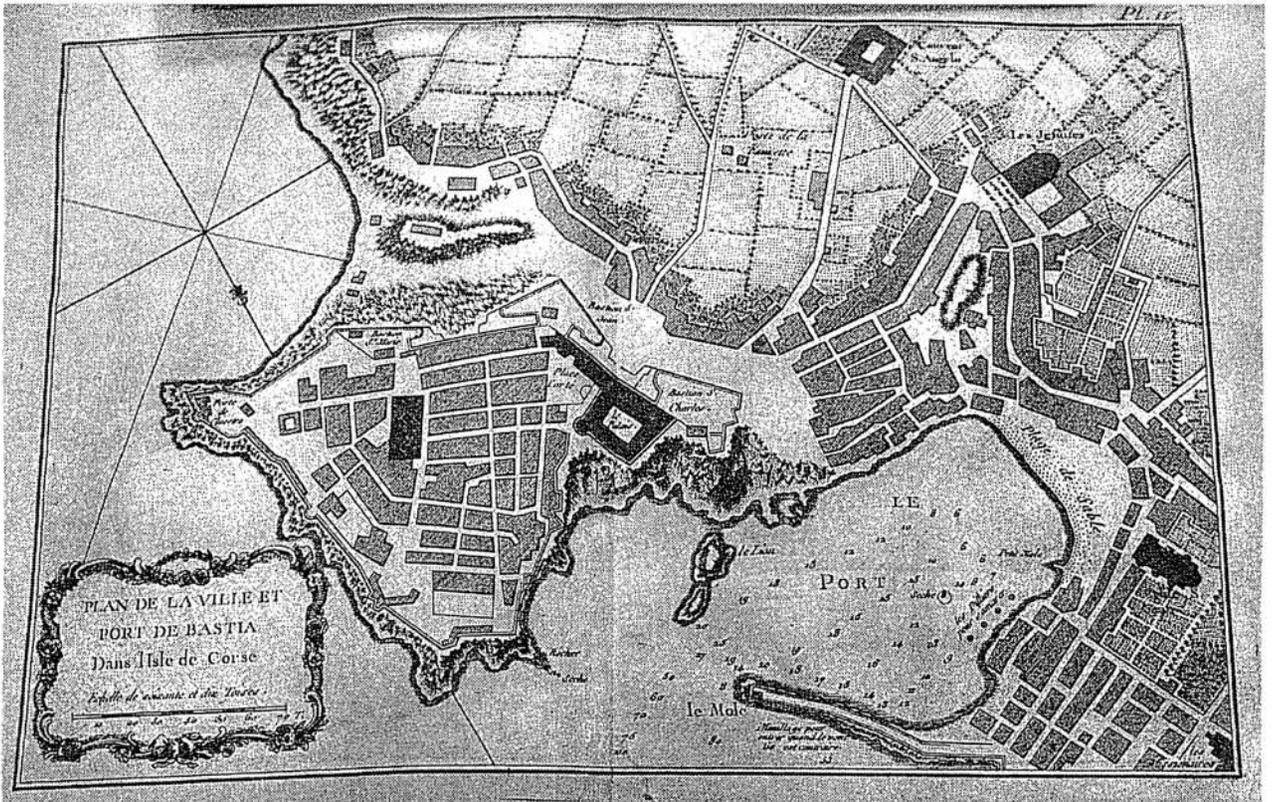
Cependant Gênes ne pouvant réduire les rebelles eut recours à la France, qui envoya, en 1738, des troupes pour soutenir sa médiation & pour combattre les *Corses*. Après plusieurs combats & beaucoup d'exécutions sévères, les *Corses* furent contraints de rendre les armes à la fin de 1739, & en 1740, toute l'île fut soumise à la France ; à la fin de 1741, les troupes Françaises remirent l'île aux Génois & se retirèrent.

A peine furent-ils partis, que les troubles recommencerent. Dans la suite l'Angleterre & le roi de Sardaigne parurent favoriser les *Corses* ; mais ils les abandonnerent après la paix d'Aix-la-Chapelle.

La guerre depuis 1748 continua sous différens chefs, jusqu'en 1755, que Pascal Paoli, fils d'Hya-cinthe Paoli, un des chefs des mécontents, en 1735, fut élu général de l'île, par le conseil général du royaume. Il chassa les Génois de plusieurs villes de l'intérieur du pays : il s'appliqua avec autant de sagesse à rétablir l'ordre & la sûreté par-tout. Il seroit peut-être parvenu à lasser enfin les Génois, si, en 1764, la France n'avoit fait un nouveau traité avec cette république, pour envoyer des troupes qui ne devoient agir que pour la défense. Ce traité devoit

durer quatre ans. Au bout de ce terme, la république de Gênes fatiguée de commander à des sujets toujours mécontents, les a remis à la France en 1768, par un traité qui eut son effet par les armes victorieuses des François. La *Corse* fut presque toute conquise l'année suivante par les armes de cette nation, sous les ordres du comte de Vaux. Cependant Paoli & ses compatriotes se défendirent avec un courage incroyable ; souvent ils remportèrent des avantages signalés sur les François : enfin, ils furent obligés de céder à la force. Paoli ne pouvant sauver sa patrie, prit le parti de la quitter. Sa retraite acheva la réduction totale de l'île.

Les *Corses* sont vaincus & non soumis : souvent les montagnards viennent inquiéter leurs vainqueurs. Heureux ces peuples, s'ils peuvent trouver enfin dans une administration sage, le repos, la sûreté & le contentement, dont ils n'ont pu jouir depuis tant de siècles ! La nation a fondé, en 1764, une université dans la cité de Corte. Il faut espérer que les sciences & les arts, mieux cultivés dans ce pays, encore agreste, adouciront le caractère de ces fiers insulaires, & leur apprendront à tirer plus d'avantage de leur sol & de ses productions.



Jacques-Nicolas BELLIN (1703 - 1772)

Description géographique et historique de l'isle de Corse pour joindre aux cartes et plans de cette Isle

1769

AVERTISSEMENT

Le but que je me suis proposé est de le rendre également utile pour la Terre et la Mer, c'est-à-dire aux Officiers de terre et aux Marins.

Pour y parvenir j'ai rassemblé tous les mémoires que j'avais lieu de croire les plus exacts sur la Corse et plusieurs Officiers qui servaient les précédentes campagnes m'en ont fourni de très détaillés sur différentes parties.

J'ai eu communication des opérations géographiques qui ont été faites dans l'intérieur de l'Isle par les ingénieurs et des cartes qu'ils en avaient levées.

À l'égard du détail des côtes je le dois aux officiers des vaisseaux du roi qui ont commandé les bâtiments destinés pour le service dans ces parages où ils ont fait beaucoup de remarques utiles à la navigation et levé les plans de plusieurs bayes, ports et mouillages

Enfin je n'ai rien négligé pour m'instruire et pour rendre cet ouvrage le plus utile qu'il serait possible pour le présent empruntant à tous les auteurs qui ont écrit sur la Corse, tant anciens que modernes, ce que j'ai cru convenir à mon sujet; les comparant entr'eux et leur opposant cette critique impartiale qui ne cherche que le vrai.

C'est dans cette vue que j'ai donné:

- 1° - Un précis historique des principales révolutions que cette isle a essuyées depuis les tems connus jusqu'à la dernière guerre avec les Génois.
- 2° - Portrait des Corses, leurs mœurs, coutumes, gouvernement.
- 3° - Climat, productions et commerce.
- 4° - Description particulière et Routier des côtes.
- 5° - Description de diverses routes dans l'intérieur de l'île.
- 6° - Division géographique de la Corse par provinces avec le détail des Pieves et villages qu'elles contiennent.

Outre cette description, j'ai donné une suite de 32 cartes et plans des diverses provinces et ports de l'île.

Toutes les cartes sont sur la même échelle, ce qui est un avantage pour passer d'une carte à l'autre. Les plans particuliers sont sur différentes échelles, suivant que, le plus ou le moins de détail l'a exigé. Cette suite forme un volume, du même format que celui-ci sous le nom d'Atlas de Corse qui se donnera séparément selon le besoin qu'en auront les officiers et ces deux parties peuvent aussi se relier ensemble.

Table des chapitres

Chapitre premier

Situation et grandeur de l'isle de Corse

Chapitre II

Abrégé historique des principales révolutions qui sont arrivées dans le gouvernement de l'isle de Corse et les diverses nations qui l'ont possédée

article premier

Ancien état de la Corse

article II

État de la Corse et ses révolutions depuis le dixième siècle jusqu'à la fin du treizième

article III

État de la Corse depuis le treizième siècle et souveraineté des Génois sur l'isle

Chapitre III

Relation abrégée des derniers soulèvements de la Corse, de leur cause, et la part que la France y a prise

article premier

Cause de la première émeute arrivée en 1729

article II

Forme du gouvernement des Génois pour la Corse lors de la révolte de 1729 et suite de cette révolte

article III

Les Génois demandent des troupes à l'Empereur pour soumettre les Corses. Suite des troubles jusqu'à l'arrivée de Théodore.

article IV

Arrivée du baron de Newhoff et les opérations en l'isle de Corse

article V

Arrivée des troupes françaises en Corse et leurs opérations

article VI

Nouveaux troubles en Corse excités en 1745 par Rivalola

Chapitre IV

Portrait des Corses, leurs mœurs, coutumes et usages
article premier

Caractère, mœurs, habillements, langue des Corses
article II

Religion et gouvernement des Corses
article III

Loix que les Corses suivent dans le gouvernement civil
article IV

Usages particuliers de quelques cantons
article V

Colonie des Grecs établie en Corse

Chapitre V

Climat, production, commerce de la Corse
article premier

Lacs et rivières
article II

Animaux domestiques et sauvages; insectes
article III

Productions particulières de quelques cantons
article IV

Commerce de l'Isle de Corse

Chapitre VI

Tour de l'Isle par mer contenant la description particulière et le routier des côtes
article premier

Côtes orientales de l'isle depuis le cap blanc et le cap corse au nord jusqu'à Bonifacio au sud
article II

Côtes occidentales de l'isle de corse depuis Bonifacio jusqu'à Calvi
article III

Côtes septentrionales de la Corse depuis Calvi jusqu'au Cap Blanc et Corno di Becco
article III

Chapitre VII

Routes dans l'intérieur de l'isle

Route d'Ajaccio à Vico

Route d'Ajaccio à la Pieve de Cinarca

Chemin d'Ajaccio pour Bogognano et Corté

Routes de Bastia à Calvi passant par S. Nicolas, centre

des bouches de Tende, Lento et Bigorno

Chemins dans la province de Nebbio

Chemins dans les Montagnes qui partagent l'isle de

Corse de l'ouest à l'est et leurs passages

Chemin de Corté à Bastia

Chemins partant d'Ajaccio pour aller à Cauro à Ornano à Istria Zicaro Bastelica et Sartene

Chapitre VIII

Division géographique de la Corse
article premier

Partie septentrionale ou Di-qua da Monti
article II

Partie méridionale de l'Isle de Corse ou Di-La da Monti

province de Vico

province d'Ajaccio fief d'Istria

province de Sartene ou de la Rocca

province de Bonifacio et Porto-Vecchio

Chapitre premier**Situation et grandeur de l'Isle de Corse**

Cette isle est une des plus considérables de la mer Méditerranée; sa situation, son étendue, sa fertilité, l'ont de tout tems fait regarder comme importante et ont attiré l'attention de ses voisins: ce sont là sans doute, les principales causes de toutes les révolutions qu'elle a essuyées depuis les tems les plus reculés jusqu'à présent

Beaucoup d'auteurs anciens et modernes en ont donné des descriptions et l'ont très peu connue: aujourd'hui nous la connaissons beaucoup mieux. Je n'ai rien négligé pour rassembler toutes les observations et les remarques qu'on y a faites, sur-tout dans ces derniers tems; et mon but est de les donner avec le plus d'ordre et d'exactitude qu'il me sera possible.

L'isle de Corse est voisine des côtes de France et de celles d'Italie, sa partie du nord étant à trente-trois lieues au sud est du port d'Antibes, à trente-huit lieues au sud de la ville de Gênes et à 25 lieues de Livourne sur les côtes de Toscane; elle est très proche des côtes de Sardaigne, dont elle n'est séparée que par un canal ou passage d'environ deux lieues, qu'on appelle les Bouches de Bonifacio: elle n'est point éloignée des côtes d'Afrique; on ne compte de Tunis à Bonifacio que 125 lieues et de Bonifacio à Alger 160 lieues au plus.

La position de cette isle, eu égard au ciel est entre le 41° degrés vingt minutes et le 43° degré de latitude septentrionale à prendre depuis sa pointe la plus nord qui est le cap de Corse, jusqu'à la partie la plus méridionale proche le port de Bonifacio; ce qui donne pour sa plus grande longueur du nord au sud 41 lieues communes de France de 25 au degré ⁽¹⁾.

Sa largeur est inégale, étant dans des endroits de 18 lieues, dans d'autres de 15 et même de 7 à 8 lieues; ses côtes forment des golfes et des Anses qui en rendent le contour difficile à estimer; cependant on peut dire que cette isle a plus de 120 lieues de tour et qu'elle contient au moins 480 lieues quarrées de superficie

À l'égard de la longitude, celle de la ville de Calvi a été déterminée par une observation astronomique à

(1) Il y a des lieues moyennes de France de 2500 toises, dont on se sert souvent pour les cartes géographiques et topographiques.

Les milles de Corse sont évalués à 833 toises et deux pieds; il en faut 68 pour un degré.

Il y a des milles d'Italie et de Provence de soixante et quinze au degré. Il y a des milles de 60 au degré, valants 951 toises, dont trois sont la lieue marine de France et d'Angleterre.

six degrés trente minutes à l'Orient du Méridien de Paris; ce qui revient à 26 degrés 30 minutes de celui de l'isle de Fer.

On voit par cette situation que l'isle de Corse peut commercer aisément avec la France, l'Espagne, l'Italie et la Barbarie.

Elle a plusieurs ports et mouillages capables de recevoir toutes formes de navires marchands et des vaisseaux de guerre. Son terrain est en général bon et fertile, arrosé de plusieurs ruisseaux et rivières, dont l'eau est bonne.

L'intérieur est montueux; et l'on remarque surtout une longue chaîne de montagnes, dont quelques-unes sont assez élevées, qui traversent l'isle du Nord au Sud et la séparent presque en deux parties, venant aboutir à de grandes plaines qui s'étendent le long de la mer; il y a même de très belles vallées entre ces montagnes, les unes propres à la culture du bled, les autres fournissant de très bons pâturages, des fruits, des vignes et sur-tout des oliviers: la plupart des montagnes sont ou cultivées ou couvertes de beaux bois; aussi cette isle a-t-elle été de tout tems un objet d'envie pour ses voisins, qui ont cherché tour à tour à s'en rendre les maîtres et à subjuguier les habitants, qui comme tous les hommes, amoureux de leur liberté, ont successivement fait des efforts pour la recouvrer, sans avoir jamais pu y réussir...

Chapitre IV

Portrait des Corses, leurs mœurs, coutumes et usages

L'isle de Corse n'est pas à beaucoup près aussi peuplée qu'elle l'a été anciennement; on n'y compte pas aujourd'hui plus de 120000 habitants. Les Génois ont cru pour soumettre plus aisément ces peuples, devoir empêcher la population par toutes sortes de moyens, remplaçant les Naturels du pays par plusieurs familles génoises, de la soumission desquelles ils croient être plus sûrs Il y a encore en Corse un reste de ces familles Grecques connues sous le nom de Maynotes ou Magnotes, qui chassées de la Morée par les Turcs, vinrent en 1676 se réfugier à Gênes, qui les fit transporter en Corse leur cédant le canton de Paomia. Ces Grecs ont toujours été très attachés à la République et souvent maltraités par les Insulaires avec lesquels ils ne s'alliaient pas, différens par la religion et par les mœurs.

Le portrait que la plupart des auteurs ont fait des Corses n'est pas à l'avantage de ces insulaires. Un officier français qui a résidé long-tems parmi eux

après les avoir étudiés convient qu'il est difficile d'exprimer les contradictions qui entrent dans le caractère de cette nation indéfinissable.

Le Corse en général est fourbe, cherchant toujours à ruser et à tromper; c'est ce qui le rend défiant; et si l'on veut obtenir quelque chose de lui, il ne faut pas lui marquer trop d'empressement. Opiniâtre comme il est, il n'abandonne jamais un dessein qu'il a formé; les difficultés, loin de le rebuter, ne servent qu'à le rendre plus constant dans la poursuite.

Il est extrêmement prévenu en sa faveur et croit valoir et mériter beaucoup. Naturellement éloquent, il s'imagine devoir séduire par ses discours ceux avec qui il traite. Pénétrant, il devine souvent les desseins de ceux qui lui parlent. On ne peut être trop en garde sur les traits qu'il raconte, les changeant et les fabriquant même lorsqu'il les croit nécessaires à ses desseins. Il offre, promet tout et ne tient rien; manquant à sa parole sans le moindre scrupule. Il est rempli de superstitions, cependant charitable et hospitalier pour les Moines et les Étrangers; faisant scrupule de manger du beurre un jour maigre; tuant de sang-froid son plus proche parent qui l'aura contredit: il volera cinq sols à celui dont il aura refusé un louis offert par reconnaissance. Le Corse veut être écouté; il aime presque mieux être condamné après avoir été entendu, que de gagner son procès sans être oui. Il est rampant, souple et bas avec celui dont il a besoin; insolent et fier avec ceux qui le recherchent, et qui ne peuvent se passer de lui; avare, inconstant et paresseux. Sa passion favorite est la vengeance, rien ne lui coûte alors pour y réussir; elle le rend laborieux, patient et libéral. C'est ainsi qu'un officier qui a demeuré long-tems dans le pays et traité avec eux, les peint: mais ne pourrait-on pas croire que ces traits sont un peu trop chargés, ou ne conviennent qu'au bas peuple et à ceux qui habitent dans les montagnes. On en trouve dans les villes qui ont le cœur droit et généreux, aimant à faire le bien, et sensibles à celui qu'on leur fait. C'est ainsi que Diodore de Sicile en a parlé, leur attribuant entr'autres bonnes qualités, une équité admirable et une humanité particulière. Mais Sénèque que Néron exila dans une tour du Cap de Corse, qui porte encore son nom, en fait un portrait désavantageux; voici comment il s'explique:

prima est ulcisci lex, altera vivere raptu;

tertia mentiri, quarta negare Deos

Les Corses ripostent aujourd'hui par les vers suivants:

parcere lex prima est, secunda vivere recto

tertia vera loqui, quarta et amare deum.

*Article premier**Caractères, mœurs habillements, langue des Corses*

On ne saurait nier que tous les Corses ne soient fiers, arrogants, présomptueux et extrêmement vindicatifs; ils sont très disposés à la révolte. Leur esprit est naturellement léger et inconstant. La paresse est un de leurs vices dominants: ils sont si fainéants, qu'ils ne se donnent aucun mouvement, soit pour la culture des terres, soit pour les sciences, les arts libéraux et mécaniques, soit enfin pour le négoce. Ce sont des Étrangers qui travaillent pour eux, comme les Luquois ou les Sardes: ces gens-là viennent tous les ans faire en Corse les travaux les plus pénibles; ils vendent les bois, labourent les terres, taillent les pierres et scient les planches.

Les Corses sont sobres; pourvu qu'un ménage quelque nombreux qu'il soit ait en sa propriété six châtaigniers et autant de chèvres, il ne pensera pas à cultiver d'autres productions, ni à faire le commerce en aucune façon; il est charitable et donnera de grand cœur l'hospitalité aux passants; mais en même tems il ne se refusera pas le plaisir de l'aller voler ensuite sur le grand chemin, s'il croit pouvoir le faire en sûreté.

Leur haine contre leurs ennemis est barbare et cruelle et ne s'éteint jamais: quand cette odieuse passion les domine, il n'y a plus d'humanité à attendre d'eux; ils sont inflexibles et leur vengeance devient implacable. L'immunité des crimes où ils vivent depuis si long-tems et la vie oisive qu'ils mènent, les fortifient encore dans cette façon criminelle de penser.

Un père élève ses enfants dans ces idées: dès que les garçons sont en âge de raison, ils ne les entretiennent que des maux que leurs parents ont souffert depuis leurs divisions avec les Génois; ils leur parlent sans cesse de leurs parents ou de leurs amis qui ont péri pour la cause commune, soit dans les supplices, soit d'une autre manière: ils leur font connaître tous ceux qu'ils doivent craindre ou haïr; et par-là ils les excitent à avoir des sentiments conformes aux leurs et à nourrir dans leurs cœurs, le désir de venger.

Le Corse est ferme dans l'adversité; il se croirait déshonoré si, quand il est entre les mains de ses ennemis, il poussait un soupir en périsant. On en a vu dans ces dernières révoltes, condamnés aux plus cruels tourments, qui avant que de les souffrir, disaient tranquillement et avec un courage incroyable *patienza*.

Quand une fois ils ont prononcé ce mot, leur parti est pris; on les exposerait ensuite aux plus cruelles tortures, il ne leur échapperait pas une plainte en les endurent.

Ces peuples en général sont graves, sérieux et mélancoliques; ils rient peu; les malheurs de la

Patrie les occupent entièrement, et leur donnent une humeur sombre et farouche: on ne voit parmi eux presque aucun divertissement, excepté qu'ils aiment beaucoup à jouer aux cartes; mais cela se passe sur un ton de tristesse très uniforme. Ils aiment à parler et parlent naturellement bien et longtems; ils regardent comme un affront quand on n'écoute pas leur prolixité jusqu'au bout, laquelle est affectée de leur part pour surprendre ou pour tromper; ils sont glorieux sans ambition; ils exigent des politesses des Étrangers, et ne tiennent point au-dessous d'eux de garder leurs bestiaux et de faire d'autres fonctions des plus vils paysans, pourvu que le travail soit médiocre; et leur gloire ne va point à leur faire désirer un autre pays que le leur ni de s'allier avec de plus grands qu'eux. Ils se tiennent offensés quand on leur offre de l'argent en reconnaissance d'un service rendu ou de l'asyle accordé aux voyageurs; mais d'un autre côté ils volent parce qu'ils aiment le larcin.

Les Corses sont en général d'une stature qui tient entre la haute et la médiocre taille; mais ils sont bien faits, alertes et vigoureux; et leur phisionomie n'a rien de désagréable, quoiqu'elle ait quelque chose de dur. Leur habillement se ressent de la rudesse de leurs mœurs. La plupart de ces insulaires qui sont un peu aisés et qui vivent dans les villes, s'habillent à la Française. Le Peuple est vêtu dans les villes à la façon des Montagnards. Ceux-ci ont l'air hideux; et quand on en voit un de loin, on ne sait d'abord si c'est une créature humaine ou un ours: leurs cheveux mal peignés et leurs barbes qu'ils laissent croître sans aucun soin, les rendent très difformes; ils portent une camisole rouge ou jaune d'un mauvais drap sous une veste brune d'une très grosse étoffe, et presque toujours par-dessus un manteau semblable à celui d'un Capucin; ils sont toujours en bottines, au moins ceux qui sont un peu riches; les prêtres et les moines en ont presque tous. À l'égard des Corses Montagnards, ils couvrent leurs jambes de peaux de chèvres, dont le poil est en dehors; ils n'ont point de chapeaux, ils ne se servent que de bonnets de grosse laine de la couleur de leurs vestes. La chaussure répond à l'habillement: ce sont d'informes souliers plats dont le cuir n'est pas corroyé, et que pour leur commodité ils garnissent de clous afin de mieux gravir les montagnes. Ils sont armés de fusils, de pistolets et souvent de poignards et de stilets; ils ont aussi une cartouche à leur ceinture pleine de poudre et de plomb. Ils portent ordinairement une gourde remplie de vins et un petit sac où ils mettent du pain de châtaignes ou bien des châtaignes rôties. Dans cet équipage ils courent le pays. Ils laissent presque tous croître leurs barbes, sur-tout ceux qui ont prémédité de se venger de quelqu'un: la barbe longue est chez les Corses la marque

certaine d'une vengeance future dont ils ont formé le dessein. Quant à l'habillement des femmes, parmi celles qui habitent les villes, et dont les maris sont aisés, il y en a quelques-unes qui sont vêtues à la Française; mais toutes les autres ont les cheveux tressés, et par-dessus, un béguin rond de toile blanche: elles portent un petit juste de soie ou de drap rouge, avec deux cotillons bleus, dont l'un qu'elles retroussent sur leur tête, ressemble à un voile de Religieuse.

Les femmes et les filles sont habillées de même couleur; néanmoins lorsqu'elles rentrent dans leurs maisons au retour de l'Église, elles abaissent leurs jupes; et les plus riches laissent voir un corset de quelque belle étoffe, un mouchoir fin sur le cou et leur tête est ornée d'une espèce de petit toquet, avec une pointe penchée vers l'œil gauche, qui donne aux jeunes personnes un air assez gracieux: celles-là ont des bas rouges et des souliers d'étoffes de soie; elles marchent rarement seules dans les rues. Les femmes du bas peuple s'habillent comme celle des Montagnards, qui sont vêtues de la même étoffe que celle des hommes; elles ont le béguin de toile jaune sur leurs cheveux tressés, comme les femmes de la ville; elles vont sans bas et sans souliers à leurs pénibles travaux. La propreté dans les deux sexes est très négligée; il y a cependant des endroits où les femmes et les filles sont charmantes, principalement par la vivacité de leurs yeux qui sont bleus et bien fendus. Les femmes ne sont aux yeux de leurs maris que de viles esclaves. Un Corse pense honorer beaucoup celle qu'il prend pour sa femme; et si elle ne lui donne pas des enfants mâles, il devient plus bourru qu'il ne l'est ordinairement; elles sont chargées des plus bas emplois, tandis que leurs maris dorment ou jouent aux cartes, ou courent les montagnes; elles ne cessent pas de travailler, sans que cela leur vaille la moindre consolation de la part de leurs époux. Il est bien rare qu'une femme corse mange avec son mari; au contraire elle le sert humblement à table et les enfants mâles s'il en a: car ces Insulaires se croient très riches lorsqu'ils ont beaucoup de garçons; c'est ce qu'ils appellent leurs forces, et ce qui est l'objet de leurs plus tendres soins. Ils ne s'embarrassent guère de leurs filles; la servitude où elles vivent est cause qu'elles ignorent le prix de leurs appas, car leurs maris et leurs galants ne leur en parlent jamais; aussi rien n'est plus froid et plus glacé que leurs amours et leurs mariages. Le beau sexe d'ailleurs est accoutumé dans cette Isle à ce genre de vie. Quoiqu'on accuse toutes les femmes de quelque pays qu'elles soient, d'avoir toujours un petit grain de coquetterie, il n'y a pas lieu de croire que ces Montagnardes en connaissent le manège; car nos Français qui ne man-

quent jamais auprès des femmes de vanter leurs appas vrais et faux, ont remarqué que lorsqu'ils disaient à celles-ci qu'elles étaient belles et charmantes, elles paraissaient surprises, et pensaient qu'on se moquait d'elles. Celui de qui je tiens ces remarques ajoute que quelques-unes cependant n'ont pas refusé de le croire et qu'elles ont payé de reconnaissance ceux qui leur faisaient ce compliment.

Le langage des Corses est de deux sortes: celui qu'on parle dans les villes de Bastia, Ajaccio, Calvi, San-Bonifacio etc., est un Italien facile à entendre, parce que la plupart de ceux qui les habitent, ont voyagé pendant quelque tems en terre ferme, comme à Sienne, Florence et à Rome, ils s'expriment assez purement et avec douceur; à l'égard du menu peuple et des Montagnards, ils ont un jargon Italien très corrompu et qui est mêlé de mots Maurisques, que les Étrangers et les Corses des villes ne peuvent guère comprendre. Ils n'ont parmi eux ni Médecins, ni Chirurgiens, ni Apoticaire, excepté dans les villes nommées ci-dessus; ils connaissent seulement les propriétés et les vertus de certains simples et s'en servent suivant leurs différentes maladies, soit intérieurement soit extérieurement: ils vivent longtems et se transmettent ces connaissances les uns aux autres; ils estiment néanmoins tous ceux qui exercent la Médecine, ou quelqu'une de ces parties. Parmi les Médecins que l'on trouve dans les villes, il y en a plusieurs qui ont été reçus Docteurs dans les Universités d'Italie.

Chapitre V

Climat, Productions, commerce de la Corse

La Corse est en général un beau pays, et connu comme tel des Anciens. Diodore de Sicile a dit qu'il était fécond non-seulement en ce qui est nécessaire à la vie, mais encore dans ce qui en fait les délices. Sénèque n'en parle pas de même, lorsqu'il dit: *Barbara perruptis inclusa est Corsica saxis*. Mais cela n'est pas exactement vrai; car quoique cette Isle soit extrêmement montueuse et qu'en plusieurs endroits il y ait des montagnes presque aussi hautes que les Alpes, elles ne sont pas aussi arides. Il y a de très belles vallées placées dans l'intervalle de ces montagnes, qui, quoiqu'elles ne soient pas fort étendues, sont assez fertiles en vins et en bleds.

Le climat de la Corse est un des meilleurs de l'Europe; et quoiqu'on y ressent quelquefois des chaleurs excessives, l'air, si on excepte quelques cantons, y est pur et sain, principalement dans les montagnes. Le Ciel y est toujours serein et à peine y connaît-on l'hiver; elle est pourtant sujette à des vents affreux qui y soufflent quelquefois en Février et

en Mars, et qui y causent des ravages terribles. Il est vrai que l'Isle de Corse a été presque toujours regardée comme malsaine; mais cela provient sans doute du mauvais renom que lui ont donné les Romains qui avaient établi des Colonies à Aléria et à Mariana, dont la situation marécageuse fit mourir un grand nombre d'habitants, de façon que ces Colonies ne subsistèrent pas long-tems; mais tout l'intérieur de l'Isle jouit d'un très bon air. Cette Isle est située de façon qu'on en pourrait faire un des plus riches entrepôts pour toute l'Europe, et l'on y ferait facilement un commerce immense des marchandises de son crû: elle fournirait de l'huile excellente et abondamment, si on savait l'y faire. Mais comme les Corses n'ont point d'adresse, il ne faut pas s'étonner si celle qu'ils fabriquent n'est tout au plus propre qu'à brûler, quoiqu'ils la mangent avec autant de délices comme si elle était des meilleures. Les vins de Corse seraient excellents si l'on travaillait aux vignes d'une manière intelligente et soigneuse, et s'ils ne noyaient pas leurs vins dans de l'eau. Quand le raisin est mûr, ils le pressent dans des cuves de maçonnerie établies près des vignes, qu'ils laissent presque toute l'année en plein air, et dont ils vont tirer la quantité dont ils ont besoin journellement.

Le bled multiplierait extrêmement dans cette Isle, ainsi que les autres grains; on y pourrait former avec succès des Manufactures de soie; les plantations de mûriers y réussiraient aisément. Elle abonde en miel, en cire, en goudron et en lin: elle est riche en toutes sortes de mines; elle a des bois propres pour la construction des vaisseaux; elle en a aussi pour beaucoup d'autres ouvrages de charpente et de menuiserie, car les Pieves sont presque toutes remplies de beaux et bons arbres.

On n'y fume jamais les terres et malgré cela elles rendent cinquante pour un. Le terrain qui borde la mer est encore plus fécond; il s'étend le long des côtes dans tout le pourtour de l'Isle sur la profondeur de 5, 6 à 7 milles, c'est-à-dire deux à trois lieues à prendre depuis le pied des montagnes jusqu'à la mer. Cette étendue qui est considérable, est d'une fertilité admirable; et si elle était bien cultivée, elle fournirait toutes sortes de productions, et pourrait nourrir six fois plus de monde que la Corse n'en contient. Dans beaucoup de cantons les terres sont ordinairement semées une année, et reposent l'autre; ainsi elles ne rapportent que de deux années l'une; il y en a quelques-unes qui produisent deux années de suite, et se reposent la troisième. Toutes les terres qui pourraient rapporter du grain, ne sont pas ensemencées à cause du peu de bestiaux qui restent dans quelques endroits. Les Corses ne divisent pas leurs terres par arpent; ils appellent *mezinade*, l'espace de terrain où

l'on sème un demi-stard de grain, et le stard pèse 167 livres de France. Le revenu que produisent les pâtures, est ce que les gens des montagnes paient aux Propriétaires de ces pâtures, pour avoir la liberté d'y tenir leurs bestiaux pendant l'hiver. Les habitants n'ayant su depuis long-tems à qui employer leurs marchandises, ont abandonné la culture la plus grande partie de leurs héritages. Ces Insulaires ne se servent pas de beurre; leur huile, toute mauvaise et mal fabriquée qu'elle est, leur en tient lieu. Leur baril d'huile contient 108 pots. La salade et les autres herbes potagères ne sont presque pas cultivées chez eux; cependant on pourrait y avoir de toutes choses, car il n'y a guère de pays plus propre que celui-là pour faire de bons maris et de gras pâturages. Les fruits les plus ordinaires sont les oranges douces et amères, les limons, les figues, les grenades, les raisins, les noix, les amandes et les châtaignes; on y voit rarement d'autres fruits, encore sont-ils de mauvaise qualité. Les volailles de basse-cour n'y sont pas trop communes; ce n'est pas qu'on puisse y en élever de toutes sortes; mais la vie que mènent les Corses ne s'accommode pas de ces soins là: le pain de châtaigne et de millet, ou les châtaignes rôties, le lard, le cabrit et le mouton leur servent de nourriture. On ne peut rien voir de plus mal fait que leur pain; on doit même en craindre les effets, tant il est lourd et pesant.

Article III

Animaux domestiques et sauvages, insectes

Aussi les vaches donnent-elles peu de lait et le bœuf y est maigre et dur; il est vrai que les Corses n'ont pas grand besoin de lait, l'huile leur en tenant lieu, comme en Italie et dans les pays chauds; cependant il y a quelques pieves où l'on fait beaucoup de fromages.

On y trouve une espèce de petite chèvre nommée Mouffoli, grosse à peu près comme un chevreuil; elle est charmante par la belle forme de son corps, sa belle peau mouchetée, sa vivacité et son agilité. Cet animal a des cornes comme un bélier, et la peau fort dure; il est très farouche et vit sur les plus hautes montagnes; il est si agile qu'on a de la peine à l'approcher; il saute de rochers en rochers à une très grande distance; et s'il est poursuivi jusqu'au bord d'un rocher d'où il ne puisse s'élancer sur un autre, il se jette du haut en bas, et il a l'adresse de ne tomber que sur les cornes; cependant on l'apprivoise aisément, quand on le prend jeune. M. de Marbeuf, Commandant des Troupes Françaises en Corse en avait un chez lui. Il y a des cerfs, des sangliers, des chevreuils et des lièvres, beaucoup de cabrits et des moutons qui y sont excellents, sur-tout dans les montagnes. On y

trouve beaucoup de sangliers; les porcs y sont en grande quantité; on fait beaucoup de consommation de ces derniers; ils sont tous noirs comme des sangliers parce que vivans continuellement dans les bois, ils s'accouplent avec ces bêtes fauves, aussi on les appelle métis. Les Corse aiment passionnément la chasse du sanglier pour laquelle ils ont une race particulière de chiens excellents: ces chiens ont le poil ras, et tiennent entre le mâtin et le gros chien de Berger; ils ont l'air terrible; mais ils sont très attachés à leur maître, le gardent jour et nuit; et s'il est attaqué, ils le défendent jusqu'à se faire tuer sur la place.

Article IV
Commerce de l'île de Corse

Le commerce a peu d'activité en Corse et les branches ne sont ni considérables, ni étendues; ce n'est pas la faute du pays qui est bon et fertile, et situé avantageusement pour le faire; mais celle des habitans qui, naturellement paresseux et se contentant de peu, n'ont pas cherché à profiter des avantages que le pays qu'ils habitent peut leur procurer.

Une autre cause du dépérissement du commerce, est la dureté avec laquelle les Génois ont toujours traité les Corses: ils forcent ces derniers à vendre leurs récoltes à des Marchands de la rivière de Gênes établis dans l'isle, qui les rançonnent, et ce en achetant à vil prix toutes sortes de marchandises sur lesquelles ils gagnent cinquante pour cent: ce qui est d'autant plus facile, que ces Marchands s'entendent entre eux pour fixer de concert le prix des grains, des huiles et autres semblables denrées; ce qui ôte aux Corses le gain qu'ils y pourraient faire en les vendant aux étrangers avec lesquels tout le commerce leur est interdit: cette gêne fait que les Corses ne cultivent pour ainsi dire que ce qu'il faut pour leur consommation.

Les Français y font cependant un peu de commerce. Il y a à Bastia, à Ajaccio et à Bonifacio des Consuls nommés et autorisés par la Cour, qui sont souvent des Italiens de terre ferme, connus et éprouvés. Ils veillent à la conservation des droits, et même des privilèges de notre pavillon et de notre commerce. Ils jouissent sous la protection du Roi, de belles prérogatives. Les armes de France sont au-dessus de la porte de leurs maisons, qui sont autant d'asyles sacrés.

On a vu ci-devant les productions de l'isle qui peuvent entrer dans le commerce: mais je n'ai rien dit d'un article important; ce sont les bois. Il y a dans plusieurs cantons de l'isle des bois et des forêts dont les arbres sont en général les plus beaux qu'on puisse voir en quelque lieu que ce soit de l'Europe. Il ne

serait pas difficile de les transporter dans les Ports et les Rades qui en seraient les plus voisines, et de là en France et en Italie: ce qui serait une des plus considérables branches du commerce de ce pays, si l'on s'appliquait à rendre les rivières navigables, et si l'on faisait quelques canaux pour communiquer avec la mer: on y réussirait avec d'autant moins de peine, qu'à chaque pas qu'on fait dans l'intérieur du pays, on trouve une infinité de petites rivières et de gros ruisseaux.

Il y aussi beaucoup d'arbres qui donnent différentes résine liquides ou térébenthines qui en découlent naturellement et sans incision, que les Corses ne se donnent pas la peine de recueillir, soit par paresse, soit par ignorance, au lieu que s'ils étaient dans l'habitude de travailler ces arbres, ils en tireraient une plus grande quantité et cela deviendrait alors un article important, d'autant que la térébenthine, qui coule naturellement de l'arbre, y est aussi claire, transparente et d'une aussi bonne consistance que celle de l'Isle de Chio qu'on estime tant.

On a vu ci-devant les différentes productions de cette isle qui peuvent faire objet d'un commerce, telles que les huiles, les grains, les vins, les fruits, la cire, le miel, le lin, le goudron, les bestiaux etc., mais pour cela il faudrait que les habitans et sur-tout les montagnards, quittassent cette vie errante et paresseuse à laquelle ils sont accoutumés et qu'ils se livrassent à la culture des terres et aux moyens de bonifier et d'augmenter leurs récoltes. Il serait aisé d'y former avec succès des établissemens pour la soie, les plantations de mûriers y réussiraient à merveille.

Si ce pays appartenait à un Souverain qui veillât à faire valoir les richesses de la nature qui y sont renfermées, ce pays changerait insensiblement de face. Il ne serait pas difficile d'adoucir et de changer peu à peu les mœurs des habitans, et de les accoutumer au travail en leur procurant un débit plus avantageux de leurs denrées, protégeant leur commerce et leur donnant toutes les facilités possibles.

Il faudrait sur-tout pratiquer des grands chemins pour pouvoir communiquer promptement d'un lieu à un autre. Les Généraux Français en ont fait construire quelques-uns pour le succès de leurs opérations. Les chemins dans l'intérieur du pays ressemblent à des escaliers formés dans les rochers; où un homme à cheval a beaucoup de peine à passer. il faudrait sur-tout rétablir toutes les Villes ruinées tant dans l'intérieur du pays que sur les côtes. On trouve dans Pline, qu'on comptait autrefois en Corse trente-trois Villes fameuses. L'agriculture est très imparfaite chez les Corses. Tous leurs instrumens sont mal faits et ils ne s'en servent pas trop bien. Ils ne font pour

ainsi dire que gratter la superficie de la terre, au lieu de la labourer, et ils connaissent à peine les avantages de l'engrais, quoiqu'ils soient à la portée de s'en procurer la quantité nécessaire. Cette observation générale ne diminue en rien ici du riche produit de différentes parties de l'Isle où la fertilité est plus grande, et où l'industrie et la connaissance de la culture des terres ont fait plus de progrès que dans le reste de l'isle.

Le conseil Supérieur avait coutume de nommer deux personnes ou un plus grand nombre dans chaque Province pour veiller à la culture des terres, et pour prendre les mesures les plus efficaces pour l'encourager, et en particulier la plantation des mûriers, parce qu'il est certain que le climat de la Corse peut produire une grande quantité de soies. Comme le jardinage y a été presque entièrement négligé, on a publié depuis quelques années une Ordonnance par laquelle tout homme qui possède un jardin, ou tout autre terrain enclos, est obligé de semer chaque année des pois, des fèves et toutes sortes de légumes, et pas moins d'une livre pesant de chaque espèce, sous peine de payer une amende de 4 livres au Podestà. Le Conseil charge aussi deux consuls d'avoir inspection sur l'espèce et sur les prix des différentes sortes de marchandises dans l'Isle, et d'avoir soin de contribuer en tout à l'avancement du commerce.

Les provisions n'étant pas chères en Corse avant les circonstances présentes. Voici leur prix moyen. Un bœuf propre au labour se vendait environ 80 livres; une vache depuis 25 jusqu'à 30 livres; un cheval de la meilleure espèce, depuis 100 jusqu'à 140 livres; une jument depuis 70 jusqu'à 80 livres; un âne depuis 20 jusqu'à 25 livres; une brebis 4 livres, une perdrix 4 sols, le bœuf deux sols la livre, le mouton moins d'un sol; le poisson commun un sol la livre; le vin quatre sols la bouteille de six livres de poids.

L'huile se vend dans des barils; le baril contient vingt pintes et une pinte quatre quarts.

Le vin se vend dans des barils de douze zuchas; le zucha contient neuf grandes bouteilles de Florence.

Le grain se vend au boisseau; le boisseau contient douze racinaux; le racinau pèse environ 20 livres; le sac ou le boisseau se paie 18 livres.

Les gages d'un Artisan ou d'un Journalier sont d'une livre par jour et il est nourri: un Artisan bien habile dans son métier gagne quelque chose de plus.

Les manufactures de Corse sont encore bien éloignées d'être parfaites. Leur laine est très grossière, et généralement noire; ils ne s'en servent que pour la fabrique des draps communs. Celle qui est tout à fait noire est plus estimée; mais lorsqu'elle a un petit mélange de blanc, les draps qui en sont faits ne sont

pas si recherchés. Les Corses tirent leurs draps fins de l'Étranger, d'autant qu'ils n'ont pas une assez grande quantité de laine pour fournir aux besoins de leur Isle.

La Corse produit une assez grande quantité de lin, et si on voulait elle pourrait en produire une plus grande abondance.

Chapitre VI

Tour de l'Isle par mer, contenant la description particulière, et le routier des côtes

Bastia

Bastia qu'on croit être l'ancienne Mantinum ou Mantinorum oppidum, est aujourd'hui la ville capitale de l'Isle de Corse, et la plus considérable. Elle est située sur la côte orientale par la latitude de 42 degrés 27 minutes Nord et par les 7 degrés 21 minutes de longitude à l'Orient du méridien de Paris.

Cette ville s'annonce magnifiquement lorsque l'on vient de la mer, et on la croit beaucoup plus belle qu'elle n'est effectivement. Elle est bâtie sur le penchant d'une montagne: les rues sont étroites et mal pavées; la plupart des maisons n'ont ni clarté, ni agréments, excepté celles qui font vis-à-vis de la campagne ou de la mer. Il n'y a pas de place; car on ne saurait donner ce nom à des endroits un peu spacieux, mais qui n'ont aucune régularité. Ses principales Églises sont la Cathédrale, qui est située dans un terrain qu'on peut regarder, en y comprenant le Château qui y est enclavé, comme une petite ville séparée de celle de Bastia.

On appelle ce lieu Terra Nuova. L'Église de Saint-Jean qui est la seule Paroisse de la ville est aussi celles des Jésuites. Elle n'a point d'Évêché en titre, c'est celui de Mariana, ville aujourd'hui ruinée: les Évêques ont transféré depuis un tems immémorial, leur Siège à Bastia. La maison des Jésuites est belle, la situation en est charmante; elle est grande et bien distribuée, le jardin sur-tout est très beau: ils ont un Collège où l'on enseigne les Humanités et la Philosophie Le Couvent des Lazaristes ou des Missionnaires est en face de la mer: il est vaste et magnifique quoiqu'ils n'y soient que cinq Religieux; ils y ont un très beau jardin et un potager abondant. Leur situation est singulière; d'un peu loin cette maison paraît suspendue sur la mer...

Cette ville est assez mal peuplée. Quoiqu'elle ait un Port, on n'y fait nul commerce considérable; il consiste seulement dans un négoce de cuirs. On y voit plusieurs tanneries; les Ouvriers qui y travaillent n'emploient pas, comme ailleurs, de la poudre d'écorce de chêne pilée, pour donner aux cuirs la couleur et l'apprêt dont ils ont besoin; ils se servent des

feuilles sèches de laurier sauvage. Il y a dans la grande rue de Bastia beaucoup de Cordonniers, parce que c'est dans cette ville que presque tous les autres cantons de l'Isle font faire des souliers pour leur usage. On boit à Bastia d'excellente eau qui y vient des montagnes par des canaux souterrains et qui tombe dans des fontaines et des réservoirs publics répandus dans chaque quartier de la ville.

Le Port est petit et fermé par un môle d'environ 70 toises de longueur; son entrée n'en est que de 40; il n'est propre que pour des galères, barques, tartanes et autres petits bâtiments qui tirent peu d'eau. L'entrée n'en est pas aisée et l'on y est exposée à des coups de vent qui viennent par-dessus les terres, qui sont fort à craindre, sur-tout le Nord-Ouest plus que les autres; ils soufflent au revers du môle avec tant d'impétuosité, qu'ils brisent quelquefois les barques les unes contre les autres et même contre le môle...

Golfe d'Ajaccio

Le golfe ou baie d'Ajaccio situé à la côte Occidentale de l'Isle de Corse, est le plus grand et le plus beau de cette Isle, ayant onze à douze milles de longueur, cinq milles de largeur vers le milieu, sept milles à son entrée et 4 milles vers le fond.

Ville d'Ajaccio

Quelques auteurs prétendent que cette ville n'a pas toujours existé dans le lieu où elle est maintenant: ils disent qu'elle était autrefois à environ un mille de distance au fond du golfe; il en reste encore des ruines, principalement une Église dédiée à Dieu sous l'invocation de S. Jean : on assure que c'était la Cathédrale. On voit aussi les débris d'un ancien château qu'on croit avoir été bâti par les sarrasins.

Ajaccio est la ville la plus jolie et la plus agréable de toute la Corse. Sa situation est riante; presque toutes les rues sont droites et larges; les maisons pour la plupart, sont apparentes et commodes; Elle n'est pas mal peuplée, on y compte 4000 âmes. Il y a quelques beaux édifices, sur-tout la Cathédrale et le Couvent des Jésuites où ils montrent la langue latine; avec cette différence que dans leur Collège de Bastia, outre les Humanités, on enseigne aussi la Philosophie: au lieu qu'à Ajaccio les études ne sont portées que jusqu'en Rhétorique; ce sont le Franciscains qui enseignent la Philosophie et la Théologie.

Ajaccio est le siège d'un Évêque; et il y a ordinairement, comme à Bastia, un Commissaire Général de la République qui y réside. On fait dans cette Ville un commerce assez considérable de corail, de planches, de membrures, de madriers et de solives qui se font de différents arbres qui croissent abondamment dans plusieurs Pieves de cette partie de l'Isle. Quelques habitants d'Ajaccio gagnent extrêmement à ce com-

merce. On y voit ainsi qu'à Bastia beaucoup de cordonniers. Il y a une maison de Récolets et un couvent de Capucins.

La Citadelle qui défend le mouillage et l'entrée du port est petite mais assez bonne: elle fut bâtie par le maréchal de Termes qui prit cette ville; on lit encore son nom sur un bastion du côté de la terre.

Il y a une fâcheuse incommodité; c'est la disette de bonne eau: on n'y boit que de citernes mal conservées. Il faut aller chercher celles de fontaines à plus de deux milles.

On voit dans cette ville beaucoup de Grecs dont nous avons parlé ci-devant.

Il y a un fauxbourg assez grand qui s'étend le long du Port. On entre par ce fauxbourg lorsqu'on vient de Bastia.

Chapitre VIII

Division géographique de la Corse

Les Corses divisent leur Isle en quatre grandes parties, suivant les quatre points cardinaux du Monde

Ils nomment la partie Septentrionale *di qua da monti* (de deçà les monts); et la partie Méridionale, *dila da monti* (de delà les monts); et ils appellent la partie orientale, *banda di dentro* (bande de dedans); la partie Occidentale *banda di fori* (bande du dehors).

Les montagnes dont cette isle est couverte, la partagent suivant cette division dans laquelle on compte 11 Provinces et 4 Fiefs. De ces 11 Provinces, il y en a 7 en deçà des monts qui sont Capocorso.

Au-delà des Monts il y a quatre Provinces qui sont Vico.

Ces Provinces contiennent plusieurs pieves ou petits cantons. On appelle pieves, divers lieux, villages et hameaux sous la même régie, quoiqu'ils dépendent de plusieurs paroisses le mot de Pieve vient de l'italien Pievano qui veut dire curé principal. Il a l'inspection sur les prêtres et lève une certaine part de leurs dixmes; mais cette division sert autant pour les affaires civiles que pour celles de l'église.

On compte dans la Corse 61 pieves les unes plus nombreuses et plus étendues que les autres.

On voit en Corse de grandes étendues de terres inhabitées presque partout couvertes de bois. Les Paysans s'y rendent en été pour faire paître leur bétail et ramasser des châtaignes. Ils y font de petites cabanes pour se mettre à couvert. À peine trouve-t-on dans toute l'Isle une métairie détachée Ils se rassemblent plutôt dans de petits villages qu'ils appellent *paeses* (pays) où ils sont plus en sûreté et ont entr'eux plus de société...



Pierre BARRAL (1742-1826)
Mémoire sur l'Histoire Naturelle de l'île de Corse
avec un catalogue lythologique de cette Isle,
et des réflexions sommaires sur l'existence physique de notre globe
Paris 1783

La Corse est une île de la Méditerranée dans la mer de Toscane. Depuis 1769 elle fait partie du Royaume de France; elle s'étend depuis le 26° degré 15'3" de longitude jusqu'au 27° degré 16'00" et depuis le 41° degré 15' 3" de latitude jusqu'au 42° degré 25'00". Le sol est très fertile et propre à toute sorte de culture. L'air est généralement sain, excepté dans les plaines qui ne sont habitables que huit mois dans l'année. La cause de leur insalubrité provient des marécages, des terres incultes, des herbes marines entassées sur les rivages où elles tombent en putréfaction et des variétés de la température.

La Corse suffisamment connue du côté moral et politique, ne l'est presque pas sur la Nature Physique. Bien des obstacles se sont opposés dans les premiers temps de l'établissement des Français à des recherches sur l'Histoire Naturelle. Point de carte exacte du pays, des assassins de toute part et la difficulté de pénétrer dans des montagnes d'un aspect effrayant, parcourues seulement par quelques hommes que la passion de la chasse ou l'espoir de l'impunité y avaient conduits.

La Nature a donné à cette Isle des golfes et des ports assez vastes et assez sûrs pour contenir des flottes navales. Porto-Vecchio, le golfe d'Ajaccio, celui de Sagone, de Calvi et de Saint-Florent sont des plus considérables. Les villes principales sont Corté, Ajaccio, Bonifacio, Calvi, Saint-Florent et Bastia qui est la capitale.

La Corse est gouvernée en pays d'État. Tous les deux ans, il y a des Assemblées générales pour traiter les intérêts de la Nation. La légère imposition qu'elle paie annuellement au Roi se perçoit en nature, suivant la répartition arrêtée aux États; cette manière simple et confiante pour le peuple verse l'imposition aux moindres frais possibles.

Le Corse est d'une constitution robuste; il a le corps leste et délié; son extrême sobriété ne se dément jamais. Son caractère est naturellement triste; il est courageux même jusqu'à la témérité; susceptible d'un véritable attachement et d'une haine implacable; il a l'esprit pénétrant et propre à l'étude des sciences, mais son imagination très active à servir son ambition, combat souvent la stabilité de ses idées, ce qui le porte au changement. La population totale de l'île peut monter à 135,503.

L'espèce de tous les animaux, en général, est petite mais vigoureuse; il n'y en a aucune de particulière que le "moufuli" que je regarde comme un mouton sauvage.

Depuis treize ans que j'habite la Corse je me suis occupé par devoir et par goût de la connaissance locale de cette île. J'avais vu précédemment l'Auvergne, le Velay, une partie du Vivarais et les environs de Toulon. Au premier aspect, la Corse me parut leur ressembler beaucoup mais ne pouvant la parcourir en entier, il m'était impossible de former un plan d'observations suivies; d'ailleurs la vanité des objets de détail se présentant avant d'avoir pu reconnaître la distribution totale des Masses, mes idées étaient confuses; il me fallait une base. La chaîne de montagnes qui partage l'Isle dans la longueur du Nord au Sud fut celle qui me parut d'autant mieux remplir mon objet que je la trouvai constamment formée d'une substance graniteuse. Je remarquai d'autres montagnes moins élevées, par couches plus ou moins inclinées, appuyées à cette chaîne et éparses çà et là, je les nommai de second ordre.

Ces montagnes furent les premières qu'il me fut possible d'examiner; c'est dans celles-là que l'on ouvrit d'abord de grandes routes qui me mirent à même d'observer intérieurement la Nature des différentes roches.

Je partis pour l'Italie. Trois mois que je passai à étudier les volcans des environs de Naples me disposèrent à établir certains principes qui devaient être mes guides. Je revins par Rome et la Toscane. Je visitai avec une attention particulière les îles d'Elbe et Capraya. De retour en Corse je repris mes observations et je les ai continuées pendant dix ans avec une constance que rien ne pouvait affaiblir. Trois autres voyages que j'ai faits en Italie dans cet intervalle, notamment dans la partie de Venise et de la Lombardie n'ont pas peu contribué à raffermir mes idées sur la formation des montagnes; elles seront à ce que j'espère conformes à celles de bien des Naturalistes, peut-être aussi contraires à d'autres; mais dans les deux cas j'avoue franchement que je n'ai en vue ni de flatter, ni de déplaire, que n'ayant jamais lu d'ouvrages en Histoire Naturelle, que les éléments nécessaires pour me servir des noms usités, je n'ai été prévenu ni pour, ni contre l'opinion de qui que ce soit et si par là je n'ai pas profité des connaissances d'autrui, je me suis au moins mis à l'abri des séductions de l'éloquence, qui dans un commençant crédule, impriment l'erreux avec tout le charme de la Vérité.

Venons-en à notre sujet...

La grande chaîne qui partage l'île dans sa longueur commence à la Pieve d'Ostriconi et s'étend jusqu'auprès des Bouches de Bonifacio. À l'ouest elle a pour limite la mer et à l'est les montagnes du second ordre. Celles-ci commencent au Cap Corse, suivent les Pieves de Nebio, Pietralba, Bigorno, Rostino, Vallerustia, Bozzio, Venaco Serra et une partie de celle de Castello.

Les montagnes des grandes chaînes, que je nomme de premier ordre sont généralement de granits. Dans ces granits l'on trouve des courants de basalte et des laves de différentes espèces. Indépendamment de ces matières, l'on trouve de la pierre calcaire dans deux endroits, l'un à une lieue d'Asco sur le chemin de Calenzana, l'autre au-dessus de Quenza nommée Lasinao. Ces deux montagnes calcaires sont totalement isolées au milieu des granites et beaucoup plus élevées qu'aucune de celles du second ordre.

Les montagnes du second ordre contiennent des pierres calcaires, des schistes, des granits de deuxième formation, les serpentines,

les variolites, stéatites, pierres ollaires, asbeste, amianthes, concrétions ou tufs et poudingues.

C'est dans ces montagnes que l'on trouve très abondamment de la mine de fer octaèdre, quelques mines de plomb tenant argent, de cuivre, antimoine et des pyrites cuivreuses et martiales. Elles fournissent encore des cristaux de roche, de spath et des schorls de plusieurs espèces. Celles en granits donnent aussi dans leurs cavités des cristaux de roche blancs, d'autres enfumés et quelques-unes vert d'émeraude; c'est au Monte Rotondo principalement où ces trois espèces se trouvent.

Entre le village d'Otta et le golfe de Porto, il y a des cristaux isolés de feld-spath rouge, adhérent sur la matrice graniteuse, à des aiguilles de crystal de roche.

Les montagnes de la chaîne graniteuse les plus élevées sont les Monti Rotondo, d'Oro et Cinto. Suivant les opérations des géomètres du Terrier de Corse, que je n'ai pas eu occasion de vérifier, le premier a 1549 toises au-dessus du niveau de la mer et les deux autres un peu moins. Le Monte Rotondo est le seul qui renferme à son sommet un lac dont la forme elliptique peut avoir 160 toises sur son grand diamètre et 100 sur l'autre. Sa profondeur est inconnue; il n'a qu'une issue sur la Pieve de Venaco pour l'écoulement de ses eaux.

Au nord du monte Rotondo, il y a plusieurs autres petits lacs continuellement glacés et entourés d'une neige perpétuelle. Les seuls végétaux qui se trouvent sur le sommet de cette montagne, sont la *petite marguerite*, la *violette double et simple* et le *leucoiom marinum*; ces fleurs épanouissent vers la fin de juillet, au bord, et dans la neige même.

Sur le sommet de ce Monte Rotondo, j'ai trouvé des aiguilles de crystal de roche roulées, ce qui dénote que cette montagne actuellement élevée de 1549 toises, l'a été bien davantage, et l'on peut présumer par là de son ancienneté... [page 12-13]

Dans ces montagnes graniteuses l'on trouve deux sources d'eau chaude. minérale, l'une à Guagno, l'autre au Fiumorbo, leur chaleur égale va au thermomètre de Réaumur de 44° à 45°. Les granits en général se trouvent toujours par masses, sans aucune espèce de *stratification* régulière et ne présentent que des fractures occasionnées par les secousses de tremblement de terre. La grande chaîne graniteuse est

presque partout coupée par des courants de lave dont l'épaisseur varie depuis 2 pieds jusqu'à 12 ⁽¹⁾. Ces courants partent ou du haut des montagnes, ou de quelques points inférieurs. Souvent ils arrivent jusqu'au fond des vallons et d'autres fois ils se perdent à mi-côte.

L'adhérence intime des laves aux granits n'existe généralement qu'à la profondeur où l'humidité n'a pas pénétré. Les laves, formées de parties plus homogènes que les granits, se sont moins détruites, et s'élèvent plus ou moins au-dessus d'eux. La plus remarquable à ce sujet est celle qui part du Monte Rotondo et descend jusqu'au vallon de la Restonica, à côté du Monte Oriente. Cette lave peut avoir huit à neuf pieds d'épaisseur et s'élève perpendiculairement de droite et de gauche, à 60 et 80 pieds. Sa décomposition se fait assez généralement par prismes quadrangulaires; comme elle a éprouvé beaucoup de dégradations, elle ressemble parfaitement à une ancienne muraille de Ville ruinée. Cette lave est décrite, dans le catalogue lythologique, à la deuxième variété de la quatrième espèce de lave.

Les courants de lave ne se décomposent que de deux manières, en prismes et en boules; cette dernière espèce, dans l'intérieur, est en masse aussi solide que la première, et se trouve disposée à se diviser anguleusement en tous sens; les plus grosses boules sont de six et huit pouces de diamètre et s'exfolient en calotes sphériques jusqu'au centre. Cette lave est décrite à la neuvième variété de la deuxième espèce de lave ⁽²⁾. Dans un endroit du Niolo, appelé Valle dello Stagno, il y a différentes espèces de jaspes incorporés sans suite dans les granits et porphyres; on y trouve aussi des agates par petites ramifications tortueuses et interrompues.. au centre de l'endroit où ce vallon se termine en entonnoir, il s'élève une grosse masse de rocher, presque toute agatisée, que je crois être formée d'un assemblage de coquilles. La description de cette agate est à la troisième variété de la première espèce d'agate, dans la Lythologie ci-après...

.....

Les montagnes les plus élevées du second ordre sont les calcaires. Il est nécessaire avant d'en donner une description d'exposer les causes générales de leur formation...

... La Corse dans sa direction du Nord au Sud a ses rivages plus ou moins exposés à la force

des vents. Calvi à l'ouest en éprouve deux dont l'impétuosité est extrême; le Maestro au Nord-Ouest et le Libeccio Ouest-Sud-Ouest. Le rivage à l'est en reçoit aussi deux dominants, le Greco au Nord-Est et le Siroco au Sud-Est. Ce dernier est un fléau pour les pays méridionaux. Ces quatre vents principaux agissent sur la Corse en sens contraire, c'est-à-dire que les deux premiers causent sa destruction et les deux autres sa reproduction. En effet à l'exception du fond des golfes où la mer et les fleuves déposent, la côte à l'ouest est perpétuellement dégradée par la fureur des vagues et ne présente que ces arrachements et débris de rochers.

Au contraire la côte opposée en face de l'Italie s'atterrit chaque jour et augmente une plaine des plus superbes par la fertilité, qui commence près de Bastia et s'étend jusqu'à Solinzara, espace de près de trente lieues sur une largeur réduite d'environ 2000 toises. C'est dans cette plaine qu'existaient autrefois deux colonies romaines Mariana et Alléria qu'avec raison l'on présume avoir été deux ports de mer et qui se trouvent aujourd'hui dans les terres à une demi-lieue du rivage.

Je commencerai mes observations sur les pierres calcaires les plus nouvellement formées et terminerai par les plus anciennes.

Sur les côtes à l'est, les dépôts de mer par petites dunes, s'annoncent en masses pierreuseuses, au-dessous de Cervione et s'étendent jusqu'au Milliaciario. Les plus remarquables par leur passage de l'état de sable à celui de pierre, s'observent parfaitement à la Guadina...

Dans la formation des montagnes du second ordre, après les montagnes calcaires viennent les schistes presque généralement grisâtres, micacés et feuilletés en tous sens...

...

Voilà mes idées générales sur l'origine des montagnes graniteuses; trois choses peuvent les détruire : la première de prouver qu'il peut y avoir des volcans qui ne jettent pas de cendres; la deuxième, admettant les cendres, de dire ce qu'elles sont devenues dans les volcans anciens où les granits se trouvent et la troisième d'indiquer un état autre que celui de la cendre où les montagnes graniteuses ayant pu se trouver pour permettre aux courants de lave de s'y introduire.

Je passe à la description des différentes pierres que la Corse produit...

Suit le "catalogue lythologique de l'Isle de Corse"

En conclusion de la collection lythologique :

La collection lythologique que je viens de décrire n'est pas faite comme tant d'autres, de cailloux ramassés sur les rivages de la mer ou dans des torrens; chaque échantillon a été détaché de son rocher même; ce qui joint à l'avantage de pouvoir expliquer l'ordre de formation de ces matières, celui d'indiquer les lieux où l'on peut en extraire des blocs propres à tous les ouvrages de la plus grande magnificence.

L'Italie a été jusqu'à présent le dépôt où l'on s'est pourvu à grands frais de tous les marbres précieux en général; mais comme ils provenaient pour la plupart des débris d'anciens monuments, ils commencent aujourd'hui à devenir très rares et il ne reste d'espoir de s'en procurer dorénavant qu'en Grèce ou en Égypte d'où l'on soupçonne qu'ils ont été transportés. Les Romains ayant possédé la Corse dans les temps de leur grande splendeur il est probable qu'ils n'auront pas été chercher en Égypte et ailleurs les beaux granits, jaspes.. qu'ils avaient abondamment dans cette île, si à leur portée. La colonne colossale en granits qu'ils ont abandonnée dans son ébauche à la petite île de Lavezzi près de Bonifacio, prouve bien qu'ils ont fait usage des ressources en ce genre que leur fournissait la Corse. La seule raison que l'on peut opposer à cette conjecture sera dans la difficulté qu'ils auraient eue d'extraire de ces hautes montagnes les masses énormes de granits et de porphyres que l'on voit en Italie.; mais indépendamment de ce que les lieux ont changé de forme et peuvent s'être escarpés davantage, c'est que les Romains, par leur courage et la multitude des bras dont ils pouvaient disposer, savaient tout vaincre pour remplir leurs vastes projets. Dans l'état actuel de la Corse, les chemins propres à l'exploitation des marbres étant précisément ceux qu'il faut ouvrir indispensablement pour communiquer des villages aux grands chemins royaux qui coupent l'île sur ses principaux points, les habitants par le double avantage de pouvoir exporter facilement leurs denrées et profiter du commerce de leurs marbres, contribueraient volontiers de quelques provinces à l'exécution de ces chemins importants. Les serpentines, le marbre

blanc statuaire et autres qui ne font pas pierre dure, n'étant que dans les basses montagnes voisines de la mer, il est possible d'y ouvrir les carrières et d'y pratiquer des chemins à peu de frais pour l'exploitation de ces marbres... L'Italie fait un commerce de marbre considérable avec l'Europe: la seule petite ville de Carrara en délivre de brut ou de travaillé pour plus d'un million par an. Ayant en Corse les mêmes matières pourquoi nous privons-nous des mêmes avantages. J'ose assurer que cet objet n'est pas indigne de l'attention du gouvernement.

suiivi de "réflexions sommaires sur l'existence physique de notre globe"

Les différents ouvrages systématiques que j'ai lus sur la formation de notre globe, me donnent le plus grand désir de rassembler quelques idées sur ce sujet et me persuadent que si je ne donne aucune lumière, je ne pourrai du moins y répandre plus d'obscurité.

D'ailleurs, il faut que je le confesse: l'épidémie me gagne depuis que je suis à Paris: je vois que tout le monde se fait imprimer; que bon ou mauvais tout se lit; que les opinions les plus extravagantes trouvent des partisans; que les plus raisonnables éprouvent des contradictions. D'après cet état des choses, qu'ai-je à risquer?

... J'établis donc le feu et l'eau comme principe des montagnes. Voici mes raisons. Les montagnes de cendre volcanique doivent changer d'état par une suite de siècles; cela est incontestable. Or certain qu'elles ne resteront pas toujours cendre, puisque dans les plus anciens volcans elles n'y paraissent plus sous cette forme, il n'y a pas d'inconvénient à croire qu'elles deviennent des granits, en attendant que l'on découvre qu'elles sont devenues autre chose. Voilà donc des montagnes graniteuses qui doivent leur origine au feu des volcans. Actuellement, je vais tâcher d'expliquer que celles par couches la doivent aux eaux.

Une très grande partie de ces montagnes, principalement les calcaires, sont formées par des dépôts de mer. Les coquillages qu'elles renferment en sont le témoignage. De même les fleuves et torrens, suivant la nature des sables qu'ils entraînent et déposent, occasionnent encore par la suite des temps, des reproductions semblables aux montagnes qui en ont fourni les élémens. Voilà donc les eaux principe de la formation des montagnes par

couches, comme le feu des volcans l'est des graniteuses... pour qu'un volcan cesse de brûler, il faut que par son ancienneté, il ait vomie une assez grande quantité de lave; jeté assez de cendre et autre matière, pour avoir éloigné le rivage de la mer, et par là avoir rendu difficile l'introduction des eaux à son foyer; que les matières inflammables qui l'alimentent, ne soient plus suffisantes pour tenir leur consommation d'eau, cette communication libre. L'eau qui occasionne l'inflammation des pyrites et bitumes parle moyen de leurs acides, devient encore d'une nécessité absolue pour produire par son ébullition, la quantité d'air qu'il faut au foyer pour se dilater, élever ses matières et les jeter au dehors. Ainsi l'on peut conclure que la cessation des substances inflammables, ou la privation d'eau étant également certaine par la suite des temps, il doit en résulter l'extinction du volcan...

Je devrais joindre à ces réflexions, peut-être trop abrégées, une explication de la formation des élémens de chaque matière. Le désir si naturel à l'homme de tout savoir, s'étend même jusques-là; mais je confesse avec vérité, qu'il ne m'est seulement jamais venu en pensée de m'en occuper.

Je m'en tiens à croire, d'après ce que je vois, que les éléments seuls sont primitifs dans la nature, que leurs combinaisons, leurs modifications s'opèrent perpétuellement par le seul mouvement organique; qu'une montagne n'est pas plus d'origine première, qu'un chêne antique ou un homme de cent vingt ans; que ces trois choses observent la même marche d'accroissement, de décroissement et de destruction comme résultat, tandis que les éléments indestructifs réparent ces pertes en se régénérant.

FIN

1 - Le père Pini rapporte dans le même ouvrage (*nelle osservazioni mineralogiche sulla montagna di S. Gottardo* di Ermenegildo Pino) que les granits du mont St-Gottardo renferment des filons de basalte. M. Desmarest, *Mémoire de l'Académie des Sciences*, 1771, pages 723-724, en regardant les granits comme la matière des basaltes dit qu'il a vu dans des pays volcanisés des granits intacts, plus loin des granits altérés, plus loin encore des granits à demi-fondus.

M. Desmarest regarde donc les granits comme passant à l'état de basalte et de laves. M. De Saussure croit que les granits deviennent des porphyres; je vois par là la transition du granit en d'autres matières mais je voudrais voir réciproquement d'autres matières devenir des granits sans remonter au déluge.

2 - M. Desmarest, *Mémoire de l'Académie des Sciences*, 1771, page 720, dit qu'en Auvergne il y a des courants de lave, couverte d'amas de boules de même matière. MM. Guettard et Ferber ont reconnu, ainsi que moi, de semblables laves entre Bolsena et Viterbe, près de Frescati, au lac de Colomnella. Il paraît que la pierre à écorce ferrugineuse, dont M. de Saussure donne une description dans son *Voyage des Alpes*, pages 72 -101 et qu'il met dans la classe des pierres de corne sur lesquelles ce naturaliste a fait des expériences qui lui ont donné des résultats semblables à ceux qu'auraient fournis des laves, ne sont véritablement que des laves très anciennes plus ou moins décomposées. M. Sage, dans ses *Éléments de Minéralogie Docimastique*, tome 2, page 215, dit qu'il regarde la pierre de corne comme un basalte volcanique; ainsi mon opinion est bien conforme à celle de ce savant chymiste.

Abbé Gaudin (1740-1810) - Voyage en Corse
et vues politiques sur l'amélioration de cette île



VOYAGE EN CORSE.

VUES POLITIQUES SUR CETTE ISLE.

CHAPITRE PREMIER.

*Sur la nécessité d'attirer les Habitans de la
Corse, dans les fonds.*

LES plaines & tous les vallons de la Corse
font naturellement très-fertiles, mais infa-
lubres, & tous inhabités; de - là le peu de
culture des terres, & la misère des Habitans.
Placés trop loin de leurs richesses, ils ne

A

peuvent ou ils ne savent en tirer parti. Cette insalubrité existe réellement. Mais n'est-elle point exagérée ? n'a-t-elle pas différentes causes, dont plusieurs sont susceptibles de remèdes ? C'est ce que nous allons examiner.

Dans les vallons très-ferrés, elle a pour principe le rapprochement des hautes montagnes, dont la réverbération augmente l'action du soleil, & qui ne permettant pas aux vapeurs de s'élever, les retient dans un état de stagnation, très-funeste à la santé : car dès que le soleil a disparu, elles se condensent, & font éprouver pendant la nuit, un froid, piquant, même au milieu des chaleurs de l'été. Peut-être est-il impossible de vaincre de pareils obstacles : mais heureusement ces sites sont rares, & n'occupent jamais beaucoup de terrain.

Il y a d'autres vallons plus larges, tels que celui qui s'étend depuis Pietralba jusqu'à l'embouchure de l'Ostriconi, celui qui traverse la Balagne depuis Muro jusqu'à Lofari, & une multitude d'autres. Ils sont communément arrosés par des rivières, qui ne sont que des torrens, presque à sec la plus grande

partie de l'année. Ces vallons ont souvent près d'une lieue de largeur. L'air y circule librement, tout y semble annoncer la salubrité. Il n'est pas douteux qu'ils n'aient été anciennement habités, puisqu'on voit encore dans la plaine, au-dessous de Speloncato & de Muro, les ruines des anciens villages dont ceux-ci ont pris la place.

Cependant ils ne sont pas moins décriés que les autres, & les Corfés attribuent aux voyages & aux travaux qu'ils sont obligés d'y faire, toutes les maladies dont ils sont atteints : peut-être même ces plaintes sont elles fondées. Le Corse, accoutumé à respirer sur ses hauteurs un air frais & subtil, est moins propre qu'un autre à supporter le travail de la plaine, sous un air épais, & un soleil brûlant. Deux températures si opposées, peuvent aisément devenir un principe fécond de maladies, auxquelles il est vraisemblable que des Habitans, fixés dans ces vallons, feroient beaucoup moins sujets ; c'étoit leur ancienne demeure, comme l'attestent les ruines que j'ai citées, & si on ne les y rappelle, il n'y a point d'amélioration importante

à se promettre. La longueur du trajet que le cultivateur est obligé de faire pour atteindre son champ, la perspective d'un retour aussi pénible, le peu de tems qui reste pour le travail, l'incertitude & la modicité du produit, seront toujours des motifs de découragement auxquels on n'aura rien à opposer.

Il faut donc travailler à changer cette situation, & attirer l'Habitant dans la plaine. Comment vaincre ses préjugés à cet égard, sinon en plaçant sous ses yeux des tentatives heureuses. Mais il est hors d'état, par lui-même, d'en faire les frais : il a donc besoin que l'Administration le seconde, non-seulement par des encouragemens, mais par des secours réels, qui sagement distribués, deviendroient un principe d'émulation pour tous.

En choisissant des propriétaires sages & industriels, en leur facilitant quelque établissement, avec l'attention de préférer les lieux les moins exposés à l'intempérie, on verroit bientôt naître une génération nouvelle, qui, naturalisée dans ces plaines, en supporteroit les travaux avec plus de facilité.

Cette expérience rassureroit les Habitans des montagnes, qui se détermineroient insensiblement à en descendre, pour recueillir les mêmes fruits.

Je fais que les primes ne sont ordinairement que la récompense du travail, & que dans ce projet, elles seroient au contraire destinées à le faire naître. Mais qu'importe si l'effet en est le même? Ne seroit-ce pas d'ailleurs récompenser le travail, de ne distribuer ces avances qu'aux seuls propriétaires qui auroient déjà fait preuve de leur intelligence & de leur activité. Comme c'est ici une grace à laquelle personne n'a droit, on pourroit ne la répandre que sur un petit nombre. Un petit nombre de cultivateurs bien choisis, & dispersés dans les différens quartiers de l'Isle, animeroient l'activité par leur exemple.

Pour peu qu'ils fussent heureux, le Gouvernement seroit sûr d'en recueillir les premiers fruits par le produit des récoltes; d'ailleurs ces graces même pourroient n'être que des avances, & il seroit facile de prendre des mesures pour s'en assurer le remboursement.

VOYAGE EN CORSE.

CHAPITRE II.

Sur la plaine d'Aléria.

QUAND on nomme la plaine en général, on entend en Corse cette partie de terrain située entre la mer & les montagnes, qui s'étend depuis Bastia, jusqu'à Porto-Vecchio; c'est-à-dire, dans un espace de près de 30 lieues de longueur, sur deux ou trois de largeur. Elle occupe presque toute la côte orientale de l'Isle. C'en est la partie la plus fertile, & il y a peu de provinces en Europe qui jouisse d'un sol plus heureux. L'hiver y est à peine sensible, & les chaleurs de l'été tempérées par les vents de mer, y seroient très-supportables. La terre y est susceptible de toutes les productions de la France & de l'Italie. Le bord des rivières & des étangs, peut fournir des prairies abondantes, le reste du terrain se couvrir de toutes les espèces de moissons, & de tous les arbres utiles. Il y a même des aspects, où la chaleur aug-

mentée par des causes locales, pourroit donner le coton, le térébinthe, & quelques-unes des productions qui n'appartiennent qu'aux pays les plus chauds. On croit encore qu'il seroit facile d'y élever des vers à soie, parce que cette partie de l'Isle est peu exposée aux vents impétueux, & que dans la saison des vers à soie, il ne pleut, ni ne tonne presque jamais en Corse.

Cette plaine depuis Cervione jusqu'à Aléria, n'est point un terrain plat & uni, elle présente une succession de petits monticules, à-peu-près de la même élévation, qui varient l'aspect du terrain, sans rien ôter à sa fécondité. Par-tout les sites sont délicieux: d'un côté l'immensité de la mer, plusieurs îles semées dans cet espace; de l'autre la perspective rapprochée des montagnes, dont quelques-unes offrent des neiges éternelles, & les autres la plus riante verdure. La ville d'Aléria sur le bord de la mer, dominant à-la-fois toute la plaine, deux grands lacs qui l'avoisinent, plus de trente lieues de montagnes, qui semblent se courber en demi-cercle devant elles, & présentent toutes leurs gradations & leurs différentes chaînes, montre un des plus superbes spectacles dont l'œil puisse jouir. D'ailleurs le pays est abondant en gibier, en poisson, & promet par sa fertilité, non-seulement les besoins, mais toutes les délices de la vie.

VOYAGE EN CORSE.

La mer alors n'étant plus contenue par le travail des hommes , a pu franchir impunément ses limites. Les désastres causés par une tempête , en auront préparé de plus grands pour la suivante , & entassés pendant une longue suite de siècles , ils auront à la fin métamorphosé le terrain. C'est ainsi que se sont formés vraisemblablement les étangs qu'on trouve le long de cette plage. On juge par quelques anneaux qu'on a trouvé attachés aux rochers de l'étang de Diana , que c'étoit autrefois le port d'Aléria. Le lac de Biguglia n'a peut-être pas une autre origine ; un vaisseau entier , que les Directeurs du Terrier ont trouvé enterré à plus de dix pieds sous le sable , indique clairement combien le terrain s'est exhaussé , & toutes les révolutions qu'il a éprouvées.

Quoi qu'il en soit , cette plage si étendue & si fertile , abandonnée à la nature , ne contient pas aujourd'hui une seule habitation.

Les propriétaires des terrains n'en cultivent pas la cinquantième partie. Cette culture toujours éloignée de plusieurs lieues de la demeure des possesseurs , exploitée sans bestiaux , sans engrais , & avec de mauvais instrumens de labourage , par des Luquois & d'autres Etrangers , qui n'y prennent aucun intérêt ; d'ailleurs livrée pendant l'hiver aux dégâts des troupeaux de chèvres & de brebis , qui errent alors librement dans toute la plaine , enfin qui ne se recueille que sous un air pestilentiel , & dont les fruits sont toujours mêlés avec des semences de maladie & de mort ; cette culture , dis-je , rapporte peu , & ce sol , le plus riche de l'Isle , abandonné de ses Habitans , n'apporte presque aucune utilité.

Si le terrain étoit nettoyé par le feu , si les racines en étoient extirpées , si à la place de ces buissons fangeux , l'on plantoit des allées régulières d'arbres utiles , qui se coupant dans tous les sens , laisseroient librement circuler l'air , qu'ils agiteroient par la mobilité de leurs feuilles , il n'est pas douteux que l'air ne fût promptement assaini ; il le seroit davantage encore , si par une culture régulière , la terre se couvroit de plantes dont la végétation absorbe les vapeurs malfaisantes ; si la population se fixant sur le sol , l'assainissoit par les travaux , & par les feux.

V O Y A G E

C'est ainsi que la ville de Bastia, quoique placée sous l'influence du principal étang, & environnée d'algues marines, ne laisse pas de jouir d'une assez grande salubrité, parce que la culture & les feux d'une nombreuse population, repoussent ou absorbent les miasmes qui pourroient être funestes.

Au fond, cette plaine est dans le cas de tous les terrains nouveaux, dont on ne peut tirer du produit qu'en forçant quelques obstacles ; il y a même cette différence en sa faveur, qu'ayant été autrefois florissante & peuplée, ce n'est point ici un essai incertain, comme on en a souvent tenté dans d'autres contrées ; mais on peut se flatter raisonnablement qu'avec des soins & de la dépense il est possible de lui rendre son ancienne fécondité.

Dans nos Colonies d'Amérique, où la chaleur est beaucoup plus considérable, on a trouvé d'abord presque toutes les plaines & les bords de la mer, noyés en partie sous des eaux stagnantes, que le travail a fait disparaître, & le pays est devenu salubre. Les mêmes causes produiroient sûrement en
Corse

E N C O R S E.

Corse les mêmes effets, & le produiroient plus sûrement, parce que les obstacles y sont moindres. La culture, il est vrai, n'y promet pas les mêmes richesses ; mais une plaine fertile de près de trente lieues d'étendue, & presque toute entière à défricher. La population nombreuse qui en seroit le premier produit, l'activité qu'elle répandroit dans toute l'Isle, le commerce de toute espèce qu'elle appelleroit par ses efforts, & auquel sa situation l'inviteroit à se livrer, sont aussi des avantages réels. N'est-ce pas là une véritable conquête, beaucoup plus importante que celle qui résulte de la plupart de nos guerres, où tant de sang répandu ne procure souvent aucune acquisition ; ou après des dépenses immenses, les deux parties restent également épuisées, communément avec les mêmes limites.

Nous arrivâmes sur la fin du jour à Castirla.

Qu'il est affreux ce Castirla !
Le triste gîte que voilà !
Mille rocs suspendus , menacent de leur chûte
Le voyageur & l'habitant ,

Qui, moins couvert qu'enterré sous leur hutte ,
Ne peut attendre là que son dernier instant.

En effet, toute la montagne qui domine le village est parsemée de granites énormes, qui se sont détachés du sommet : & cet accident se répétant toutes les années à la fonte des neiges, menace d'engloutir le village. Pourquoi donc avoir choisi cette situation, lorsque le voisinage en offroit d'infiniment plus commodes ? précisément à cause de ces difficultés, & parce que l'accès très-pénible le rend moins susceptible d'attaques. Si l'état continuel de guerres a fait préférer ces affreuses & stériles positions, il y a lieu de croire que la sécurité présente ramènera peu-à-peu ses habitans vers la plaine.

Quelque menaçant que fût cet aspect, nous n'éprouvâmes cependant rien de funeste.

Il nous fallut quitter Castirla dès la pointe du jour ; car nous étions à l'entrée de ce chemin terrible à qui sa roideur & ses précipices multipliés ont fait donner le nom d'échelle (1).

Dans cette région froide,
Une Sainte a, dit-on, cette voie entrepris ;
Et vous l'a fait bien étroite, bien roide,
Comme on dit qu'est celle du paradis.

Quoiqu'assurément on ne lui doive pas une grande reconnoissance, nous ne laissâmes pas de l'invoquer dévotement ; & l'horreur nous saisit à chaque pas que nous faisons. Nous

(1) On l'appelle Scala di Santa Regina.

marchions sur l'escarpement d'un roc presque nud, tantôt au niveau du Golo, tantôt comme élançés dans les airs, & élevés à plus de 100 ou 200 toises au-dessus de sa surface. Les rochers dont le chemin est hérissé, ou qui se trouvent semés tout à l'entour, ont tous été détachés du sommet, & vous avertissent que vous pouvez être écrasé à chaque pas par quelque accident semblable. Damocle, quand il avoit un glaive suspendu par un fil au-dessus de sa tête, ne couroit pas un plus grand danger.

Parmi ces rochers il en est un qui présente un accident singulier : c'est un granite ayant au moins 20 pieds de longueur, quatre de hauteur, autant d'épaisseur ; d'ailleurs presque taillé & équarri, comme s'il avoit été taillé de main d'homme. Après avoir roulé long-tems, il est venu s'arrêter & se poser sur le bord même du chemin, dans la situation la plus favorable pour lui servir de parapet, & avec une solidité qu'un Ingénieur eût eu bien de la peine à lui donner. Il couvre ainsi un des pas les plus dangereux ; mais dans l'espace de plus de 10 milles, il

n'en est presque pas un qui ne le soit par la roideur de la pente, ou par celle de l'escarpement. Souvent ce sont des escaliers réels, taillés dans le roc. Qu'on se figure des maisons de 100 à 200 étages, qu'il faut successivement gravir & descendre, & qu'on juge combien l'on a besoin de chevaux sûrs & exercés. La voie est quelquefois si serrée, que le mulet a bien de la peine à y trouver sa place, & que c'est une nécessité de le décharger. Dans quelques pas son corps & le vôtre restent à demi suspendus sur des précipices dont l'œil n'ose sonder la profondeur. Les deux montagnes s'engrainant pour ainsi dire l'une dans l'autre par leurs sinuosités, paroissent offrir par-tout des barrières impénétrables. Il semble qu'on soit arrivé aux bornes de la nature : c'est ici véritablement qu'elle s'offre dans toutes ses horreurs, mais aussi dans toute sa majesté, soit qu'on considère les masses, ou bien les débris qu'elle présente. Saisi d'enthousiasme à cette vue, je ne pus m'empêcher de m'écrier :

Qu'il est beau de pouvoir contempler ces spectacles !
Nature , c'est ici que s'offre tes miracles ,

Sans que l'art des humains ait pu les altérer.
Sur ces monts orgueilleux , séjour de la tempête ,
La foudre est toujours prête ;
Et ce n'est qu'en tremblant qu'on y peut pénétrer.

Cependant , comme nous , ô superbes ouvrages !
De la destruction vous sentez les ravages :
Tout vieillit & tout meurt , tel est l'arrêt du fort.
Vos rocs n'offrent par-tout que débris & ruine ,
Mais le tems qui vous mine ,
Par d'insensibles coups vous conduit à la mort.

Hélas , que nous souffrons des fortunes diverses !
Toujours nouveaux chagrins & nouvelles traverses ,
Viennent porter atteinte à nos jours languissans ;
Comme la fleur des champs , dans une matinée
Notre course est bornée ,
Quand les siècles pour vous ne font que des instans.

J'abrège ces réflexions mélancoliques , qui
ne manquent presque jamais de naître à la
vue de ces spectacles. On ne cherche point
à s'en défendre , il y a même un charme
secrèt à s'y livrer ; mais elles ne durent pas
long-tems , & on en est tiré quelquefois par
des sites délicieux & inattendus , qui pro-
duisent des sensations opposées : tel fut
celui où nous fîmes notre halte vers le milieu
du chemin de l'échelle.

V O Y A G E

Les habitans eux-mêmes disent qu'alors on sort de l'enfer pour entrer dans le paradis : cette expression est sans doute exagérée , mais il est certain que dans la saison où nous l'avons vu , le Niolo est un pays très-agréable ; & le parcôit encore davantage après les horribles avenues qui y conduisent. Il a environ neuf mille de longueur sur dix de largeur, & est divisé en cinq paroisses, qui contiennent plus de 3000 habitans. Au premier coup d'œil , le pays semble une plaine , quoique ce soit un vallon sur un plan très-incliné. Mais cette illusion est produite par la hauteur excessive des montagnes qui l'environnent. La partie occidentale est occupée par le mont Cyntho , dont les sommets presque toujours couverts de neige , s'élèvent à plus de 1400 toises ; vis à-vis est une autre chaîne, où se trouvent les lacs Ino & Creno , d'où le Golo & le Tavignano prennent leur source. Les côtés du Nord & du Midi ne sont guère moins escarpés , & il n'est aucune de ces montagnes qui n'ait au moins 7 à 800 toises d'élévation.

E N C O R S E.

C'est ainsi que le Niolo ,
 Bordé par-tout de précipices ,
 Semble , hors de l'atteinte des vices ,
 Un véritable Eldorado ;
 Non cet Eldorado fameux par ses chimères ,
 Où l'argent , les rubis , l'or & les diamants ,
 Négligés par ses Habitans ,
 D'un vain éclat couvroient la terre.
 Pour l'homme il est des biens plus grands !
 L'innocence des mœurs , une sage industrie ,
 La paix , la douce égalité ,
 Sur-tout l'heureuse liberté ,
 Voilà quels sont vraiment les trésors de la vie.

Je ne veux pas dire que ces biens se trouvent au Niolo , mais seulement que par la difficulté des communications , il n'est point d'asyle où ils pussent se maintenir plus long-tems. Les mœurs des Habitans actuels sont simples , un peu agrestes ; mais n'ont rien de sauvage. Ils s'empreslent autour de l'Etranger , & l'accueillent avec une hospitalité bienfaisante.

Dans tout le reste de la Corse , les villages ne sont placés que sur des rocs escarpés , & presque inaccessibles : toutes les maisons , unies ensemble , n'y semblent former qu'un seul bâtiment ; on n'y pénètre que par des

VOYAGE

issues étroites & tortueuses, souvent hérissées de rochers, qui en rendent l'entrée plus difficile. Aussi, sans autre fortification, ces villages peuvent se défendre long-tems; & avec aussi peu de moyens qu'en avoient les Corfes, un habile Ingénieur n'eût peut-être rien imaginé de mieux. Dans le Niolo, où la nature avoit placé à l'entrée toutes ces défenses, les habitans se sont reposés sur ses soins. Les maisons des villages sont disposées avec plus de commodités, les avenues sont plus faciles, & la population plus éparse, se trouve plus à portée de ses possessions; cela seul les a rendu beaucoup plus laborieux que leurs compatriotes. Quoique leur terrain soit naturellement peu fertile & qu'il exige beaucoup de travaux, ils n'ont rien négligé de ce qui peut se prêter à la culture. Tous les lieux arrosés par des ruisseaux sont embellis par des plantations d'arbres, & présentent des sites charmans.

La richesse principale est en bestiaux, & l'on m'a assuré que la piève, c'est-à-dire la collection des cinq paroisses, en contient plus de 20 mille. Comme les montagnes qui

EN CORSE.

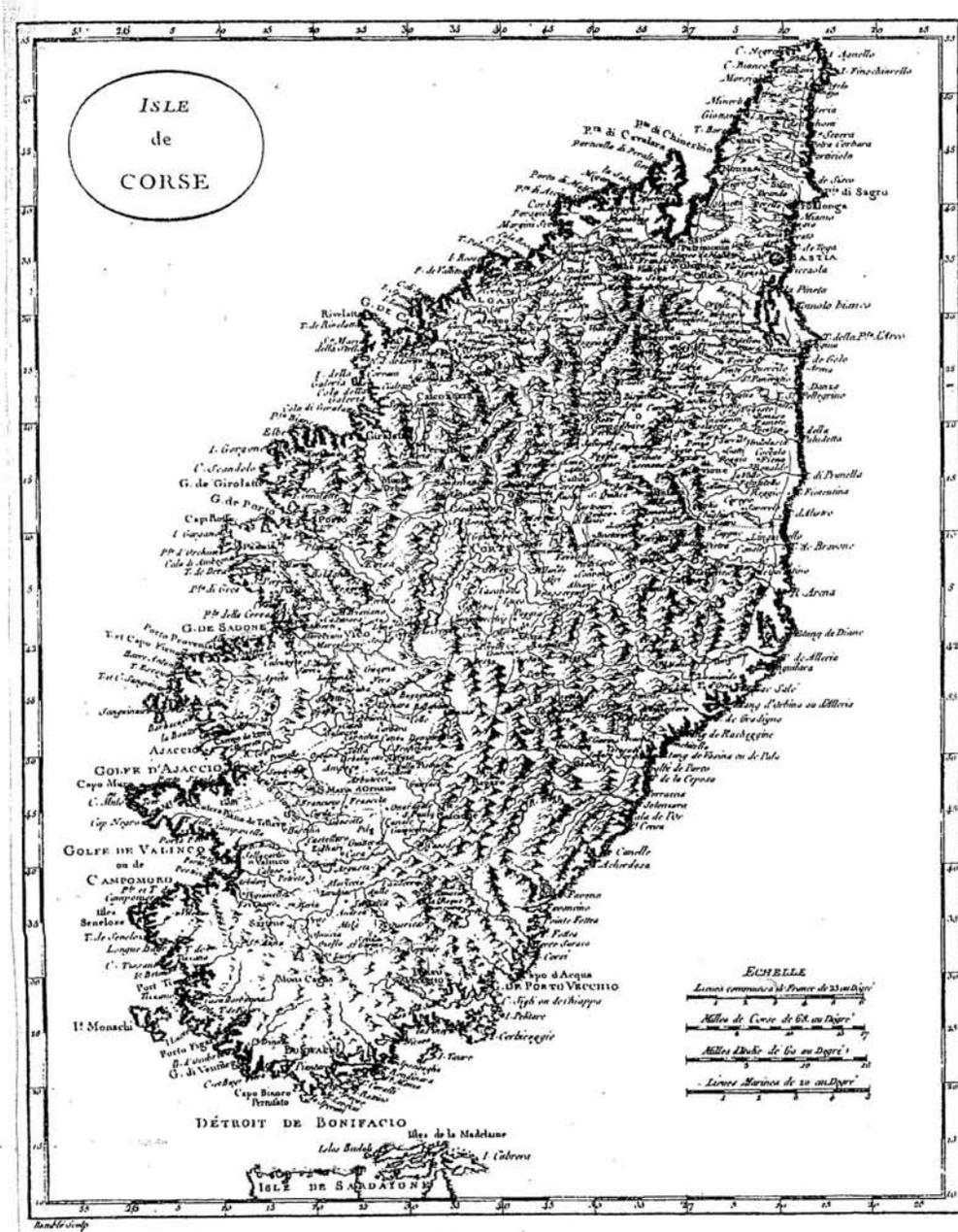
leur servent de pâture sont couvertes de neige pendant l'hiver, les hommes abandonnent alors leurs pays, & errent dans les différentes parties de la Corse, avec leurs nombreux troupeaux, qu'ils ramènent au retour du printems.

Les femmes, laissées seules à la maison, travaillent sans relâche à faire la toile, & le drap grossier qui les couvrent; elles en vendent même une partie à l'Etranger, ce qui est une source de richesse, source à la vérité peu abondante, mais qui suffit pour y entretenir la plus grande activité: car je n'ai pas vu une seule petite-fille de six à sept ans, qui dès que ses doigts pouvoient manier le fuseau, ne fût occupée à filer, ou à quelqu'autre ouvrage semblable; ce que je remarque d'autant plus volontiers, que c'est un exemple peut-être unique dans la Corse.

Quant à la figure, les hommes sont en général robustes, grands & bien faits; & les enfans offrent souvent un teint assez beau & des traits agréables.



Le Marchand de Fromage Corse.





PORTRAIT DE VOLNEY VERS 1815

par J. BOILLY

VOLNEY

ŒUVRES

Tome II

1796 - 1820

Quelques observations que j'ai recueillies en Corse pendant ma résidence en 1792, se lient si bien à ce sujet important, que je ne puis les passer sous silence. Des fièvres de la même espèce infestent régulièrement chaque année plusieurs postes militaires en cette île, et entre autres le petit port de Saint-Florent, qu'avoisine un pernicieux marais de soixante-douze arpens : elles y prennent sur la fin de l'été, et dans les six premières semaines de l'automne, le caractère putride et malin, à raison de l'intensité de la chaleur et des exhalaisons ; il faut alors tous les quinze ou vingt jours en renouveler les garnisons françaises en tout ou en partie, sous peine de voir les soldats en subir les suites graves et finalement mortelles ; nos médecins,

après l'essai de beaucoup de remèdes, remarquèrent que deux seuls postes dans toute l'île étaient absolument privilégiés, et que jamais aucune fièvre n'approchait des forts de *Vivario* et de *Vitzavona* sur *Bogognano*. Le hasard, comme il arrive toujours, rendit encore plus saillante la vertu salubre et même curative de ces deux situations : un officier suisse-grison tomba dangereusement malade de la fièvre à Saint-Florent, et ayant désiré d'être transporté au fort de Vivario, dont la garnison était de son régiment, il y recouvra en moins de quinze jours et la vie et la santé : le médecin répéta cette expérience sur des soldats français de son hôpital : et elle réussit si bien, que l'usage s'est établi d'y envoyer des fiévreux presque désespérés ; et sans autre remède, jamais la fièvre n'a persisté au delà du onzième jour.

Or, ces deux postes diffèrent de tous les autres, en ce que non-seulement ils sont éloignés de tout marais, de toute eau stagnante, mais qu'en outre ils sont placés comme deux nids d'aigle sur la chaîne des monts qui partagent l'île par son centre et dans sa longueur. L'élévation des forts au-dessus de la mer est d'environ onze cents toises : leur température ressemble à celle de la Norwège ou des Alpes moyennes, bien plus qu'à celle de l'île. Les plus vives chaleurs n'y excèdent jamais 16 à 17 degrés, et ne sont telles que dans les trois mois d'été ; les neiges les environnent pendant trois ou quatre mois, et quelquefois interrompent toute communication pendant huit ou dix semaines. La ventilation y est constante et souvent très-violente, parce qu'ils sont situés aux deux extrémités d'une gorge ou *détroit*, qui à ce lieu sépare la ligne des sommets formés de rocs généralement impraticables. L'on a remarqué que le fort de Vitzavona au revers occidental des montagnes, était plus humide que celui de Vivario, et un peu moins sain : jusqu'en 1793 la gar-

nison de ces deux forts, consistant en quinze à vingt soldats pour chacun, avait été composée de Grisons, parce que ces montagnards y trouvant un climat analogue au leur, s'y plaisaient, quoiqu'en y menant une vie propre à ennuyer. Leur régime consistait, surtout en hiver, en viandes salées, en *saur-craout* ou choux-fermentés, en bière et vin de basse qualité, et très-souvent en biscuit au lieu de pain. A peine avaient-ils autour du fort et parmi les rocs quelque espace libre pour se promener ; pendant les six mois de la mauvaise saison, il leur arrivait fréquemment d'être enfermés huit et quinze jours de suite, à *buis clos*, par les tempêtes furieuses, les pluies, les neiges, les brouillards, dont cette région des nuages est alors le théâtre ; en un mot, leur vie était celle d'une garnison de vaisseau. Je parle de ces faits comme témoin, ayant visité l'intérieur de ces deux singulières habitations, où la maladie la plus dominante est la pleurésie.

Un tel régime ne peut être la cause de tant de salubrité, puisque dans le pays inférieur il eût certainement donné la fièvre et le scorbut. Le principe de la santé ne peut donc s'attribuer qu'à la qualité de l'air, qui, à cette élévation de onze cents toises, est pur, subtil, frais, tandis qu'à la plaine il est *chaud, humide*, et chargé d'exhalaisons de tout genre.

De là, une première indication curative très-simple, qui consiste à changer d'atmosphère, et à choisir un air reconnu pour élastique et pur, tel qu'il se trouve assez ordinairement dans nos climats, sur les lieux élevés : je ne fais pas une règle générale ni absolue de cette condition *des lieux élevés*, parce que même en France, nous avons des lieux élevés qui sont malsains et fiévreux*, et cela parce qu'ils sont au voisi-

*Par exemple, la plaine de *Trappes*, près Versailles, quoique élevée et découverte, est infestée de fièvres par les étangs de Saint-Cyr.

nage ou *sous le vent* de terrains humides et marécageux : le cas est beaucoup plus commun dans les pays chauds ; et une foule de coteaux et de hauteurs en Corse et en Italie sont tout-à-fait inhabitables, parce qu'encore qu'ils soient quelquefois très-distans des marais, ils ont l'inconvénient grave d'être placés dans la ligne et dans le *lit* du vent le plus habituel qui leur en apporte les exhalaisons.

La même chose a lieu dans le Bengale où les troupes anglaises ont trouvé sur des hauteurs boisées, de l'aspect le plus séduisant dans un pays chaud, la fièvre décrite par leurs médecins sous le nom de *fièvre de colline* (hilly fever). L'on n'imaginerait pas qu'avec ce nom elle fût la même que celle des lieux bas et marécageux, et néanmoins elle est réellement telle, ayant pour causes non-seulement une humidité locale excessive, établie par les pluies énormes des moussons, mais encore l'évaporation de toute la plaine du Bengale, dont les nuages sont arrêtés et fixés par les bois qui couvrent ces monts ou chaînons. L'on ne doit donc désigner les lieux élevés comme salubres qu'autant qu'ils joignent les conditions de sécheresse locale, d'abri des courans d'air infectés et de ventilation fraîche et libre.

La seconde indication plus compliquée, est de procurer par art cette espèce ou qualité d'air que la nature produit en certaines circonstances sur les hauteurs, et de neutraliser les gaz morbifiques des lieux infectés. La chimie a fait depuis vingt ans d'heureuses et savantes découvertes en ce genre, et la sagacité que semble inspirer cette science donne le droit d'en attendre d'autres des esprits distingués qui la cultivent. Ils ont prouvé que dans l'air atmosphérique, le principe favorable à la respiration et à la vie était le gaz appelé *oxygène* : que de sa dose plus ou moins grande dépendait cette plus ou moins grande *pureté* et *salu-*

brité dont on parlait sans la bien connaître. Les expériences de Lavoisier ont porté la dose de ce gaz oxygène à vingt-sept parties sur cent d'air ordinaire, les soixante-treize restantes étant de l'*azot* ou *air fixe* : plus récemment celles de Berthollet l'on réduite à vingt-deux et demie ; et peut-être cette différence n'implique-t-elle pas erreur ou contradiction, puisqu'il est probable que la dose varie selon les vents régnans. Elle doit également varier selon les contrées ; il serait intéressant d'appliquer ces recherches à des pays de température très-diverse, et de comparer l'air sec et froid de la Sibérie à un air tantôt chaud et humide comme celui des Antilles*, tantôt chaud et sec comme celui de l'Égypte et d'Arabie, et aussi de comparer l'air des couches terrestres à l'air des couches moyennes et supérieures. Les ballons peuvent rendre d'utiles services pour cet objet : quant à présent il paraît certain que dans nos zones tempérées, l'air n'est plus pur sur les hauteurs que parce qu'il contient plus d'oxygène et moins de *gaz exhalés* ; et dans le cas cité de Vitzavona et de Vivario, le poids spécifique de l'oxygène, qui est un peu plus fort que celui de l'air atmosphérique, n'est pas une circonstance contradictoire, puisque la fraîcheur du local doit l'y retenir et l'y fixer de préférence à la plage brûlante dont il serait chassé.

D'autre part, des expériences récentes ont constaté que l'*acide muriatique oxygéné* possède à un degré éminent la qualité de désinfecter l'air atmosphérique,

*Un médecin américain, en présence de quatre médecins anglais, a fait à la Martinique, en 1796, des expériences dont il a conclu que l'air atmosphérique contenait en cette île soixante-sept parties d'oxygène sur cent. J'ai communiqué cette expérience à M. Fourcroy, qui pense que quelque erreur s'est introduite dans l'expérience, et que la vie ne pourrait se soutenir long-temps à cette proportion. Les expériences de Humboldt, dans l'Amérique méridionale, confirment celles d'Europe.

phérique, c'est-à-dire de neutraliser et détruire les *gaz morbifiques* qu'il contient : ce moyen ne fût-il que pré-servatif, il serait encore un nouveau bienfait précieux par sa simplicité et son énergie. Mais il nous reste beaucoup à connaître sur les diverses espèces des gaz pernicieux qui flottent dans l'air, et sur leur manière d'attaquer la santé et la vie ; je dis *diverses espèces*, parce qu'en effet il en est de si subtiles, que jusqu'à ce jour les instrumens n'ont pu les saisir. A juger ces *gaz* par leurs effets, l'on peut les considérer comme des poisons dont les particules agissent sur les humeurs, du système tantôt sanguin et tantôt nerveux, à la manière des *levains de fermentation*, qui appliqués à une masse, y développent un mouvement intestin d'un progrès croissant rapidement. L'action de divers gaz, et particulièrement du muriatique oxygéné, qui sans secousse et sans avertissement anéantit la vie, non-seulement par la respiration, mais encore par l'absorption de la peau, est un exemple de l'activité que d'autres peuvent avoir. C'est à de telles causes qu'il faut attribuer ces épidémies dont l'invasion est si brusque en certaines constitutions de l'atmosphère et en certains pays : et quant aux affections fébriles, spécialement celles avec frisson et avec retours périodiques, si l'on remarque que dans ces retours réguliers de 12, de 24, de 36 heures, etc., elles suivent une marche semblable à celle de plusieurs fonctions essentielles de la vie, telles que le sommeil, la faim, etc., l'on sera porté à croire que le foyer de perturbation n'est ni dans les premières voies, ni dans le sang, mais dans l'organe immédiat de la vitalité, dans le système nerveux : c'est par une action quelconque sur le fluide qui abreuve la pulpe des nerfs, que la fièvre en général se déclare si subitement, qu'elle n'a besoin que d'un coup de soleil, d'un coup de vent frais, d'une ondée de pluie, d'une transition brusque du chaud au froid, et

même du froid au chaud. Si l'on ajoute qu'elle se déclare de préférence dans les saisons et dans les lieux sujets aux vicissitudes de froid et de chaud ; qu'elle-même n'est qu'une sensation alternative de chaud et de froid ; que la sueur qui suit le paroxysme est un symptôme spécial de toute crispation des nerfs : le foyer que j'indique acquerra une nouvelle vraisemblance ; et alors le mécanisme des contagions deviendra évident, simple, puisque le poumon et les parois du nez mettent d'immenses faisceaux de nerfs en contact immédiat avec les miasmes flottans de l'air respiré, et l'on concevra pourquoi les *drogues* et les remèdes bus et mangés pendant plusieurs mois, ont moins d'efficacité à guérir les fièvres, surtout automnales, que le changement d'atmosphère et la respiration de l'air oxygéné de *Vitzavona* et de *Vivario*.

J'ai dit que chez les Sauvages il n'existait point de droit de propriété ; ce fait, quoique vrai en général, demande cependant quelques distinctions plus précises. En effet, les voyageurs s'accordent à dire que le Sauvage, même le plus vagabond et le plus féroce, possède exclusivement ses armes, ses vêtemens, ses bijoux, ses meubles ; et il est remarquable que tous ces objets sont le produit de son travail et de son industrie propre ; en sorte que le droit de ce genre de propriété, qui entre eux est sacré, dérive évidemment de la propriété que chaque homme a de son corps et de sa personne, par conséquent est une propriété naturelle. Ces voyageurs ajoutent que la propriété foncière ou territoriale est absolument inconnue ; cela est vrai généralement, surtout chez les peuplades constamment errantes ; mais il existe des cas d'exception chez celles que la bonté de leur sol, ou quelque autre raison, a rendues sédentaires. Chez de telles peuplades qui vivent dans des villages, les maisons construites soit de troncs d'arbres, soit de terre mastiquée, soit même de pierre, appartiennent sans contestation à l'homme qui les a bâties. Il y a propriété réelle de la maison, du fonds qu'elle couvre, même du

jardin, qui quelquefois lui est annexé. De tels cas ont des exemples chez les Creeks, chez les Poteouttamis, et en ont eu dès le commencement du siècle, chez les Hurons, chez les Iroquois et ailleurs. Il paraît encore que chez certaines nations, où la culture avait fait quelques progrès, les enfans et parens héritaient de ces objets ; par conséquent il y avait propriété plé-

nière. Mais chez d'autres, à la mort du possesseur, tout était confus, et devenait un objet de partage par sort ou par choix. Alors il n'y avait qu'usufruit. Si la tribu émigre pendant quelque temps et laisse à l'abandon son village, l'homme ne conserve pas de droits positifs au sol ni à la hutte dégradée, mais il a ceux de premier occupant et de travail émané de ses mains.

Hors de cette légère portion, le reste du terrain, chez toutes ces nations, est indivis et en état de *commune*, comme nous le voyons encore se pratiquer pour certaines portions de territoire dans quelques cantons de la France, surtout dans les pays de la Loire-Inférieure, et de la presqu'île Bretonne, mais bien plus généralement en Espagne, en Italie, et dans tous les pays riverains de la Méditerranée. Ce que j'ai vu en Corse, à cet égard, m'a frappé par son extrême analogie. Là comme chez les Sauvages, la majeure partie des terres de la plupart des villages sont en *communes* ; chaque habitant a le droit d'y faire paître ses bestiaux, d'y prendre du bois, etc. Mais parce qu'en Corse la culture est un peu plus avancée, une portion de quart ou de cinquième de ces terres est ensemencée l'une après l'autre d'année en année ; pour cet effet, cette portion est divisée en autant de lots qu'il y a de familles ou de têtes ayant droit. Chacune ensemence le lot qui lui est déchu au sort, et possède, pendant cette année, le terrain qu'elle a labouré ; mais sitôt le grain enlevé, ce lot redevient propriété publique, ou pour mieux dire, *rapine* et *dévastation publique*, car tout le monde a droit d'y prendre et d'en ôter, et personne n'a le droit d'y rien mettre ; on ne peut y placer ni maison, ni arbre, et c'est un vrai désert *sauvage* livré au parcours et au vagabondage des troupeaux, qui sont en grande partie des *chèvres* ; or, comme ces ruineux

animaux, ainsi que leurs guides, ne demandent qu'à étendre leurs ravages, il en résulte pour les propriétés particulières un besoin renaissant de clôture qui en rend finalement la possession presque plus onéreuse qu'utile ; aussi ayant souvent recherché et analysé les causes de l'état de barbarie et de *demi-sauvagerie* où la corse persiste depuis tant des siècles, quoique environnée de pays policés, j'ai trouvé que l'une des plus radicales et des plus fécondes, était l'état indivis et commun de la majeure partie de son territoire, et le nombre petit et restreint des propriétés particulières*.

Il existe cette autre analogie entre les Sauvages de l'Amérique et les montagnards de la Corse, que les villages des uns et des autres sont ordinairement formés de maisons éparses et distantes, en sorte qu'un village de cinquante maisons occupera quelquefois un quart de lieue carré. En recherchant les motifs de cette coutume totalement contraire à celle des pays d'Orient, j'ai trouvé que pour le Sauvage américain ils sont l'aversion d'être observé et gêné par ses voisins, et surtout la défiance des embûches dont il pourrait être investi par suite de haines connues ou dissimulées, et d'offenses même involontaires envers des hommes aussi irritables et aussi ombrageux, qu'il se connaît lui-même. Une expérience journalière leur donne une si mauvaise

*C'est à la même cause qu'il faut attribuer la pauvreté et la grossièreté du peuple de *nos landes de Bretagne*. En Angleterre et en Ecosse, M. le chevalier Sinclair en a si bien développé les nombreux inconvéniens, qu'il me suffit d'indiquer au lecteur ses *Mémoires sur les biens communaux* ; mais j'ajouterai, quant aux Corses, que de cette même source dérive chez eux la fréquence des assassinats de guet-apens, attendu que les campagnes étant désertes, les assassins sont encouragés par l'absence de tout témoin. — En méditant sur les moyens de civiliser cette île et les

opinion des autres, les rend si soupçonneux, si défiants, qu'ils se rencontrent le moins possible, et ne sortent jamais qu'en armes. Le terrible usage des *vindettes* ou vengeances de talion, qui est commun à tous les Sauvages, ajoute encore à ces motifs de précaution et de cautèle. Ceux qui connaissent la Corse savent si les mêmes usages, les mêmes habitudes, y ont des causes différentes ; et si cette comparaison, qui pourrait se continuer sur bien d'autres objets, semblait fâcheuse et mortifiante, je demanderai si c'est au peuple, victime de son ignorance et de ses passions, que s'adresse le reproche de ses maux, ou à ce gouvernement génois qui les maintint ou les causa par l'un des régimes les plus pervers que présente l'histoire. Pour moi, que la douceur du climat et la fécondité du sol, en certaines parties, avaient attiré dans cette île avec l'intention d'y former un établisse-

autres pays de la Méditerranée, qui sont dans un cas analogue ou semblable, je me suis convaincu que la première loi doit être partout l'abolition de ces *communaux*. Une seconde loi non moins indispensable, quoique moins évidente, devrait être une loi qui, pour empêcher la concentration des terres dans quelques familles, fixerait, comme à Sparte, un nombre d'héritages indivisibles et non cumulables dans une même main ; en sorte qu'il y aurait autant de propriétaires, cultivateurs aisés, qu'il y aurait de ces héritages. Les petits pays ne peuvent pas se gouverner comme les grands ; l'équilibre y est trop variable. Notre coutume de Bretagne avait un *usage* semblable dans les domaines *congéables* des pays de Cornouailles et de Rohan ; ces domaines passaient toujours au plus jeune des fils ; les enfans aînés recevaient seulement quelque légitime, comme étant plus en état de se faire un autre établissement ; et les cantons où cette loi avait lieu, ont été les mieux cultivés. La Corse pourrait nourrir 30,000 semblables familles, aisées et industrielles ; elle n'en a pas davantage qui sont presque toutes pauvres et indolentes. Or, sans aisance point de lumières, point d'agriculture, point d'industrie, point de caractère individuel ni national. — Peut-être est-ce pour tout cela que *Pascal Paoli*, à l'imitation des Génois, n'a jamais rien changé aux anciens usages.

ment agricole d'un genre singulier*, je me suis convaincu pendant un an d'étude et de séjour, qu'il ne manquait à ce peuple, digne d'un meilleur sort, que cinq ou six institutions fondamentales, calculées sur sa situation, pour en faire un peuple aussi industriel, aussi policé qu'aucun autre, puisqu'il a des moyens intellectuels aussi parfaits que j'en aie rencontré dans aucun pays, et que son sol est beaucoup plus productif que l'on n'en a communément l'opinion ; mais trouver en trois siècles trente années continues d'un gouvernement pacifique et législateur, voilà le bienfait dont les dieux furent toujours avares.

*Dès 1790 ayant pressenti les conséquences qu'auraient sur nos colonies les principes et surtout la conduite de quelques *amis des noirs*, je conçus que ce pourrait être une entreprise d'un grand avantage public et privé d'établir dans la Méditerranée la culture des productions du Tropic ; et parce que plusieurs plages de Corse sont assez chaudes pour nourrir en pleine terre des orangers de 20 pieds de hauteur, des bananiers, des dattiers ; et que des échantillons de coton, de canne à sucre et de café, y avaient déjà réussi, je conçus le projet d'y cultiver ces denrées, et de susciter par mon exemple ce genre d'industrie. Pour cet effet, j'achetai en 1792 un local très-favorable, appelé le *domaine de la Confina*, près d'Ajaccio. Je comptais que *Pascal Paoli*, traité avec tant de confiance et de générosité, n'emploierait sa vieillesse qu'à maintenir la paix du pays et à le garantir des secousses du reste de la France. Malheureusement les hommes sont des machines d'habitude, qui, dans leur vieillesse, répètent comme des automates les premiers mouve-

ments qui les ont animés. *Paoli* revint à tous ses anciens projets de domination personnelle, de principauté de famille, et à sa manie de s'asseoir dans un trône qu'il avait fait dresser dès 1768, et dont on m'a montré à Corté des restes de crépines attachés à des embrasures de plancher. D'après ce système, chassant les Français par les Anglais, pour chasser ensuite les Anglais par les Corses, puis soumettre les Corses par son parti et sa parenté, il me mit dans la nécessité de tout quitter ; et par cette amitié (*d'homme d'état*), dont il m'avait tant de fois donné l'assurance, il mit à l'encan le domaine de mes *Petites-Indes*... Mais le sort a été plus juste : à son tour, ce grand politique italien se trouva déçu et chassé comme un crédule Français, et son exemple a confirmé l'axiome de ces moralistes, aujourd'hui vainement décriés, qui disent que les machiavélistes, à force de tromper les autres, se trompent eux-mêmes, et qu'il ne manque aux fripons que de vieillir pour être toujours dupes de leur

friponnerie. J'ai, depuis, revendu mon domaine avec peu de perte (il est au mains du cardinal *Fesch*), et je doute fort que *Paoli* trouvât aucun homme d'honneur en France ou en Angleterre qui voulût acheter pour aucun prix le seul bien qui lui reste, après la pension du roi d'Angleterre, la *place de son nom dans l'histoire*.

Deuxième partie

La Corse et les géographes français du "premier XIX^e siècle"

PRÉSENTATION

La frontière que nous établissons entre la première et la seconde partie de ce recueil est pour le moins discutable. Elle n'a de fondement que chronologique et à ce titre est bien commode, nous permettant de classer au siècle précédent les Idéologues et leur approche de l'espace. Mais comme nous l'avons précédemment exposé le débat n'est pas clos sur la naissance d'une géographie scientifique et il est évident que Volney a posé dans sa Méthode les fondements mêmes d'une réflexion géographique sur les liens de causalité entre l'homme et les sociétés, **le moral**, et les faits de nature, **le physique**. Il faut bien sûr rappeler l'oubli pour des raisons politiques dans lequel sombre l'école idéologique, « génération perdue » selon la formule de G. Gusdorf, hommes de pensée et hommes d'action ayant pris partie en faveur du renouvellement de l'ordre établi mais ayant échoué dans la réalisation de leur Révolution idéale, déçus à la fois par la Terreur puis par Bonaparte, « perdants de l'Histoire » déconsidérés par les réactionnaires hostiles à la Révolution Française et par les Révolutionnaires rousseauistes. En ce sens cette dernière génération des Lumières clôt le XVIII^e siècle et c'est l'épanouissement de la pensée romantique qui semble accompagner l'affirmation de la pensée géographique. Pourtant les ponts existent entre Volney et Humboldt, entre voyageurs-philosophes et Naturphilosophen.

Les deux grandes tendances du premier XIX^e siècle permettent d'établir une filiation avec le XVIII^e.

Deux manières de faire de la géographie coexistent : une géographie instrumentalisée par le pouvoir visant à connaître les territoires pour les « développer » et une géographie qui, plus scientifiquement, interroge la Nature pour comprendre l'humanité.

Attestant la continuité entre les deux siècles, Gusdorf¹ démontre que la sensibilité romantique non seulement n'est pas absente du siècle des Lumières

mais lui est consubstantiel. Dès le début du XVIII^e siècle, le comte de Shaftesbury dans ses *Caractéristiques des hommes, des mœurs, des opinions, des époques*, pose les bases d'une inspiration romantique et vient doubler une pensée galiléenne dominante qui réduit la présence de l'homme dans l'univers aux normes de la vérité physico-mathématique, l'univers étant compris comme un réseau de relations intelligibles.

La « révolution non galiléenne » restitue au monde et à l'homme leur dimension charnelle. L'ambition de D'Alembert, celle d'une science totale, cède la place à une « réintégration plénière à l'organisme vivant de la Nature »², d'une célébration de la nature par Shaftesbury au début du XVIII^e siècle jusqu'au *Kosmos* de Humboldt au milieu du XIX^e siècle. Le *Kosmos* édité en 1844 développe ce sens de la Terre en lequel communient dans la conciliation du lyrisme et de la science, la géologie, la géographie physique, la géographie humaine, l'histoire naturelle et l'histoire de l'humanité.

P. Claval³, situant l'émergence de la géographie scientifique en Allemagne en ce début de XIX^e siècle, précise l'influence du philosophe Herder (1744-1803) sur la géographie en se référant plus particulièrement aux travaux de Max Rouché⁴ et de Isaiah Berlin⁵. Herder saisit dans la nature le devenir des peuples. Il est un des premiers critiques du rationalisme français et tout en croyant au Progrès pense que « celui-ci est le fait tour à tour de différentes races qui saisissent le flambeau, apportent des innovations, révolutionnent le savoir puis sont frappées de décadence par une sorte de nécessité interne ». Pour Herder – loin que l'histoire de l'espèce humaine tende vers une perfection absolue – à l'intérieur des limites qui lui sont fixées, chaque civilisation, chaque peuple, dans sa spécificité possède une valeur intrinsèque⁶. C'est à l'intérieur de chaque civilisation et par rapport à elle que pour-

ront prendre sens des notions telles que « perfection, progrès, droit, bonheur ». L'émergence de l'historicité implique la relativisation des valeurs de même qu'inversement la croyance à des valeurs absolues et universelles revient à « anéantir l'essence du temps ». Pour lui les sciences sociales deviennent une histoire naturelle des groupements humains du fait de la race, de l'histoire et de la langue, établissant le règne du sujet collectif. Les « idées pour une philosophie de l'histoire de l'humanité » sont selon Claval une invitation à la recherche des influences géographiques.

Alexandre de Humboldt a été profondément inspiré par Herder : « il ⁷ est géographe parce qu'il s'interroge sur le destin des hommes et espère en lire la partie dans les reconstitutions patientes du milieu qu'il entreprend ».

Le romantisme ne doit pas être limité à une poétique, mais est « un véritable savoir du monde, une conception de l'économie universelle qui fait sa place à l'être humain dans l'épopée de la création » ⁸.

Jules Michelet (1798-1874) peut être considéré comme un « Naturphilosoph à la française » fortement influencé par Herder, en particulier dans le *Tableau de la France*, mais surtout dans le prolongement de son histoire historique par une véritable histoire naturelle ⁹.

Les paysages évoqués dans le *Tableau de la France* ne sont pas des « cadres passifs pour la localisation des événements mais préparent l'action des hommes à laquelle ils apportent des justifications et comme une coopération symbolique » ¹⁰. Le sol, base géographique se substitue au ciel, triomphant au XVIII^e siècle dans la réflexion néo-hippocratique.

Pour les *Naturphilosophen* les sciences, la raison, la poésie, la religion, les arts tout comme les organes sensoriels, sont des voies d'approche vers une appréhension de l'univers dans sa totalité. Viendra alors le discrédit que jettera le triomphe des sciences positives dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

Alors qu'en est-il de la géographie française dans ce premier XIX^e siècle ? Un « vide géographique » ¹¹ semble dominer mais correspond plutôt à un changement radical : la cartographie des ingénieurs-géographes du XVIII^e tend à « s'autonomiser » tandis que la géographie encyclopédique « semble se dissoudre, émietlée dans des sciences naturelles spécialisées ou banalisée en géographies pittoresque ou administrative » ¹².

Numa Broc ¹³ évoque le problème de cette définition de la géographie du XIX^e siècle en terme de continuité et de rupture, essayant de comprendre pourquoi la France, phare de la géographie du XVIII^e siècle, s'éclipse avant de ne redevenir un lieu majeur qu'avec l'école nationale dite vidiolienne à la fin du XIX^e siècle.

Ainsi à ce moment-là elle semble déconsidérée, perçue comme un simple répertoire de faits, une nomenclature. Selon Balbi ¹⁴, collaborateur de Malte-Brun, elle est une science de faits, non de spéculation. Le cours élémentaire de Letronne, inspecteur général de l'Instruction Publique sous la Restauration la mutile davantage : « on n'enseigne point la géographie, on enseigne seulement la manière de l'apprendre... la géographie est du domaine exclusif de la mémoire; on l'apprend en lisant des livres d'histoire et des voyages » ¹⁵. Malte-Brun lui-même, dont nous présenterons la *Géographie Universelle*, vaste entreprise géographique promise à un grand succès éditorial tout au long du siècle, met en garde les géographes de ne pas empiéter sur les domaines des sciences voisines : « le géographe doit se borner à décrire les traits principaux qu'offre la terre. Qu'il n'essaie pas de remonter jusqu'aux causes et d'expliquer la configuration des côtes, l'étendue des mers, la distribution des lacs et des îles... » ; c'est « le domaine de la géologie » ¹⁶. De même il ne faut pas développer la statistique au sein de la géographie : « le géographe se contente de résultats généraux alors que le statisticien descend dans le détail de chacun de ces éléments » ¹⁷. Il faut attendre Eugène Cortambert en 1852 pour voir enfin la géographie classée parmi les sciences dans une nouvelle catégorie, celle des « sciences physico-morales » avec l'ethnographie, la topographie et la statistique ¹⁸.

« Discipline souffreteuse et repliée sur elle-même, la géographie végète à l'ombre de l'histoire et de la géologie », conclue Numa Broc pour le premier XIX^e siècle.

En fait un mouvement de fond se réalise, peut-être parce que les deux grands courants – français, Volney et les Idéologues, et allemand, Humboldt et Ritter à partir de la Naturphilosophie – restent sans véritables héritiers géographes et qu'il faudra attendre la seconde moitié du XIX^e siècle pour reposer les grands questionnements géographiques dans le cadre plus strict de la discipline scientifique.

Aussi devons-nous chercher ailleurs, chez des voyageurs, des administrateurs, des géologues-ingé-

nieurs, la permanence des grandes problématiques géographiques.

La Corse sera sous le regard français évoquée sous plusieurs angles : sous l'angle statisticien est décrite une Corse de potentialités, reprenant de façon méthodique la réflexion entamée à la fin du XVIII^e siècle. Il serait d'ailleurs fort intéressant de pouvoir comparer cette approche à celle, au même moment, des Piémontais ou plus généralement des Italiens du Nord sur la Sardaigne, comme Alberto La Marmora et sa *Description statistique, physique et politique de la Sardaigne* ou Marmocchi et son *Prodromo della Storia naturale d'Italia*. Sur un plan plus littéraire, reprenant la réflexion de Jeoffroy-Faggianelli¹⁹, la perception de la Corse est étroitement liée à Napoléon, évoluant ainsi entre « légende noire » et « légende dorée ». En 1815 « l'anathème » est jeté sur Napoléon et la Corse, en particulier par Chateaubriand²⁰. Le réquisitoire contre Bonaparte fait surtout référence à l'identité corse de l'usurpateur : « on se demanda de quel droit un Corse venait de verser le plus beau, le plus pur sang de la France » (le duc d'Enghien).

Les modes littéraires, nées des succès du roman noir et du roman historique, développent l'image romanesque d'une Corse violente, pays de la vendetta. L'invitation au voyage est formalisée dans une Corse à laquelle Mérimée dans *Matteo Falcone* attribue une couleur locale « à la fois voyante et subtile »²¹.

S'affirme une vision française de la Corse²² comme existent une vision italienne, une vision anglaise... Mais la vision française plus esthétisante va en quelque sorte figer la Corse dans des stéréotypes, que va intégrer la mémoire collective insulaire. Le « pittoresque » va dès lors marquer fortement les descriptions de voyageurs, mettant en évidence l'étrangeté des mœurs et des paysages, le tout se comprenant dans une approche romantique de la Nature.

1 - VÉRARD

La Corse - Précis Statistique

Le *Précis historique et statistique de la Corse*, redécouvert tout récemment, s'inscrit dans « la continuité d'œuvres précédentes » en particulier celle de Pommereul²³ déjà cité pour l'Encyclopédie. Ce genre correspond à ce que Jean-Claude Perrot nomme « l'âge d'or de la Statistique départementale »²⁴.

Vérard, d'une certaine façon, se situe entre Pommereul dans les années 1770 et Robiquet sous la monarchie de Juillet en 1835²⁵, moments forts où l'État central demande un regard lucide et rationnel sur l'état de l'île dans le but de la régénérer. L'Empire puis la monarchie de Juillet demandent ainsi à des techniciens, en général ingénieurs des Ponts et Chaussées, mais aussi hommes de grande culture, ayant une connaissance pratique de l'île, de mettre à plat l'état réel de l'île.

Même si, comme le constate F. Pomponi « l'histoire l'emporte largement sur la statistique qui est portant le genre qui s'impose alors »²⁶, et que les références géographiques renvoient très souvent à de belles pages d'histoire, le regard géographique est fort pertinent et bien représentatif de ces statisticiens²⁷ du Consulat et de l'Empire formés à l'école des Idéologues.

Dominant dans sa représentation géographique, les théories néo-hippocratiques, le climat influençant fortement les comportements humains au point de corroborer « un déterminisme réducteur »²⁸ qui est loin de lui être exclusif.

Ainsi sur le thème de l'oisiveté il reprend les idées en cours : « le climat brûlant sous lequel les premiers vivent quoiqu'en échauffant leur imagination, les rend moins propres à supporter certaines fatigues du corps ; c'est par cette raison qu'un Allemand est moins nonchalant qu'un Corse et que les Français, même, perdent de leur aptitude au travail, au bout de quelque temps de résidence dans cette île ».

On notera également la valeur du point de vue comparatiste de Vérard : « homme de culture, notre auteur est en mesure d'effectuer des confrontations qui renouvellent l'image d'une Corse trop souvent considérée comme un isolat »²⁹. Ainsi l'étude de la vengeance lui permet d'aborder les causes de ce comportement sous l'angle historique dans un premier temps, étant la conséquence des mauvais gouvernements étrangers, mais en ayant recours également à des explications d'ordre géographique : « c'est principalement dans les climats chauds que domine cet esprit de vengeance que l'effusion de sang peut seule assouvir. Aux îles Marquises, dans la mer du Sud... chez les Druses (sic) ou Ismaéliens, la constitution politique entretient l'esprit de vengeance ; dans les montagnes de Syrie, connues sous le nom de Liban et d'Anti-liban... chez les Arabes... rien n'efface dans l'âme d'un Monténégrin le souvenir d'une offense ; l'habitant des bouches du Cataro

(autrefois l'Albanie vénitienne)... dans la Finlande Suédoise, les habitants ne se livrent pas moins à la vengeance que les peuples méridionaux»³⁰, mais il y a là contradiction avec le postulat climatique de départ...

La vague de fond romantique scientifique et culturelle qui va examiner et diagnostiquer la Corse va ensuite plus strictement se limiter à un point de vue corsocentré.

Les huit années que passe Vérard en Corse sous l'Empire, comme inspecteur de l'hôpital militaire d'Ajaccio, lui permettent de tempérer la vision physiocratique de l'immédiate après-conquête. Celle-ci reste structurante, la régénération reste le but de tout gouvernement éclairé mais la meilleure connaissance de la population insulaire rend déjà Vérard plus sceptique quant à des entreprises de colonisation démographique. Et ce d'autant plus qu'il se situe dans un long terme ethnographique, à l'instar de ce qu'il présente pour le Niolo. Certes il y a toujours la mythique référence à l'époque romaine qui est en quelque sorte, la caution morale des initiatives de régénération. Mais «le vrai moyen de régénérer la Corse, il ne faut le chercher qu'en elle-même et dans ses propres forces»³¹, car «une funeste expérience a suffisamment prouvé que les colonies en masse convenaient peu à la Corse»³².

Ceci n'exclut pas l'apport de populations étrangères, mais dans des formules exposées de soldats-laboureurs les plus expérimentés qui, mariés à des filles du pays, joueraient le rôle de modèle pour les agriculteurs.

Comme le dit Francis Pomponi dans son Introduction, le travail de Vérard est plus qu'un travail de compilation, comme celui-ci le laisse entendre dans sa modeste Préface. Il reste dans la lignée de l'Utopie mais tempère déjà fortement par l'expérience la vision virginale et pionnière de l'après-conquête.

2 - STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DU GOLO par le préfet Pietri. An X - 1802

Paris, imprimerie des Sourd-Muets

Le rapport établi pour son département par le préfet du Golo, Giovan Antonio Pietri, à la demande du Ministère de l'Intérieur, est complémentaire du *Précis* de Vérard Il s'agit là d'une statistique dans l'esprit du temps dont le modèle est à trouver dans les *Questions de statistique* de Volney. La

réflexion sur l'espace traduit fortement l'investissement du territoire par les dispositifs de l'état moderne et la mise en route de la révolution industrielle. Les statisticiens appliquent des modèles d'organisation sociale et économique et les recherches des géologues servent à repérer les gisements miniers, à déterminer les tracés routiers... Il s'agit bien d'une mise à plat du territoire pour une exploitation et un contrôle systématique. Les préfets organisent la distribution de questionnaires³³ et après traitement de l'information récoltée établissent une statistique.

Le préfet Pietri, originaire de Sartène, homme du Sud placé au Nord de l'île, dernier préfet du département du Golo, exerce ses fonctions à un moment relativement critique de remise en ordre de la Corse par le Consulat et l'Empire.

En effet le Consulat, par arrêté du 1^{er} nivôse, institue un administrateur général pour les deux départements qui sera André-François Miot de Mérito, homme éclairé qui reprendra d'ailleurs les projets de Volney pour la Corse.

Arrivé en Corse en mai 1801, Miot rend compte de la situation corse dans une lettre au ministre de l'Intérieur Chaptal en ces termes³⁴ :

«Les constitutions qui ont régi successivement la république Française, faites pour un peuple industriel, chez lequel les progrès de la civilisation sont plus marqués que dans toute autre nation de l'Europe, pourraient-elles s'appliquer aux habitants d'un pays isolé qui n'ont ni art, ni luxe, qui n'ont jamais pu supporter patiemment le joug d'une autorité étrangère, sans avoir su cependant se gouverner, qui parlent enfin un idiome différent et dans lequel il est souvent difficile de rendre par des termes équivalents les mots nouveaux introduits dans notre langue politique et presque toujours impossible de leur conserver une semblable acception?».

La mission civilisatrice est confirmée mais passant d'abord par une première étape : l'exercice d'une justice sévère. Avec le départ de Miot en 1802, la Corse est rétablie au sein de la Constitution mais arrive un nouveau commandant militaire, le général Morand, qui de fait réussit par l'arrêté de nivôse an XI (janvier 1803) à se faire accorder une plus grande autorité à un moment où le Premier consul - puis l'Empereur - craint une «Vendée corse». C'est à ce moment-là que les deux préfets, Pietri pour le Golo et Arrighi pour le Liamone, émettent des réserves sur les pratiques de Morand, pensant que le remède est pire que le mal. On

retrouve ainsi dans leurs rapports au ministre de l'Intérieur des analyses différentes de la situation :

« Pour eux la vendetta n'est pas un phénomène nouveau, ils la déplorent mais ne croient pas qu'elle puisse être extirpée par la répression brutale, ils s'émeuvent quand Morand décide de procéder à un désarmement général du pays, car ils craignent alors que les honnêtes gens soient livrés sans défense à ceux qu'on appelle les *malviventi* »³⁵.

Pietri a ainsi tendance à se faire le porte-parole de populations victimes de la soldatesque et demande même la suppression des commissions militaires et des colonnes mobiles.

Vérard cite à plusieurs reprises le préfet Piètri, et situe sa nomination comme préfet du Golo au moment du retour d'Égypte de Bonaparte « à la sollicitation vraisemblablement de Lucien »³⁶. Il semblerait que le parcours de ce notable soit finalement très représentatif d'une attitude ambiguë des élites insulaires vis-à-vis du pouvoir central. Dans un premier temps, présidant l'administration centrale du département du Liamone (le 15 février 1798), il participe à la remise en ordre républicaine par Saliceti suite au gouvernement anglo-corse puis est destitué par le Directoire pour avoir soutenu (?) les insurrections. Présenté d'ailleurs comme un ex-moine de même que Leca et Pandolfi, Pietri fait alors intervenir Lucien Bonaparte pour le procès de Brignoles et se retrouve réhabilité et nommé « préfet du Golo ».

Toujours dans le même ordre d'idées, en période de remise en ordre républicaine, en particulier dans les régions de Balagne et de Fiumorbo, sous la direction du député Saliceti on voit Pietri demander et obtenir un délai de paiement de l'impôt auprès du gouvernement.

Dans son article intitulé *Insoumission et désertion en Corse sous l'Empire*, Louis Bergès évoque également le rôle du préfet Pietri³⁷ mais en affine les motivations. Le recrutement militaire voulu par Napoléon génère un mécontentement de la population. Les préfets dénoncent cette situation « constatant que cette avalanche de levées interdit toute possibilité de remplir les contingents désignés ». Les préfets Arrighi et Pietri ainsi contribueront fortement à répandre l'image odieuse de Morand, le général-tyran, devenant ainsi les porte-parole des notables locaux hostiles à la conscription qui brise « les anciennes solidarités sociales en arrachant les gens à leur milieu d'origine »³⁸.

Il est intéressant de reprendre la *Statistique* du département en précisant ainsi le plan adopté; on commence par le climat, facteur naturel déterminant selon les théories de l'époque, puis l'agriculture suivie d'une description générale des différents cantons du département, une ébauche de géographie régionale. Suit un inventaire des ressources commençant par l'agriculture et la pêche, les manufactures et le commerce, puis la lithologie, ouvrant des perspectives de mise en valeur. On recense les routes en précisant les investissements prioritaires. Une description des montagnes est entreprise à la page 17 qui enchaîne un inventaire des lacs et rivières, des différentes mines exploitables et enfin des eaux minérales et des forêts...

Il s'agit bien d'une invitation à l'investissement productif dans une île qui attend « la main bienfaisante » de la République, mais aussi d'une forte aspiration à la paix pour la prospérité: évoquant la Balagne « ce pays est susceptible d'une très grande amélioration... si l'esprit de révolte, dont ils ne savent pas rendre raison, était remplacé par l'amour de la paix, de la tranquillité et du travail... ». Le préfet Pietri n'évoque pas le débat en cours sur la suppression du département et la mono-départementalisation de l'île. Son discours vise semble-t-il à démontrer qu'avec le développement économique il pourrait y avoir 500 000 habitants au lieu des 105 000 recensés. Pourtant se profile fortement, à la demande de l'Administration et pour des raisons essentiellement budgétaires, la volonté de supprimer les deux départements fondus en un seul³⁹ au profit d'Ajaccio, chef-lieu du département unique. Le débat va durer environ dix ans entre 1801 et 1811 et nous renvoie à la vaste thématique de la formation des départements sur des critères que l'on veut désormais rationnels⁴⁰.

Le débat est vif entre les partisans d'une division fondée sur des lois naturelles et des bornes physiques selon un esprit « rationnel et public » et les « découpages en diocèses, généralités ou gouvernements dans l'établissement desquels la nature ne fut jamais consultée, trouvant leur origine dans des âges obscurs d'une ignorance profonde »⁴¹.

Pendant la période révolutionnaire la négociation est particulièrement riche entre l'universalisme et le particularisme, avec également l'importance des considérations pratiques introduisant l'esprit géométrique. Les deux données naturelles évoquées pour la Corse par le rapport de l'Administration Impériale sont la limite formée par la chaîne de

montagnes et «la manière extrêmement variable dont la population est disséminée à la surface de cette île», la monodépartementalisation posant le problème jamais vraiment résolu de la centralité de la Corse.

3 - OBSERVATIONS SUR LA CORSE

le **BARON de BEAUMONT**

Pelicier - Paris 1824

Il est intéressant, pour illustrer ce premier XIX^e siècle, de donner quelques extraits des *Observations sur la Corse* de Beaumont, qui comme son prédécesseur a exercé des fonctions préfectorales en Corse. Ce n'est donc pas à proprement parler un géographe mais ses *Observations* sont pour une grande partie à valeur géographique et ce d'autant plus qu'elles suscitèrent l'intérêt du géographe Malte-Brun.

La publication de cet ouvrage a lieu dans un contexte particulier, celui de la polémique autour du *Mémoire sur la Corse* par M. Réalier-Dumas⁴², publié à Paris en 1819.

Réalier-Dumas est conseiller à la Cour criminelle de Bastia depuis 1815 ; il envoie en 1816 une lettre à la Chambre des députés pour réclamer la suppression légale du jury de Bastia. Selon lui c'est le recrutement des jurés en Corse qui explique la vendetta. Ne recevant aucune réponse précise, il décide d'écrire un mémoire pour présenter son point de vue et mobiliser l'opinion⁴³. Son rapport est éminemment géographique, commençant d'ailleurs par une citation tirée de la *Géographie Universelle* de Conrad Malte-Brun : «les Taïtiens nous sont mieux connus que les habitans de la Sardaigne et de la Corse».

Il commence par un chapitre intitulé «ce que pourrait être la Corse et ce qu'elle est», présentant toutes les aptitudes de la Corse et l'échec de sa mise en valeur. et relie cela au problème de la justice. Si l'on veut encourager le commerce et l'industrie, il faut assurer la sécurité⁴⁴. L'auteur dresse alors un tableau sombre de la criminalité : «il se commet plus d'assassinats dans ce seul département que dans tout le reste de la France»

Ce rapport va soulever une forte indignation et développer une polémique pendant quelques années : «une espèce de fusée incendiaire qu'il a lancée contre la Corse, et qui semble destinée à donner de cette île les notions les plus fausses et les plus fâcheuses» dira ainsi J.-F. Simonot, ancien aide de camp, ex-contrôleur à la brigade des

douanes dans ses «Lettres sur la Corse, ouvrage destiné à faire connaître la véritable situation de ce pays et à rectifier les idées de ceux qui la jugent d'après le mémoire de M. Réalier-Dumas».

C'est ainsi que le baron de Beaumont qui a exercé la fonction de sous-préfet à Calvi apporte sa contribution au débat, essayant de nuancer les excès de ses prédécesseurs : «que croire, par exemple des sombres assertions de ce conseiller qui, du fond de son tribunal, n'a vu en Corse que des crimes et des délits, et des amplifications de cet insulaire qui naguère allumait en l'honneur de sa patrie toutes les cassolettes nationales et impériales»⁴⁵.

Aux réflexions sur les mœurs, sont jointes de nombreuses observations d'ordre géographique au point que Conrad Malte-Brun commente favorablement cet ouvrage dans le *Journal des débats* du 7 mai 1822. À son tour Réalier-Dumas écrit au géographe : «c'est un hommage qu'il faut rendre à ce peuple. Ses qualités, il les reçoit de la nature, ses défauts il les doit au gouvernement qui, ne l'ayant jamais bien connu l'a toujours mal administré⁴⁶». L'ouvrage de Réalier-Dumas va participer à la construction d'une image littéraire de la Corse, «sujet d'art à part entière»⁴⁷.

Les *Observations* du baron de Beaumont relèvent d'une entreprise de réhabilitation, posant en termes géographiques des questions sur une meilleure organisation de l'île. Ainsi nous présentons dans le chapitre V les questionnements géographiques que suscitent la division politique du territoire et le choix des centralités urbaines.

4 - MALTE-BRUN-LAVALLÉE

Tome 2 - Livre VIII - chapitre 8

Île et département de la Corse

Évoqué précédemment Conrad MALTE-BRUN (1775-1826) se situe également entre XVIII^e siècle et XIX^e siècle, proche de Mentelle qui enseignait à l'École Normale avec Volney et de Humboldt. Il a ainsi entrepris, en homme du XVIII^e siècle, la rédaction d'une *Géographie Universelle*, la première du genre (il y en aura ensuite trois autres) qui s'échelonna de 1810 à 1829, trois ans après sa mort grâce à la collaboration de Huot.

Le succès de cette entreprise fut total comme en témoignent ses nombreuses rééditions⁴⁸, en 1832 par Huot, en 1852 par le fils de Malte-Brun, en 1855 par Lavallée, en 1858 par Cortambert. Nous présentons ici l'édition de Lavallée du milieu du XIX^e siècle. Il faut attendre la seconde entreprise

de Géographie Universelle, celle d'Élisée Reclus pour voir faiblir son influence.

Malte-Brun est danois. Après ses études universitaires à Copenhague, sa réputation de libéral l'oblige à quitter son pays pour arriver en France en 1799. Il rédigera alors de 1803 à 1807 une *Géographie mathématique, physique et politique de toutes les parties du monde* en seize volumes, puis un *Tableau de la Pologne* à la demande du Ministère des Affaires Étrangères qui lui valut un premier grand succès. Il contribue également à faire connaître Alexandre de Humboldt⁴⁹.

Il fonde en 1821 à Paris⁵⁰ la première Société de Géographie, faisant ensuite des émules dans l'ensemble du monde mais, qui dans cette première phase reste une société de notables romantiques selon la formule de Lejeune. Cette société se comporte comme les sociétés de pensée du siècle des Lumières, étant dans sa composition sociale comme dans sa mentalité collective purement intellectuelle et aucunement utilitaire. Elle est instituée pour «concourir aux progrès de la géographie, fait entreprendre des voyages dans les contrées inconnues, propose et décerne des prix; il s'agit en somme de continuer le mouvement des Lumières et de reprendre après une brève période de désarroi et de recueillement la voie de l'épopée napoléonienne en la sublimant intégralement»⁵¹. Toutefois l'esprit géographique a changé et une fusion semble s'être opérée entre la volonté de savoir et l'approche humboldtienne de la Nature.

Ainsi la démarche de Malte-Brun est originale, en particulier en ce qui concerne le choix du découpage régional⁵².

Les géographes de l'Empire et de la Restauration ont le choix entre deux types de découpage : les divisions naturelles et les divisions politiques. Les divisions naturelles sont celles de la «reine géographie» fortement inspirées des bassins hydrographiques de Buache mais sont prédominants les découpages d'ordre politique.

Malte-Brun réalise le premier la synthèse entre les deux tendances «ne connaissant rien d'absolu» avec «un cadre qui change avec son sujet». « S'il avance dans un pays bien cultivé, il décrit avec soin les produits d'une terre féconde. Entre-t-il dans le désert ou dans les régions montagneuses, il s'attache aux grands traits physiques de la contrée»⁵³. Alors pour reprendre le questionnement de Numa Broc, Malte-Brun réussit-il à concilier la rigueur du classement et l'agrément de la lecture? On lui

reproche de sacrifier au pittoresque et trop faire ainsi de la géographie une science positive. Il reprend en fait l'argumentation des Idéologues : «les objets qu'embrasse la géographie doivent être classés, non d'une manière pittoresque propre à flatter l'imagination, mais d'une manière logique qui éclaire l'intelligence et aide la mémoire»⁵⁴.

Dès lors Numa Broc dans les *Annales de Géographie* à l'occasion du bicentenaire de Malte-Brun⁵⁵ pose ainsi la question du bilan de son apport pour les géographes à venir : «avec un peu de recul, nous discernons aujourd'hui que Malte-Brun en donnant à ses contemporains l'illusion d'une science finie à laquelle il n'y aurait que quelques retouches à apporter, a sans doute freiné la recherche géographique en France plus qu'il ne l'a stimulée».

On notera dans l'édition ici présentée les références à Jean Reynaud et à l'Encyclopédie nouvelle que nous citerons ultérieurement.

Dans cet exposé réactualisé on notera la mise en évidence de l'italianité de la Corse à plusieurs reprises, mais une italianité «de la Sardaigne et de la Sicile rude, sévère, pauvre, sauvage» et qui se justifie par la géographie naturelle, celle du sol. Toutefois, rigueur oblige, la Corse reste placée dans l'ensemble français.

5 - PANORAMA DE LA CORSE ou Histoire abrégée de cette île et description des mœurs et usages de ses habitants Abbé de Lempis - Paris 1844

Pourquoi citer cette œuvre descriptive, littéraire écrite par un non-géographe, curé de Saint-André à Grenoble? Il est un bon connaisseur de la Corse et évoque dans son introduction les conditions de son arrivée en Corse : «imagination évaporée dans des rêves puérils de dangers à courir, de bandits à civiliser, et de petits sauvages à instruire». Son ouvrage comme celui de Beaumont est une entreprise de réhabilitation de la Corse ayant comme objectif de dépasser la sécheresse de la *Statistique de la Corse*, mais également d'éviter «flatterie et détraction». En 1844 sous la monarchie de Juillet, le développement du mythe napoléonien accroît l'exaltation du pays de la lutte pour la liberté, cependant que la multiplication des travaux de recherche favorise une plus large connaissance de la réalité corse insérée dans l'ensemble national. Deux travaux importants caractérisent ce moment : les *Recherches historiques et statistiques* de

Robiquet et le *Rapport sur l'état économique et moral de la Corse en 1838* de Ferdinand Blanqui, envoyé en Corse en mission d'étude par l'Institut Royal des Sciences. Les promesses se renouvellent, la Corse est riche de potentialités, l'instruction doit permettre de lever les obstacles qui sont réels dans ce pays à l'écart de la civilisation.

C'est dans cet état d'esprit que l'abbé de Lemp propose son *Panorama* : « heureux si ces modestes pages appelaient sur une île trop longtemps délaissée l'attention de quelques lecteurs assez puissants pour hâter sa marche dans les voies du progrès et de la civilisation ».

La description est littéraire, enjolivée et prépare l'émergence du concept d'« île de Beauté » mais reste là sans utilitarisme déclaré. L'accent est mis sur ce pittoresque qui marque le romantisme esthétisant français. Les comparaisons flatteuses, la Provence, la Suisse, préparent déjà le terrain du tourisme. Le territoire acquiert un statut esthétique et surtout à travers ses paysages.

Nous avons là une version banalisée du romantisme descriptif avec une géographie qui occupe le tiers de l'ouvrage, et qui est d'une certaine manière complémentaire du travail des statisticiens et arithméticiens sociaux dont « la réflexion sur l'espace se veut comme le test des différents modèles d'organisation sociale et économique »⁵⁶.

6 - Élisée RECLUS (1830-1906)

Nouvelle Géographie Universelle

La terre et les hommes

L'Europe Méridionale

nouvelle édition Hachette Paris 1887

La seconde entreprise de rédaction d'une *Géographie Universelle* est celle d'Élisée Reclus pour la seconde moitié du XIX^e siècle. Il paraîtra donc étonnant de la situer dans le premier XIX^e siècle, d'autant plus que la modernité de cette œuvre, fortement réhabilitée à partir des années 1970, en particulier par Yves Lacoste, la fait aujourd'hui revendiquer par de nombreux géographes.

Il y a là donc une question épistémologique de première importance dans la mesure où si l'on se réfère à Paul Claval⁵⁷ il voit en Reclus « un Naturphilosopher égaré à l'âge du positivisme ». Formé à Berlin aux cours de géographie de Karl Ritter, Reclus reste fidèle à une tradition ambitieuse sur le plan philosophique, sa géographie est une réflexion sur le destin de l'univers, de la terre, de la société et de l'homme qui se situe dans l'optique

herdérienne : « l'homme ne vit pas seulement sur le sol, il naît aussi de la Terre; il en est le fils, ainsi que le disent toutes les mythologies des peuples. Nous sommes de la poussière, de l'eau, de l'air organisés... nous n'en sommes pas moins les enfants de la mère bienfaisante » dit-il en 1868 dans *La Terre, description des phénomènes de la vie du globe*. Il s'agit bien d'une conception finaliste de la science, le but étant la marche vers une « harmonie universelle ».

Élisée Reclus est le « géographe communard »⁵⁸ anarchiste proche du prince Kropotkine et de Bakounine, homme d'action et grand voyageur. Sur le plan universitaire sa carrière est brisée par sa participation à la Commune de Paris, puis en Belgique par la vague d'attentats anarchistes des années 1890, même s'il enseignera à l'Université Libre de Bruxelles. Son influence restera ainsi assez limitée sur la géographie scientifique telle qu'elle va émerger en France à la fin du XIX^e siècle et par contre il recueillera un grand succès auprès du grand public avec les publications de la maison Hachette, mais aussi en tant que membre de la Société de Géographie de Paris... C'est d'ailleurs grâce à la Société de Géographie que sa peine de détention au bagne sera commuée en dix ans de bannissement, puis il sera amnistié à cause de la gloire scientifique qu'il apporte à la France⁵⁹. L'anarchiste voulait fonder sa pensée politique sur la géographie; sa géographie s'articule autour d'une idée centrale; le corps de l'humanité est la Terre et son âme est l'Homme⁶⁰.

Ce tome consacré à l'Europe Méridionale est le premier de la *Géographie Universelle*. Reclus justifie le fait de commencer par l'Europe :

« Si nous donnons la première place à l'Europe civilisée dans notre description de la Terre, ce n'est point en vertu de préjugés semblables. Non, cette place lui revient de droit, quoique nous ayons à regarder en Asie et en Afrique, vers l'Euphrate et vers le Nil, pour y chercher les origines de notre civilisation... le continent européen est le seul dont toute la surface ait été parcourue et scientifiquement explorée... c'est en Europe que depuis vingt-cinq siècles le principal foyer de rayonnement pour les arts, les sciences, les idées nouvelles n'a cessé de briller ».

La Méditerranée a donc une place d'honneur et c'est par là que commence la *Géographie Universelle* avec comme premier pays décrit la Grèce.

Ses écrits sur la Corse nous surprennent par le fait

qu'ils sont intégrés à l'Europe Méridionale alors que la Corse est française depuis plus d'un siècle. La Corse a ainsi droit à un chapitre à part, le onzième, après l'Italie et l'île de Malte et avant l'Espagne.

Comme Malte, la Corse est présentée comme appartenant au monde italien : « quoique appartenant à la Grande-Bretagne, l'archipel de Malte fait partie du monde italien, puisqu'il se trouve sur le même piédestal de bas-fonds que la Sicile ». Il ne s'agit pas là d'un simple déterminisme mais d'une justification par le sol d'une appartenance culturelle...

Cela nous relie à la conception herdérienne de la Nature : le savoir romantique de la nature affirme en effet que l'homme et le monde font cause commune dans l'expansion graduelle d'une seule et même vérité. On essaie de retrouver l'unité du sens fondée sur l'alliance première entre l'homme et la totalité au sein de laquelle il fait résidence.

Pour comprendre cette partition, nous prenons le temps de citer Michelet ⁶¹ et tenter d'expliquer dans son *Tableau géographique de la France* élaboré dès 1833 mais plusieurs fois modifié, l'absence de la Corse (absence notée également dans le *Tableau* de Vidal de la Blache au début du XX^e siècle...).

Quelle conception de la géographie ⁶² a Michelet pour écarter de son entrée en matière à l'histoire de France, la Corse?

Il conçoit la géographie comme une base nécessaire à l'histoire, « une géographie un peu géologique, une histoire de la Terre qui amènerait à l'histoire humaine ». Le sol chez Michelet est la composante principale de l'identité des lieux. L'influence du philosophe italien Vico dont il traduit « la scienza nuova » est manifeste, lui permettant de confirmer que « l'histoire des actions des peuples n'est pas séparable de l'étude de leur psychologie, laquelle est liée aux conditions matérielles de leur vie ».

Michelet refuse une géographie officielle qui se cantonne dans la nomenclature, pour lui elle a une valeur explicative et une capacité de synthèse ⁶³. On retrouve là la conception romantique d'une science globale. Le système de pensée de Michelet s'est construit au moment du succès des conceptions scientifiques de Geoffroy Saint-Hilaire, à partir de ce présupposé qu'une science globale était réalisable

L'importance des sciences naturelles dans l'élaboration de l'histoire de Michelet confirme l'existence d'une circulation de concepts, de lois, de

méthodes et de modèles entre les différentes branches du savoir à l'époque romantique ⁶⁴.

Mais Michelet à la différence de Herder et surtout de Schelling fait de la liberté humaine la clef de voûte de son système de pensée, et s'il reconnaît et utilise les acquis fondamentaux de la Naturphilosophie, il se méfie de ses implications ultimes.

Cela se lit dans sa façon de regarder l'Allemagne ⁶⁵ et dans sa peur de la fascination qu'exerce la nature. Il développe un organicisme, la France devient « une personne qui vit et se meut ». « La France a su attirer, absorber, identifier les Frances anglaise, allemande, italienne espagnole dont elle était environnée, elle les a neutralisées l'une par l'autre et converties toutes à sa substance ». Le déterminisme des races et des pays lui semble indispensable à l'explication des origines, mais des origines seulement. La France italienne pour Michelet c'est la Provence : « comment ce pays est-il si terne aujourd'hui en exceptant Marseille? sous plusieurs rapports il appartient comme l'Italie à l'Antiquité; les Provençaux appellent les Dauphinois Franciaux; le Dauphiné appartient déjà à la vraie France, la France du Nord... là commence cette zone de pays rudes et d'hommes énergiques qui couvrent la France à l'est ». Toutefois Alsace comme Corse ne peuvent être intégrées dans cette conception organiciste pourtant ouverte et évolutive de la France. Le centre de la France ne pouvait être que l'Île de France : « le génie de la France devait descendre dans les plaines décolorées du centre, abjurer l'orgueil et l'enflure, la forme oratoire elle-même pour porter son dernier fruit, le plus exquis, le plus français c'est une terrible chute que de tomber de la Bourgogne dans la Champagne, de voir après ces riants coteaux des plaines basses et crayeuses. Sans parler du désert de la Champagne pouilleuse, le pays est généralement plat, pâle, d'un prosaïsme désolant... Châlons n'est guère plus gaie que ses plaines? Troyes est presque aussi laide qu'industrielle... ces villes essentiellement démocratiques et anti-féodales ont été l'appui principal de la Monarchie... ». L'harmonie est donc le fait de la province centrale qui a pu achever le destin de la France par sa modestie et son manque de caractère : « lorsque des pics sublimes des Alpes, des vallées sévères du Jura, des coteaux vigneux de la Bourgogne, vous tombez dans les campagnes uniformes de la Champagne et de l'Île de France, au milieu de ces fleuves vagues et sales, de ces villes de craie et de bois, l'âme est saisie d'ennui et de dégoût ».

7 - Jean REYNAUD (1806-1863)

Article Corse de l'Encyclopédie Nouvelle Mémoire sur la constitution géologique de la Corse - Mémoires de la société géologique de France non daté précisément 1830 - été 1830 en Corse

Ingénieur des Mines, Jean Reynaud n'est pas géographe. M.C Robic a mis en valeur ⁶⁶ l'élaboration par ce polytechnicien de la théorie des lieux centraux, cent ans avant Christaller ⁶⁷... Il est une référence pour la connaissance de la Corse puisque cité à plusieurs reprises dans les éditions postérieures de la *Géographie Universelle* de Malte-Brun à propos des chaînes montagneuses et de la forme des côtes dans une perspective géopolitique : « le golfe de Saint-Florent est la correspondance naturelle de notre belle rade de Toulon ». Il a en effet parcouru la Corse au cours de l'été 1830 et rédigé un *Mémoire sur la Constitution géologique de la Corse* publié par la Société Géologique de France et en tant qu'ingénieur des Mines est le continuateur des géologues de la fin du XVIII^e siècle.

Il a également rédigé l'article Corse de l'*Encyclopédie Nouvelle* présentant l'importance maritime de cette île de la Méditerranée, la mieux placée car la plus septentrionale.

Le terme clef de sa géographie physique est celui de « système », les montagnes étant agencées selon un système logique et hiérarchisé, offrant ainsi aux hommes des avantages géopolitiques essentiellement maritimes qui intéressent particulièrement l'ingénieur sensible aux formidables mutations des transports et à leurs conséquences. Reynaud compare Corse et Sardaigne et explique par la structure géologique les différences entre ces deux îles pourtant si proches : « l'une est âpre, montagneuse, pauvre et indépendante; l'autre riche, fertile, et abondamment peuplée de laboureurs ».

Reynaud marque la fin de l'utopie « physiocratique », évoquant « les vaines espérances d'indigotiers, de cafeyers, de cannes à sucre ».

Enfin son état actuel de la Corse est particulièrement révélateur d'une représentation de la Corse : « italienne de naissance, française d'adoption, indépendante elle se rappellera que c'est la France qui l'arracha au malheur... »

Reynaud a une double culture de polytechnicien saint-simonien, ingénieur des Mines et de philosophe mystique ⁶⁸.

M.C. Robic évoque aux alentours des années 1820-1840 nombre de représentations spatiales nouvelles

« qui contribuent à penser moins des lieux singuliers que des espaces d'intervention unifiés par la raison et la technique » ⁶⁹. Ainsi Jean Reynaud élabore une théorie du système géographique des villes permise par la représentation rationnelle de l'espace national développée à la Révolution ⁷⁰ qui sera ignorée par les géographes français de la fin du XIX^e siècle, hermétiques à ce géométrisme.

Les notions de réseaux sont ainsi avancées, avec l'ambition totalisante d'une harmonisation d'ensemble à un moment où le monde s'unifie et se rétracte sous l'effet d'une forte atténuation des contraintes de l'étendue. La géographie de Reynaud est ainsi « une géographie politique qui participe d'un ensemble de discours nouveaux, mêlant utopie, critique, rationalité et visant à promouvoir une organisation unitaire de la nation par la gestion de son territoire et par l'intégration du local au global » ⁷¹. L'analogie biologique du réseau nous rappelle Michelet et dans son caractère total nous situe bien dans la pensée romantique.

L'*Encyclopédie Nouvelle*, nommée d'abord *Encyclopédie pittoresque à deux sous* est réalisée de 1833 à 1843, non achevée, et est le résultat de la collaboration de Pierre Leroux (1797-1871) et de Jean Reynaud. Selon les termes de Leroux « notre encyclopédie n'est pas de sa nature, consacrée à la polémique. Nous cherchons plutôt qu'à renverser, persuadés qu'une vérité solidement établie suffit pour faire crouler à la longue une multitude d'erreurs ». Pierre Leroux et Jean Reynaud reprennent à leur compte l'ambition de Saint-Simon dans son *Esquisse d'une nouvelle Encyclopédie* ⁷² démontrant la nécessité d'une nouvelle synthèse de toute la connaissance humaine. On note une critique de l'*Encyclopédie Nouvelle* dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse. Si on lui reconnaît un caractère sérieux et original, on préfère conseiller au lecteur une certaine réserve « car ce n'est pas là que le Grand Dictionnaire Laroussé reconnaît ses ancêtres ». Il s'agit bien d'une critique positiviste qui croit pouvoir scientifiquement définir la vérité contre une « encyclopédie qui présente les divers caractères du saint-simonisme; religiosité et mysticisme, tendance à l'organisation et non à l'affranchissement, doctrine de la nécessité et du déterminisme en histoire, négation du libéralisme politique et économique... ».

Pierre Leroux, inventeur du mot Socialisme ⁷³, figure oubliée, mais partiellement redécouverte aujourd'hui en raison de l'actualité de sa pensée,

entendait se démarquer aussi bien de l'individualisme libéral exaltant la liberté au détriment de l'égalité, que des communismes niveleurs, qui, au nom de l'égalité écrasent la liberté. Son projet global de société est celui de l'institution d'une démocratie ne sombrant pas dans l'autoritarisme et où l'égalité n'existe que dans la différence.

La collaboration entre Leroux et Reynaud dure de 1836 à 1841 mais en raison d'un désaccord entre les deux hommes laissera l'Encyclopédie inachevée. En effet le grand besoin de synthèse qu'ils ressentent à la suite de Saint-Simon n'est pas assouvi par une entreprise tendant à la monographie. Reynaud et Leroux ont une pensée profondément religieuse et métaphysique⁷⁴. Reynaud publie ainsi une *Philosophie religieuse, terre et ciel* en 1854. C'est d'ailleurs à partir de ce thème que prend naissance la brouille entre les deux hommes. Après la mort, J. Reynaud fait en effet revenir l'homme dans les étoiles, au Ciel, et non pas sur terre à la différence de Leroux qui place le Paradis sur terre. Charles Duveyrier, dans une lettre à Enfantin raconte comment lors d'un dîner Leroux «après maints verres de champagne» aurait crié à Reynaud : «À bas les étoiles! Je m'en moque pas mal de vos étoiles! Enfoncées les étoiles! C'est de la Terre qu'il me faut»⁷⁵. Pour Reynaud en effet «la métépsychose interstellaire» génère des inégalités entre les hommes en fonction de la qualité de leur

vie antérieure que Leroux réfute. Pour lui «pas de faux ciels chrétiens ou athées, c'est sur terre que l'homme renaît», tandis que Reynaud fait de la Terre «le purgatoire, lieu d'expiation et d'épreuves pour les hommes». Pour Reynaud la vie humaine n'est «qu'une des mille et une stations où l'âme humaine s'abaisse ou s'élève et en raison de sa bonne ou de sa mauvaise direction, est soumise à des épreuves nouvelles dans des mondes plus parfaits»⁷⁶.

Dans sa correspondance avec George Sand⁷⁷ Leroux évoque en juin 1838 son amitié pour Reynaud qui vient de perdre sa femme en couches et son fils nouveau-né : «il a été vraiment beau et fort dans cette rude atteinte. La croyance fondée sur la raison qui nous éclaire est bonne à quelque chose. J'étais sûr de lui et je n'ai pas été trompé».

Le lien entre les diverses facettes de l'intellectuel J. Reynaud, se comprend à travers sa philosophie d'inspiration saint-simonienne où se mêlent réalisme et mysticisme La loi de la gravitation doit ainsi être interprétée dans tout son sens en en déduisant aussi bien les phénomènes moraux que les phénomènes physiques., permettant ainsi d'expliquer l'industrialisme progressiste et le message néo-chrétien qu'il contient.

Au-delà du seul regard scientifique du géologue-géographe c'est donc un véritable système de pensée qu'il faut évoquer...

NOTES

1 - Gusdorf G., *Naissance de la conscience romantique au siècle des Lumières*, tome VII. Payot, Paris 1976.

2 - Gusdorf G., *ibidem*.

3 - Claval P., "Les grandes coupures de l'histoire de la géographie", revue *Hérodote*, mai-juillet 1982.

4 - Rouché M., *Introduction, traductions et notes de Herder, Une autre philosophie de l'histoire*. Aubier, Paris, 1964.

5 - Berlin I., *Vico and Herder two studies in the History of Ideas*. Hogarth Press, Londres, 1976, 228 p.

6 - Petitier P., *La géographie de Michelet*. L'Harmattan, 1997, page 34.

7 - Claval P., op. cité, page 140.

8 - Gusdorf G., *Le savoir romantique de la nature, tome XII - Les sciences humaines et la pensée occidentale*. Payot, Paris, 1985.

9 - Gusdorf G., *ibidem*, troisième partie *Michelet et la biologie romantique*, page 275; voir en particulier ses œuvres de biologie lyrique, "l'Oiseau", "l'Insecte", "la Mer", "la Montagne".

10 - Gusdorf G., *ibidem*, page 280.

11 - Robic M.C., "La Terre, observatoire et demeure des hommes", in *Le XIX^e siècle*, op. cité page 127.

12 - Robic M.C., *ibidem*.

13 - Broc N., "La pensée géographique en France au XIX^e siècle : continuité ou rupture?" *Revue géographique des Pyrénées*, tome 47, fasc. 3, p. 225-247. Toulouse, 1976.

14 - Balbi, *Abrégé de géographie*, 1838, p. VIII, cité par Broc.

15 - Letronne, *Cours de géographie*, 1828 cité par Broc, p. 227.

16 - Malte-Brun, *Mélanges scientifiques et littéraires 1*, page 119, cité par Broc page 228.

17 - Balbi, op. cité, page III, cité par Broc page 228.

18 - Cortembert E., "Place de la géographie dans la classification des connaissances humaines", in *Deux siècles de géographie française*, choix de textes, CTHS 1984, pages 36-40, article traité par Numa Broc.

19 - Jeoffroy-Faggianelli P., op. cité, deuxième partie page 104.

20 - *De Buonaparte et des Bourbons*, édité en avril 1814.

- 21 - Jeoffroy-Faggianelli, *ibidem*, page 106.
- 22 - Etori F., compte-rendu de Jeoffroy-Faggianelli dans la revue *Études corses*, n° 14, 1980.
- 23 - Pomponi F., Introduction de *La Corse de Vêrard*, éditions A. Piazzola. Ajaccio 1999.
- 24 - Perrot J.-C., *L'Âge d'or de la Statistique régionale française (an V-1804)*. Paris, Société des études robespierristes, 1977.
- 25 - Robiquet F., *Recherches statistiques sur la Corse*, Rennes, 1835.
- 26 - Pomponi F., op. cité in Vêrard page XII.
- 27 - Bourguet M.-N., *Déchiffrer la France*. Paris, édition des Archives contemporaines 1989, cité par Pomponi *ibidem*.
- 28 - Pomponi F., *ibidem*, page XV.
- 29 - Pomponi F., *ibidem*, page XVII.
- 30 - Vêrard, *ibidem*, page 108-109, volume 4.
- 31 - Vêrard, op. cité, *Précis statistique*, tome III, page 257.
- 32 - *Ibidem*, page 257.
- 33 - Ravis-Giordani G., "Quand les préfets se faisaient ethnographes : le Questionnaire de l'an X en Corse". *Bulletin de l'ADECEM*, Centre d'Études Corses, Aix-en-Provence.
- 34 - *Mémorial des Corses*, 3, sous la direction de F. Pomponi. "Miot et Morand super préfets", par P. Santini, page 33.
- 35 - *Ibidem*, page 41.
- 36 - Vêrard, op. cité, page 38, tome II.
- 37 - Bergès L., "Insoumission et désertion en Corse sous l'Empire", revue *Études corses*, n° 30-31, 1988.
- 38 - *Ibidem*, page 317.
- 39 - Albitreccia A., *La formation du département de la Corse*. J. Gibert, Paris, 1942.
- 40 - Ozouf-Marignier M.V., *La formation des départements. La représentation du territoire français à la fin du XVIII^e siècle*. Éditions de l'EHESS, Paris, 1992.
- 41 - Giraud-Soulavie, *Histoire Naturelle de la France Méridionale*, cité par Ozouf-Marignier, op. cité page 54.
- 42 - Réalier-Dumas, *Mémoire sur la Corse*. Paris, Plancher, 1819, republié chez Lacour, Nîmes, 2000.
- 43 - Jeoffroy-Faggianelli, op. cité, page 127.
- 44 - Jeoffroy-Faggianelli, page 128.
- 45 - Cité par Jeoffroy-Faggianelli, page 139.
- 46 - Cité dans *La revue de la Corse*, n° 26, mars-avril 1924, page 45.
- 47 - Jeoffroy-Faggianelli, page 141.
- 48 - Pinchemel G., article "Conrad Malte-Brun" in *Deux siècles de géographie française*. CTHS, Paris, 1984.
- 49 - Broc N., "Un bicentenaire, Malte-Brun (1775-1975)", *Annales de Géographie*, LXXXIV, 466, 1975, pages 714-720.
- 50 - Lejeune D., *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIX^e siècle*.
- 51 - Lejeune D., op. cité, 1821-1864, Une société de notables romantiques?
- 52 - Broc N., *La pensée géographique en France*, op. cité, III- Le problème du découpage régional.
- 53 - Larenaudière, "Éloge de Malte-Brun", *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1827, pages 320-331, cité par N. Broc.
- 54 - Malte-Brun, *Géographie Universelle*, III page 1.
- 55 - Broc N., "Un bicentenaire : Malte-Brun (1775-1975)", *Annales de Géographie*, 1975, 84, pages 714-720.
- 56 - Chartier R., *Science sociale et découpage régional*. Actes de la recherche en sciences sociales, nov. 1980, page 29.
- 57 - Claval P., *Les grandes coupures de l'histoire de la géographie...* op. cité, page 145.
- 58 - Giblin B., "Élisée Reclus (1830-1906)", *Geographers-bibliographical studies*, vol. 3, 1979, pages 125-132.
- 59 - Lejeune D., *Les sociétés de géographie en France*, op. cité.
- 60 - Nicolas G., article "Reclus" in *Deux siècles de géographie française*, op. cité, page 52.
- 61 - Michelet Jules, *Tableau de la France*, Œuvres complètes, société les Belles Lettres, Paris, 1934.
- 62 - Petitier P., *La géographie de Michelet - territoire et modèles naturels dans les premières œuvres de Michelet*. Histoire des Sciences Humaines, L'Harmattan, Paris, 1997.
- 63 - Petitier P., *ibidem*, page 10.
- 64 - Petitier P., *ibidem*, page 262.
- 65 - Petitier P., *ibidem*, page 41.
- 66 - Robic M.C., "Jean Reynaud" in *Deux siècles de géographie française*, op. cité, pages 29-35.
- 67 - Robic M.C., "Cent ans avant Christaller...", *L'espace géographique*, 1982, pages 5-12.
- 68 - Griffiths D.A., *Jean Reynaud encyclopédiste de l'époque romantique d'après sa correspondance inédite*. Paris, Marcel Rivière, 1965.
- 69 - Robic M.C., *La terre observatoire et demeure des hommes*, op. cité, page 121.
- 70 - Ozouf-Marignier M.V., *La formation des départements. La représentation du territoire français à la fin du XVIII^e siècle*. Éditions de l'EHESS, Paris, 1992.
- 71 - Robic M.C., in *Deux siècles de géographie française*, op. cité.
- 72 - Lacassagne J.-P., *Histoire d'une amitié, Pierre Leroux et George Sand*. Klincksieck, Paris, 1973, page 29.
- 73 - Le Bras-Chopard A., *De l'égalité dans la différence. Le socialisme de Pierre Leroux*. Presses de la FNSciences Politiques, Paris, 1986.
- 74 - Griffiths D.A., *Jean Reynaud, encyclopédiste de l'époque romantique, d'après sa correspondance inédite*. M. Rivière éd., Paris, 1965.
- 75 - Le Bras-Chopard, op. cité, pages 136-139.
- 76 - Cité par Delécluze, *Souvenirs de soixante années*, Paris, M. Levy, 1862.
- 77 - Lacassagne J.-P., *Histoire d'une amitié Pierre Leroux et George Sand*. Klincksieck, Paris, 1973, pages 102-103.

Vérard - La Corse. Précis statistique

Les troubles qui ont agité l'île de Corse, ses malheurs, le grand caractère que ses habitants ont montré pendant le cours d'une longue persécution ont dû fixer l'attention du lecteur.

Lorsque la France reprit ses anciens droits sur cette île, en la réunissant à son Empire, on crut qu'elle allait reprendre son ancienne splendeur, par l'empressement que mit le gouvernement à accueillir tous les projets qui lui furent présentés pour l'amélioration de cette nouvelle possession; mais l'état de langueur où se trouvaient alors les finances ne permit pas de réaliser les brillantes théories qui furent créées pour mettre en valeur les richesses incultes que renferme ce pays.

L'ancien gouvernement fit cependant des sacrifices pour la Corse, mais toujours isolément et à de longs intervalles. Ce n'était que quelques gouttes d'eau répandues sur une terre embrasée et dévorante. La révolution plongea l'île dans toutes sortes de troubles et il ne reste plus que le souvenir de ce qui avait été fait avant cette époque.

Une opinion désavantageuse sur le climat de la Corse et sur le caractère de ses habitants, en éloigna toujours les entrepreneurs industriels qui, en s'enrichissant eux mêmes, auraient puissamment contribué à changer sa situation.

Elle est donc aujourd'hui ce qu'elle était alors, c'est-à-dire pauvre, inculte. L'agriculture n'y a point été perfectionnée, les arts les plus simples y sont ignorés; faute de commerce il n'y a que peu de navigation. La population y est très faible en proportion de ce qu'elle devrait être relativement à l'étendue et à la fertilité de son territoire; non seulement cette île n'a que peu de productions à exporter, mais on est obligé d'y importer quelquefois les denrées les plus indispensables pour la subsistance des habitants.

Toutes les vues adoptées jusqu'à présent pour l'amélioration de la Corse ont été rétrécies. Ce n'est qu'en embrassant un plan vaste que l'on doit espérer des succès certains. Il faut, pour ainsi dire, déblayer cette terre pour laquelle la nature s'est montrée si prodigue.

Ses montagnes couvertes d'antiques forêts offrent aux arsenaux impériaux des ressources infinies; ses nombreux coteaux, s'ils étaient cultivés, produiraient les vins les plus délicieux; ses plaines, arrosées par une multitude de ruisseaux, sont d'une fécondité qui tient du prodige; elles cesseront d'être malsaines au moyen de quelques travaux faits avec discernement. La végétation y est partout hâtive; ses campagnes, ses côtes abondent en toute espèce

de gibiers et poissons; la douceur du climat permet d'y cultiver beaucoup de productions que la France ne retire que de l'étranger, et qui sont devenues d'une nécessité absolue pour alimenter un grand nombre de manufactures. Enfin, on ose assurer que la Corse peut devenir une des parties les plus florissantes de l' Empire, puisqu'elle renferme dans son sein les productions du nord et du midi de l'Europe.

Il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeler de ce qu'elle était sous la domination romaine, et d'observer que l'état fâcheux où elle se trouve ne provient que de ses longs malheurs. Mais c'est en connaissant bien son sol, ses productions naturelles ainsi que celles de l'industrie que l'on pourra vraiment juger de ce qu'elle a pu être, de ce qu'elle est actuellement. Et c'est en indiquant les améliorations proposées jusqu'à présent, que l'on aura une idée parfaite de ce qu'elle pourrait devenir.

On va donc réunir ce que divers écrivains ont dit de plus impartial et de plus intéressant à cet égard, ainsi que relativement au caractère, mœurs et usages d'une nation, sur laquelle les opinions sont si partagées.

C'est par conséquent le résumé des idées les plus justes et des projets les plus vraisemblables publiés jusqu'à ce jour qui composera le précis de la Statistique que l'on va lire, lequel résumé, joint à ce que l'on a vu dans les parties précédentes de cet ouvrage, devra former l'histoire de la Corse que nous n'avons encore que très imparfaite.

Plaines de Mariana et d'Aléria

Les plaines et tous les vallons de la Corse sont naturellement très fertiles, mais insalubres et inhabités; de là, le peu de culture des terres et la misère des habitants. Placés trop loin de leurs richesses, ils ne peuvent, ou ils ne savent en tirer parti. Cette insalubrité existe réellement. Mais n'est-elle point exagérée? N'a-t-elle pas différentes causes dont plusieurs sont susceptibles de remèdes?

Dans les vallons très serrés, elle a pour principe le rapprochement des hautes montagnes dont la réverbération augmente l'action du soleil et qui, ne permettant pas aux vapeurs de s'élever, les retient dans un état de stagnation très funeste à la santé; car, dès que le soleil a disparu, elles se condensent et font éprouver pendant la nuit, un froid piquant, même au milieu des chaleurs de l'été. Peut-être est-il impossible de vaincre de pareils obstacles. Mais heureusement ces sites sont rares et n'occupent jamais beaucoup de terrain.

Il y a d'autres vallons plus larges où l'air circule librement et où l'on voit encore les ruines d'anciens villages. Cependant ils ne sont pas moins décriés que les autres et les Corses attribuent à l'éloignement de leurs habitations et aux travaux qu'ils sont obligés d'y faire, toutes les maladies dont ils sont atteints. Peut-être même ces plaintes sont-elles fondées. Le cultivateur demeurant ordinairement sur les hauteurs est obligé de faire un très long trajet pour atteindre son champ et pour retourner à son habitation. Il faudrait donc changer cette situation et attirer l'habitant dans la plaine.

Vers le commencement du seizième siècle, la population de l'île s'élevait environ à cinq cent mille âmes, ce qui fait à peu près le triple de celle qui existe aujourd'hui; elle pourrait se renouveler facilement et peut-être même se doubler si on parvenait à fertiliser cette plaine.

Quand on nomme la plaine, en général, on entend en Corse, cette partie de terrain située entre la mer et les montagnes qui s'étend depuis Bastia jusqu'à Portovecchio, c'est-à-dire dans un espace de près de 30 lieues de longueur sur deux ou trois de largeur (15 myriamètres. sur environ 15 km) Elle occupe presque toute la côte orientale de l'île. C'en est la partie la plus fertile et il y a peu de provinces en Europe qui jouissent d'un sol plus heureux. L'hiver y est à peine sensible et les chaleurs de l'été, tempérées par les vents de mer, y seraient très supportables. La terre y est susceptible de toutes les productions de la France, de l'Italie; il y a même des endroits où la chaleur augmentée par des causes locales pourrait produire quantité d'arbustes et plantes qui n'appar-

Position, dimension de l'île et nature de son sol

tiennent qu'aux climats les plus chauds. D'ailleurs, le pays est abondant en gibier, en poissons et promet par sa fertilité, non seulement au delà des besoins, mais tous les délices de la vie.

Il paraît que cette plaine fut à peu près la seule partie occupée par les Romains, si l'on excepte quelques places situées sur la partie occidentale. Quant au reste de l'île, ils se bornaient à contenir les habitants dans leurs montagnes en leur imposant un tribut.

Dans cette plaine, se trouvaient alors deux villes, Mariana et Aléria. Ces deux villes considérables, dont il sera question à l'article Antiquités du présent ouvrage, supposent nécessairement une multitude de villages dispersés alentour d'elles. Cette plaine était donc saine alors et n'a cessé de l'être que depuis qu'elle a été abandonnée par la crainte des Sarrasins et les fréquents ravages de la guerre. On conjecture que cet événement arriva dans le XI^e ou XII^e siècle car on n'a point de monument certain pour en constater la date.

La mer alors n'étant plus contenue par le travail des hommes, a pu franchir impunément ses limites. Les désastres causés par une tempête en auront préparé de plus grands pour la suivante et, entassés pendant une longue suite de siècles, ils auront à la fin métamorphosé le terrain et c'est ainsi que se sont formés vraisemblablement les étangs qu'on trouve le long de cette plage.

La plaine de Mariana s'élève et s'allonge constamment par les atterrissements du Golo; il est vraisemblable que l'embouchure de cette rivière n'était pas éloignée de la ville, lors de sa fondation et qu'elle lui servait de port, ayant assez de profondeur d'eau pour recevoir les vaisseaux d'alors. (A la fin de l'été 1775, on a calculé qu'il passait, sous le pont du Golo, 15 toises cubes d'eau en une minute).

Les atterrissements y ont, par succession de temps, fait une sorte de cap; le vent de sud-est ou sirocco qui domine sur la côte orientale de la Corse, repliant ce cap vers Biguglia a insensiblement formé la barre de sable appelée Pineto qui enceint la portion de mer connue d'abord sous le nom de l'étang de Chiurlino et ensuite sous celui de Biguglia.

Cette barre se rétrécit à mesure qu'elle s'éloigne de la cause qui l'a produit; il est vraisemblable que ce n'a été qu'à l'époque où elle a intercepté toute communication entre l'étang et la mer, que la ville de Mariana, se trouvant environnée de marécages, est devenue malsaine et inhabitable.

Cet étang, situé entre Bastia et l'emplacement de la ville ruinée de Mariana, est alimenté par quelques petits ruisseaux et par la mer elle-même qui s'y introduit par deux ouvertures qu'elle s'est formée et dont les eaux, toujours dans un état de stagnation, corrompent l'air. Pour remédier aux effets funestes qu'ils produisent, les directeurs du Terrier de la Corse ont dépensé des sommes considérables dans les premières années que cette île appartenait à la France. L'on a depuis présenté plusieurs projets à cet égard; mais, de l'avis des personnes de l'art, le torrent du Golo tout entier, dérivé de son cours actuel, pris à un point très élevé au-dessus des bords de l'étang et dirigé par une pente

La Corse

très rapide, est seul capable de rompre les digues qui obstruent l'écoulement des eaux de l'étang dans la mer. Cette dépense est effrayante et s'élèverait à plus de trois cent mille francs. Mais ces travaux qui auraient pour but de renouveler continuellement les eaux de l'étang, produiraient le double avantage de dessécher les marais entretenus par les débordements de ce torrent qui se jetterait alors en entier dans le Biguglia; avantage que n'avaient pu obtenir les directeurs du Terrier qui s'étaient bornés à n'en détourner qu'une partie.

Le territoire de Mariana régénéré, on y trouvera tout ce que l'on peut désirer; beaucoup de grains, de vins, d'huiles, de soies puisque le mûrier s'y plaît, de chanvres, de bestiaux, de troupeaux et une rivière principale pour établir des usines de toutes espèces, laquelle est navigable depuis le canton de la Canonica, jusqu'à la mer, c'est-à-dire pendant environ 7 km et l'on observe que l'embouchure de cette rivière est libre en toutes saisons.

La plaine d'Aleria, si étendue et si fertile, abandonnée à la nature, ne contient pas aujourd'hui une seule habitation. Les propriétaires des terrains n'en cultivent pas la cinquantième partie. Cette culture, d'ailleurs éloignée de plusieurs lieues de la demeure des possesseurs, rapporte peu et ce sol, le plus riche de l'île, n'est presque d'aucune utilité. Les cultivateurs des environs y descendent pour ensemercer leurs terres et n'y retournent qu'à l'époque des récoltes. C'est le temps où l'on gagne des maladies, elles sont cruelles et si l'on en échappe, ce n'est souvent que pour traîner l'existence la plus malheureuse.

Ces maladies sont des fièvres qui durent tout l'hiver; elles finissent par des obstructions, des langueurs et souvent par la mort. Les hommes les plus robustes succombent comme les autres, on y voit peu de vieillards.

Le mauvais air semble cependant avoir moins d'influence sur les bestiaux que sur les hommes.

Enfin, l'insalubrité est telle, en effet, depuis le commencement de juin jusqu'à la fin d'octobre, qu'il est dangereux d'y voyager, même pendant le jour et qu'il en a quelquefois coûté la vie à ceux qui ont été forcés d'y passer une nuit. Le seul remède contre l'intempérie est d'allumer autour de soi un grand feu. Mais il n'est pas toujours efficace. Dans les autres saisons et surtout en hiver, on peut habiter la plaine impunément. Il n'est point de pays qui jouisse d'une température plus agréable et plus douce. Plusieurs étangs situés le long de la mer et dont la position est la même que celle de l'étang de Biguglia, quelques autres plus petits et placés dans l'intérieur de la plaine, les débordements de plusieurs ruisseaux et torrents qui, à leur embouchure, sont arrêtés par des barrages et des masses qu'on rencontre à chaque pas sont, comme dans les autres plaines de la Corse, les causes constantes qui produisent le mauvais air. Comblers les marais ou procurer aux eaux fétides dont ils sont couverts un écoulement déterminé, ce serait assainir l'air dans les contrées qui renferment ces fléaux dépopulateurs que des efforts particuliers ne peuvent vaincre, car il n'y a qu'une opération générale qui puisse y remédier, et rendre

Position, dimension de l'île et nature de son sol

à cette partie de l'île, cette salubrité qui, du temps des Carthaginois et des Romains, faisait regarder la Corse comme une possession des plus nécessaires à la puissance de ces deux nations. Aussi ne cessèrent-elles de se la disputer jusqu'à ce que Rome l'emportât à la fin sur Carthage et asservit cette île, sans retour, dans le même temps qu'elle détruisit cette république, sa rivale.

Au surplus, cette plaine est dans le cas de tous les terrains nouveaux dont on ne peut tirer parti qu'en forçant quelques obstacles. Il y a même cette différence en sa faveur, qu'ayant été autrefois florissante et peuplée, ce ne serait point ici un essai incertain, comme on en a souvent tenté dans d'autres contrées. Mais on peut se flatter, raisonnablement, qu'avec des soins et de la dépense, il est possible de lui rendre son ancienne fécondité.

Dans nos colonies d'Amérique, où la chaleur est beaucoup plus considérable, on a trouvé d'abord presque toutes les plaines et les bords de la mer noyés en partie sous des eaux stagnantes que le travail a fait disparaître et le pays est devenu salubre. Les mêmes causes produiraient en Corse au moins les mêmes effets puisque les obstacles y sont moindres. Une population nombreuse serait le premier produit du défrichement d'une surface de près de trente lieues (15 myria.) d'étendue; l'activité qu'elle répandrait dans toute l'île, le commerce qu'elle appellerait par ses efforts, sont des avantages réels qui méritent l'attention du gouvernement.

Les Génois ont vu l'épreuve des dessèchements faits par la colonie des Grecs qu'ils ont reçus dans l'île au nombre de cent familles. Ces Grecs ont fort avancé la culture des plaines de la ville de Vico auprès de laquelle ils se sont établis, et ces lieux de défrichements sont devenus aussi sains que les meilleurs de la Corse⁽⁴⁾.

Du Cap della Chiappa qui forme l'entrée du golfe de Portovecchio du côté du sud, pour aller à Bonifacio, on rencontre quatre petites îles nommées Sibrigaglia au-dessous desquelles il y a les deux cales de Santa Giulia et de Portonuovo, puis le golfe de Santa Manza qui a près de trois milles (5 km) de profondeur et un mille et demi (2 km 1/2) de largeur à son entrée, et va en se rétrécissant vers le fond, dans lequel tombe une petite rivière dont l'eau est fort bonne et où les bâtiments qui mouillent dans ce port, peuvent faire aiguade. Le mouillage est fort bon pour toutes sortes de vaisseaux.

De ce golfe à Bonifacio, on compte neuf milles (1 myria. 1/2). Pour y venir, il faut passer au large des diverses îles qui font partie de celles qui sont dans les bouches et dont les principales sont l'île de Cavallo et Lavezzi. On trouve ensuite Bonifacio dont le cap Bianco forme l'entrée du port de cette ville.

Montagnes, lacs et rivières

Les sites des plaines servent peut-être mieux la volupté et la mollesse, mais c'est dans les hautes montagnes où se nourrissent la fierté et le courage; aussi les peuples des montagnes ont-ils toujours été les plus belliqueux.

Les Corses en sont la preuve, leur pays est hérissé de ces hautes montagnes dont la perspective varie continuellement les scènes et présente partout ces aspects pittoresques qui sont le charme des âmes sensibles.

Ces montagnes élancées perpendiculairement dans les airs n'offrent à la vue qu'un roc presque nu; cependant l'on voit quelques villages çà et là sur les hauteurs et toujours placés sur le rocher le plus isolé et le plus escarpé. Car, ainsi qu'on l'a dit précédemment, les guerres continuelles des habitants les ont forcés à choisir ces positions militaires pour leur commune défense.

On voit très rarement ces groupes de maisons, ces habitations éparses nommées sur le continent métairies, qui font partout ailleurs la richesse des campagnes et l'agrément de la perspective. On lit cependant, dans la statistique du département du Liamone, que l'on a souvent compté jusqu'à 350 huttes ou abris de pâtres sur la seule montagne de Coscione.

On va se permettre une digression pour faire connaître cette classe d'hommes en Corse.

Ces pâtres n'habitent jamais dans les maisons car dans ce pays les troupeaux ne sont point accoutumés à être resserrés dans des étables ou bergeries. En été, on les tient dans les montagnes où ils trouvent suffisamment à paître et lorsque la neige commence à y tomber, on les fait descendre dans les vallons, principalement dans les plaines et sur la pente des montagnes qui sont dans le voisinage de la mer où il n'y a pas de neige et où ils ont pareillement de quoi subsister. Les pasteurs construisent des baraques de branches d'arbres couvertes de paille où ils se retirent pour se reposer et faire leurs fromages qu'ils envoient en ville. Ils demeurent dans ces baraques avec leurs femmes et leurs enfants, n'ayant point d'autre domicile et étant quelquefois éloignés de plus de trente milles des villages où demeurent les maîtres de leurs troupeaux et où ils sont censés être établis, faisant nombre parmi les feux et les familles qui composent la paroisse. Ils peuvent être comparés à un peuple de nomades dispersés sur la surface de l'île. Les uns sont propriétaires de leurs troupeaux, les autres n'en sont que dépositaires, à la charge de tenir compte au maître de la moitié du profit; condition qui a, pour toute garantie, la conscience du berger.

Ils errent tantôt seuls, tantôt plusieurs ensemble. Ils construisent des cabanes, les abandonnent pour en construire d'autres. Ils sèment quelquefois

Position, dimension de l'île et nature de son sol

un peu de blé ou d'orge à l'endroit où ils se trouvent, mangent des châtaignes, du gibier et boivent du lait ou de l'eau. S'ils avaient des chefs, on pourrait les comparer aux Tartares ; mais chacun d'eux ne reconnaît, pour supérieur, que la coutume et sa volonté qui sont une même chose.

Dans les forêts résineuses, il n'y a pas d'herbage et chacun sait de quel prix sont, pour nos arsenaux de la marine, les bois résineux de Corse. Les pâtres, dans leurs promenades vagabondes, y nourrissent leurs troupeaux avec les rejets tendres des jeunes pins qui, n'ayant pas encore le degré d'amertume qu'ils prennent en grandissant, sont pour ces animaux une nourriture aussi attrayante qu'elle est funeste à l'intérêt public. Ce qui échappe à leur dent meurtrière, ils l'écrasent avec leurs pieds et leurs conducteurs, animés d'un esprit de dévastation, et toujours munis d'une hache qu'ils portent à la ceinture, coupent les jeunes soliveaux afin de leur procurer des rejets plus tendres pour l'année suivante.

Si le pâtre veut éclairer sa cabane, il attaque un arbre pour se procurer un morceau de bois résineux. S'il veut se chauffer, il met le feu au pied d'un mélèze. S'il a besoin d'un peu d'argent, il choisit entre les jeunes arbres, coupe les plus beaux et va les vendre ou à des gens qui ont à refaire un plancher ou à d'autres qui font trafic de cette marchandise avec des patrons de barque. Au temps de la sève, il dépouille les jeunes pins de leur écorce et la vend aux pêcheurs pour teindre leurs filets. Sa manière de fabriquer le goudron n'est pas moins destructive ; il fait des entailles à des arbres vivants et met le feu au pied pour accélérer l'écoulement de la résine. Enfin, il semble que ce soit un principe de droit commun, en Corse, que les bergers ne sont point répréhensibles pour les dégâts que font leurs bestiaux partout où le troupeau peut passer. Les propriétés des familles ne sont point à l'abri de cette coutume ; et les bergers ont même l'usage avoué de tout terrain emblavé qui n'est pas clos ou gardé à vue. Rien ne s'oppose donc à ce qu'ils portent la destruction dans les bois.

L'ancien gouvernement aurait dû fixer sa première attention sur des hommes si près de la simple nature et si loin de la saine morale. Mais il ne s'en occupa sérieusement qu'après qu'une accumulation de hasards lui eut fait soupçonner, au bout de plus de vingt ans, qu'ils étaient ennemis nés de toute police et les règlements qu'il fit étaient à peine en vigueur lorsque la révolution française en arrêta l'exécution. De nouvelles mesures seront sans doute prises pour les rétablir et pour que les forêts de la Corse soient conservées avec la même sévérité que celles du continent. Mais reprenons notre sujet.

Le Niolo surtout est un pays entouré de montagnes affreuses et presque inaccessibles, pays que les neiges séparent du commerce des hommes une partie de l'année ; pays dont les habitants sont presque tous pasteurs. Le creux d'un vieil arbre, une antique nature, une antre solitaire, une obscure caverne, voilà durant les nuits presque le seul abri de ces étrangers bergers. Des gâteaux de farine de châtaigne, des fromages de lait de chèvre sont leur nourriture ordinaire. L'eau du premier ruisseau qu'ils rencontrent les désaltère et

La Corse

cependant ce sont les plus beaux hommes de l'île qui mènent cette vie qui effraye la noblesse.

L'extrême misère du Niolo et l'agreste rusticité de ses habitants auraient dû en interdire l'entrée et en défendre même l'approche aux hommes, si quelque obstacle pouvait arrêter l'ambition.

Cependant, dans le seizième siècle, ce canton fut la victime de la barbarie d'un commissaire génois, irrité de l'asile et de l'appui que ces habitants avaient accordé au fameux Renuccio della Rocca; contraints à tout quitter, maisons, propriétés, patrie même, ils errèrent longtemps, les uns en Sardaigne, les autres sur les plages de l'Etrurie et de la Romagne, et ce ne fut qu'après un long exil qu'ils obtinrent la permission de rentrer dans leurs horribles rochers et de repeupler ce canton : *tantus amor patriae !*

Ces peuples étaient déjà connus du temps de Ptolémée sous le nom de Lienini. Leur principale occupation est à faire de la toile et de cette grosse étoffe que les Français nomment par ironie nankin corse.

Certains observateurs ont cru reconnaître quelques usages arabes dans ceux qu'ils ont vu pratiquer parmi les Niolins. Malgré la rudesse de leurs mœurs on retrouve, parmi leurs femmes surtout, quelques vestiges de l'ancienne manière de se vêtir des Sarrasins. Les traces de la conquête de la Corse, pour ces peuples, n'y sont pas entièrement effacées et le langage grossier des Niolins qui ont mêlé quelques mots arabes à l'italien le plus corrompu en rappelle encore la mémoire.

Les montagnes de Fiumorbo, quoique fort élevées, ne le sont pas autant que celles du Niolo, mais elles sont beaucoup moins stériles que celles-ci, de sorte que ses habitants n'étant pas obligés, ainsi que les Niolins, de se répandre au loin pour faire vivre leurs troupeaux et le site leur procurant une existence qu'ils ne sont pas forcés de chercher ailleurs, ont conservé cet esprit d'indépendance qui régnait autrefois dans l'île.

Ces montagnards, plus voisins de la mer que ne le sont ceux du Niolo, sont par conséquent à portée de communiquer facilement avec la Sardaigne et avec les émissaires que les Anglais leur envoient souvent; c'est donc à leur position plutôt qu'à leur caractère qu'on doit attribuer cette insubordination qu'ils manifestent de temps en temps, et que le gouvernement est quelquefois contraint de réprimer par la force.

Beaucoup de ces montagnes ont servi anciennement d'asile aux plus puissantes familles de cette île pendant les troubles civils. On est affligé et surpris à la fois en contemplant la position et les ruines des anciens châteaux qu'on rencontre sur ces montagnes, en songeant à la grande difficulté de construire de pareils forts dans des sites si sauvages, si impraticables et à tous les désagréments attachés à un séjour aussi horrible; mais la nécessité surmonte tous les obstacles et la crainte est toujours industrieuse dans ses précautions.

M. de Dolomieu ne doute pas que les montagnes de la Corse ne soient primitives; malgré des recherches non moins exactes que réitérées, il n'a pas été possible, jusqu'à ce jour, de découvrir sur les hautes montagnes ni testacées

Position, dimension de l'île et nature de son sol

ni le moindre vestige de toute autre production marine. Ce fait doit paraître assez extraordinaire aux géologues et leur suggérer de nouvelles conjectures sur la formation de ces énormes masses de granit.

Sans s'arrêter à décrire particulièrement toutes les montagnes dont l'île est formée, on se bornera à nommer les plus remarquables qui sont le Cinto, le Monte d'Oro; le Monte Rotondo leur dispute le mérite de la hauteur. Du sommet de ces montagnes, la vue plane sur toute la Corse, la Sardaigne, l'Elbe, Capraia, Monte Cristo et l'on aperçoit l'Italie, les Alpes et la France continentale⁽¹⁾.

En 1783, M. Barral mesura le Monte Rotondo et trouva qu'il avait 1549 toises de hauteur au-dessus du niveau de la mer; cet ingénieur assure qu'elle a été encore plus haute et qu'on peut le présumer d'après les quartiers de pierres qui se sont accumulés sur son sommet, lesquels attestent aussi son ancienneté. La hauteur du Monte d'Oro est de 1361 toises. Celle du Monte Cinto n'est point encore déterminée.

L'histoire et la tradition ne font point mention d'aucun tremblement de terre en Corse.

Asco, dans le canton de Caccia, Calasima dans celui du Niolo et Renno près Vico sont les trois communes, dit-on, les plus élevées de l'île.

Dans la montagne, faisant partie de la chaîne nommée Gradaccio, se trouvent le lac de Nino et celui de Creno assez proches l'un de l'autre. C'est dans ces deux lacs que les trois principales rivières de la Corse prennent leurs sources; le Golo, le Liamone et le Tavignano; au moins, c'est l'opinion générale. Il est incontestable que la dernière tire ses eaux du lac de Nino; quant aux deux premières, les géographes et les historiens qui ont écrit sur la Corse ne sont nullement d'accord sur l'endroit précis de leur origine. Les uns soutiennent qu'il faut la chercher dans le Nino, les autres pensent que c'est en partie du Nino et en partie de Creno qu'elles découlent, ce dernier lac n'étant situé qu'à un quart de myriamètre du premier. Ce problème a été résolu au moyen d'une inspection locale qui fut faite avec exactitude en 1806, par deux personnes très instruites, dont voici la substance dans leur rapport*.

C'est à deux différentes sources que le Golo doit son origine. La première de ces sources jaillit près du lac de Nino, et l'autre sourd au pied du mont Pertusato dans la vallée du Tula.

Ces deux branches se réunissent avant que d'être parvenues au vallon de Niolo et la rivière qui se forme de leur confluent commence à prendre le nom de Golo ou Volo, comme plusieurs la nomment à cause de la grande vélocité de son cours. Elle traverse le canton de Niolo en le coupant en deux parties égales, reçoit deux autres torrents, roule ses eaux à travers la partie de la Corse qui portait son nom lorsque cette île était divisée en deux départements, et va se

* MM. Pinelli et Dupeyrat. Le premier est aujourd'hui secrétaire général de la préfecture et le second, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées du département de la Corse.

La Corse

jeter dans la mer près des ruines de Mariana, après avoir réuni beaucoup de ruisseaux.

La source du Liamone ne sort ni du lac Creno, ni de celui de Nino, mais d'une montagne de la commune de Guagno, tout près de la bouche de Renoso. Dans cette même montagne et dans la partie opposée à celle qui donne naissance au Liamone, on voit la source de la Restonica qui passe près de Corte.

On ne saurait cependant nier que les écoulements des deux lacs précités ne se mêlent et ne se perdent pas dans le Liamone ; mais cette réunion n'a lieu qu'en deux points différents et lorsque cette rivière est déjà grossie de ses seules eaux primitives elle va enfin les confondre avec celles de la mer vers le S.O. au-dessous de la commune de Coggia.

Le Liamone est appelé par Ptolémée Circidius, et ce géographe nomme le Golo Tuola, vraisemblablement du nom de la vallée de Tula dans laquelle coule la principale branche de ce fleuve.

Il est question dans quelques écrits de la possibilité de rendre ces rivières navigables et ce n'est pas la seule sottise qu'on ait dite à l'égard de ce pays.

Plusieurs rapports faits au gouvernement prouvent que la navigation intérieure de la Corse est nulle, et que même, par l'exécution de tous les travaux imaginables, on ne parviendra jamais à rendre navigables dans ce pays-ci les fleuves ou rivières ainsi nommés mal à propos. En effet, il n'y existe que des torrents qui prennent leurs sources au sommet des montagnes dont les chaînes se suivent jusqu'à la mer. Les lits de ces torrents parcourent les pieds de ces montagnes suivant les pentes naturelles du terrain partout très inégal ; ils présentent, à chaque pas, des cataractes extraordinaires et rencontrent des rochers isolés d'une hauteur et d'une base énormes.

Mais telle est la position de ces fleuves qu'ils pourraient fournir plusieurs canaux au moyen desquels il serait facile de vivifier les plus belles et les plus fertiles plaines de l'île. Le Golo, seul, fournit, dans le mois d'août, quinze toises cubes d'eau par minute, et son cours est d'environ treize myriamètres. Après cette rivière, les deux plus considérables sont le Tavignano et le Liamone. Viennent ensuite la Gravona, la Prunelli, le Talavo, le Valinco, le Fiumalto, le Fiumorbo et la Restonica⁽¹²⁾, sans compter quelques autres, moins importants mais le plus grand mérite de ces rivières est de porter des noms très sonores.

Toutes sont extrêmement encaissées parce qu'elles ont une pente très forte, que la fonte des neiges et que, dans les saisons pluvieuses, le volume énorme de l'eau qu'elles roulent avec rapidité, creuse continuellement leur lit dans lequel se trouvent, comme dans celui de tous les torrents, de gros cailloux et des quartiers de rochers ; leurs bords sont arides puisque la surface de l'eau en reste presque toujours éloignée et que les dérivations n'ont d'autre effet que celui d'amonceler du sable et d'en couvrir leurs rivages. On est cependant parvenu à rendre flottable la plus grande partie du Liamone, car les bois provenant de la forêt du Libbio, en exploitation depuis sept ou huit ans, descendent à la mer sur cette rivière qui se jette dans le golfe de Sagone. En outre, de ces torrents,

Position, dimension de l'île et nature de son sol

plusieurs ruisseaux et sources démentent clairement le *non haustus aquae* de Sénèque dans une de ses deux épigrammes sur cette île.

On a précédemment fait connaître les villes maritimes et les principaux endroits qui se trouvent le long des côtes de la Corse, parlons maintenant de son intérieur.

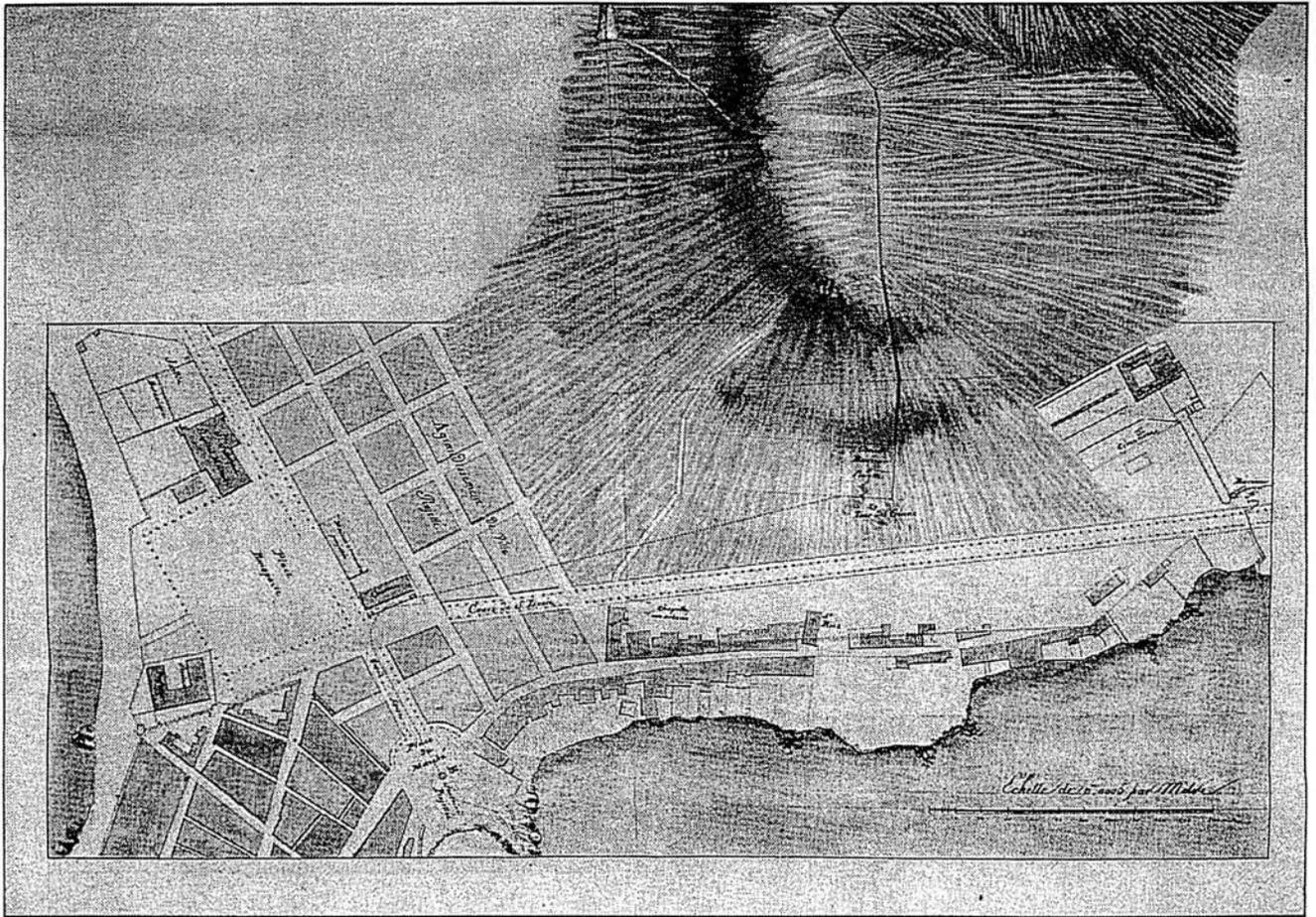
Les anciens écrivains ont compté jusqu'à trente-trois villes en Corse dont il reste fort peu de traces. Celles actuelles ont, pour la plupart, une origine peu reculée qui paraît être la même. Les habitants des villages situés dans l'intérieur ayant eu besoin de magasins sur les bords de la mer pour l'exportation de leurs denrées, en bâtirent dans les endroits les plus commodes et élevèrent des tours pour les mettre à l'abri des barbaresques. Quelques-uns de ces magasins, eu égard à leur utilité pour le commerce, s'augmentèrent assez dans la suite pour avoir besoin d'être habités et formèrent des marines assez considérables pour être dénommées villes.

Les Génois ne classaient au nombre des villes de cette île que les principales places maritimes et Corte. Il est difficile actuellement de distinguer leur quantité, attendu que, sous l'ancien régime, lorsque la Corse était divisée en provinces ou en juridictions, le lieu où était établie une subdélégation ou un siège de justice était réputé ville; aujourd'hui chaque chef-lieu d'arrondissement doit naturellement avoir cette dénomination.

Si le nom de ville s'accordait en raison de sa population, beaucoup de communes en Corse pourraient prétendre à cette distinction parce que quelques-unes ont plus d'habitants que n'en comptent quelques cités; telles sont Calenzana, Bocognano, Bastelica, Olmeto, Rogliano, Ghisoni, Zivaco, Luri, Cervione et Vico; mais les places auxquelles on ne peut refuser le nom de ville, puisqu'elles l'ont porté de tout temps sont Ajaccio, Bastia, Bonifacio, Corte, Calvi et Saint-Florent. On doit leur adjoindre Sartène comme étant chef-lieu d'arrondissement.

Par conséquent, les villes de la Corse sont (1811) au nombre de sept. L'île-Rousse ne tardera pas, vraisemblablement, à mériter cette dénomination si l'industrie de ses habitants continue à la rendre importante par son commerce et par la construction d'assez belles maisons.

On a vu la description des cinq villes que l'on rencontre sur les bords de la mer, on va donner celle des deux qui se trouvent dans l'intérieur.



Plan de la ville d'Ajaccio sous le Consulat, établi pour donner le tracé des eaux de *Lisa* au lieu-dit *Canneto*, près de *Fortino*, au-dessus de l'actuelle église Saint-Roch. Remarquer l'extension du *Borgo* au XVIII^e siècle.

STATISTIQUE

DU DÉPARTEMENT DU GULO,

PAR LE CITOYEN PIÉTRY, PRÉFET.

PUBLIÉE PAR ORDRE DU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DES SOURDS-MUETS;

ET SE VEND

Chez { LE CLERE, Impr.-Libr., quai des Augustins,
n^o. 39;
HENRICH, Libraire, rue de la Loi, n^o. 288;
TRAUTTEL et WURTZ, Libr., quai Voltaire.

AN X.

(2)

Le climat de ce département n'est pas le même partout; les côtes maritimes diffèrent de l'intérieur et des montagnes; il est cependant tempéré dans tous ses endroits. Les plages presque désertes passent pour malsaines; mais on doit en attribuer la cause, d'un côté au défaut de population et de culture, et de l'autre à la manière insalubre de se nourrir, et plus encore à la transmutation des habitans des montagnes aux rivages de la mer, qui, en changeant tout à coup la respiration de l'air d'une atmosphère pure en celui d'une atmosphère imprégnée de vapeurs stagnantes, ne prouvent nullement l'insalubrité de l'air. Quelle serait en effet la partie du globe qui, d'après ces principes, ne pourrait pas être dite *malsaine*? Quelle est la ville la plus peuplée qui jadis ne présentât, dans son état naissant, un vaste désert et une demeure dangereuse?

Les plages de *Mariana* et d'*Aleria*, aujourd'hui marécageuses, contenaient autrefois des colonies florissantes.

Le département du Gulo est divisé en trois arrondissemens.

On ne doit pas s'attendre à des descrip-

(3)

tions de monumens, d'édifices ou de manufactures; le tout porte l'empreinte des dévastations et des ruines.

Le premier arrondissement contient dix-neuf cantons, qui renferment quatre-vingt-quinze communes.

Il comprend les ci-devant districts de Bastia, d'Oletta, et une partie de ceux de Cervione et de la Porta.

Bastia, son chef-lieu, est une ville très-commerçante; son territoire, très-borné, contient des vignobles et des oliviers. Son port, très-petit, quoique nanti d'un môle, ne met pas toujours à l'abri des tempêtes les bâtimens qui y relâchent.

Le Cap-Corse, qui, de la pointe de ce nom, s'étend jusqu'au golfe de Saint-Florent sur la côte occidentale, et presque jusqu'à Bastia sur la côte orientale, contient quatre cantons et dix-huit communes. L'opinion vulgaire désigne le Cap-Corse pour la partie la plus cultivée de l'île. Je l'ai parcourue, et malgré la prévention favorable, j'ose affirmer que la culture y est très-bornée, puisqu'à peine on pourrait compter une vingtième partie de sa surface mise en culture.

A 2

(4)

La partie occidentale est un véritable rocher; point de blé, quelques oliviers et quelques vignobles qui occupent presque toute l'année une partie des habitans, qui sont obligés, non-seulement de les travailler à plusieurs reprises, mais encore de garantir les ceps du vent *sud-ouest*, qui souffle de manière à brûler les rejetons.

La côte orientale est plus considérable et plus productive; elle contient de très-belles vallées, et des coteaux fertiles, couverts de vigne: quelques parties de terres, qui pourraient être ensemencées, restent en friche, parce que le même vent de *sud-ouest*, surmontant les barrières des montagnes, se jette avec force sur les vallées opposées, et égrène en entier les épis.

Le commerce des vins rendait cette partie du département florissante; sa position vis-à-vis des côtes de l'Italie et du continent de la République, donnait aux habitans toute la facilité d'exercer leur industrie.

Quoique les Cap-Corsins n'aient pas participé en général aux usages et aux avantages de la vie civile et commerciale, ils ont néanmoins les mœurs douces; mais ils man-

(5)

quent de cette noble fierté qui caractérise les habitans de l'intérieur.

En 1793, Paoli fit brûler dans le port du *Macinaggio*, par une frégate anglaise, plusieurs bâtimens.

Ils ont essuyé ensuite d'autres pertes, et surtout ils n'ont pu continuer leur commerce de Livourne pour vendre leurs vins cuits, qu'on envoie dans le Nord, et qui sont fort estimés. Ce pays est maintenant réduit à une misère extrême, et se voit contraint à tirer sa subsistance, ou des autres cantons de ce département, ou du département du Liamone.

Le ci-devant district d'Oletta, composé des cantons de Saint-Florent, Tuda, Bivincio, Tenda, Canale, Costera et Mariana, produit des blés de toute espèce, et abonde en huile, en vin et en bestiaux; mais il se faut beaucoup que les belles et vastes vallées qui s'étendent depuis le golfe de Saint-Florent jusqu'à Olmeta et Saint-Pierre, soient cultivées en oliviers, en vigne et en blé, comme elles pourraient l'être.

Le canton de Mariana, limitrophe, a de très-belles plaines, qui, au moyen d'une cul-

(6)

ture soignée et bien entendue, pourrait devenir le grenier de Bastia et du Cap-Corse. Les villages placés sur les collines bordées de montagnes, à peu de distance de la mer, jouissent de tous les avantages d'une position agréable et d'une terre fertile.

Il reste sur la gauche du Golo, dépendant du premier arrondissement, les cantons de Canale et de Costera: le premier est très-fertile; ses huiles sont fort estimées: le second, qui tire son nom des côtes du Golo, offre peu de ressources; c'est un pays sec et aride, qui cependant serait propre en grande partie à la culture de la vigne.

Le premier arrondissement contient encore, sur la droite du Golo, les cantons de Casacconi et d'Ampugnani, de Casinca, Tavagna, Moriani et Camploro. Ces cantons produisent peu de blé; mais ils ont une quantité considérable de châtaignes, et ils abondent en vin.

Le canton d'Ampugnani surtout mérite l'attention de l'observateur curieux: on n'y voit ni plaines, ni vallées; mais des montagnes rapides, des coteaux assis les uns sur les autres, forment en chaque endroit une

(7)

perspective pittoresque. Les cantons de Caisinca, de Moriani, de Tavagna et Camploro, sont des pays fertiles, qui fournissent tous les genres de denrées de première nécessité, et qui sont susceptibles d'une amélioration considérable.

Le second arrondissement, composé des cantons de Caccia, Patro, Paraso, Regino, Saint-Angelo, Montegrosso et Calvi, est la partie la mieux cultivée et la plus productive du département. Le canton de Caccia, qui est borné, dans sa plus grande étendue, par le cours du Golo, est fertile dans sa plus grande partie. Le village d'Asco, enclavé dans les gorges des montagnes de ce nom, est un pays misérable. Le canton de Patro produit du seigle et des bestiaux; mais les cantons de Paraso, Saint-Angelo, Regino et Montegrosso, enclavés entre la mer et les montagnes de Montegrosso, forment le plus beau paysage du monde. Chaque canton a ses vignobles, produit différentes sortes de blé, et possède une quantité prodigieuse d'oliviers. Il paraît que la nature y ait voulu prodigier toutes ses variétés : la position des villages est délicieuse, les plaines sont en-

(8)

tourées de collines, et les vallées surmontées de petites montagnes, embellies et fertilisées par des oliviers.

Ce pays, qui peut être comparé à une portion quelconque du continent, est susceptible d'une très-grande amélioration. Si les habitans étaient moins attachés à leurs anciennes habitudes; s'ils n'abandonnaient pas à la nature leurs oliviers; s'ils apportaient plus de soin à faire leurs huiles; enfin si l'esprit de révolte, dont ils ne savent pas rendre raison, était remplacé par l'amour de la paix, de la tranquillité et du travail, ce pays pourrait devenir très-important.

Ses débouchés sont l'Isle Rousse, l'Algajola et Calvi. Cette dernière ville est une véritable place de guerre, située à l'extrémité de la Balagne, et séparée par un torrent très-dangereux. Elle n'est pas le débouché le plus propre; sans le secours de l'Etat, Calvi se réduirait à un poste militaire. Sa position et son port méritent toute l'attention du gouvernement.

L'Algajola, village le plus central, et fortifié dans le temps des Génois, diminue tous les jours.

(9)

L'Isle Rousse, qui tire son nom des fles qui en sont séparées par un très-petit bras de mer, doit son origine à Paoli, et va devenir bientôt le seul débouché de la Balagne. Les exportations d'huile y sont très-considérables; et il suffirait que le gouvernement fit transporter une vieille carcasse de bâtiment, et la fit placer à l'est de la petite île, pour rendre son port capable d'un plus grand commerce.

Le troisième arrondissement comprend les cantons de Corte, Alesani, Cursa, Golo, Mercurio, Orezza, Rostino, Serra, Sorba, Tavignano, Vallerustic, Vecchio et Verde.

Corte, qui forme le canton de ce nom, est un pays pauvre : il y a un château très-ancien, célèbre dans les convulsions de la Corse. Ce pays avait été vivifié par les dépenses que l'ancien gouvernement y avait faites. Placé au centre des deux départemens, au confluent du *Tavignano* et de la *Restonica*, et sur la grande route, Corte avait tous les moyens avantageux du commerce. Les bâtimens publics sont dégradés; et la garnison, quoique nombreuse, arriérée de sa solde, n'a pas les moyens de faire cir-

(10)

enlever le numéraire, et d'exciter l'industrie des habitans limitrophes.

Cette ville tombe de jour en jour ; pour la relever, il y faudrait quelque établissement public.

La plus grande partie de cet arrondissement est située entre le Golo et le Tavignano.

Les cantons les plus productifs sont Serra et Verde, qui étendent leur territoire jusqu'au bord de la mer : ils sont très-fertiles en blé, pâturages, châtaigniers, vignes et bestiaux.

Les cantons d'Alesani, d'Orezza, de Rosmino, de Mercurio et Tavignano, sont très-montagneux, et produisent des châtaignes en abondance.

Les cantons del *Vecchia*, de Sorba et de *Cursa*, occupent une très-grande étendue de terre.

Dans celui de Sorba est comprise une partie de la plaine d'Aleria, qui, bien cultivée et affermée, fournirait en grains de quoi nourrir la moitié du département.

Le canton de *Cursa* contient aussi des terrains en plaine, qui, mis en valeur, seraient très-productifs. C'est dans son étendue que

(11)

se trouve une source d'eau chaude, qui a la vertu de guérir plusieurs maladies, et surtout celles de la peau. Quelques ruines qui s'y rencontrent, annoncent qu'anciennement il y avait un établissement pour prendre des bains.

Après avoir passé en revue, pour ainsi dire, tous les cantons du département, il me reste à parler de ses productions.

On ne peut pas faire au juste le tableau des productions de ce département.

La Corse, en général, par sa position, par la différente qualité de son territoire, et par l'élévation des montagnes, réunit presque les avantages communs aux pays du midi et du nord de la France.

Le département du Golo, en qualité de peuple agricole, pourrait fournir la subsistance à cinq cent mille habitans, tandis qu'il n'en renferme que cent trois mille quatre cent quarante-huit environ, dont un dixième au moins est nourri par le commerce.

Agriculture.

Les défrichemens et les dessèchemens des meilleures terres qui servent à la vaine pâ-

(12)

ture ; l'introduction des prairies artificielles, des écuries et des bergeries à l'instar du continent ; les plantations des arbres fruitiers de toute espèce, et l'introduction des belles races de bêtes à cornes et de bêtes à laine, rendraient ce département très-fertile.

Je ne passerai pas sous silence que les vins de la Corse seraient en général des vins de liqueur, qui seraient susceptibles d'égaliser en bonté les différentes qualités des vins de France.

L'olivier, l'oranger, le citronnier, le mûrier, les plantes exotiques, le coton, l'indigo, la garance, et les plantes marines propres à la teinture et à la fabrication du savon, pourraient être cultivées avec un très-grand avantage.

Les salines qu'on pourrait établir depuis Aleria jusqu'à la pointe du Cap-Corse et aux environs de Saint-Florent, rendraient à la Corse une branche de commerce dont les Sardes profitent ; ce qui leur attire les peuples du Nord.

La pêche du thon, qui est pour cette même Sardaigne une source de richesse,

(13)

peut être établie avec avantage sur la côte occidentale.

Il est démontré que ce poisson passe sur la côte de Corse avant d'arriver en Sardaigne.

Les faibles essais faits sous l'ancien gouvernement avant la révolution, à l'Isle Ronsse et à Saint-Florent, ont été entravés, ou par la mauvaise foi, ou par les révoltes qui se sont succédées.

Le département du Golo ne possède ni manufactures, ni arts, ni métiers : on fabrique dans les villages de la mauvaise toile, et du drap grossier de laine du pays.

Il y a quelques mauvaises tanneries ; mais tous ces objets ne suffisent pas pour la consommation de la classe indigente des habitants.

Manufactures et Commerce.

On tirerait de très-grands avantages en formant des établissemens de savonnerie à Isle Ronsse, à Saint-Florent et à Bastia.

Les eaux de Corte, très-abondantes et bien propres à toute sorte de teinture, pourraient servir à former les plus grands établissemens en tannerie et papeterie.

(14)

Le commerce de productions, dont l'état actuel se réduit à l'exportation de quelques salaisons, des châtaignes, d'huile, et des vins du Cap-Corse.

Il tire les matières manufacturées des villes maritimes d'Italie, ou du continent de la République.

Les marins corses connaissent à perfection la pêche du corail, qu'ils font en temps de paix sur les côtes d'Alger.

Si les pêcheurs avaient la patience d'y rester un plus long temps ; si à leur retour ils n'étaient pas obligés d'aller dans le continent y purger la quarantaine ; s'ils trouvaient dans le pays la vente de leur corail ; s'il y avait une manufacture pour le polir ; si le projet d'établir un lazaret à Ajaccio était exécuté ; si enfin le gouvernement réglait d'une manière claire et précise cette pêche, et s'il était permis de pêcher sur les côtes de Tunis, les faux frais de voyage et de main d'œuvre resteraient dans le pays, et il tomberait en Corse un produit annuel de deux millions.

(15)

Lithologie.

La terre végétale, dans toute la partie comprise entre Calvi, Bastia, Corte et Cervione, repose en général sur des baves de schiste, ou sur des roches calcaires de diverses qualités. Le schiste qui se rencontre sur les bords de la mer, est celui connu sous le nom de *schiste dur argileux* ; il est toujours coupé par des veines de quartz blanc, qui pénètre dans toute la profondeur de ces couches.

Il n'est pas rare de trouver quelque noyau de spath calcaire, environné d'une terre ferrugineuse ; mais il ne présente aucune empreinte de végétaux, aucune trace de corps organisés.

Dans les autres parties du département, on trouve du granit en grande masse, des courans de laves mélangés, tantôt de feld-spath, tantôt de corps noirs, et souvent de l'un et de l'autre. On y rencontre des jaspes, des porphyres.

Le Fiumorbo, les environs de Bastia, le Cap-Corse et le Nebbio, fournissent des pierres ollaires, des serpentines, des vario-

(16)

lites, de l'amianté (1), des asbestes : on tire d'assez beau marbre des environs de Corte, et près du village de Moltifao, canton de Caccia. On pourrait exploiter une carrière de marbre blanc, qui égalerait, pour sa qualité, celui dont Carrara fait un si grand commerce.

Grandes routes.

Il n'existe dans le département que deux grandes routes. Celle de Bastia à Saint-Florent a sa direction de l'est à l'ouest; elle ne traverse aucune commune dans toute son étendue de cinq lieues, mais suit les sinuo-

(1) L'amianté est si abondante, qu'un fou avait présenté au gouvernement un projet tendant à fabriquer les voiles de nos vaisseaux avec ce minéral. Ce Mémoire se trouve au bureau du commerce du Ministre de l'Intérieur : on est parvenu à en tirer du papier; j'en ai sous mes yeux quelques morceaux. On l'emploie, en Corse, avec de la terre, pour en faire, dans les villages, de mauvais pots de cuisine; ces pots, quoique cuits au foyer, sont très-solides, et ont une légèreté remarquable. Cette légèreté provient-elle de la qualité de la terre? L'essai n'en a pas encore été fait.

(17)

sités des montagnes par des pentes assez multipliées et rapides.

La grande route de Bastia à Corte se dirige du nord au sud, et parcourt une ligne de quatorze lieues, sans passer, ainsi que celle de Saint-Florent, par aucune commune : elle se termine à deux lieues au delà de Corte, au village de Serragio, canton de Vecchio.

Le commerce et des considérations politiques exigeraient que l'on continuât la grande route de Corte jusqu'à Ajaccio, département du Liamone; qu'on ouvrît une route de Calvi au pont de la Leccia, sur la grande route de Corte à Bastia : sa longueur serait de douze lieues environ.

Montagnes.

Les montagnes les plus remarquables du département du Golo, sont le Monte-Rotondo, le Monte-d'Oro et le Monte-Cinto : le sommet de la première est élevé de quinze cent quarante-neuf toises au-dessus du niveau de la mer, d'après les observations des géomètres employés au terrier de la Corse.

Golo.

B

(18)

La hauteur de la seconde est de treize cent soixante-une toises; et celle de la troisième n'est pas encore déterminée : elles se trouvent placées, pour ainsi dire, au centre de la grande chaîne, qui traverse l'île du nord au sud, et sont graniteuses.

A cette chaîne sont appuyées des montagnes du second et du troisième ordre, qui s'abaissent insensiblement jusqu'à la mer; ce qui ne souffre d'exception que sur la plage orientale de la Corse jusqu'à Bastia.

La plupart de ces montagnes sont couvertes de neige pendant l'hiver : elle se conserve même toute l'année dans des sinuosités. Ces mêmes montagnes, où on rencontre de très-belles vallées, des plaines et des coteaux agréables, fournissent de bons pâturages depuis le mois de floréal jusqu'au commencement de brumaire, et produisent un gramin très-fin, différentes espèces de mousse, et plusieurs autres plantes qui ne se rencontrent que dans ces régions élevées (1).

(1) Des recherches botaniques pourraient faire rencontrer des plantes encore inconnues.

Les vallées ont différentes directions ; mais plus elles s'éloignent de la chaîne principale, plus leur ouverture se dirige sur la mer. Les vallées latérales varient dans leur correspondance respective ; les angles rentrants et saillants n'observent pas, avec les angles saillants et rentrants du côté opposé, des positions constantes. En général, les vallées n'ont que peu de largeur, et sont peu profondes dans leur partie supérieure ; mais elles se creusent et s'élargissent à proportion qu'elles descendent.

Lacs et Rivières.

Les plus grands lacs, *Ino* et *Creno*, sont situés sur le mont *Rotondo*. Par les informations que j'ai reçues, l'élasticité du terrain qui les environne, et leur humidité constante, prouvent que leur bassin est en partie couvert par le sol, qui disparaîtrait bientôt, s'il n'était pas affermi par les racines entrelacées d'un gazon toujours vert et très-épais, qui s'étendent sur les lacs et les empêchent de s'écrouler dans l'abîme. Le diamètre du lac d'*Ino* est d'environ cent soixante toises ; sa profondeur est inconnue ;

B 2

et d'après toutes les relations, très-inexactes, à la vérité, il est à croire qu'il est le cratère d'un ancien volcan.

Près de ce lac, on voit ceux de *Niolaccio del Mello*, de *Cavacciole*, et quelques autres moins considérables. Ils sont poissonneux, et sont la source de différentes rivières.

Celle du *Golo*, qui se jette à la mer à cinq lieues au sud de *Bastia*, sort du lac d'*Ino*.

Le *Tavignano* prend sa source au lac de *Creno* : son embouchure est près d'*Aleria*.

On voit par là que les Romains avaient placé leurs colonies dans les parties les plus fertiles de l'île, et dont le territoire était arrosable par les canaux qu'on pouvait en tirer.

Ces rivières sont plutôt de gros torrens qui charrient dans leurs cours des masses énormes de pierres : elles ne peuvent être rendues navigables, ni propres à la flottaison des bois.

Le nombre de ces torrens est très-considérable : chaque montagne en fournit plusieurs ; ils abondent en truites et en anguilles, seuls poissons qu'on y trouve.

Minéralogie.

La minéralogie, si précieuse aux arts et si utile aux besoins de l'homme, n'a pas été soumise, dans ce département, à des recherches assez exactes pour déterminer les ressources qu'il pourrait offrir. Cependant on assure l'existence d'une mine de cuivre près du village de *Vallica*, canton de *Patro*, arrondissement de *Calvi*.

On remarque sur le haut d'une montagne, en allant de ce village à *Castifao*, canton de *Caccia*, un filon de mine de plomb anciennement exploité, mais qui ne paraît pas l'avoir été dans toute son étendue.

Les bords de la *Restonica*, dans les environs de *Corte*, offrent plusieurs mines en fer, dont les apparences extérieures annoncent des filons abondans.

Au-dessus du village de *Vezzani*, on trouve un filon de pyrite arsenical, et des indices de mines de cuivre et de plomb.

Près du village de *Linguizetta*, et à la droite du chemin appelé *la Strada di Tallone*, on voit un filon de mine de cuivre.

(22)

Dans le Cap-Corse et dans les environs de Cervione, on trouve de l'antimoine.

Enfin tout porte à croire qu'en examinant avec soin les montagnes et les collines, sur lesquelles on n'a jeté jusqu'à présent qu'un coup d'œil, on y découvrirait des minéraux dont l'exploitation pourrait être très-avantageuse.

Eaux minérales.

Peu de départemens offrent autant de ressources que le département du Golo, pour les eaux minérales.

Celles dont l'expérience a justifié les bons effets; se trouvent dans le canton d'*Orezza*, ainsi qu'au Cap-Corse. Les premières sont gazeuses, et les autres sont ferrugineuses. Mais les eaux thermales du *Migliacciajo*, dans le *Fiumorbo*, méritent la préférence: leur température excède, dans certains temps, quarante degrés de thermomètre de Réaumur; elles sont sulfureuses, et répandent une forte odeur.

Des ruines annoncent qu'il y existait autrefois un établissement pour les bains; mais il n'existe aucun indice pour décider s'il fut

(23)

L'ouvrage des Romains lorsqu'ils possédaient *Aleria*, ou s'il est postérieur à cette époque.

Je me propose de faire faire l'analyse exacte de toutes ces eaux.

Forêts.

Les forêts occupent pour la plupart des montagnes escarpées, et se composent du *quercus ilex*, du *quercus suber*, du *pinus larix*, du *pinus abies*. Ce dernier est peut-être comparable, par sa grandeur et sa qualité, aux plus beaux sapins que la France tire du Nord, présente encore d'autres genres utiles, et d'une consommation journalière; mais leur exploitation doit être regardée comme impraticable jusqu'à ce que l'on ait ouvert des routes, et que l'on ait formé des glissoires.

Ce ne sera qu'alors que la marine de la Méditerranée pourra se procurer, dans ce département, des bois de construction qui, par leur prix, couvriront les dépenses occasionnées par l'exploitation: mais ce grand objet mérite une description particulière et un mémoire très-étendu.

(24)

Je ne puis mieux finir la Statistique du département du Golo, qui insensiblement devient une longue description, qu'en observant que son territoire très-fertile, est susceptible de toutes les productions du continent, et qu'il attend de la main bienfaisante du gouvernement les encouragemens et les améliorations qui le rendront un jour un des plus intéressans de la République.

Le Préfet du Golo,

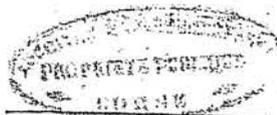
A. PIÉTRY.

F I N.

OBSERVATIONS
SUR
LA CORSE.

PAR LE B^{ON} DE BEAUMONT,

SOUS-PRÉFET DE L'ARRONDISSEMENT DE DIE,
EX SOUS-PRÉFET EN CORSE,
ANCIEN OFFICIER SUPÉRIEUR, etc.



DEUXIÈME ÉDITION.

A PARIS,
CHEZ PELICIER, LIBRAIRE, PLACE DU PALAIS-ROYAL.

1824.

OBSERVATIONS
SUR LA CORSE.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

AVANT d'entreprendre l'exploration de la Corse, avant de rechercher les améliorations dont son état est susceptible, il faut établir en principe que cette île est irrévocablement unie à la France.

Ce n'est pas moi du moins qui présenterai cette pensée sous la forme du doute : je cherche encore par quelle étrange combinaison, des hommes éclairés d'ailleurs, ne soupçonnent point l'utilité d'occuper un poste d'où l'on découvre la moitié des ports d'Italie et tous ceux de France dans la Méditerranée. Carthage disputa pendant trois siècles la possession de la Corse, qui, sous l'étendard punique, devenait menaçante pour les flottes romaines et deviendrait aujourd'hui gênante pour la Gaule méridionale. Est-il donc certain qu'il n'existe plus de Carthaginois, et Rome abattue ne peut-elle servir de piédestal à quelque nouveau colosse ?

(6)

Il suffit également de connaître le territoire de la Corse pour comprendre ce qu'un jour cette île vaudra par elle-même ; mais dût-elle rester dans son état actuel, elle est digne du nom de France, puisque l'esprit et la bravoure y fleurissent de toutes parts.

C'est donc comme une portion inséparable de ma patrie que j'ai examiné cette intéressante contrée ; et, convaincu que le premier besoin de toute domination est de se montrer bienfaisante, j'ai voulu, avant de demander à la Corse ce qu'elle pouvait faire pour nous, savoir ce que nous pouvions faire pour elle.

CHAPITRE II.

ASPECT DU PAYS.

PERSONNE n'ignore que la Corse, située entre le 41^e et le 43^e degré de latitude septentrionale, c'est-à-dire dans une zone très-favorable à la végétation, a cinquante et quelques lieues dans sa plus grande longueur et environ vingt lieues dans sa plus grande largeur. La seule inspection

(7)

de la carte fait voir qu'entourée de baies, elle offre de nombreux abris aux navigateurs. On y compte cinq rades capables de recevoir des flottes considérables : ce sont celles d'Ajaccio, de Calvi, de Saint-Florent, de Porto-Vecchio et de Valinco.

On aura l'idée de sa configuration, en se représentant un amas de montagnes de diverses hauteurs, très-rapprochées, dominées par une arête qui court du nord-ouest au sud-est, formant une multiplicité de gorges et peu de vallées. Les plaines sont encore plus rares : peut-être la côte de l'Est est-elle seule horizontale. Les plages qu'on rencontre souvent au niveau de la mer présentent alors l'aspect d'un plan incliné ; mais cette inclinaison est si faible, en s'éloignant des versans, que les eaux se dispersent et coulent avec difficulté. De là les marais qui affligent le littoral de la Corse.

Le sol est pierreux parce que le roc est partout voisin de la surface : la terre est néanmoins forte et pleine de vie ; mais elle devient rare et finit par disparaître en approchant des sommets.

Tandis que dans les bas-fonds la végétation brave, pour ainsi dire, les rigueurs de l'hiver, la neige se perpétue sur les points les plus éle-

vés : j'ignore si c'est avec le secours ou sans le secours des accidens de terrain (1).

Comme la verdure est de courte durée et que le rocher se montre fréquemment à nu, le pays est grisâtre. L'olivier qui abonde principalement dans le nord, le pin-larix et le chêne-vert qui croissent sur divers points, sont des arbres forts utiles sans doute, mais d'une couleur terne. Sous ce rapport quelques cantons du centre sont mieux partagés : ceux de Rostino, Orezza, Ampugnani, Alesani, etc., possèdent une immense quantité de châtaigniers d'une grandeur et d'une beauté merveilleuses. La plupart de ces arbres semblent nés avec le Monde et destinés à ne finir qu'avec lui : il est des troncs de châtaigniers assez entr'ouverts par l'âge pour donner asile à dix personnes, et dont les branches produisent avec toute la vigueur de la jeunesse. Les racines décharnées qui, faute de fonds, courent à la surface de la terre, ajoutent encore à l'effet de ce contraste.

(1) Il est présumable que le sommet de plusieurs montagnes de la Corse atteint la *ligne de neige*. Des observations, dont M. Arago a bien voulu me communiquer le résultat, établissent que le mont *Rotondo* s'élève à 2762 mètres au-dessus du niveau de la mer, et que sept autres, d'une moindre hauteur, ont plus de 2000 mètres.

Tout ce qui reste en friche, quoique susceptible de culture, produit spontanément un mélange de végétaux auquel on donne le nom de *Makis*. Ce mélange a de trois à douze pieds de hauteur, et se compose d'arbousier, de laurier, de ciste, de myrte, de bruyère, etc.

La Corse est sillonnée par de nombreux torrens. Les plus considérables, le Tavignano, le Golo et le Liamone, sont quelquefois décorés du titre de fleuves, bien que leurs fonctions se bornent à tomber du centre à la circonférence de l'île, en roulant des cailloux sur un lit de rochers. On ne s'avisait jamais de leur faire porter une barque. En été, ces torrens sont presque par-tout guéables ; c'est à la faible quantité d'eau qu'ils contiennent alors qu'il faut attribuer les vapeurs qui s'en exhalent et qui rendent leurs bords inhabitables (1). Aleria, Mariana et Sagone, qui fleurirent jadis à leur embouchure, ont cessé d'exister : on n'y voit aujourd'hui que d'informes débris, seule épitaphe des générations que le temps y a dévorées.

(1) *Ponte alla Leccia*, sur le Golo, est un site agréable où se croisent les principales communications de l'île : on n'y trouve que deux familles indigentes.

Les habitations sont presque toutes groupées sur les hauteurs : le littoral compte pourtant un petit nombre de villes auxquelles le voisinage de la mer fait oublier celui des eaux stagnantes. Toutefois, à l'exception de Bastia, Ajaccio, Bonifacio et l'Île-Rousse, qu'alimente le commerce, ces villes luttent contre la destruction. On ne peut dire que les communes soient mal bâties, quoiqu'en général on n'emploie dans les constructions qu'une terre grasse et jaunâtre. Il faut une certaine aisance pour faire usage de la chaux, et le badigeon blanc est le signe de la fortune. Une ou deux maisons par village et la façade de l'église sont de cette couleur : le reste ne se détache pas du fond.

Dans l'intervalle qui sépare les communes, on ne découvre guères que des chapelles, des moulins, et des cabanes de bergers, qui pour fenêtre et pour cheminée n'ont que la porte. Les moulins présentent à peu-près le même aspect : l'eau coule toujours intérieurement, et la roue est aussi imperceptible que l'étroite issue qui sert de passage à la lumière et à la fumée.

Le midi de la Corse est la partie la plus déserte et la moins fréquentée : si l'on coupait l'île derrière Bonifacio, les habitants de cette ville maritime et ceux de l'intérieur seraient

peut-être long-temps sans s'apercevoir de cette séparation (1).

Les chemins sont, en général, des sentiers rocailleux, qui, loin de se dessiner à l'œil, diffèrent à peine du terrain qui les environne. Aussi rien n'est-il plus facile que de s'égarer en plein jour.

Les eaux stagnantes dont j'ai parlé, forment à l'est des étangs considérables. Dans les autres parties, les marais ont peu d'étendue : on desséchait facilement ceux de Saint-Florent et de Calvi.

La Corse enfin possède quelques vestiges d'églises et de châteaux remarquables par leur antiquité, et elle est enveloppée d'une chaîne de tours ruinées, placées au bord de la mer. L'une de ces tours, située dans la commune de *Luri*, porte le nom de *Sénèque* : là, dit-on, fut exilé ce philosophe mondain que le malheur surprit au sein d'une cour infâme. C'est du haut de ce donjon qu'il laissa tomber son fiel sur un peuple dont les mœurs indépendantes irritaient son ambition déçue.

(1) Bonifacio ne se considère point comme faisant partie de la Corse.

chement général entre le caractère des Corses et celui des Germains.... Ce n'est point flétrir une vertu que rappeler qu'elle fut pratiquée par les nations qui ne cultivaient pas ou qui cultivaient peu les terres; et lorsque Montesquieu lui-même dit : « l'hospitalité, très-rare dans les pays de commerce, se trouve admirablement parmi les peuples brigands » (1), il n'entend point par là que les brigands seuls exercent l'hospitalité.

La nature des choses veut qu'elle soit en raison inverse de la civilisation, parce que dans les pays finis l'industrie s'interpose entre le besoin et la bienfaisance : celle-ci peut survivre; mais elle donne moins fréquemment des preuves de son existence. L'étranger qui a la certitude d'être accueilli partout, ne frappe nulle part s'il aperçoit une auberge. C'est ainsi que les habitans des villages corses (où cette ressource n'existe point) semblent plus hospitaliers que ceux des villes : ils ne le sont pas davantage; ils le sont plus souvent.

J'ai dit, des mœurs de la nation, ce que je crois la vérité. Cette connaissance était aussi indispensable que celle des localités, pour rechercher avec quelque fruit les obstacles qui s'opposent au développement des institutions.

(1) Esprit des lois, chap. XX, liv. II.

CHAPITRE V.

ADMINISTRATION GÉNÉRALE.

§. I^{er}. *Division politique du territoire.*

Si la population était proportionnée à l'étendue de l'île, on s'entendrait facilement sur la division politique qu'il convient d'adopter. La Corse doit-elle former deux départemens? n'en doit-elle former qu'un? J'avoue qu'il me paraît possible de soutenir les deux opinions : je sais ce que peut produire d'avantageux la rivalité des préfets, l'amointrissement des sphères d'activité et la distinction des populations citramontaines et ultramontaines (1); mais je connais aussi les inconvéniens de cette distinction et de cette rivalité, dans un pays qui déjà ne compte que trop d'inimitiés individuelles. Le ministère avait judicieusement résolu la question en propo-

(1) Par rapport à Bastia.

(50)

sant aux Chambres la création de deux nouvelles sous-préfectures, dont les chefs-lieux auraient été *Cervione* et *Vico*. Ce terme moyen atteignait le but et l'exposé des motifs de la loi ne laissait aucun doute sur la nécessité de l'adopter (1). Pourquoi faut-il que de misérables considérations aient paralysé les efforts du gouvernement? Quand donc les partis cesseront-ils de voir les faits au travers du prisme de leurs affections? Il faut espérer que ce phénomène aura lieu un jour, et qu'alors les consciences aigries ou timorées comprendront que, sans être ni séditieux ni prodigue, on peut encore gratifier la Corse, d'une demi-douzaine de juges et d'une couple de sous-préfets.

Les derniers sur-tout me paraissent indispensables. L'autorité judiciaire, lente par nature et

(1) « La Corse (disait le Ministre, à la séance du 17 juin 1820), la Corse, par sa position, son étendue, la nature de son sol entrecoupé de torrens et de montagnes qui rendent les communications difficiles et qui opposent beaucoup d'obstacles à l'administration, ne peut être assimilée, sous aucun rapport, aux départemens de l'intérieur. Un grand nombre de communes séparées du chef-lieu de leur arrondissement par de grandes distances ou par des obstacles naturels, sont comme abandonnées à elles-mêmes et privées des bienfaits de l'administration. »

(51)

n'ayant dans son ressort que le passé, peut siéger sans inconvéniens à quelques milles de plus ou de moins. L'autorité administrative, essentiellement prompte, agit sur le présent et sur l'avenir : chargée d'interrompre et d'empêcher, il est nécessaire qu'elle soit voisine des évènements ; car la détermination la plus vigoureuse peut être impuissante quand son action est à la merci du temps et des distances.

Au reste, je ne combats nullement la création des deux nouveaux tribunaux ; elle serait la conséquence des nouvelles sous-préfectures : je pense seulement que ces tribunaux ajouteraient moins de garanties à l'ordre qu'ils n'offriraient de commodités aux plaideurs.

§. II. *Chef-lieu du département.*

Quelle est aujourd'hui la ville capitale de la Corse ? on assure en deçà des monts que c'est Bastia : on prétend au-delà que c'est Ajaccio. Le gouvernement, en réunissant les départemens du *Golo* et du *Liamone*, a partagé entre les anciens chefs-lieux, les honneurs de la suzeraineté. Ainsi l'autorité militaire réside à l'est ; l'autorité administrative, à l'ouest :

la justice instrumente à l'orient ; le fisc, à l'occident : l'administrateur de la marine est au levant ; l'ingénieur de la marine est au couchant. Enfin la commission permanente de santé siège dans l'espace ; car le premier et le troisième commissaire sont fixés d'un côté, le deuxième est fixé de l'autre : deux fauteuils sont placés à Bastia, un fauteuil à Ajaccio ; et l'on délibère par l'organe d'un modeste piéton, tandis que de la promptitude des déterminations peut dépendre le salut de l'île !

Est-il bien certain qu'un tel ordre de choses soit conforme à la raison ? doit-il favoriser le maintien de l'harmonie entre les diverses autorités supérieures ? ne suspend-il l'exécution d'aucune mesure, lorsque les neiges interrompent la communication des deux capitales ? ne force-t-il point les malheureux solliciteurs à valeter, quelquefois pour la même affaire, d'un bout à l'autre de l'île ?

Je suis persuadé que la ville de Corte, pour obvier à ces inconvéniens et faire cesser la rivalité, consentirait à recevoir dans ses murs tous les chefs de service. On y gagnerait la concentration, on y perdrait le voisinage de la mer. Corte pouvait être la capitale du royaume de Corse ; son éloignement des côtes ne lui permet

pas de devenir le chef-lieu d'un département français.

Je soutiens maintenant que la concentration, dans une ville maritime, laisserait de nouveaux souhaits à former si cette ville maritime n'était la plus voisine de la mère-patrie.

La Corse, régie par ses propres lois, formant un état distinct sous la simple influence d'une couronne étrangère, pourrait être gouvernée d'un point quelconque de l'île, parce que, dans ce cas, les relations avec la puissance protectrice seraient infiniment moins multipliées qu'elles ne le sont dans le système actuel ; mais du moment que l'île a fait corps avec la France, le même sang politique a dû circuler dans l'une et dans l'autre. On commet donc une maladresse en ne choisissant pas, pour opérer la transfusion des lois, la partie la plus rapprochée ; celle d'ailleurs où la nature semble avoir créé à dessein la place la plus forte, le pays le plus florissant et l'une des meilleures rades de l'île.

Quand Rome tenait la Corse asservie, *Aleria* commandait pour elle : lorsque la domination fut acquise aux Pisans et plus tard aux Génois, le pouvoir local dut passer à *Bastia* et à *Saint-Florent* : il devait passer à *Calvi*, quand l'em-

pire fut dévolu à la France; et si l'Espagne régnait jamais dans l'île, ses proconsuls devraient siéger à *Ajaccio*.

§. III. *Chef-lieu du 3^e. arrondissement.*

L'utilité de son déplacement fait depuis longtemps l'objet d'une discussion très-animée. Les communes éloignées de *Calvi* se plaignent des distances; les communes voisines se réjouissent de la proximité: *Calvi* vante ses murailles; l'île *Rousse*, ses agrémens. Le conseil général a cherché la vérité. Peut-on penser qu'il l'ait rencontrée lorsque cette question, qui se reproduit annuellement dans ses débats, a déjà été résolue de diverses manières?

L'île *Rousse* n'est pas à coup sûr au centre de l'arrondissement; mais on ne peut nier que les deux tiers des communes ne soient plus à portée de cette ville que de *Calvi*. On prétend que des communes d'arrondissement plus grands, sont aussi éloignées de leur chef-lieu que le sont ici *Novella* et *Palasca*: cela me paraît assez indifférent; car il y aurait de la puérilité à demander le maintien d'un inconvénient évitable, par la seule raison qu'il est inévitable autre part.

Ainsi l'île *Rousse*, par sa situation, présente

aujourd'hui un avantage que n'a point la ville de *Calvi*.

J'ai dit *aujourd'hui*, parce que si le gouvernement avait l'heureuse pensée de donner une existence politique à la colonie corse établie à *Galeria* (1), *Calvi* deviendrait aussitôt le centre de l'arrondissement.

La pureté de l'atmosphère est encore un sujet de jalousie entre les deux rivales: j'en fais la remarque, sans trouver rien de sérieux à y ajouter.

Une dernière considération paraît décisive. *Calvi* est une place forte: l'île *Rousse* est une ville ouverte. Est-il nécessaire en Corse de retrancher la justice et de barricader l'administration? Quant à celle-ci, je n'hésite pas à me prononcer pour la négative: Bien qu'obligée souvent de froisser des intérêts, ceux qu'elle est appelée à discuter sont rarement assez précieux pour qu'il en résulte de dangereuses irritations (2). Je ne vois donc nul inconvénient à ce qu'un sous-préfet tienne la campagne et je vois beau-

(1) Voyez chap. XXIII.

(2) Je parle de la Corse, où la politique a peu d'influence.

coup d'avantages à ce qu'il soit parfaitement accessible.

Je n'en dirai point autant des juges. Leur indépendance ne devient complète que par l'absence de danger, et quelque adoration que l'on ait pour la justice, on n'est pas toujours amoureux de ses ministres. Quel est le résultat de tout procès? Les parties ont été ou n'ont pas été de bonne foi : dans le premier cas, celle qui perd, croit à l'injustice ; le désir de la vengeance devient possible : dans le second cas, il y a déloyauté ; on peut tout craindre.

Aujourd'hui donc la sous-préfecture devrait être placée à l'île Rousse ; mais le tribunal doit rester à Calvi, d'autant (je l'ai déjà dit) qu'il importe moins de rapprocher l'autorité judiciaire. Rien ne doit changer si Galeria est réuni à l'arrondissement.

§ 4. Le Préfet doit-il être Corse ?

En arrivant ici, chaque fonctionnaire commence par faire la tournée de rigueur. Il observe plus ou moins bien, raisonne plus ou moins juste, adopte des plans plus ou moins ingénieux ; puis il s'abandonne insensiblement aux douceurs de la routine administrative.

Cette règle, à la vérité, n'est pas sans d'ho-

norables exceptions, mais elles sont rares ; et l'on a pu dire de presque tous les nouveaux débarqués :

Il voit, fait des projets, ferme l'œil et s'endort.

Pour être convaincu de cette vérité, il suffit d'examiner successivement la narcotique poussière des bureaux, où l'on trouve partout l'empreinte de conceptions utiles et le pays, où l'on n'aperçoit aucune amélioration réelle.

Pourquoi cette impuissance ? parce que l'île de Corse n'a aucun rapport, ni moral ni physique, avec les départemens de l'intérieur ; parce que ce n'est point avec des commis qu'on peut la féconder ; parce qu'il faut essayer des fatigues personnelles, déployer une constance imperturbable pour y planter avec succès des institutions exotiques ; parce qu'enfin, sans être lié au sol, on n'accepte guères des peines qu'on peut laisser à d'autres.

C'est ainsi qu'entreprise, abandonnée, recommencée de nouveau par une foule de missionnaires qui tenaient à honneur de tout refaire à leur guise, l'œuvre de la réforme est devenue en Corse l'ouvrage de Pénélope.

J'ajouterai que cet état de choses durera tant que la direction des affaires ne sera pas confiée

En soumettant législativement les maires du département de la Corse, à l'obligation de poursuivre, *seuls et d'office*, les contraventions dont parle l'art. 166, la répression deviendrait plus locale, plus facile, plus certaine et l'on suppléerait au silence des parties lésées.

CHAPITRE XI.

AGRICULTURE, COMMERCE, INDUSTRIE.

M. de Volney écrivait, en 1790 (1), « La puissance d'un état est en raison de l'abondance ; l'abondance, en raison de l'activité de la culture, et celle-ci, en raison de l'intérêt personnel et direct, c'est-à-dire de l'esprit de propriété ». Il en concluait que « plus le cultivateur est près de la condition de propriétaire libre et plénier, plus il développe ses forces, les produits de sa terre, la richesse et la puissance de l'Etat ».

La conséquence de ce principe, adopté depuis par l'assemblée constituante, fut la division des

(1) Voyez le *Moniteur* du 2 mai.

propriétés. Je n'ai point à examiner quelle fut la conséquence de cette division : je dirai seulement qu'une combinaison extraordinaire permet ici de créer des propriétés nouvelles sans porter atteinte à l'importance des autres ; mais j'ajouterai qu'une autre combinaison extraordinaire détermine le propriétaire libre et plénier à ne pas développer ses forces et les facultés de sa terre.

Les élémens de cette seconde combinaison sont de trois natures :

1°. Le défaut de police rurale, qui rend les exploitations éloignées difficiles et toutes les autres aventureuses ;

2°. Le défaut de routes, qui empêche de songer au commerce ;

3°. Le défaut de commerce, qui empêche de vouloir un excédant de récolte. Aussi cet excédant n'a-t-il lieu que pour les produits spontanés, tels que l'olive, la châtaigne (1) : l'ensemencement des céréales est à peu près coordonné aux besoins domestiques.

On est convenu, je ne sais pourquoi, d'at-

(1) Le Cap-Corse seul exporte du vin. Cette partie de l'île est plus avancée que les autres, sous le rapport de l'industrie.

tribuer ce dernier état de choses à la faiblesse de la population. Certes, s'il s'agissait de mettre en rapport la totalité du territoire, il y aurait insuffisance de bras ; mais une réunion d'hommes, quelle que soit sa force numérique, peut toujours, lorsqu'elle est industrielle et placée sur un sol fertile, produire au-delà de sa consommation. On fait un contre-sens en donnant pour cause, à l'inactivité de la culture en Corse, l'absence de moyens : ce n'est pas parce qu'elle manque de bras que l'agriculture est languissante, c'est parce qu'elle est languissante qu'elle n'offre point aux indigènes un appât suffisant et que les propriétaires sont forcés de louer à vil prix, des auxiliaires de pacotille (1). Que

(1) Tous les ans, six à sept mille paysans italiens (auxquels on donne la dénomination générique de Lucquois, parce qu'en effet elle appartient au plus grand nombre d'entre eux) viennent exécuter les défrichemens et les travaux les plus pénibles de l'agriculture.

Je ne pense pas qu'il soit convenable de gêner cette coutume : il faut laisser au temps le soin de l'abolir. Cela ne serait point d'ailleurs aussi facile à l'administration, qu'il est aisé aux gouvernemens de détruire l'usage d'employer des esclaves à l'exploitation des colonies ; car (soit dit en passant) pour empêcher la traite, il n'est pas besoin d'entretenir des croiseurs sur la côte d'Afrique, de consacrer

la glèbe assure une existence convenable à ceux qu'elle occupe, et ce peuple de bergers qui la foule sans la féconder, quittera ses armes pour courir à la charrue.

J'en dirai autant du procédé de l'ensemencement : les vieilles méthodes disparaîtront quand le propriétaire trouvera de l'avantage à augmenter les produits de sa terre (1).

C'est donc cet intérêt qu'il faut créer en donnant aux spéculations agricoles *un abri* et *un débouché* : même un stimulant ; car, soit fierté, soit indolence, le Corse se livre avec dégoût, aux travaux pénibles, et ce n'est pas sans peine qu'il se courbe vers la terre pour lui demander de pourvoir à sa subsistance.

le droit de visite réciproque, d'hérissier le Nouveau-Monde des douanes européennes : il suffit d'armer l'intérêt contre l'intérêt, en déclarant les nègres libres par le seul fait de leur arrivée sur une terre policée.

(1) Comme il n'y a point d'écuries, il n'y a point de fumier. Le seul engrais connu est celui que l'on obtient par la présence des troupeaux et par la combustion des plantes sauvages, poussées dans l'intervalle d'un ensemencement à l'autre. Cependant la mer dépose sur les côtes de l'île une grande abondance d'algues ; mais leur destinée se borne à augmenter l'insalubrité du littoral.

Les Corses ignorent également l'utilité de la lierse.

(130).

J'ai indiqué (p. 67 et 117) les mesures qui me semblent devoir garantir les propriétés rurales. Pour faire naître le commerce, il faudrait ouvrir des routes et *laisser passer* (1) les produits de *toute espèce* (2). Enfin pour encourager, pour forcer les défrichemens, il conviendrait d'affranchir pendant un certain laps de temps, les terres vierges qui seraient mises en culture réglée, et de grever d'impôt celles qui resteraient en friche (3).

(1) La liberté illimitée du commerce des grains présente des inconvéniens dans un pays dont l'exploitation complète n'a d'autre résultat que de mettre les ressources au niveau des besoins; mais en Corse, où le sol peut produire en céréales, plus que le nécessaire, il est d'une bonne administration de faciliter les écoulemens. La loi du 4 juillet 1821, a déjà donné lieu à une augmentation salutaire dans les prix. Puisse cette augmentation stimuler les agriculteurs! Bientôt la cherté fuirait devant l'abondance, et la Corse cesserait de devoir cet avantage à des importations toujours ruineuses pour un pays qui ne présente que très-peu d'objets d'échange.

(2) Je n'ai pas besoin de dire en quoi la franchise des productions de l'industrie serait avantageuse à l'agriculture : ceux qui ne récoltent pas achètent.

(3) On voit, par le procès-verbal des délibérations de

(131)

Ces moyens me paraissent devoir *déterminer le propriétaire libre et plénier à développer les forcès et les produits de sa terre.*

On compléterait l'application du principe de M. Volney, en procédant au partage des terres communales (voyez p. 105). Cette mesure, dont l'extrême utilité est peu contestée et me semble incontestable, aurait pour résultat immédiat de *créer des propriétés nouvelles sans porter atteinte à l'importance des autres.*

Il est reçu, quand on parle de la Corse, que l'on doit vanter la fertilité de son sol. Je n'ai garde assurément de nier cet avantage, mais je me permets de rire des prodiges que les écrivains, sur la foi l'un de l'autre, nous racon-

la consulte générale de 1770, que tel était le projet de MM. de Marbeuf et Chardon, commissaires du roi. « Sa Majesté, disaient-ils, dans la séance du 18 septembre, pourra imposer les terres incultes ou mal cultivées; dans une proportion plus forte que les autres, afin d'exciter plus efficacement l'émulation de ses sujets Corses. »

Dans la séance suivante, les commissaires vont plus loin : ils déclarent que « le roi se propose de rendre une ordonnance en vertu de laquelle les terrains restés incultes pendant trois années consécutives, seront réputés abandonnés et réunis de plein droit au domaine de Sa Majesté, pour en être disposé selon sa volonté. »

tent d'un sérieux admirable. Écoutez l'auteur du *Mémoire sur la Corse* : il vous dira (pag. 1^{re}.) que les bonnes terres rendent ici jusqu'à cent pour un. Qui lui a dit cela ? M. Feydel (page 6). Qui l'a dit à M. Feydel ? l'abbé Germanès (tom. 1 , pag. 33).

On peut apprécier cette facétie en jetant les yeux sur le tableau ci-après. On voit que pendant sept années d'observations, dans l'un des bons cantons de l'île, la récolte n'a jamais été de huit pour un. Je conviens que plus d'art augmenterait le produit, mais on n'obtiendra le centuple des semences que dans la terre promise, et je n'ai pas osé dire qu'elle formât l'un des départemens de la France (1).

Toutefois, je le répète, en calculant les ressources agricoles de la Corse on doit mettre en ligne de compte sa fertilité. Quant à ses quatre ou cinq cents lieues carrées de surface, il convient d'en négliger un tiers, comme dépouillé

(1) Il existe sous la tour d'Aleria, un vaste champ qui est ensemencé tous les ans et qui produit toujours avec abondance. Cette fécondité exceptionnelle peut s'expliquer par la grande quantité d'ossemens et de têtes de morts que l'on découvre en fouillant le sentier voisin, non sillonné par la charrue.

de terre végétale, et un autre tiers comme tellement chargé de pierres que lesensemencemens s'y font avec peu de fruit. L'île pourrait nourrir trois cent mille individus : c'est tout ce qui me paraît démontré.

J'ajouterai qu'elle ne fournit point aujourd'hui le blé nécessaire à ses habitans. Pour se convaincre de l'insouciance qui engendre cette pauvreté, il suffit de comparer les ressources aux besoins, dans l'arrondissement le plus couvert d'oliviers et qui par conséquent a le moins de terrain à consacrer à la culture des céréales (1).

La Corse produit plus d'huile qu'elle n'en consomme. La *Balagne* seule en exporte, annuellement, pour un million (2), ce qui fait à peu près les deux tiers de sa récolte. Cette exploitation deviendra plus avantageuse lorsque les insulaires auront reconnu les inconvéniens de leur système : beaucoup s'obstinent à ne pas greffer les oliviers sauvages (3), et tous attendent que l'olive tombe d'elle-même, parce que, di-

(1) Voyez page 134.

(2) En 1816, elle en a exporté le double.

(3) Cet entêtement est d'autant plus singulier que les Phéniciens, auxquels on attribue la découverte de l'art de greffer, ont occupé l'île de Corse.

(135)

sent-ils, l'instant où elle quitte l'arbre naturellement est celui où elle contient le plus d'huile. Je le veux bien; mais il est incontestable que lorsqu'elle vient d'atteindre le dernier degré de maturité, elle entre immédiatement en putréfaction. Si l'on prévenait la chute spontanée, en agitant doucement l'arbre, le fruit cueilli de la sorte et qui allait tomber un moment plus tard, serait peut-être mathématiquement moins gros, mais il arriverait sain dans le pressoir. La qualité de l'huile y gagnerait et la perte éprouvée sur chaque olive (en admettant qu'elle existât réellement) serait compensée par l'avantage d'en récolter un plus grand nombre; car on conçoit les chances que courent, de la part des bestiaux et des passans, les olives qui gisent deux ou trois jours à terre avant d'être ramassées.

Il faut attendre du temps le perfectionnement de la culture et de la fabrication. Les Corses ne tarderont point à reconnaître que les procédés qu'ils emploient ne sont point conformes à leur intérêt. Ils comprennent déjà la possibilité d'ajouter aux produits du pressoir, et maintenant ils savent fort bien porter sous la meule, les noyaux qui récemment encore ne servaient qu'à chauffer leurs fours.

(134)

ANNÉES d'ensemencem ^t .	TERRES ensemencées. hectares	QUANTITÉS semées. hectolitres	ANNÉES des récoltes.	POPULATION.	BESOINS.			TOTAL. hectolitres	Récolte. hectolitres	Excédant hectolitres	Déficit. hectolitres	RESSOURCES.
					consom- mation.	semences hectolitres	hectolitres					
1811.	3 189.	9 472.	1811.	18 770.	56 310.	11 262.	67 572.	21 129.	=	46 443.		
1812.	3 245.	11 552.	1812.	17 054.	51 164.	10 232.	61 394.	70 810.	9 416.	=		
1813.	4 271.	13 320.	1813.	17 932.	53 796.	10 759.	64 555.	47 934.	=	16 621.		
1817.	5 526.	8 350.	1817.	19 053.	57 159.	11 432.	68 591.	35 087.	=	33 504.		
1818.	3 154.	9 179.	1818.	18 927.	56 781.	11 356.	68 137.	59 238.	=	8 899.		
1819.	3 210.	12 889.	1819.	19 035.	56 105.	11 421.	68 526.	57 252.	=	11 274.		
1820.	2 979.	11 667.	1820.	19 035.	57 105.	11 421.	68 526.	43 550.	=	24 976.		
1821.	4 828.	17 562.	1821.	19 479.	58 437.	11 687.	70 124.	65 598.	=	4 526.		

Indépendamment de ce qui est exploité, l'arrondissement possède 1053 hectares de terres saines, susceptibles d'être immédiatement défrichées, et 3133 hectares de terres marécageuses que l'on pourrait dessécher sans de grandes difficultés.

Le perfectionnement du procédé de l'ensemencement augmenterait encore les produits.

Au lieu d'utiliser ces ressources, l'arrondissement achète le complément de ses besoins.

ARRONDISSEMENT
DE CALVI.CULTURE DES CÉRÉALES.
BESOINS, PRODUITS, RESSOURCES.

Les propriétaires commencent aussi à planter des oliviers, soin qu'ils laissaient autrefois à la Providence.

La première châtaigne corse a dû sortir de la boîte de Pandore. L'abondance presque continue de cette denrée perpétue le goût de l'oisiveté, c'est-à-dire le plus grand fléau des nations. L'ouragan qui détruirait tous les châtaigniers de l'île y causerait d'abord une détresse cruelle ; dans quelques années, il serait béni parce qu'il aurait remis le travail en honneur et placé l'agriculture au rang qu'elle doit occuper. En attendant la châtaigne se laisse cueillir et les champs sont en friche (1).

Comme cette malencontreuse denrée supplée à l'insuffisance des céréales, l'autorité en interdit quelquefois l'exportation. J'oserais contester l'utilité de cette mesure : le produit de la vente des châtaignes peut toujours se convertir en autres substances, et il y aura toujours de l'avantage à laisser partir celles qui nuisent à l'agriculture.

(1) Ce qui fait qu'il y a tant de nations sauvages en Amérique, c'est que la terre y produit d'elle-même beaucoup de fruits dont on peut se nourrir.

Esp. des lois, liv. XVIII, chap. IX.

La vigne vient dans presque tous les cantons, principalement dans les environs de Bastia, Corte, Ajaccio. Elle y est bien cultivée, mais on ne retrouve pas le même art dans la fabrication du vin : cependant il en est de très-fin, grâces à l'excellente qualité du fruit.

Quel rapport y a-t-il entre les besoins de la population et la quantité de vins qu'elle récolte ? Je n'ai pas les données nécessaires pour répondre à cette question. L'île reçoit des vins du continent et le Cap-Corse en exporte.

On exporte aussi quelques légumes, des fruits secs, des oranges, des citrons et des peaux non tannées ; mais tout cela en très-petite quantité. Les ventes de bois à brûler sont plus fréquentes et plus considérables.

Les Corses pourraient tirer de grands avantages de la culture du tabac. L'auteur du *Mémoire* nous a raconté les joies et les tribulations d'un individu qui, en 1818, fit une plantation près de Saint-Florent. « Les frais, dit M. R. D., » montaient à 6 000 francs. Au moment de la » récolte, on vint lui en offrir 24 000 : il les » refusa. Quelques jours après, plus de deux » cents bestiaux, descendus des pays voisins, » vinrent ravager son champ. » Malheureusement plus de deux cents personnes prétendent

(138)

que des renseignemens inexacts ont servi de texte à cette élogie (1); mais en admettant qu'elle fût motivée, que prouverait l'irruption de la troupe cornue? M. R. D. n'en indique pas les causes: pense-t-il que l'envie ait préparé cet accident? Quant à moi, je n'y vois que l'incurie du planteur qui n'a pas songé à clore son champ. L'année suivante ce même planteur a recommencé ses essais, ce qu'il n'eût point fait s'il eût eu quelque chose à redouter des habitans.

L'insouciance qui paralyse en Corse les facultés du sol, permet à peine d'y cultiver le mûrier. De nombreux essais et l'exemple du Cap-Corse prouvent que la soie pourrait être ici un important objet de commerce.

Je n'en dirai point autant du lin et du chanvre. Le pays paraît peu propre à la culture des plantes qui se plaisent dans les terres humides et qui poussent de profondes racines. Néanmoins

(1) Voici ce qu'on lit, à la page 47 des lettres sur la Corse, publiées en 1821, par M. Simonot, *l'un des trois experts chargés d'aller sur les lieux prendre connaissance de cette affaire.*

« La perte réelle, en poids, ne s'est peut-être pas élevée à trois quintaux de feuilles, brisées ou foulées par les bestiaux; car il est bon de remarquer que les animaux ruminans ne mangent pas de tabac. »

(139)

depuis quelques années on a récolté beaucoup de lin sur les plages. Quant au chanvre, on en voit à peine. Cette double branche d'économie rurale demande beaucoup de soins: il serait possible de la rendre plus productive en ménageant des canaux d'irrigation et en semant sur un lieu les graines récoltées sur un autre.

La garance se montre spontanément sans pouvoir fixer les regards des insulaires.

J'étais dans la ferme persuasion qu'ils achetaient ainsi que nous leur coton, leur indigo, leur sucre et leur café, lorsque des écrivains indigènes sont venus ébranler ma croyance: malheureusement je n'ai point tardé à reconnaître dans leurs assertions, plus de patriotisme (1) que de justesse. Toutefois, des essais ont fait voir qu'il ne faudrait peut-être que de l'art et de l'ordre, c'est-à-dire de l'industrie et de la police, pour naturaliser en Corse les productions des Antilles.

(1) C'est aussi par esprit national que *Filippini* est en admiration devant les renards corses. « Ils tuent, dit-il, » (page 32) les moutons, les chèvres et les veaux; ce que » les renards de terre-ferme *n'ont pas le courage de faire.* » (Amazzano pecore, capre e vitelli; il che, quelle di terra-ferma non hanno animo di fare.)

Les salines de Porto-Vecchio sont aujourd'hui les seules de la Corse. Le propriétaire avait, dit-on, projeté des accroissemens considérables qu'il n'a pu effectuer sans secours : c'est au gouvernement à juger s'il lui convient de les accorder.

Tout le monde convient de l'abondance et de la variété des granits, marbres et porphyres de la Corse. Ses richesses métalliques ne sont point aussi positives. On lit dans un rapport (1) du dernier préfet au Conseil général (session de 1820), que « M. l'ingénieur Gueymard ayant » été chargé par le gouvernement d'explorer » l'île, il est resté convaincu qu'elle ne ren- » ferme ni or, ni argent, ni cuivre ; que la » crédulité publique est entretenue à cet égard, » par l'abondance du mica, qui, se présentant » sous diverses couleurs, a été alternativement » pris pour ces riches substances. »

M. Gueymard croit cependant qu'il existe à *Barbaggio* une mine de plomb *argentifère* ; mais il ajoute qu'on ne peut avoir de certitude à cet égard sans ouvrir un puits de recherche.

(1) Page 56.

Le Cap-Corse et la Casinca possèdent des mines de fer dont quelques-unes sont exploitées à grands frais. C'est aux gens de l'art qu'il appartient de dégrossir cette industrie, pour la rendre plus avantageuse au pays (1).

Indépendamment des ressources que la nature a placées au-dessus et au-dessous du sol, les poissons qui abondent à la côte pourraient être l'objet d'un grand commerce : à peine a-t-il quelque développement. Je citerai *Algajola*, commune maritime, à proximité d'un canton populeux : elle ne contient pas un seul pêcheur, et pourtant ses habitans ne sont adonnés à aucun genre d'industrie. Ils attendent, les bras croisés, qu'une gondole arrive de *Naples* pour exploiter

(1) M. l'ingénieur Gueymard a indiqué des procédés, au moyen desquels on ferait autant de fer que quatre forges d'aujourd'hui, avec l'économie d'un tiers de combustibles. Ce sont des conseils de cette nature dont la Corse a besoin ; mais il y a de la puérilité à mettre de l'importance à la publicité qu'on affecte de donner ici aux dispositions générales adoptées à Paris pour l'encouragement de l'industrie française. Afficher, par exemple, le tableau des prix proposés pour la construction d'une machine propre à travailler les verres d'optique, n'est-ce pas demander un poëme à des gens qui ne savent pas lire ?

(142)

leurs parages et leur vendre leur poisson (1).

Heureusement cette indolence n'est point générale : quelques exportations sont faites par des nationaux.

Les gens qui censurent sans réfléchir, reprochent à ces insulaires de ne pas se livrer à la pêche du thon. Par exemple l'auteur du *Mémoire sur la Corse* qui va presque toujours chancelant lorsqu'il ne s'appuie pas sur l'abbé Germanès, et que nous avons déjà trouvé fourvoyé dans les chemins vicinaux et dans les tabacs, vient de là se perdre dans les madragues.

« Il y avait, dit-il (p. 7), avant la révolution, des » madragues dans le golfe de Saint-Florent, et » ces madragues avaient eu tout le succès qu'on » pouvait espérer. Pourquoi ne pas les rétablir ? » Pourquoi n'en pas construire dans les autres » golfes de l'île ? ». Qui ne croirait, d'après cela, qu'une madrague est ici chose introuvable ? Eh bien ! on en place annuellement au *Cap-Corse*, dans le golfe de *Calvi* et dans celui de *Girolata*. L'exploitation des deux golfes a produit, pendant les cinq dernières années (de 1817 à 1821), douze cent cinquante et un thons, pesant en-

(1) L'anse d'Algajola est aussi fréquentée par les pêcheurs de Calvi.

(143)

semble trente-huit mille six cent soixante-treize kilogrammes, et représentant une valeur de 21 270 francs.

Pour obtenir ce faible résultat, il a été employé annuellement de seize à vingt-huit madragues, dirigées chacune par un bateau de quatre hommes. Le terme moyen est de vingt-deux madragues et quatre-vingt-huit hommes : le cinquième de la recette est de 4 254 francs.

Ainsi la pêche a été faite, et faite avec perte ; car on n'a pu subvenir aux frais et nourrir quatre-vingt-huit hommes pendant trois mois (1), avec la modique somme de 4 254 fr.

Il est donc inexact de dire que le commerce du thon a totalement cessé ; inexact de supposer qu'il a toujours été avantageux, et injuste de ne pas reconnaître que le défaut de moyens est la cause principale de son peu de développement.

Sans doute le déficit des dernières années se se reproduira rarement ; mais par cela même qu'il est possible, on conviendra qu'il faut quelques capitaux pour se livrer avec succès à ce genre d'industrie.

(1) La pêche du thon a lieu au printemps et en automne ; mais dans la seconde saison on y emploie très-peu de monde parce que les chances sont moins favorables.

Quant à l'établissement de madragues dans tous les golfes, c'est un fort beau projet. Il est seulement fâcheux qu'on n'ait point indiqué le moyen de le réaliser. Sait-on que la plus modeste madrague coûte 4 à 500 francs ; qu'il en est de 30 et 40 000 francs (on les appelle alors *Thonaires*), dont la possession et l'emploi ne sont point en rapport avec les facultés pécuniaires des Corses ? Les pêcheries de Sardaigne sont florissantes, j'en conviens ; mais à qui appartiennent les cinq ou six Thonaires qui garnissent les côtes de cette île ? à des capitalistes génois qui ont blanchi la plume à la main et qu'une longue civilisation a initiés dans les secrets du négoce. Un jour, il faut l'espérer, la Corse prendra part à cette grande exploitation ; on ne peut s'étonner qu'elle ne s'y livre point aujourd'hui : l'industrie est ici un arbre exotique qui doit porter des fruits médiocres jusqu'à ce qu'une culture éclairée et assidue permette d'en cueillir de plus précieux (1).

(1) C'est aussi le défaut de moyens qui arrête le développement de la marine marchande. Ses plus forts bateaux sont des bombardes de 120 à 140 tonneaux : le reste se compose de tartanes et de gondoles. Quelques embarcations vont pêcher du corail en Afrique ; les autres ne fréquentent que la côte de France et celle d'Italie.

L'auteur du *Mémoire* n'est pas plus heureux quand il parle de la pêche du corail. « Le corail d'Ajaccio, dit-il ; et surtout celui de Bonifacio, sont justement renommés. Les Corses l'abandonnent aux pêcheurs napolitains, pour aller, à grands frais, en chercher de moins beaux sur les côtes de Barbarie. » M. R.-D. oublie que

L'intérêt est le Dieu qui régit l'univers.

Au lieu de supposer une ineptie complète qu'il n'a pas souvent rencontrée chez ces insulaires, ne pouvait-il chercher la cause de la singularité qu'il remarque avec raison ? Cette cause, la voici :

Plus une exploitation est aventureuse et plus elle exige de fonds ; parce qu'il faut s'attendre à de vains essais avant d'obtenir un résultat satisfaisant. Le corail de Corse, que l'on préfère à celui d'Afrique, est moins abondant et plus difficile à extraire. Une, deux, trois années donneront du déficit, la quatrième *peut-être* sera très-productive. En Barbarie, les pêcheurs ont la certitude de couvrir les frais de chaque expédition. Là un faible gain est toujours assuré ; ici les pertes momentanées sont aussi possibles que les grands bénéfices.

(146)

Si l'on veut bien comparer maintenant la fortune des armateurs de Naples, Livourne et Gênes aux faibles moyens des marins corses, on comprendra pourquoi ces derniers abandonnent leur corail aux pêcheurs étrangers, pour aller en chercher de moins beau. Joignez à cela que cette pêche oblige de tenir la mer avec constance, parce qu'on peut difficilement retrouver les points où l'on a rencontré le corail; que l'extraction est quelquefois très-lente et que dans les gros temps, si les équipages exploitent à la vue de leurs foyers, ils cèdent plus facilement au désir de gagner le rivage.

Quant aux *grands frais* de la pêche lointaine, il eût fallu nous en indiquer la nature. Je ne pense pas que M. R.-D. parle de frais de route; et tous les corailleurs assurent qu'ils vivent à très-bon compte sur la côte de Barbarie.

J'ai dit tout-à-l'heure que cette pêche est très-aventureuse en Corse. Elle eut lieu en 1809 et 1810 dans les parages de Calvi. Je n'en connais point les résultats, mais ils n'ont pu être avantageux, puisque dix années se sont écoulées sans qu'un seul individu ait repris cette exploitation. Pendant l'été de 1821, quatorze felouques sous pavillons sarde et toscan l'ont tentée de nouveau. Elles ont retiré ensemble trois

(147)

cent soixante-douze kilogrammes de corail brut, évalués 21 050 fr. En prélevant sur cette somme les frais de pêche et l'entretien pendant quatre mois (1), des soixante-dix-sept marins qui montaient les felouques, pense-t-on que les armateurs aient eu lieu de s'applaudir de leur spéculation ?

Par ce qui précède, on a pu juger de l'état de l'industrie en Corse. Il est inutile dès-lors d'ajouter que ce département ne possède pas de manufactures : quelques tisserands qui, ainsi que je l'ai dit, font le drap dont se vêtissent les habitans de l'intérieur; cinq ou six tanneries qui ne font pas grand chose, et une verrerie qui ne fait rien, ne sauraient porter atteinte à cette vérité. Elle est fâcheuse, et tous les efforts doivent tendre vers l'état contraire: tous les vœux doivent hâter le développement de l'industrie qui s'offre à la fois comme moyen de fortune et comme moyen de civilisation.

(1) Les Sardes (Génois) ont pêché pendant cinq mois; les Toscans pendant trois.

CHAPITRE HUITIÈME.

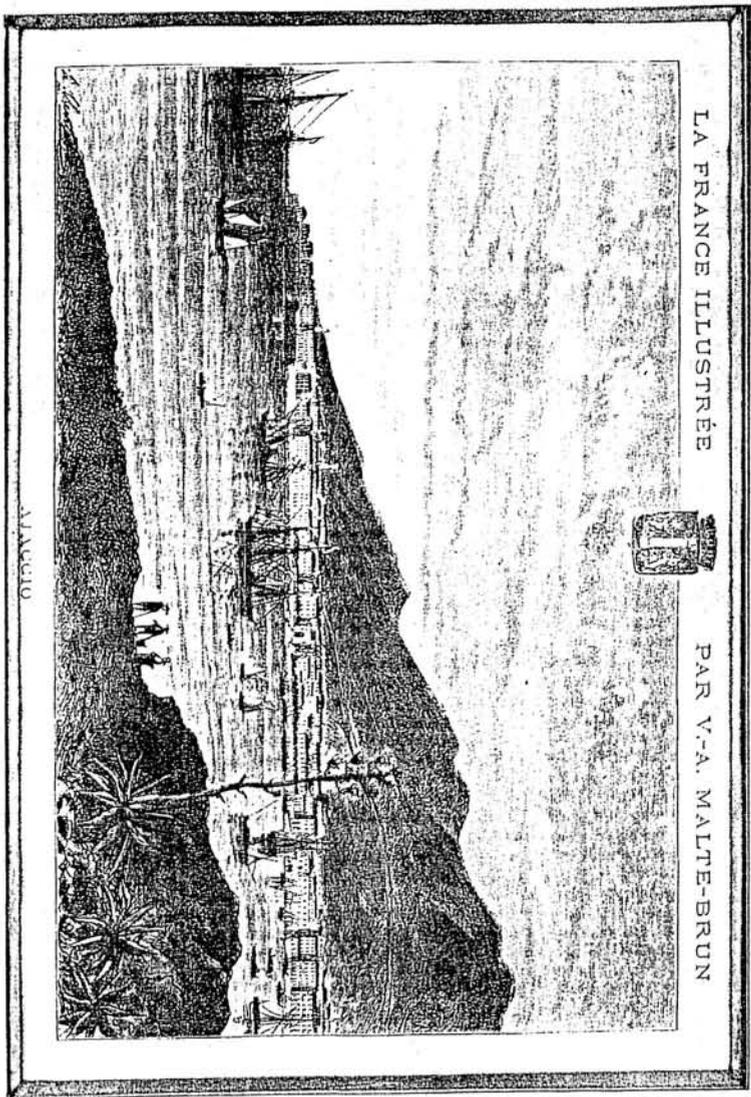
ILE ET DÉPARTEMENT DE LA CORSE.

§ 1^{er}. SITUATION, ASPECT GÉNÉRAL, OROGRAPHIE. — Nous venons de décrire la province par laquelle la puissance de la France s'exerce et s'étend sur la Méditerranée, mais cette puissance n'est efficace que depuis qu'une grande île, italienne de position, de mœurs et de langue, a été rattachée politiquement à la France et complète Marseille et Toulon. Nous allons donc interrompre la description de la France continentale pour donner celle de la *Corse*, qui, suivant les lois de la géographie physique, lui est totalement étrangère et se trouve en dehors du cadre de l'ancienne Gaule, mais qui, dans l'ordre de la géographie maritime et militaire, vient immédiatement après la Provence.

L'île de Corse, qui a été réunie politiquement à la France en 1768 et forme aujourd'hui l'un des départements, est située entre les 41° 20' et 43° latitude nord et entre les 6° 12' et 7° 12' longitude est. Elle est baignée par la partie de la Méditerranée qu'on appelle mer Tyrrhénienne, et se trouve séparée de l'île de Sardaigne par le détroit de Bonifacio, large seulement de 15 kilomètres. Son éloignement des côtes de Provence est de 160 kilomètres, et des côtes d'Italie de 90. Elle est à peu près de forme elliptique, son grand axe étant dirigé du nord au sud. Sa plus grande longueur, du cap Corse au détroit de Bonifacio, est de 186 kilomètres, et sa plus grande largeur, de 90. Sa superficie est de 8,747 kilomètres carrés.

L'aspect de la Corse est sévère, agreste, pittoresque : une mer profonde semée d'écueils, souvent battue de tempêtes, une vaste chaîne de sommets couvertes de neige pendant la moitié de l'année, à laquelle s'appuient des montagnes plus basses, aux flancs débarnés ou garnis d'épaisses forêts, des vallées étroites et sombres, de profonds précipices où mugissent des eaux turbulentes, de petites plaines au bas des ruisseaux et près des côtes, où les moissons alternent avec les marécages, un sol mal cultivé et naturellement très-fertile, des richesses minérales non exploitées, des bourgs peu peuplés, des habitations isolées perchées sur le sommet de collines couvertes de vignes et d'oliviers, des routes rares et mauvaises, de bons ports mal fréquentés, un climat salubre, des habitants graves, fiers, énergiques, ardents dans leur haine comme dans leur amour, tel est l'aspect général que présente la Corse.

A l'exception de quelques plaines basses et malsaines situées à l'est, l'île tout entière est couverte par un massif de montagnes dont la hauteur moyenne dépasse 1,200 mètres, et qui se compose principalement d'une haute chaîne allant du nord au sud, du cap Corse au détroit de Bonifacio, et partageant la Corse en deux versants, l'un à l'est, incliné sur la mer Tyrrhénienne, l'autre à l'ouest, jetant ses eaux à la Méditerranée. Cette chaîne, à partir du cap Corse, où elle s'élève brusquement en sortant de la mer à 600 mètres, court au sud, pendant 40 kilomètres, jusqu'à la *Cima di Stella*, où elle atteint 1,200 mètres; de là elle se dirige à l'ouest jusqu'au *monte Grosso* (1,861 m.), et reprend sa direction au sud, pendant 24 kilomètres, sous le nom de montagnes de *Frontogna*; de la source du Golo elle se dirige au sud-est,



Malte-Brun-Lavallée - Ile et département de la Corse

atteint au *monte Rotondo* 2,764 m. et au *monte d'Oro* 2,652 m.; puis, à partir de la *fore de l'erde*, elle reprend sa direction au sud jusqu'au *monte Rosso*, dont les derniers contre-forts viennent se terminer aux pointes de lo Sprono et di Cala, sur le détroit de Bonifacio. Presque toute cette chaîne est granitique; cependant, du cap Corse jusqu'à 8 kilomètres du *monte Grosso*, c'est le terrain crétaé qui compose le massif.

Ces montagnes présentent un grand nombre de cols élevés, d'un accès difficile et traversés par un petit nombre de routes construites récemment. Les principales vont : 1° de Bastia à Saint-Florent, par le col Saint-Antoine; 2° de Bastia à Calvi; 3° de Bastia à Ajaccio, par Corte et le col de Vizzavona; c'est la plus importante de toute l'île; 4° d'Ajaccio à Bonifacio. Outre ces routes, on a commencé à construire de grands chemins vicinaux, et l'on trouve une quantité de passages appelés dans le pays *bocca* ou *fore*, qui conduisent d'un versant à l'autre, et permettent d'aller de la côte orientale, mieux cultivée et plus peuplée, aux ports de la côte occidentale. Mais ce ne sont pour la plupart que des chemins de mulets, difficiles en été, souvent impraticables en hiver, et où l'on ne peut faire marcher que des charrettes à bœufs.

Les contre-forts de la chaîne principale sont nombreux, âpres et élevés, et partagent ce pays en une infinité de petites vallées. Ceux de l'orient et ceux de l'occident offrent une disposition absolument différente et que nous allons indiquer en empruntant quelques lignes à un savant qui a étudié en détail ce singulier pays ¹.

« Les caractères du contour de la Corse sont singulièrement différents dans l'est et dans l'ouest; dans l'est, la côte est unie; dans l'ouest, elle est criblée de dentelures. Des différences correspondantes se retrouvent, à l'est et à l'ouest, dans l'intérieur de l'île, qui se partage en deux zones distinctes, suivant un diamètre incliné à peu près dans la direction du nord-nord-ouest. La zone orientale est occupée par des chaînes de montagnes se dirigeant du nord au sud parallèlement à la côte, et composées de terrains stratifiés (crétaés); la zone occidentale, par des chaînes de montagnes beaucoup plus hautes et beaucoup plus nombreuses, se dirigeant transversalement à la côte, de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est, et presque uniquement composées de terrains granitiques. Ce sont ces dernières montagnes qui, par leur rencontre avec la mer, donnent naissance aux golfes de Porto, de Sagone, d'Ajaccio, de Valinco, de Ventilegno, tous à peu près parallèles et ouverts à l'ouest-sud-ouest. Ces montagnes n'atteignent la côte orientale que dans l'extrémité méridionale de l'île, et y forment les deux seuls golfes que l'on y rencontre : les golfes de Porto-Vecchio et de Santa-Manza, mouillages précieux ouverts à l'est-nord-est sur l'Italie. » Les parties les plus élevées de ces montagnes sont seules nues et dépourvues; les flancs sont en général couverts de forêts ou de *maquis*, et les pentes inférieures d'oliviers. Les *maquis*, qui jouent un si grand rôle dans la topographie et dans l'histoire des bandits de la Corse, sont de grands espaces autrefois boisés et aujourd'hui, par suite du déboisement ou de l'incendie, seulement recouverts d'arbustes et de grands végétaux, dont la hauteur varie de 1 à 4 mètres, et qui se composent d'arbusiers, de lauriers, de cistes, de myrtes, de bruyères, de lavandes, etc., le tout mêlé, serré, touffu, feuillu, d'une épaisseur extrême et formant des abris souvent impénétrables. Ces forêts naines ont de la ressemblance avec les *jongles* de l'Inde.

¹ M. J. Reynaud, article *Corse*, de l'*Encyclopédie nouvelle*, tome IV, page 60.

« Les forêts qui recouvrent les montagnes de la Corse sont peut-être les plus belles qu'il y ait au monde, sinon sous le rapport de l'étendue, du moins sous celui de la magnificence. Sans parler de ces majestueuses forêts de châtaigniers qui occupent les pentes peu élevées, et dont la fécondité est si prodigieuse qu'une population considérable n'a pas besoin d'autres champs, les hautes montagnes de la Corse nourrissent des forêts de chênes, de hêtres, de sapins et surtout de pins larix, propres aux constructions les plus magnifiques. Il semblerait que la nature, en donnant à la Corse les hayres les plus multipliés et les plus spacieux qu'il y ait sur aucune côte de la Méditerranée, eût voulu lui donner aussi toute la charpente nécessaire pour une marine puissante. Il peut sembler extraordinaire au premier abord que ce petit peuple, ainsi isolé au milieu de la Méditerranée et entouré de tant de circonstances favorables à la navigation, soit demeuré montagnard et ne se soit fait navigateur. Mais le développement de la marine demande des conditions particulières de commerce et de puissance que la Corse n'a jamais eues jusqu'à présent, et qui ne s'y manifesteront qu'à mesure que la France s'y constituera plus efficacement et prendra sur la Méditerranée le rang qui lui appartient. »

§ II. HYDROGRAPHIE. — CÔTES. — « La régularité du système hydrographique de la Corse est la suite de la régularité de son système orographique. Sur le versant occidental, les cours d'eau, contenus chacun dans une vallée particulière qui vient aboutir directement à la mer, suivent chacun leur cours en ligne droite et parallèle, et viennent se rendre isolément dans le fond du golfe auquel ils correspondent. Sur le versant oriental, au contraire, les eaux qui découlent des montagnes du système transversal se trouvent gênées dans leur route vers la mer par les montagnes du système longitudinal qui leur barrent le chemin; elles sont donc obligées de longer, à droite et à gauche, le pied de ces montagnes, jusqu'à ce qu'elles rencontrent les coupures dont nous avons déjà parlé, et par lesquelles elles se précipitent vers la mer. Dans cette partie de l'île, les cours d'eau, au lieu de demeurer droits et parallèles comme dans l'autre partie, se réunissent donc successivement en deux lits principaux, l'un au sud et l'autre au nord, et donnent ainsi naissance au Tavignano et au Golo, les deux rivières les plus importantes de l'île. »

Ainsi dans le versant oriental le *Golo*, le *Tavignano*, qui arrose Corte, puis des torrents, tels que l'*Orbo*, le *Travo*, le *Solenzava*, le *Santa-Lucia*, le *Gardienne*, sont les seuls cours d'eau à mentionner. Dans le versant occidental on trouve l'*Ostriconi*, le *Secco* et le *Ficarella*, qui se jettent dans le golfe de Calvi; le *Fango*, qui se jette dans le golfe ou Porto di Galeria; le *Porto*, qui se jette dans le golfe de Porto; le *Liamone*, dans le golfe de Sagone; le *Gravone* et le *Prunelli*, dans le golfe d'Ajaccio; le *Tarvo* et le *Valinco*, dans le golfe de Valinco; l'*Ortolo*, dans le golfe de Roccapina. Toutes ces rivières sont torrentielles, roulent des cailloux sur un fond de rochers, sont souvent complètement desséchées en été et ne s'emplissent qu'à l'époque des pluies et de la fonte des neiges. Aucune n'est navigable. Les rivières de l'est ont leurs embouchures obstruées par des atterrissements, et souvent leurs eaux arrêtées formant de petits étangs marécageux et malsains qui communiquent avec la mer par des lagunes. On évalue l'étendue de ces eaux stagnantes à 6,787 hectares.

D'après le rapide exposé que nous venons de faire des eaux et des montagnes de la

Corse, on voit que dans ce pays les plaines, si l'on excepte les vallées près de leur embouchure dans la mer, y sont très-rares. Dans la partie occidentale de l'île il n'y en a pas. Dans la partie orientale il y en a une seule, mais qui est très-grande; elle repose sur le pied de la chaîne du cap Corse et s'étend sur une largeur moyenne de deux à trois lieues, depuis Bastia jusqu'à la rencontre des montagnes d'Asinao. Dans le milieu de l'île, sur le cours du Golo, on trouve une dernière plaine, peu étendue, et qui a vraisemblablement formé le fond d'un lac antérieurement alimenté par cette rivière.

Les côtes de la Corse, ainsi qu'on l'a déjà dit, sont très-différentes à l'est et à l'ouest. La côte orientale est droite, basse, sablonneuse, en quelques endroits bordée d'étangs, de marais et de lagunes; les plus considérables de ces flaques d'eau sont : l'étang de *Bigaglia*, au sud de Bastia; l'étang de *Diama*, au nord de l'embouchure du Tavignano, et l'étang de *Santo-Urbino*, au sud de cette embouchure. Sur toute cette côte on ne trouve que le port de Bastia. La partie sud se relève, devient escarpée, découpée, bordée d'îlots et d'écueils; on y remarque le golfe de *Porto-Vecchio*, formant la rade d'un magnifique port, sûr et spacieux, de 3 kilomètres de long sur autant de largeur, avec 24 mètres d'eau; puis le beau golfe de *Santa-Murza*, et entre ces deux golfes les îlots *Cerbiente* et *del Toro*. Au sud est le détroit de Bonifacio, à l'entrée duquel est l'île *del Cavallo*; ce détroit est d'une navigation difficile, à cause des courants et des écueils; le principal de ces écueils, l'îlot rocheux de *Lavazzi*, est devenu en 1855 affreusement célèbre par le naufrage de la frégate française la *Stimillante*, portant neuf cents hommes en Crimée et détruite corps et biens au milieu de ces rochers. Sur le détroit est le petit port de *Bonifacio*, qui est d'un accès difficile. La côte occidentale est rocheuse, élevée, découpée et forme de nombreux golfes qui, du sud au nord, sont ceux de *Ventilegno*, de *Valinco*, d'*Ajaccio*, de *Sagone*, de *Porto*, de *Calvi* et de *Saint-Florent*, avec des rades et des mouillages excellents ouverts sur la route de Provence en Algérie et desquels on n'a pas encore tiré parti; le golfe de Saint-Florent surtout est d'une haute importance : « des flottes entières y trouveraient en toute saison un abri assuré, et il a l'avantage d'être placé à l'extrémité de l'île la plus voisine de la France et de s'ouvrir directement au nord, ce qui est extrêmement avantageux pour les rapports de la Corse avec la France. Ce golfe forme en quelque sorte la correspondance naturelle de notre belle rade de Toulon ¹. » Les meilleurs ports de la côte occidentale sont Ajaccio, Calvi et Saint-Florent.

Les côtes de la Corse sont poissonneuses; on y pêche la sardine, le thon, de beau corail et des coquillages à nacre.

§ III. CONSTITUTION GÉOLOGIQUE, CLIMAT, ETC. — Toute la partie occidentale de la Corse, à l'ouest d'une ligne allant de l'embouchure de l'Ostriconi, par Corte, au port Pinarello, est formée par les diverses roches du terrain primitif, telles que le granite, la pegmatite, la syénite, le gneiss, le micaschiste, et au milieu de ces masses, se trouvent des amas de porphyres, de diorites et d'euphotides. Plusieurs de ces roches primitives sont d'une grande beauté et pourraient donner lieu à d'importantes exploitations; on cite parmi les plus belles : le granite orbiculaire, qui ne se trouve qu'en Corse, au nord-est de Sartène; le porphyre globuleux ou orbiculaire (au sud-ouest de Calvi);

¹ Article *Corse*, de l'*Encyclopédie nouvelle*.

l'euphotide verte d'Arezza (vert de Corse); le granit d'Agajola, dont les blocs forment le soubassement de la colonne de la place Vendôme à Paris. Dans la partie orientale de l'île, la formation dominante est le terrain crétacé; çà et là sont quelques formations plus modernes; ainsi on trouve le terrain tertiaire moyen à Saint-Florent et au sud de l'île, près de Bonifacio; le terrain tertiaire supérieur le long de la côte d'Aleria, et des alluvions toutes modernes sur quelques points, particulièrement à l'embouchure du Golo. Les marbres sont les principales pierres exploitables de cette partie de la Corse. Les richesses métalliques sont très-abondantes, mais elles ont été mal reconnues et ne sont pas exploitées : on trouve des mines de fer au cap Corse, une mine de plomb argentifère près de Saint-Florent, une mine d'antimoine à Ersa, etc. Les eaux thermales les plus fréquentées sont celles de Guagno.

Le climat de la Corse est tempéré et généralement sain, sauf sur les côtes marécageuses de l'est. Sur le rivage, il est bien rare que le thermomètre descende pendant l'hiver au-dessous de zéro, et même au mois de janvier la température est généralement douce; pendant l'été, la chaleur s'élève de 28° à 30°. La température moyenne de l'année est de + 15° à 16°. Dans la partie australe et montagneuse de l'île, le climat est différent : l'hiver est rigoureux, la neige abondante, et pendant l'été, la chaleur est beaucoup moindre que sur le rivage.

§ IV. HISTOIRE, POPULATION, MŒURS, ETC. — Dans les temps anciens, la Corse fut successivement au pouvoir des Phéniciens, des Phocéens, des Carthaginois et des Romains. C'est pendant la domination romaine qu'elle paraît avoir eu son époque florissante. Toutes les plaines orientales étaient alors très-peuplées, riches, cultivées et saines. On comptait dans l'île trente-trois villes, dont les deux plus importantes étaient Mariana et Aleria; toutes aujourd'hui sont en ruines, à l'exception de Bastia (*Alistia*), de Porto-Vecchio (*Martinum*) et de Corte (*Cenestum*). Après la chute de l'empire romain, la Corse fut ravagée par les Vandales, les Goths, les Lombards, puis fut annexée à l'empire grec, auquel Charlemagne l'enleva. Ravagée par les Sarrasins pendant plus d'un siècle, déchirée par les guerres civiles, partagée entre des seigneurs constamment ennemis et armés, elle se donna, dans le onzième siècle, au pape Grégoire VII, et celui-ci en conféra l'investiture aux archevêques de Pise, qui en devinrent tout à fait les maîtres en 1091. Gênes, irritée que la république de Pise, sa rivale, augmentât ainsi sa puissance, chercha à obtenir une partie de la Corse, et après de longues négociations, elle obtint du saint-siège que les évêchés de Mariana, de Nebbio et d'Acci relèveraient de l'archevêché de Gênes, et que les seuls évêchés d'Aleria, d'Ajaccio et de Sagone continueraient à relever de l'archevêché de Pise. La république de Gênes ne se contenta pas de ce premier succès; peu à peu elle s'empara de diverses positions maritimes, et après une longue lutte avec Pise, elle établit sa domination dans l'île (quatorzième siècle), mais principalement sur les côtes, car la population farouche et valeureuse des montagnes resta indépendante. Depuis cette époque, l'histoire de la Corse ne présente qu'une suite continuelle de révoltes occasionnées par la tyrannie et la cupidité des gouverneurs génois. En 1553, Henri II résolut d'enlever l'île aux Génois alliés de l'Espagne, et le maréchal de Thermes en fit la conquête à la grande joie des habitants, délivrés du joug odieux de Gênes; mais le traité de Cateau-Cambrésis (1559) rendit la Corse à ses anciens possesseurs.

La lutte recommença, lutte perpétuelle et obscure, où Gênes, pendant deux siècles, usa inutilement ses forces. La France y intervint plusieurs fois, principalement en 1737, où ses troupes occupèrent l'île pendant quatre ans. Le cardinal de Fleury l'ayant rendue aux Génois, la rébellion se ranima au départ des Français. Les Corses s'organisèrent librement sous un homme énergique, Pascal Paoli, et ambitionnèrent de former un État indépendant. Gênes, dégénérée et devenue trop faible pour soumettre ses belliqueux vassaux, implora encore le secours de la France, qui s'offrit comme médiatrice et fit occuper par ses troupes les places maritimes (1763). Les montagnards refusèrent de se soumettre et sollicitèrent Paoli de l'Angleterre. Que celle-ci vint à s'emparer d'une île située à quelques heures de Toulon, et elle avait aux portes de la France une citadelle, comme elle en avait déjà une aux portes de l'Espagne : avec la Corse, Minorque et Gibraltar, elle chassait les Français et les Espagnols d'une mer qui est leur domaine naturel. Il fallait à tout prix empêcher un tel événement. Le duc de Choiseul résolut de prendre la Corse pour la France, d'en faire non pas seulement une colonie précieuse par son voisinage, ses ports, ses forêts, mais encore et malgré sa position, sa langue, ses mœurs, une partie intégrante du territoire français. Un traité fut conclu, par lequel Gênes céda la Corse à Louis XV, qui en prit le titre de roi et décréta la réunion de celle-ci au royaume de France (1768, 15 août). Les Corses, indignés de cet étrange marché, firent une vive résistance; mais Choiseul ayant envoyé contre eux cinquante bataillons, ils se soumirent. Deux mois après la fin des hostilités et un an après l'édit de réunion, naquit à Ajaccio Napoléon Bonaparte.

A cette époque la Corse se divisait en quatre parties : au nord, *l'en deçà des monts* (*al di quà de' monti*), dont les villes étaient Bastia, Saint-Florent et Mariana; à l'est, *la côte du dedans* (*banda di dentro*), dont la ville était Aleria; au sud, *l'au delà des monts* (*al di là de' monti*), dont les villes étaient Bonifacio, Sartène, et à l'ouest, la côte du dehors (*banda di fuori*), dont les villes étaient Ajaccio, Calvi, etc. On la divisait encore en 11 provinces, qui se subdivisaient en 61 *pièces*, ou cantons. Il y avait 5 évêchés.

La révolution de 1789 démontra que la Corse était mal soumise, car elle s'insurgea pour reprendre son indépendance, se donna aux Anglais et ne rentra sous la domination française que par la force des armes. En 1814, elle fut encore occupée, mais momentanément, par les Anglais. Enfin, près d'un siècle s'est écoulé depuis que ses destinées sont mêlées à celles de la France, et elle n'a que médiocrement changé : malgré les maîtres qu'elle a donnés à sa patrie adoptive, malgré les lois qu'elle a reçues d'elle, malgré le grand nombre de généraux, d'administrateurs, d'agents de tout genre qu'elle lui a fournis, elle est encore aujourd'hui étrangère à la France par son ciel, son sol, sa langue, surtout ses mœurs, ses instincts, ses sentiments. C'est toujours l'Italie, non l'Italie de Rome et de Florence, des arts et des poètes, mais l'Italie de la Sardaigne et de la Sicile, rude, sévère, pauvre, sauvage, où le bandit est encore populaire, où l'on trouverait encore des sbires et des *condottieri*. Ajoutons que tous les gouvernements qui se sont succédés en France depuis la conquête de l'île, même celui du grand homme dont elle se glorifie, n'ont presque rien fait pour polir, civiliser, franciser la Corse, pour féconder son admirable sol, tirer parti de ses richesses naturelles, mettre en œuvre ses magnifiques ports et faire de ce pays, demi-distant de Toulon et d'Alger, la plus puissante des colonies, un contre-poids à

Malte et à Gibraltar. La Corse n'a, pour ainsi dire, connu de la civilisation française que le gendarme et le percepteur; on ne lui a demandé que des soldats.

Bien ne démontre mieux que ce pays n'est pas encore la France que l'aspect de sa population. Cette population est un mélange d'Ibères, de Grecs, de Carthaginois, de Romains, de Sarrasins, d'Italiens modernes : on n'y trouve presque aucun des éléments qui ont formé la population française. Le Corse est de taille moyenne, bien fait, alerte, vigoureux; sa figure est grave, expressive, réservée, un peu altière et même farouche. Il est brave, intelligent, énergique, plein de ténacité, d'ardeur, de pénétration, plein de confiance en lui-même. Il est par-dessus tout fier et fait peu de cas de la richesse, mais il est avide d'honneur. Toutes ces qualités feraient de la race corse une des plus complètes qui soient au monde, si elles n'étaient accompagnées d'une ambition sans scrupule, d'un égoïsme intraitable, d'une dissimulation qui va jusqu'à la perfidie, d'une insensibilité qui va jusqu'à la cruauté; enfin de la passion effrénée de la vengeance. Un Corse qui a une injure à venger est en *vendetta*, c'est-à-dire que dès ce moment il cherchera par tous les moyens, ouverts ou cachés, à tuer son ennemi, et quels que soient le temps et les obstacles, il le tuera ou sera tué par lui. La *vendetta* est héréditaire et se perpétue à travers les générations, de sorte que des familles ont pu être anéanties par cet atroce usage. La langue de la Corse est un dialecte italien mêlé de mots arabes, et qui varie dans toutes les parties de l'île.

§ V. DÉPARTEMENT DE LA CORSE. — STATISTIQUE, AGRICULTURE, COMMERCE, ETC. — Le département de la Corse est formé uniquement de l'île et a comme elle une superficie de 873,741 hectares¹. Sa population était, en 1801, de 163,897 habitants; en 1831, de 197,967 hab.; elle est aujourd'hui de 236,251 habitants.

Il a pour chef-lieu Ajaccio et se divise en cinq arrondissements :

Arrondissement d'Ajaccio	12 cantons,	73 communes,	55,008 habitants.
— de Bastia	20 —	93 —	70,288 —
— de Calvi	6 —	31 —	23,390 —
— de Corte	15 —	112 —	56,830 —
— de Sartène	8 —	43 —	29,735 —
5 arrondissements	61 cantons,	354 communes,	236,251 habitants.

Il forme le diocèse de l'évêché d'Ajaccio, renferme 8 tribunaux de 1^{re} instance ressortissant à la cour d'appel de Bastia, 3 collèges (Ajaccio, Bastia, Calvi), 4 écoles supérieures et 330 écoles élémentaires. Il forme la 17^e division militaire, dont le quartier général est à Bastia.

Le sol de l'île est généralement pierreux, mais dans le fond des vallées la terre est admirablement fertile et donne toute espèce de produits; néanmoins tout est à créer, dans ce pays, en agriculture. On y compte 260,000 hectares cultivés, 240,000 hectares incultes, mais cultivables, et 360,000 hectares non susceptibles de culture. Les céréales, le riz, les légumes, la garance, les mûriers, les oliviers, les orangers, forment les richesses agricoles de la Corse; mais c'est à peine si on leur accorde quelques soins. La vigne surtout pourrait donner les plus précieux produits, car toute l'île est propre à cette culture, et les vins faits avec soin sont de première qualité et rivalisent avec les meilleurs du midi de la France. On a même tenté la culture de quelques plantes

¹ De 1793 à 1811 l'île fut partagée en deux départements : celui de *Golo* et celui de *Lianone*.

équinoxiales, telles que l'indigo, le café, la canne à sucre, et ces essais plus curieux qu'utiles ont réussi. Nous avons déjà dit quels étaient les produits forestiers de l'île. La race des chevaux est petite, mais vigoureuse et d'un pied sûr; les mulets sont excellents et pourraient devenir l'objet d'une production et d'un commerce considérables; la race bovine est petite et mauvaise; les vaches, sauf dans quelques pâturages du centre de l'île, ne donnent pas de lait, et le bœuf ne produit qu'une viande dure et peu abondante; le porc y est presque à l'état sauvage; le mouton cornu donne une chair excellente, mais une mauvaise laine; les chèvres sont nombreuses et belles, et le mouton, qui paraît être le type original de nos moutons domestiques, est spécial à la Corse. Le gibier abonde, ainsi que les abeilles, qui sont mal élevées; elles seraient pourtant une source de richesse, comme au temps des Romains, qui prélevaient ordinairement en cire leurs tributs.

L'industrie est encore moins avancée que l'agriculture; elle ne se manifeste que par quelques forges à la catalane, des tanneries, des moulins à huile, des briqueteries, etc. Quant au commerce, il est borné presque entièrement à l'intérieur et consiste en vins, huiles, châtaignes, oranges, etc. Les bois, les pierres, les marbres, dont nous avons vu les magnificences, ne sont l'objet que d'une très-mince exportation.

§ VI. DESCRIPTION DES VILLES. -- *Ajaccio*, chef-lieu du département et siège d'un évêché, est située sur une langue de terre, au fond d'un golfe qui offre d'excellents mouillages. Elle est bien posée, d'un charmant aspect, avec des rues droites et de belles maisons. Son port, défendu par une citadelle, n'est pas fermé. On remarque dans cette ville la cathédrale, qui est un beau monument du seizième siècle; la maison où naquit Napoléon; la chapelle des Grecs, située sur une éminence d'où l'on jouit sur la ville, la mer, les montagnes, de la plus belle vue.

Cette ville possède encore des tribunaux civils et de commerce, une bibliothèque, une école de navigation, etc. Elle fait commerce de vins, d'huiles et de fruits. Sa distance de Toulon est de 260 kilomètres, et de Paris de 1,080 kilomètres. Elle renferme environ 11,000 habitants. Du temps des Romains, elle s'appelait *Urcinium*.

Bastia, chef-lieu d'arrondissement, est le quartier général de la 17^e division militaire et le siège d'une cour d'appel; elle possède en outre un lycée, des tribunaux civils et de commerce, une bibliothèque, etc. Sa population est de 16,000 habitants. C'est la ville la plus importante de l'île. Elle est située sur la côte orientale, dans un territoire fertile en oliviers et en orangers, et présente le plus bel aspect. On la divise en deux parties: la vieille ville ou *Terra-Vecchia*, avec des rues sinueuses et étroites; la ville neuve ou *Terra-Nova*, qui renferme la citadelle, bâtie sur un roc et dominée par des collines escarpées sur lesquelles sont construits plusieurs forts. Le port est d'un difficile accès. *Bastia* n'a d'autres monuments que ses belles églises. On y trouve de nombreuses tanneries, et l'on y fait un commerce important en produits de l'île.

Cette ville, fondée au seizième siècle sous le nom de *Porto-Corvo*, dut son agrandissement à la destruction des villes d'*Aleria* et de *Mariana*. C'était, sous la domination génoise, la capitale de la Corse. Elle a subi plusieurs sièges; le principal est celui qu'y soutinrent les Français contre les Anglais en 1794.

Calvi, chef-lieu d'arrondissement (1,900 hab.), est située au fond d'un golfe, sur un rocher péninsulaire, et se divise en ville haute ou *citadelle*, et *marine* ou ville basse. Elle

est très-forte, et son port pourrait abriter une flotte nombreuse. Mais son commerce, qui était autrefois important, a passé à l'île-Rousse, qui est mieux située. Ce changement est principalement dû au siège subi par cette ville en 1794, contre les Anglais, et à la suite duquel elle fut entièrement ruinée et la population forcée de se réfugier à Toulon.

Corte, chef-lieu d'arrondissement (4,719 hab.), est située au centre de l'île, près du Tavignano, et elle est bâtie sur la pente escarpée d'une montagne qui domine une vallée très-fertile. C'est une ville bien fortifiée, et qui, avec les forts de *Vizzavona* et de *l'icario*, commande la route d'*Ajaccio* à *Bastia*.

Sartène, chef-lieu d'arrondissement (3,949 hab.), est une petite ville qui n'offre rien de remarquable, mais dont le territoire est fertile et bien cultivé.

Saint-Florent est un petit bourg de 500 habitants placé dans une magnifique situation, au fond d'un grand golfe qui pourrait abriter des flottes entières; mais on n'a rien fait pour son port, qui ne peut recevoir que des barques de pêcheurs. Ce bourg est défendu par un fort.

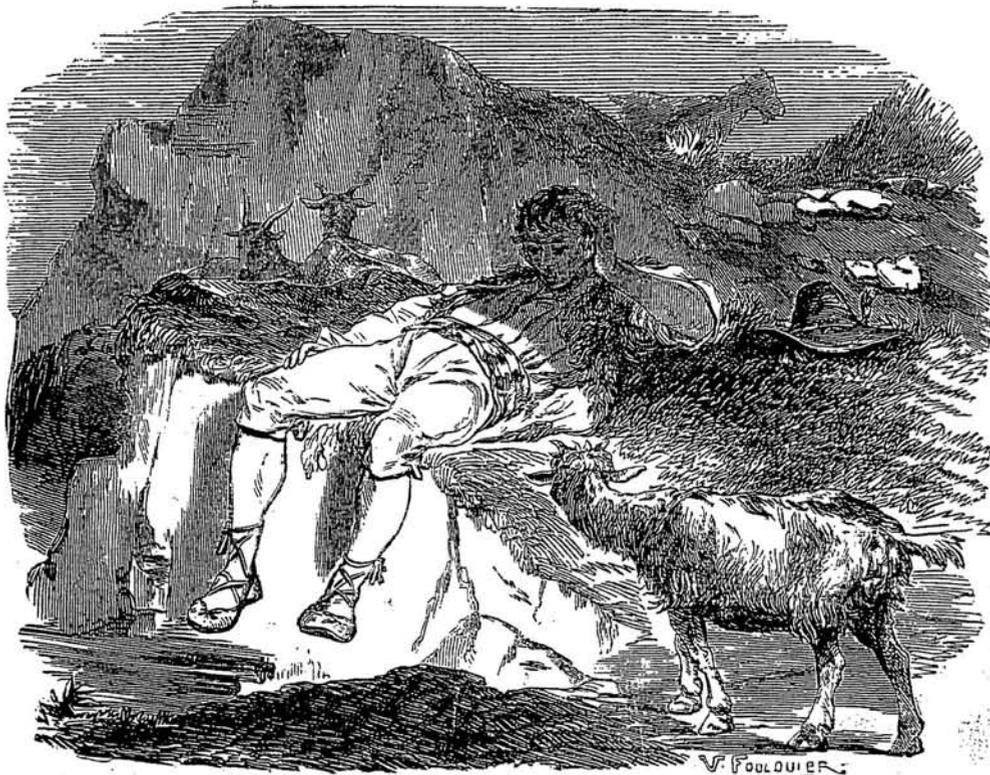
l'île-Rousse est une petite ville maritime de 1,500 habitants qui doit son nom à deux îlots voisins. Elle ne date que de la fin du siècle dernier. Son port, assez actif, est défendu par un fort.

Girolata est un petit port défendu par une tour et qui peut servir de refuge aux bâtiments de commerce. En 1524 Jean Doria y battit le corsaire Dragut.

Bonifacio, petite ville forte et maritime, de 3,383 habitants, est une des plus anciennes et la plus curieuse de la Corse. Elle est située sur un rocher calcaire élevé de 60 mètres au-dessus de la mer et dont les flancs sont verticaux. Elle est bien bâtie, bien fortifiée, et a un bon port creusé par la nature dans un banc de rocher et auquel la presqu'île occupée par la ville sert de môle. Ses églises sont riches et bien ornées. On remarque dans ses environs des grottes marines très-pittoresques. C'est la première ville que les Génois aient occupée dans la Corse.

Porto-Vecchio est une petite ville de 2,000 habitants située au fond d'une baie vaste et profonde qui forme un excellent port, complètement négligé: c'est pourtant le meilleur de l'île et l'un des plus sûrs de l'Europe. La ville est médiocrement fortifiée, et la contrée où elle est bâtie est marécageuse et malsaine.

Aleria, village ruiné, près de l'embouchure du Tavignano, était autrefois la ville la plus importante de la Corse, du temps des Romains. On y voit encore les ruines d'un cirque, des débris de murailles, une maison prétoriale, etc. Le territoire d'*Aleria* est d'une fertilité prodigieuse: le blé y rapporte cinquante pour un de semence.



Chevrier Corse.

STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DE LA CORSE.

N ^o D'ORDRE (b).	I. STATISTIQUE MORALE (a).	N ^o D'ORDRE.	STATISTIQUE MORALE.	N ^o D'ORDRE.	STATISTIQUE MORALE.
1 ^{er}	crimes contre les personnes (c). (cours d'Assises). Rapport du nombre des accusés à la population (moyenne annuelle), 1 sur 2199 habitants. Nombre total (1849)..... 225	32*	Procès (f). En matière civile..... 410	31*	Rapport du nombre des enfants naturels à la totalité des naissances (moyenne annuelle), 1 sur 16,39.
		81*	En matière commerciale..... 433		
16*	Infanticides (d). Rapport du nombre des infanticides aux enfants naturels (moyenne annuelle), 1 sur 262,20. Nombre total (1849)..... »	25*	Instruction (g). Nombre des jeunes gens sachant lire et écrire, sur 100 jeunes gens recensés (moyenne annuelle)..... 49	65*	Enfants trouvés et abandonnés (i). Rapport du nombre des enfants trouvés et abandonnés admis dans les hospices, à la population (moyenne annuelle), 1 sur 420 habitants. Nombre total..... 165 Rapport du nombre des enfants trouvés à la totalité des naissances (moyenne annuelle), 1 sur 35,80.
		85*	Paupérisme (h). Rapport du nombre des indigents à la population (moyenne annuelle), 1 sur 45 habitants. Nombre total..... 150		
39*	Suicides. Rapport du nombre des suicides à la population (moyenne annuelle), 1 sur 37 016 habitants. Nombre total (1849)..... 6	47*	Mendicité. Rapport du nombre des mendiants à la population (moyenne annuelle), 1 sur 231 habitants. Nombre total..... 6	II. STATISTIQUE GÉNÉRALE.	
				Mouvement de la population (j).	
10*	Crimes contre les propriétés (e). Rapport du nombre des accusés à la population (moyenne annuelle), 1 sur 4539 habitants. Nombre total (1849)..... 11	72*	Enfants naturels. Rapport du nombre des enfants naturels aux enfants légitimes (moyenne annuelle), 1 sur 24,743. Nombre total (1850)..... 437	Naissances (k)..... 6 807	Contributions directes (n).
				Mariages (l)..... 1 661	
				Décès (m)..... 5 087	Personnelle et mobilière..... 35 500
					Portes et fenêtres..... 39 817
					Patentes..... 88 617

(a) D'après les comptes généraux du Ministère de la Justice, les rapports du Ministère de l'Intérieur, la Statistique morale de la France, par M. A. Guerry, membre correspondant de l'Institut, 1 vol. in-4*, et les Mémoires présentés à l'Académie des sciences et à l'Académie des sciences morales et politiques.
(b) Ces numéros indiquent le rang du département dans le classement des rapports.
(c) C'est le département où l'on compte le nombre proportionnel le plus élevé d'accusations de crimes contre les personnes.
(d) Beaucoup d'infanticides et peu d'enfants naturels, voilà le résultat qu'offre la Corse, résultat qui prouve que les départements où il y a le plus de moralité sous le rapport des naissances illégitimes ne sont pas ceux où les infanticides sont le moins fréquents.
(e) Dans l'ordre du nombre des accusés traduits annuellement devant les assises, la Corse et la Seine tiennent le premier rang. Mais si la population de la Corse fournit à la cour d'assises un nombre proportionnel d'accusés presque égal à celui que fournit la population du département de la Seine, il y a une grande différence dans la nature des crimes qui les y conduisent. L'habitant de la Corse comparait presque toujours devant le jury pour des accusations de meurtre et d'assassinat; tandis que l'habitant du département de la Seine y est traduit le plus souvent pour des vols qualifiés ou des faux. Dans le premier, sur 100 accusations, on en compte 33 de crimes contre les personnes et 17 de crimes contre les propriétés. Dans le département de la Seine, les proportions sont en sens inverse: 86 accusations de crimes contre les propriétés et 14 accusations de crimes contre les personnes.
Dans la Corse, on ne compte annuellement que 4 femmes sur 100 accusés.
(f) Rapport du nombre des procès en matière civile à la population, 1 sur 322 hab. Vingt départements ont un esprit de chicane moins développé.
(g) Dans le département de la Corse, que l'on croit fort en arrière sous le rapport de l'instruction, la moitié des jeunes gens, dit

M. Guerry, savent lire et écrire. Il y a soixante départements qui n'ont pas atteint cette proportion.
Population des écoles en 1850, 16 558 dont 14 196 garçons et 2362 filles. Ce nombre n'était, en 1840, que de 12 908.
Il y a, dans la Corse, 1 académie universitaire; 1 lycée impérial; 1 collège communal; 1 grand et 1 petit séminaire; 1 collège dit le collège Pèrta à Ajaccio; 1 école normale primaire, 1 école dite l'école Paoli à Corte; 500 écoles publiques ou privées; des écoles chrétiennes; des pensionnats; plusieurs établissements d'instruction dirigés par des congrégations religieuses; 1 bibliothèque publique, etc.
(h) Ce département est peu industriel, et, comme tous les pays agricoles, il ne présente qu'un petit nombre d'indigents. Sur 1000 habitants, il n'en compte que 3 de secours par la charité publique. Trois départements seulement ont un paupérisme moins considérable.
Il y a, dans la Corse, 3 hospices; 3 bureaux de bienfaisance et un grand nombre de maisons de charité.
(i) Rapport du nombre des enfants de toutes catégories à la charge de la charité publique, à la population, 1 sur 323 habitants.
Nombre total, 714.
(j) Comparée à celle des autres départements, la population de la Corse occupe le 82^e rang.
(k) Rapport des naissances à la population, 1 sur 31,90 hab.; — aux décès, 1 sur 0,72.
(l) Rapport des mariages à la population, 1 sur 127,06 hab.; — aux naissances, 1 sur 3,98.
(m) Rapport des décès à la population, 1 sur 44,15 hab.; — aux naissances, 1 sur 1,38.
Accroissement annuel de la population par l'excédant des naissances sur les décès, 1720.
Durée moyenne de la vie, 37 ans 5 mois. Trente-neuf départements ont une vie moyenne plus longue.
(n) Rang du département pour la contribution foncière, 56^e; pour la contribution personnelle et mobilière, 56^e; pour les portes et fenêtres, 56^e, et 78^e pour les patentes.

PANORAMA
DE LA CORSE,

OU

HISTOIRE ABRÉGÉE DE CETTE ILE,

ET

**Description des Mœurs et Usages de
ses habitants,**

PAR M. L'ABBÉ DE LEMPS.



PARIS,

A. SIROU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

Rue des Noyers, 57.

1844.

PANORAMA
DE LA CORSE,

OU

HISTOIRE ABRÉGÉE DE CETTE ILE.

DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE DE LA CORSE.

Ses productions. — Son climat.

La Corse a un peu plus de quarante lieues de long, et environ vingt-cinq dans sa largeur la plus grande. Une chaîne de montagnes, s'élevant du nord au midi, la divise en deux parts. Plusieurs pics, couverts de neiges éternelles, se font remarquer par leur élévation, surtout le *Monte-Rotondo*, entre Corte et Ajaccio : il se voit de très-loin par-dessus les monts qui, se succédant les

uns aux autres, entourent la Corse, à l'ouest et au nord, comme d'un formidable rempart.

A l'est, la belle plaine d'Aléria s'étend depuis Bonifacio jusqu'aux ruines de l'antique cité de Marius. Là, le sol le plus fertile, peut-être, qu'il y ait sous le ciel, est arrosé par mille ruisseaux, et le capricieux Tavignano y promène ses belles eaux bleues, dont la source jaillit des montagnes de l'intérieur. Dans toutes les autres parties de cette île, la nature étale ses plus beaux contrastes et ses caprices les plus ravissants. Des coteaux, chargés de fleurs et de verdure, puis des vallées profondes, dont la solitude majestueuse fait naître au fond des cœurs le silence du recueillement; puis des rocs escarpés, avec leurs frimats, leurs torrents et leurs abîmes : tout y montre à l'œil ravi ce que la Suisse a de plus pittoresque, et la Provence de plus gracieux.

On a souvent comparé la Corse avec la

Judée : on a voulu parler sans doute de la terre antique des Hébreux, où coulaient le lait et le miel, selon l'expression des Livres sacrés; car, depuis, ce sol si fécond s'est desséché sous les pas du musulman; l'islamisme a tari, dans cette région infortunée, toutes les sources de la vie.

Mais pour la Corse, quoique négligée par ses habitants, ennemis des travaux champêtres, elle fait éclore de son sein les fruits de divers climats, et étale partout avec un luxe inouï sa prodigieuse fécondité.

La vigne est presque le seul objet auquel les Corses donnent quelques soins; aussi leur fournit-elle en échange un vin délicieux. Celui d'Ajaccio et du Cap-Corse, surtout, jouissent, dans le pays, d'une juste renommée.

En fait de céréales, les Corses cultivent le froment, le maïs, peu de seigle, mais beaucoup d'orge pour leurs chevaux. Il suffit de remuer la première écorce de cette

terre favorisée, pour en obtenir les plus belles moissons; mais les deux tiers de ce sol si propice sont abandonnés sans culture, et hérissés de ronces, de myrtes et de makis. Toutes sortes de plantes sauvages attestent par leur prodigieuse dimension l'énergie du terrain, et accusent les habitants qui le négligent, et les étrangers qui le croient stérile et dépouillé. Mais c'est surtout par les fruits que la nature supplée à la déplorable incurie des Corses : leur variété et leur abondance étonnent, dans une terre si délaissée. Les vallées et les plaines sont couvertes de figuiers qui se chargent tous les ans d'une triple récolte. Tous les ans les bateaux à vapeur transportent en Italie les oranges, les citrons et les grenades de la Corse, et les montagnes de l'intérieur ont pour couronne des noyers et des marronniers couverts d'une mousse séculaire, et dont les fruits servent de nourriture aux animaux.

Cette île fournit encore un autre genre de

production plus important, et qui, bien exploité, suffirait seul pour faire de la Corse le centre d'un grand commerce entre la France et l'Italie. Je veux parler de l'olive. L'arbre qui la produit constitue, dans quelques cantons, de véritables forêts. La Balagne, par exemple, est couverte d'oliviers, et, malgré l'insouciance des habitants, qui laissent périr une partie de cette récolte précieuse, ils en vendent encore pour plusieurs millions¹.

L'huile corse est délicieuse, malgré la

¹ Dans l'année 1838, l'huile d'olive, qui se vendait 50 centimes le litre, produisit, pour la seule Balagne, un revenu de plus de huit millions. Et cependant, les possesseurs de ces bois d'oliviers, au lieu de recueillir chaque jour les fruits que détachent les vents de l'automne, les laissent pourrir sur la terre, pour ne ramasser en un seul jour que ceux qui ont résisté à l'orage. Au pressoir, on en perd encore une partie : qu'on se figure un terrain battu comme une aire, sur lequel un cheval traîne péniblement une pierre brute comme au sortir de la carrière. Voilà un pressoir corse. Une partie de l'huile se mêle à la terre, et forme de la boue; l'autre se dirige, tant bien que mal, par des canaux en harmonie avec le reste, vers de grands vases de terre qui souvent sont renversés par les travailleurs insoucians, et répandent à grands flots le liquide précieux.

profonde ignorance qui préside à sa fabrication. Blanche et épaisse comme le miel de Narbonne, qu'elle égale presque en douceur, elle supplée au laitage, un peu rare dans le pays.

Enfin, je franchirais bientôt les bornes que je me suis prescrites dans ce petit ouvrage, si j'énumérais toutes les productions qui enrichissent cette contrée, et, je le répète, c'est au sein d'une terre inculte, c'est au milieu des ronces et des makis, et souvent même sur d'arides rochers, que la nature verse dans cette île ses dons les plus précieux. Bienfaitrice trop généreuse, elle nourrit l'indolence de ses enfants, qui n'ont qu'à se baisser pour cueillir les trésors semés sous leurs pas.

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

PARIS - LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

1887

CHAPITRE XI

CORSE

L'île de Corse, l'antique Kyrnos des Grecs, la Corsica des Latins, des anciens habitants indigènes et des Italiens, constituée, avec la terre plus considérable de Sardaigne, un groupe parfaitement distinct, une sorte de monde à part. Des deux terres jumelles, c'est précisément la Corse, française aujourd'hui, qui est la plus italienne par la position géographique aussi bien que par les traditions de l'histoire. Tandis qu'elle est séparée des côtes de la Provence par des abîmes maritimes de plus de 1 000 mètres de profondeur, elle tient aux rivages plus rapprochés de la Toscane par un plateau sous-marin, un seuil de hauts-fonds parsemé d'îles. Son climat, ses produits naturels sont ceux de l'Italie, ses anciennes annales et la langue de ses habitants font aussi de la Corse une dépendance de la Péninsule. Achetée aux Génois, puis conquise sur les indigènes, il y a plus d'un siècle, par les moyens ordinaires de la violence, la Corse se donna librement à la France, lorsque le vaillant défenseur de l'indépendance de l'île, Pasquale Paoli, apparut en hôte acclamé devant l'Assemblée nationale. C'est le choix volontaire qui fait la patrie, et les Corses, Italiens de race, mais associés aux Français depuis quatre générations par une destinée commune, se regardent certainement en grande majorité comme faisant partie de la même nation que leurs concitoyens du continent.

Deux fois moindre en étendue que la Sardaigne¹, la Corse dépasse de

Superficie de la Corse.	8748 kilomètres carrés.
Longueur de l'île, du nord au sud.	855 kilomètres.
Largeur moyenne.	48 »
Largeur extrême, de l'est à l'ouest.	84 »
Développement du littoral.	485 »

beaucoup en surface la moyenne d'un département français; elle occupe le quatrième rang parmi les îles de la Méditerranée : presque aussi étendue que Cypré, elle ne le cède en population et en richesse qu'à la Sicile et à la Sardaigne. Ses montagnes, qui se dressent à plus de 2500 mètres, sont revêtues de neige pendant la moitié de l'année; leurs pentes, qui descendent rapidement vers la mer, permettent d'embrasser d'un coup d'œil les rochers, les pâturages, les forêts et les cultures. La plupart des vallées ont une grande abondance d'eau et de toutes parts on y voit briller les cascades. De vieilles tours génoises, bâties sur les promontoires, défendaient autrefois contre les Sarrasins l'entrée de chaque baie; la plupart n'ont plus d'autre utilité que celle d'embellir le paysage.

Le principal massif montagneux, le Niolo, qui s'élève au nord-ouest de l'île, ne s'arrête guère au-dessous de la limite idéale des neiges persistantes. C'est une sorte de citadelle granitique dont les hautes vallées servirent de retraite aux Corses pendant les guerres d'indépendance; des cimes environnantes on voit, par un temps favorable, tout le pourtour des côtes du continent; des Alpes de Provence aux Apennins de la Toscane¹; là se dressent le Cinto, à la haute croupe herbeuse; la Paglia Orba, coupée d'une paroi verticale, le « mont Cervin de la Corse »; le monte Rotondo, le monte d'Oro, à la double cime. Au sud du Niolo, l'arête principale des montagnes, en entier composée de roches primitives, se développe, sommet après sommet, vers le détroit de Bonifacio, à peu près parallèlement au rivage occidental. Sa dernière grande cime, du côté du sud, est la puissante montagne à laquelle sa forme a fait donner le nom d'Incidine. Au nord du Niolo, d'autres montagnes, dont la direction vers le nord et le nord-est est indiquée par la ligne des côtes qui en suivent la base, va se rattacher à la chaîne moins haute du cap Corse. Cette chaîne, parallèle au méridien, forme une véritable arête dorsale à toute la péninsule de Bastia et se prolonge vers le sud à l'orient du bassin de Corte; jadis elle devait servir de barrière aux lacs de l'intérieur, mais ses roches calcaires ont fini par céder à la pression des eaux, et le Golo, le Tavignano, d'autres torrents encore

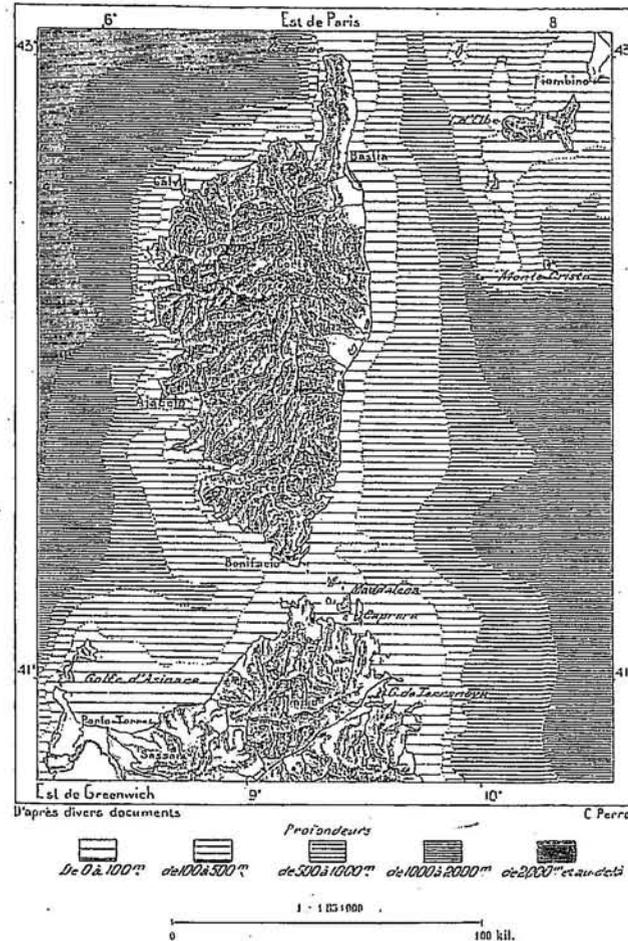
¹ Monts et cols principaux de la Corse :

Monte Cinto, principal sommet	2707 mètres.
» Rotondo	2624 »
» Paglia Orba, ou Vagliorba	2525 »
» d'Oro	2391 »
» Incidine	2065 »
Col de Vizzarona (route d'Ajaccio à Bastia)	1145 »
» de Vergio (chemin du val du Golo au golfe de Porto)	1552 »

MONTAGNES DE LA CORSE.

la traversent pour se jeter dans la mer orientale. Des glaciers s'épanchèrent des sommets de la Corse; les parois de rochers en ont gardé les

N° 119. — JONCTION SOUS-MARINE DE LA CORSE ET DE L'ITALIE.



stries, les vallées en montrent les moraines¹. Dans son ensemble, l'intérieur de l'île n'est qu'un labyrinthe de montagnes, et l'on ne peut se rendre de village à village que par des *scale* ou sentiers en échelle qui

¹ Raphaël Pumpelly; — Cabarié de Grandsaignes, etc.

s'élèvent de la région des oliviers à celle des pâturages. La grande route de l'île, celle d'Ajaccio à Bastia, passe à plus de 1100 mètres de hauteur; même les chemins qui longent la côte occidentale, la plus peuplée, ne sont qu'une succession de montées et de descentes contournant les promontoires qui hérissent le littoral. Telle est la raison qui a forcé la Corse à rester en arrière de son île sœur, la Sardaigne, pour la construction des chemins de fer. La voie ferrée entre les deux capitales de l'île n'est pas encore ouverte en 1886; le tunnel de la Foce, ou la « Gorge », qui passe au-dessous du col de Vizzavona, entre au sud dans la roche à 850 mètres d'altitude et ressort de la montagne à 990 mètres; sa longueur est de 4 kilomètres et demi.

Du côté de l'occident, l'île est profondément découpée par des golfes ramifiés en baies vers lesquels se penchent les vallées des monts et dont quelques-uns ont à l'entrée quatre cents mètres d'eau. Ces golfes ressemblent à des fjords déjà partiellement oblitérés par les alluvions, et peut-être faut-il y voir en effet des indentations de la côte que le séjour des glaciers a longtemps maintenues dans leur forme première; les petits lacs épars dans les cirques élevés des montagnes semblent indiquer l'ancienne action des glaces. Sur le versant oriental, ou côté « de Deçà » (*di Quà*), tourné vers l'Italie, les pentes sont plus douces, les rivières sont plus larges et plus paisibles, quoique toutes innavigables, l'aspect général du pays est moins accidenté : on lui donne parfois le nom de *Banda di Dentro* ou de « Zone intérieure », pour le distinguer des rivages occidentaux, appelés *Banda di Fuori* ou « Zone extérieure ». Les terrains granitiques du versant oriental sont recouverts par des formations crétacées et des alluvions modernes, que dominent des massifs de porphyre et de serpentine; la côte, égalisée par le mouvement des flots, se développe en de longues plages basses, enfermant des étangs qui furent autrefois des golfes. Ces grèves, qui semblent avoir été, comme celles de la Sardaigne, légèrement exhausées pendant la période moderne, — à en juger par les gradins étagés au-dessus du flot et les bancs de coquillages émergés, — sont fort insalubres à cause de la putréfaction des algues rejetées sur la rive : les miasmes se forment en si grande abondance au-dessus de certains étangs, qu'un linge blanc suspendu près de l'eau pendant une journée d'été y prend une teinte ineffaçable de rouille. Aussi « l'intempérie » règne sur ces côtes orientales de la Corse, et le séjour n'y est pas moins dangereux que sur les bords des palus sardes à Cagliari et à Oristano. Le manque de ventilation dans l'atmosphère, joint à la chaleur intense de l'été et souvent à des sécheresses prolongées, est, après l'horizontalité des plages et l'existence

des étangs, la grande raison de cette constitution fiévreuse du climat. L'hémicycle de hautes montagnes qui s'élève à l'occident arrête les vents d'ouest et de sud-ouest, ainsi que le purifiant mistral. Le bassin maritime qui s'étend à l'est se trouve presque séparé du reste de la Méditerranée par les terres qui l'entourent; les calmes y sont beaucoup plus fréquents qu'au large, et les vents plus faibles d'ordinaire et plus variables; les lourdes vapeurs qui pèsent sur les côtes sont rarement chassées par de fortes brises et il est très dangereux de les respirer pendant la saison des chaleurs. De Bastia à Porto-Vecchio il n'y a ni ville ni village sur le littoral même, et, dès la première quinzaine de juillet, presque tous les cultivateurs de la plaine s'enfuient sur les hauteurs pour ne pas être saisis par la fièvre; il ne reste dans la région mortelle qu'un petit nombre de surveillants, d'employés et quelques malheureux habitants du pénitencier de Casabianda, près de l'étang de Dianc. Rien de plus mélancolique, de plus désolé que ces plaines, jadis très peuplées, mais délaissées par l'homme, en dépit de leur riche verdure et de leur extrême fécondité, comme l'ont été, sur le continent, les maremmes de l'Étrurie et la campagne romaine. Quelques plantations d'eucalyptus ont commencé l'œuvre de restauration.

La hauteur considérable des montagnes, en comparaison de la superficie de l'île, permet de constater, presque aussi bien que sur l'Etna, l'étagement régulier des climats et des zones de végétation. Le long des côtes et sur les pentes intérieures, jusqu'à une altitude qui varie suivant l'exposition, les plantes ont une physionomie subtropicale et donnent à la contrée un aspect analogue à celui de la Sicile, de l'Espagne du sud et du littoral d'Algérie. Quelques districts privilégiés par la fertilité spontanée des terres peuvent être comptés parmi les plus belles campagnes des bords de la Méditerranée. Tel le *Campo dell' Oro* (ou *Campo l'Oro*), le « Champ de l'Or », qui entoure la ville d'Ajaccio, et où l'on voit des haies de cactus, grands comme des arbres, limitant les jardins et les vergers. Telles aussi les cultures du cap Corse, sur les deux versants de la péninsule montueuse qui s'avance dans la mer au nord de Bastia : c'est le pays des fleurs parfumées et des fruits savoureux, oranges, citrons, cédrats, amandes et raisins. Les oliviers recouvrent en forêts les collines basses du littoral et contrastent par leur feuillage argenté avec la sombre verdure des châtaigniers qui s'élèvent plus haut sur les montagnes et plus avant dans l'intérieur de la contrée. La plus célèbre région des oliviers est celle de la Balagna, qui s'incline vers Calvi, sur le

Température moyenne à Bastia	10°, 24 (Cadol).
» » à Ajaccio	17°, 58 (Cl. Guérin).
Pluies moyennes	0°, 588 »

versant nord-occidental de l'île : les plants de ce canton, que domine, du haut d'un pic, le village bien nommé de Belgodere, ont la réputation d'être les plus beaux des pays méditerranéens et de résister le mieux au froid. Sur le versant opposé de la montagne, du côté de Bastia, une autre vallée renferme l'une des grandes châtaigneraies de la Corse, et nulle part elles n'offrent de plus superbes troncs, des branchages plus touffus. Les châtaignes sont une des principales ressources des bandits et, pendant les diverses guerres qui ont dévasté l'île, elles ont fréquemment permis aux vaincus de continuer longtemps la résistance. Elles sont la nourriture principale en certains districts de l'île et dispensent l'indigène, assez nonchalant de sa nature, de labourer péniblement des champs de céréales. Quelques économistes avaient eu l'idée de faire disparaître les châtaigniers, afin d'obliger ainsi les CorSES au travail, et pendant deux années de la fin du dix-huitième siècle il fut, en effet, défendu d'en planter¹.

Quant aux forêts vierges qui recouvraient autrefois toute la zone moyenne des plateaux et des montagnes, entre les châtaigneraies d'en bas et les pâturages d'en haut, elles ont en grande partie disparu, à cause des incendies qu'allumaient fréquemment les bergers et les bandits : il ne reste en maints endroits que des *macchie* (maquis), faisant l'effet de « taches » sur les escarpements pierreux. Toutefois quelques districts de montagnes ont encore gardé leurs antiques forêts d'essences diverses, parmi lesquelles domine le pin laricio (*pinus alissimus*), le plus beau conifère de l'Europe : on voit encore çà et là de ces arbres superbes ayant des fûts de 40 à 50 mètres d'élévation ; mais il faut se hâter pour contempler ces géants, car on ne se borne pas à couper les troncs pour la mâture des navires ; les scieries à vapeur sont à l'œuvre pour débiter ces arbres magnifiques en douves pour les barils à sucre de Marseille et en planches pour les caisses à savon. D'après la statistique officielle, il y aurait en Corse 125 000 hectares de forêts, soit un septième de la superficie totale ; mais de vastes étendues classées sous la dénomination de bois n'ont plus que des broussailles. Il n'existe plus que trois groupes de forêts vraiment belles. celui de la haute Balagna au nord-ouest, celui de Valdoniello et d'Aitone sur les pentes occidentales du massif de Monte Rotondo, et la Barella dans les montagnes qui s'élèvent à l'ouest de Sartène.

Au-dessus de la zone forestière s'étendent les pâturages nus où paissent les moutons et les chèvres pendant l'été, et se dressent les rochers où se

¹ Zones de végétation :

Olivier	De la plage à 1160 mètres.
Châtaignier	De 580 à 1050 »

cache encore çà et là le mouflon, cet animal d'une étonnante agilité que l'on trouve aussi en Sardaigne et dans l'île de Chypre. Les bergers ont remarqué que le sanglier, d'ailleurs assez commun dans les montagnes, ne se rencontre jamais dans les lieux fréquentés par le mouflon ; quant au Joup, c'est un animal inconnu dans l'île, et l'ours en a disparu depuis plus d'un siècle. Les renards, de forte taille, et les cerfs, petits et fort bas sur jambes, complètent la faune sauvage. L'araignée *malmignata*, dont la morsure est quelquefois mortelle, est probablement la même que l'espèce sarde et toscane ; la tarentule qu'on trouve aussi, est celle du Napolitain : mais on dit que la fourmi venimeuse appelée *inna/antato* appartient à la faune spéciale de l'île.

On ne sait quelle est l'origine première des anciens habitants de la Corse, Ligures, Ibères ou Sicanes. L'île n'a pas de nuraghi comme sa voisine la Sardaigne ; elle n'a pas non plus ces multitudes d'idoles et d'objets divers qui permettent de reconnaître dans la nuit des temps passés les usages, les mœurs et, jusqu'à un certain point, la parenté des anciens habitants ; mais il existe, dans le voisinage de Sartène et en d'autres districts, quelques dolmens ou *stazzone*, des menhirs ou *stantare*, et même des restes d'avenues de pierres levées semblables à celles de la Bretagne et de l'Angleterre, quoique d'un aspect moins grandiose. Il est tout naturel de croire que des populations de même origine ont élevé ces monuments, aussi bien dans l'île que sur le continent et dans la Grande-Bretagne.

C'est au centre de l'île, on le comprend, que la race a dû se conserver dans sa pureté primitive ; les hommes de Corte et les superbes montagnards de Bastelica, compatriotes de Sampiero, se vantent d'être les Corses par excellence. En s'éloignant de Bastia, où le type est tout italien, on est surpris de voir que les grands traits, les figures allongées, deviennent fort rares. D'après Mérimée, le Corse des districts du centre a la face large et charnue, le nez petit, sans forme bien caractérisée, le teint clair, les cheveux plus souvent châtains que noirs. Sur les côtes, des colonies d'émigrants étrangers ont fortement modifié le type primitif. Après les Phocéens et les Romains, puis après les Sarrasins, qui ne furent définitivement chassés qu'au onzième siècle, sont venus les Italiens et les Français ; Calvi et Bonifacio étaient des cités génoises ; près d'Ajaccio, à Carghese, se trouve même une colonie de Maïnotes grecs qui, sous la conduite d'un Comnène, Stephanopoli, durent quitter le Péloponèse à la fin du dix-

septième siècle et qui parlent maintenant les trois langues, le grec, l'italien, le français. Le dialecte corse, surtout dans le nord de l'île, est très doux et se distingue par la mollesse des consonnes, le manque de sifflantes et de diphtongues. La littérature est fort pauvre : des chansons, des proverbes et des prières.

En dépit de ces croisements, les Corses, pris en masse, ont gardé, comme presque tous les peuples des îles, une grande homogénéité de caractère. *I Corsi meritano la furca e la sanno soffrire* (les Corses méritent le gibet et le savent souffrir), disait un proverbe génois que Paoli aimait à citer plaisamment, avec un certain orgueil. L'histoire témoigne de leur patriotisme, de leur vaillance, de leur mépris de la mort, de leur respect de la foi jurée; mais elle raconte aussi leurs folles ambitions, leurs rivalités jalouses, leurs furies de vengeance. Vers le milieu du siècle dernier, la *vendetta*, qui régnait entre les familles de génération en génération, coûtait chaque année à la Corse un millier de ses enfants; des villages entiers avaient été dépeuplés; en certains endroits, chaque maison de paysan était devenue une citadelle crénelée où les hommes se tenaient sans cesse à l'affût, tandis que les femmes, protégées par les mœurs, sortaient librement et vauquaient aux travaux des campagnes. Terribles étaient les cérémonies funèbres quand on apportait à sa famille le corps d'un parent assassiné. Autour du cadavre se démenaient les femmes en agitant les habits rongés de sang, tandis qu'une jeune fille, souvent la sœur du mort, hurlait un cri de haine, un appel furieux à la vengeance. Ces *voceri* de mort sont les plus beaux chants qu'ait produits la poésie populaire des Corses. Grâce à l'adoucissement des mœurs, les victimes de la *vendetta* deviennent de moins en moins nombreuses. La fréquence des scènes de meurtre pendant les siècles passés devait être attribuée surtout à la perte de l'indépendance nationale : l'invasion génoise avait divisé les familles. En outre, la certitude de ne pas trouver d'équité chez les magistrats obligeait les indigènes à se faire justice eux-mêmes; ils en étaient revenus à la forme rudimentaire du droit, le talion. Près de Boccagnano, au centre de l'île, vit une famille de bandits, que les gendarmes n'ont pu capturer depuis trente ans et que l'on avait fini par laisser en paix : ils ont leurs maisons, leurs champs, des troupeaux, et quand on les fait prévenir à temps, ils offrent l'hospitalité aux visiteurs curieux.

Le peuple corse, d'où sortit un maître pour la France, était pourtant essentiellement républicain, aussi bien par ses mœurs de sauvage indépendance que par la nature abrupte du pays qu'il habite. Les Romains ne réussissaient que difficilement à en faire des esclaves. Dès le dixième

siècle, bien avant que la Suisse fût libre, la plus grande partie de la Corse formait, sous le nom de *Terra del Comune*, une confédération de communautés autonomes. La population de chaque vallée constituait une *pieve* (*plebs*), groupe à la fois religieux et civil, qui choisissait lui-même son *podestà* et les « pères de la commune ». Ceux-ci, à leur tour, nommaient le « caporal », dont la mission expresse était de défendre les droits du peuple envers et contre tous. De son côté, l'assemblée des maires faisait choix des « douze », qui devaient former le grand conseil de la confédération. Telle était la constitution qui n'a cessé de se maintenir plus ou moins pendant tout le moyen âge, en dépit des invasions ennemies et de la conquête. Au dix-huitième siècle, pendant les luttes que la Corse soutint héroïquement contre Gènes et contre la France, elle se donna aussi par deux fois, en 1755 et en 1765, un régime bien autrement républicain que celui de la Suisse, en prenant pour point de départ l'égalité absolue de tous les citoyens. Ce sont les institutions du « peuple libre » qui avaient donné à Rousseau le pressentiment, non encore justifié, que « cette petite île étonnerait un jour l'Europe ». Depuis cette époque, la perspective ouverte aux ambitions et aux appétits des Corses par l'ère napoléonienne semble avoir eu pour résultat d'abaisser bien des caractères et de faire oublier les traditions historiques de liberté. D'ailleurs les luttes politiques en Corse sont encore beaucoup plus âpres qu'en France; fréquemment la session du conseil général a dû être ajournée parce que l'un des partis de cette assemblée refusait de siéger avec l'autre.

Quoique la population ait doublé depuis le milieu du siècle dernier, elle est encore relativement clairsemée; la Corse est à cet égard un des derniers départements de France¹, mais il faut dire que l'émigration est très considérable, surtout vers Marseille et l'Algérie. Par un contraste remarquable, le versant oriental, le plus large et le plus fertile, jadis aussi le plus peuplé, est aujourd'hui relativement désert, et la vie s'est portée sur le versant occidental; autrefois la Corse regardait vers l'Italie, de nos jours elle s'est tournée vers la France. La salubrité de l'air et l'excellence des ports expliquent cette attraction exercée par la mer occidentale. Sur la côte du levant, l'antique colonie romaine de Mariana n'existe plus, et l'emporium d'Aleria, d'origine phocéenne, puis carthaginoise par la conquête, n'était naguère qu'une ferme isolée près d'un étang malsain. On a souvent

Population en 1740	120 500 habitants.
« en 1801	164 000 »
« en 1876	262 700 »
« en 1881	272 640 » soit 51 par kilomètre carré.

répété que cette ville eut jadis jusqu'à 100 000 habitants; mais l'espace recouvert par les restes de poteries romaines ne permet pas d'admettre qu'Aleria, quoique fort bien située au débouché de la vallée du Tavignano, le principal cours d'eau de l'île, et vers le milieu de toute la côte orientale, ait jamais eu une population plus considérable que celle des villes principales de la Corse actuelle, Bastia ou Ajaccio. Vers la fin du treizième siècle Aleria existait encore; la malaria n'en avait pas chassé tous les habitants. La population se reconstituera, grâce à l'extrême fertilité du territoire, quand l'assèchement des eaux stagnantes aura rendu au climat local la salubrité première; mais c'est là une œuvre qui se fera Jonglemps attendre.

Les Corses ont une réputation d'indolence qu'ils méritent certainement pour la plupart, à en juger par le peu de cas qu'ils font des immenses ressources du pays. Les industries primitives de la pêche et de l'élève des troupeaux sont celles qu'ils comprennent le mieux. En plusieurs districts, presque tous les travaux agricoles, si ce n'est dans les petites propriétés, sont confiés à des journaliers italiens, les *Lucchesi* ou « Lucquois », ainsi nommés parce qu'ils venaient autrefois de la campagne de Lucques; ces immigrants temporaires, qui sont parfois au nombre de quinze ou vingt mille, font les pénibles besognes du sarclage, de la cueillette et de la moisson, puis s'en retournent avec leur salaire durement gagné, tandis que les propriétaires se croisent paresseusement les bras. Cependant, grâce à l'impulsion venue de France, on commence à utiliser les richesses naturelles du pays. Les huiles, qui peuvent rivaliser avec les meilleurs produits de la Provence, et les vins qui naguère étaient fort médiocres, sont préparés avec plus de soin et deviennent un objet d'échanges assez important; les vignobles s'accroissaient rapidement en étendue, lorsque le phylloxéra est venu décourager les agriculteurs, notamment aux alentours de Corte. Les fruits secs s'exportent en quantités croissantes. Dans un avenir plus ou moins rapproché, la grande île méditerranéenne, dont les produits sont ceux de la Provence, pourra devenir pour la France tempérée un complément colonial, une sorte d'Algérie insulaire. L'apiculture est relativement peu développée, quoique les fleurs de chaque macchia pussent alimenter des centaines de ruches¹.

La Corse possède de nombreux gisements miniers, mais ils ne semblent pas avoir la même puissance que les veines métallifères des montagnes sardes. Naguère le minerai de fer était le seul qui fût l'objet d'une exploita-

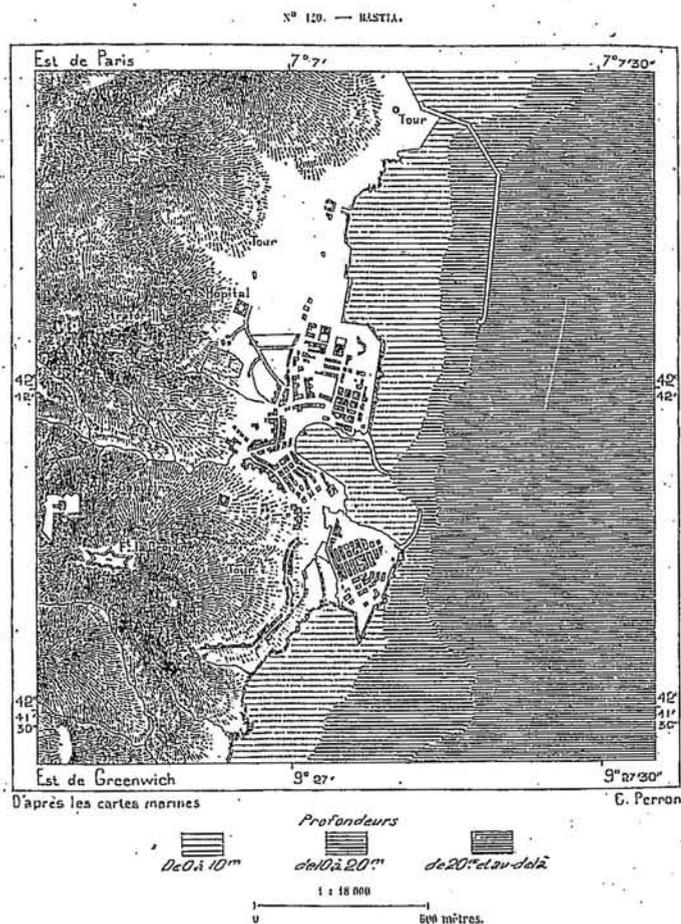
tion sérieuse: on l'utilisait pour d'importantes usines près de Bastia et de Porto-Vecchio; maintenant on extrait le cuivre de Castifao, dans les montagnes de Corte, et le plomb argentifère d'Argentella, près de l'Ille-Rousse. On travaille aussi quelque peu aux carrières de granit rouge et bleu, de porphyre, d'albâtre, de serpentine, de marbre, éléments précieux de la richesse future. Enfin les eaux minérales qui sourdent pour la plupart au contact des roches primitives, attirent dans les vallées de l'intérieur un certain nombre de visiteurs et de malades; mais la seule source qui ait acquis jusqu'à maintenant une réputation européenne est celle d'Orezza, jaillissant dans la région si pittoresque de la Castagniccia. Elle verse en grande abondance une eau ferrugineuse et gazeuse, qui contient jusqu'à 2 litres d'acide carbonique dans 1 litre de liquide: on la boit en maints endroits de la Corse au lieu de l'eau ordinaire. Les médecins lui attribuent les vertus les plus efficaces contre une foule de maladies.

Mais, en dehors des richesses que renferme le sol de la Corse et de celles, bien plus considérables, que le travail de l'homme pourra lui faire produire, l'île a les grands avantages que lui donne son climat pour attirer les étrangers et accroître ainsi l'importance de son rôle dans l'économie générale de l'Europe. Comme Nice, Cannes et Menton, la ville d'Ajaccio, le village d'Olmeto, tourné vers les côtes de Sardaigne, et d'autres localités de la Corse sont des résidences d'hiver. Quoique les visiteurs aient pour s'y rendre à braver le roulis et les tempêtes, il en vient cependant chaque année un certain nombre qui contribuent à faire connaître cette terre si curieuse, l'une des contrées qui ajoutent à la beauté naturelle des paysages le plus d'originalité dans les mœurs de la population.

La ville naguère principale n'a plus le titre de chef-lieu: c'est Bastia, ainsi nommée d'une bastille génoise, bâtie vers la fin du quatorzième siècle, non loin de la « marine » du haut village de Cardo. Elle succéda comme capitale à Biguglia, qui fut elle-même l'héritière de Mariana, la cité de Marius. L'emplacement de la ville romaine est ignoré; seulement la tradition désigne une vieille église abandonnée, près de la bouche du Golo, comme le lieu de l'ancienne métropole. Biguglia n'a pas complètement cessé d'exister, mais ce n'est plus qu'un misérable village, où le vent porte les miasmes d'un vaste étang, reste d'un golfe où les Pisans remisaient leurs galères. Bastia, située à quelques kilomètres au nord de ces deux anciennes capitales, a les mêmes avantages de position géographique: elle se trouve dans la partie de la Corse la plus rapprochée de l'île d'Elbe, de Livourne et de Gènes; elle est même à une vingtaine de

¹ Nombre des ruches en 1889: 14 150; production: 56 520 kilogrammes de miel.

kilomètres plus près qu'Ajaccio du port français de Nice; de toutes les cités de l'île, c'est la seule qui soit en communication facile avec le versant opposé, puisque, à 10 kilomètres à l'ouest, le golfe de Saint-Florent s'avance profondément dans les terres à la racine de la péninsule du cap



Corse; enfin, grâce aux rapports fréquents avec l'Italie voisine, les habitants de cette partie de l'île sont les plus civilisés, les plus industriels; ceux qui cultivent le mieux leurs terres. Aussi, quoique le petit port de Bastia soit naturellement l'un des moins sûrs de la côte, est-il cependant l'un des plus fréquentés; il fait à lui seul plus de la moitié du

commerce de la Corse. On a dû l'agrandir récemment et faire sauter, pour la construction du môle, le beau rocher en forme de lion qui désignait l'entrée. En croissant en étendue, la ville, pittoresquement bâtie en amphithéâtre sur les collines, perd sa physionomie génoise pour se donner un aspect plus moderne, et parseme ses jardins de villas élégantes. Bastia possède le lycée du département¹.

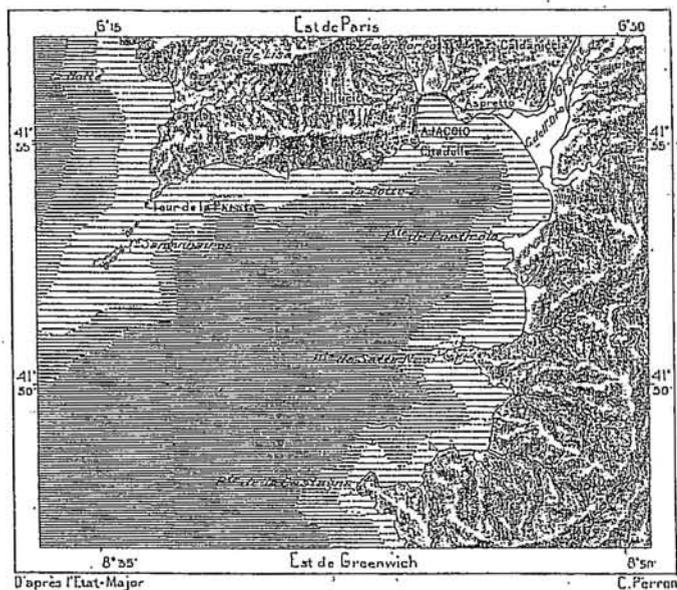
Sur la rive occidentale, le golfe le plus rapproché de Bastia, Saint-Florent, semblerait devoir faire un commerce assez considérable, grâce à sa position géographique et à l'excellence du mouillage; mais l'air des étangs y est dangereux en automne, et c'est plus au sud que se trouve, dans une région salubre et des plus fertiles, le principal marché de la Balagne, la ville de l'Île-Rousse, ainsi nommée d'un écueil voisin. Paoli la fonda en 1758 pour ruiner Calvi, restée fidèle aux Génois, et son but a été partiellement atteint. L'Île-Rousse, le port le plus rapproché de la France, expédie en abondance les riches produits de la Balagne, huiles, laines et fruits, tandis que la ville fortifiée de Calvi, bâtie sur les pentes de son rocher blanchâtre, n'est plus, malgré son titre de chef-lieu d'arrondissement, qu'une bourgade sans animation, en partie envahie par la malaria et dépassée en richesse et en population par le village de Calenzana, situé dans une vallée de l'intérieur. Toute la région de la côte qui s'étend au sud de Calvi jusqu'au golfe de Porto est presque complètement déserte; mais il est à espérer que la nouvelle route, taillée à travers les roches vives des promontoires, aura pour conséquence le peuplement de la contrée et sa mise en culture: la fertilité naturelle du sol permettrait d'en faire une autre Balagne, et nulle indentation de la côte n'est plus profonde que celle de Porto et n'offre de meilleurs abris.

Le golfe de Sagone, qui s'ouvre plus au sud et dans lequel débouche le Liamone, baigne aussi des plages dépeuplées, et de la ville même de Sagone, exposée à la malaria, il ne reste qu'une tour et un débris d'église. Mais, tandis que la « marine » de ce golfe perdait ses habitants et son commerce, celle d'Ajaccio prenait une importance croissante. Elle se trouve au bord d'une crique vers la racine d'un cap prolongé au loin dans la mer par les blocs de granit rouge des îles Sanguinaires, sur l'une desquelles, l'île de *Mezzo Mare*, se trouve un phare de premier ordre: au détour du promontoire on voit la « Conque d'or », puis dans le lointain les grandes montagnes neigeuses. Ajaccio, d'abord simple faubourg maritime de Castelvecchio, bourg qui se dresse sur une colline de l'intérieur, était déjà au

¹ Nombre des élèves en 1882-1883: 681, dont 477 externes.

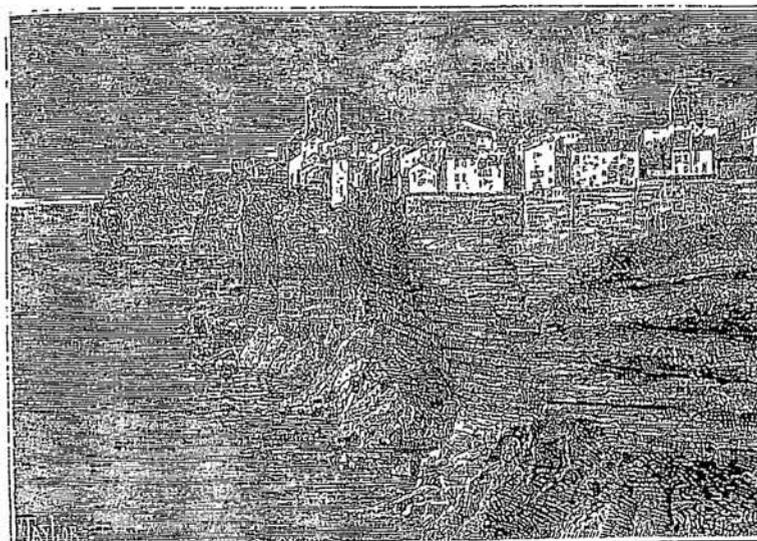
milieu du siècle dernier la ville la plus agréable de la Corse; maintenant elle espère devenir bientôt la rivale, peut-être la supérieure de Bastia, par la population et le mouvement des échanges; d'ailleurs, en qualité de chef-lieu administratif de l'île, elle jouit d'avantages auxquels se sont ajoutées les faveurs du plus célèbre de ses fils, Napoléon Bonaparte, et de toutes les puissantes familles qui se sont alliées à sa fortune. Toutes les

N° 131. — AJACCIO.



rues d'Ajaccio rappellent par quelque trait les deux périodes de l'empire. Comme industries spéciales, les habitants n'ont guère que la pêche et la culture des riches vergers environnants; depuis quelques années ils ont aussi les ressources que leur procure la visite de nombreux étrangers, malades ou en santé, qui viennent jouir du climat, de l'admirable vue du golfe et des promenades charmantes que l'on peut faire dans les jardins et sur les cotéaux des alentours. Les fontaines sont alimentées d'eau pure par l'aqueduc de la Gravona.

Les autres villes de la Corse sont petites. Sartène, quoique chef-lieu d'arrondissement, n'est qu'une simple bourgade, et toute l'activité du district se concentre dans le petit port de Propriano, rendez-vous de la flottille des corailleurs napolitains dans le golfe de Valinco; Corte, autre chef-lieu d'arrondissement, fameuse comme l'acropole de l'île et comme la patrie des héros de l'indépendance, est moins peuplée que Sartène, malgré sa position sur la grande artère commerciale de l'île; Porto-Vecchio, quoique possédant le havre le plus sûr de toute la Corse, n'est fréquenté que par quelques caboteurs; enfin, Bonifacio, l'ancienne république alliée



BONIFACIO. — VUE GÉNÉRALE.
Dessin de Taylor, d'après une photographie.

de Gênes, n'a d'importance que par ses fortifications. Ville fort pittoresque, elle occupe une position tout à fait isolée, au sommet d'un rocher de calcaire blanchâtre, percé de grottes que ferment à demi les festons des lianes et où viennent s'engouffrer les vagues marines. Le profil des hautes montagnes de Limbara se dessine dans le ciel, par delà les eaux du détroit et son archipel d'îles et d'écueils granitiques où sont venus se briser tant de navires. On se rappelle encore le naufrage de la frégate la *Sémillante* en 1855 : un millier d'hommes périrent dans ce désastre. Pareil malheur n'est plus à craindre, grâce au beau phare qui s'élève maintenant sur les rochers de Layezzi, au milieu du détroit.

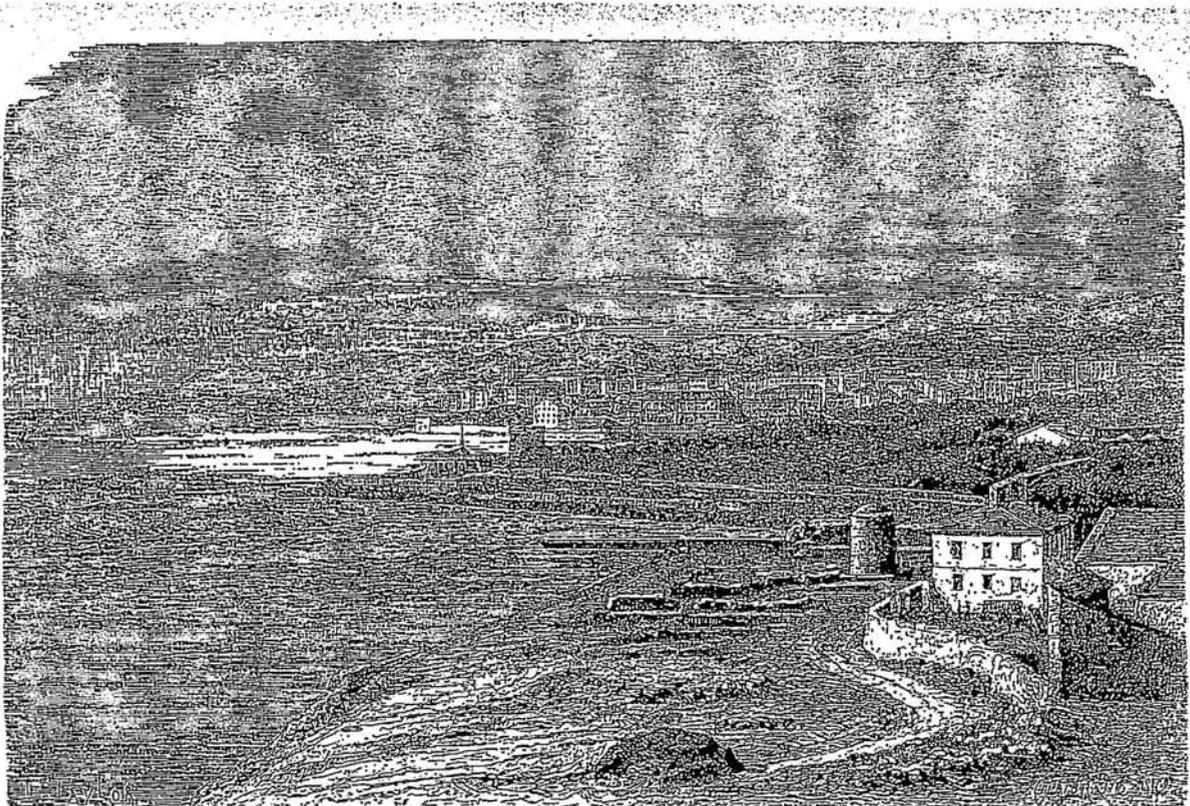
Département français, la Corse est divisée administrativement comme les circonscriptions de l'État continental. Elle se partage en cinq arrondissements, subdivisés en 62 cantons et en 565 communes¹, et dépend du 2^e sous-arrondissement maritime de Toulon, de la 7^e inspection des ponts et chaussées, de l'arrondissement minéralogique de Grenoble. Le chef-lieu de préfecture, Ajaccio, est aussi le siège du diocèse de la Corse; Bastia possède la Cour d'appel².

¹ Population des villes principales de la Corse en 1881 :

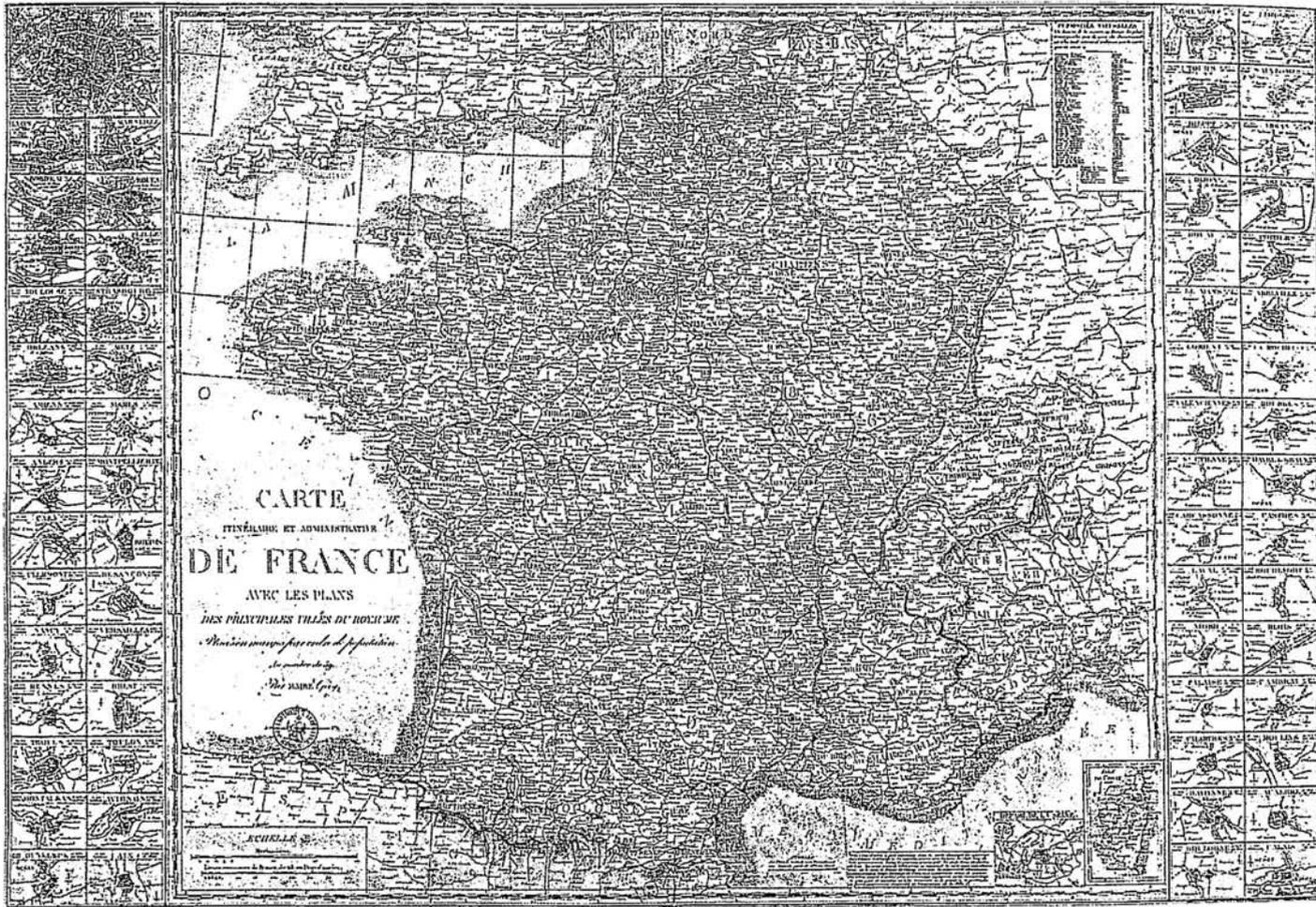
Bastia	20 100 hab.	Bastelica	5 195 hab.
Ajaccio	48 000 »	Bonifacio	5 115 »
Sartène	5 740 »	Porto-Vecchio	2 050 »
Corte	5 155 »	Calenzana	2 640 »
Calvi	2 020 hab.		

² Département de la Corse :

Arrondissements.	Cantons.	Communes.	Superficie.	Popul. en 1881.	Popul. kilom.
Ajaccio	12	80	205 405 hectares.	72 009	55
Bastia	20	95	156 200 »	78 842	58
Calvi	6	55	100 284 »	24 571	25
Corte	10	108	948 509 »	50 000	24
Sartène	8	47	184 556 »	57 757	20
	02	565	874 741 hectares.	272 659	51



BASTIA. — VUE GÉNÉRALE
Dessin de Taylor, d'après une photographie.



*Carte itinéraire et administrative de la France
avec les plans des principales villes du royaume*

par N.-M. Maire, Paris, 1820.

On notera sur cette carte le positionnement de la Corse et le changement d'échelle opéré.

MÉMOIRE
SUR LA CONSTITUTION GÉOLOGIQUE DE LA CORSE
PAR M. JEAN REYNAUD

INGÉNIEUR DES MINES

Les rapports et les différences que présentent la Corse et la Sardaigne dans l'ensemble de leurs montagnes, peuvent se résumer en deux traits. La partie orientale se trouve, dans les deux îles, formée par une arête tout-à-fait analogue, courant du sud au nord, alignée suivant le même méridien, et d'une élévation à peu près semblable. La partie occidentale, qui, en Sardaigne, est occupée par une vaste plaine parsemée de collines peu importantes, est au contraire occupée, en Corse, par un énorme amas de montagnes qui sont striées suivant la direction de l'ouest-sud-ouest, et qui continueraient à former une île ou un archipel fort étendu, et d'une hauteur de 2 à 3.000 pieds au-dessus de la mer, si toute la Sardaigne et toute la partie orientale de la Corse étaient submergées.

Les deux zones que j'ai établies dans la description de la Corse, par la seule considération de leurs caractères géographiques continuent à se trancher, à la première vue, par tous leurs autres caractères.

Les montagnes de la partie occidentale sont escarpées et sauvages, et leur nature contribue à maintenir les hommes qui les habitent dans ces habitudes de fierté et d'indépendance qui depuis la domination romaine semblent à peine adoucies. Le sol, peu favorable à la culture, leur a fait de la pauvreté une habitude antique, et la difficulté des communications les a façonnés à l'isolement, et a interdit au mouvement de la civilisation l'accès de leurs villages solitaires. Le littoral présente seul quelques points couverts d'une riche végétation et d'une population florissante.

La partie orientale de l'île est plus féconde et plus peuplée, surtout sur le versant qui aboutit à la mer. La grande plaine qui, sur une longueur de 80 kilomètres, s'étend de Bastia à l'embouchure du Fiumorbo, est recouverte par un sol en général assez fertile; mais la fièvre pernicieuse qui, durant l'été, s'exhale des eaux stagnantes des marais, empêche la population de s'y fixer; et la jalousie des pasteurs nomades qui y promènent toute l'année leurs vastes troupeaux, arrête les essais de défrichement, et maintient partout la végétation active du *macchi*. La pente des montagnes, depuis la vallée du Golo, est occupée sur toute son étendue par une forêt séculaire de hauts châtaigniers, dans laquelle les habitans sont venus répandre leurs habitations, nourris presque sans travail par la fécondité naturelle de leurs bois, tranquilles, et payant volontiers le repos du prix de la sobriété.

article "Corse" de l'Encyclopédie nouvelle
sous la dir. de Leroux et Reynaud
(fin XIX^e siècle)

CORSE. La Corse est, sous le rapport de l'étendue, la troisième des îles de la Méditerranée; mais sa position géographique, qui la rend bien plus voisine du cœur de l'Europe que les îles excentriques de Sicile et de Sardaigne, compense amplement du côté de l'importance politique ce qui lui manque du côté de l'importance territoriale. Le sol

est beaucoup plus montueux qu'en Sardaigne et en Sicile, et il en résulte que la Corse est moins favorable à l'agriculture que ces deux autres îles; mais les montagnes qui la sillonnent sont cause que ses côtes sont plus dentelées et mieux garnies de golfes et d'enfoncements de toute espèce que celles de la Sardaigne et de la Sicile, et présentent par conséquent, au point de vue de l'art naval, un intérêt bien plus grand. La Corse, moins estimée dans l'antiquité que les deux îles ses voisines, parce qu'alors on tenait généralement plus de compte de la fertilité des provinces que des avantages de leur situation maritime, a pris naturellement sur elles la prépondérance depuis que la marine acquies une si notable influence sur l'ordre et l'équilibre des nations. Le changement qui, après la chute de l'empire romain, a transporté vers le Nord le centre principal des mouvements sociaux, a été également d'une grande utilité à la Corse, qui est plus liée avec la France que la Sardaigne et la Sicile; et les changements prochains qui semblent aujourd'hui se préparer sur la Méditerranée, tant par le rétablissement de la civilisation sur les côtes septentrionales de l'Afrique que par le redoublement de l'activité de la navigation de France en Orient, sont tous de nature à augmenter encore l'importance politique de cette île, devenue aujourd'hui un des éléments constitutifs de la France.

Géographie physique. — La Corse fait partie de cette chaîne de montagnes qui, décomposant du nord au sud, entre le 7^e et le 8^e degré de longitude, le bassin méditerranéen, forme, entre la partie occidentale et la partie orientale de cette mer, une sorte de barrage naturel, tantôt élevé au-dessus des eaux, comme en Sardaigne et en Corse, tantôt caché sous les eaux, comme dans les bouches de Bonifacio et à l'endroit des bas-fonds qui existent entre la Sardaigne et l'Afrique. Le cap Corse marque la tête de cette longue

jetée. La longueur de la Corse est de quarante-cinq lieues, sa plus grande largeur de vingt. Sa forme est à peu près celle d'une ellipse surmontée latéralement d'un appendice étroit et allongé. Les caractères de son contour sont singulièrement différents dans l'est et dans l'ouest: dans l'est la côte est unie, dans l'ouest elle est criblée de dentelures. Des différences correspondantes se retrouvent, à l'est et à l'ouest, dans l'intérieur de l'île, qui se partage en deux zones distinctes, suivant un diamètre incliné à peu près dans la direction du nord-nord-ouest. La zone orientale est

occupée par des chaînes de montagnes se dirigeant du nord au sud parallèlement à la côte, et composées de terrains stratifiés; la zone occidentale, par des chaînes de montagnes beaucoup plus hautes et beaucoup plus nombreuses, se dirigeant transversalement à la côte de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est, et presque uniquement composées de terrains granitiques. Ce sont ces dernières montagnes qui, par leur rencontre avec la mer, donnent naissance aux golfes de Porto, de Sagone, d'Ajaccio, de Valinco, de Ventilegne, tous à peu près parallèles et ouverts à l'ouest-sud-ouest. Ces montagnes n'atteignent la côte orientale que dans l'extrémité méridionale de l'île, et y forment les deux seuls golfes que l'on y rencontre: les golfes de Porto-Vecchio et de Santa-Manza, mouillages précieux ouverts à l'est-nord-est sur l'Italie. Les montagnes du système nord-sud ne donnent naissance en Corse qu'à un seul golfe, celui de Saint-Florent, mais ce golfe est d'une haute importance:

des flottes entières y trouveraient en toute saison un abri assuré, et il a l'avantage d'être placé à l'extrémité de l'île la plus voisine de la France et de s'ouvrir directement au nord, ce qui est extrêmement avantageux pour les rapports de la Corse avec la France. Ce golfe forme en quelque sorte la correspondance naturelle de notre belle rade de Toulon.

Les montagnes du système transversal sont les plus considérables, tant par l'espace qu'elles couvrent que par leur hauteur. La chaîne de Frontagna, qui domine Calvi, se soutient presque constamment à une hauteur de 2000 mètres; quelques unes de ses cimes, comme on le voit au-dessus des sources du Golo, s'élèvent même jusqu'à 2600 mètres. C'est là ce que l'on peut regarder comme le massif principal de la Corse. Quelques circonstances semblent indiquer que ce massif aurait reçu un second degré d'exhaussement lors du soulèvement des chaînes qui traversent l'île dans le sens de sa longueur. Les deux points culminants de la Corse, le Monte-Doro et le Monte-Rotondo, sont situés au sud des montagnes de Frontagna, mais ils ne sortent pas d'un massif aussi élevé; leur hauteur est de 2700 mètres. Les montagnes s'abaissent graduellement en avançant vers le sud: à la chaîne de Balistro, au-dessus de Bonifacio, on ne trouve plus que des hauteurs de 5 à 400 mètres; à la chaîne de Santa-Manza, qui termine la Corse, on n'en trouve plus que de 400 à 450 mètres; enfin, dans le détroit de Bonifacio, les îles de Lavezzi et de Cavallo, qui sont les sommets d'une dernière chaîne submergée, ne s'élèvent qu'à 50 ou 40 mètres, et le fond de la mer n'est que de 60 à 70 mètres au-dessous de la surface.

La hauteur moyenne des montagnes du système longitudinal est d'environ 4000 mètres. La chaîne principale est celle du cap Corse: elle s'élève assez brusquement, en sortant de la mer, à une hauteur de 600 mètres; puis elle monte graduellement à 1200 mètres, et se poursuit sans abaissement notable jusqu'à la rencontre des montagnes du système transversal, au-delà du Fiumorbo. La cime du Santo-Petro, au-dessus de la Porta, s'élève à 1650 mètres, mais elle fait exception. Le Bravinco, le Golo et le Tavignano se font jour à travers la chaîne par des coupures profondes et de peu de largeur. Ce système est flanqué à l'ouest par un système parallèle, moins vaste et moins régulier, qui commence sous le nom de Serra de Tenda au golfe de Saint-Florent, et se poursuit avec divers accidens jusqu'à la vallée du Tavignano. Enfin, à l'est, dans le pays d'Orezza, on retrouve encore quelques montagnes alignées dans la direction du nord et reposant sur les pentes du Santo-Petro.

La Corse, comme on peut en juger d'après ce rapide exposé, est un véritable pays de montagnes: c'est un morceau des Alpes, transporté sur les fonds de la Méditerranée. Les plaines, si l'on excepte les vallées près de leur embouchure dans la mer, y sont extrêmement rares. Dans la partie occidentale de l'île, il n'y en a pas. Dans la partie orientale, il y en a une seule, mais qui est immense; elle repose sur le pied de la chaîne du cap Corse, et s'étend sur une largeur moyenne de deux à trois lieues, depuis Bastia jusqu'à la rencontre des montagnes d'Asinao. Dans le milieu de l'île, sur le cours du Golo, on trouve une dernière plaine, peu étendue, et qui a vraisemblablement formé le fond d'un lac antérieurement alimenté par cette rivière.

La régularité du système hydrographique de la Corse est la suite de la régularité de son système orographique. Sur le versant occidental, les cours d'eau contenus chacun dans une vallée particulière qui vient aboutir directement à la mer, suivent chacun leur cours en ligne droite et parallèle, et viennent se rendre isolément dans le fond du golfe auquel ils correspondent. Sur le versant oriental, au contraire, les eaux qui découlent des montagnes du système transversal se trouvent gênées dans leur route vers la mer par les montagnes du système longitudinal, qui leur

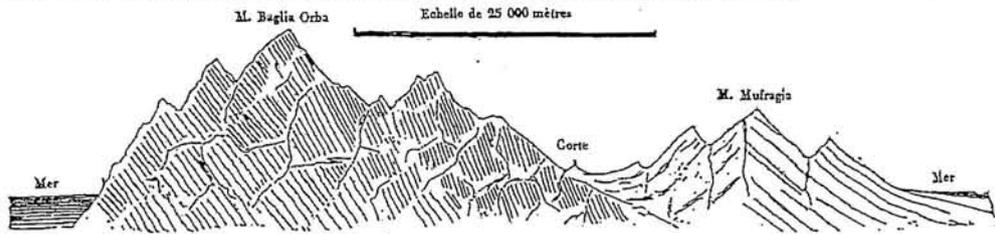


(Système géographique de la Corse.)

barrent le chemin; elles sont donc obligées de longer, à droite et à gauche, le pied de ces montagnes, jusqu'à ce qu'elles rencontrent les coupures dont nous avons déjà parlé, et par lesquelles elles se précipitent vers la mer. Dans cette partie de l'île, les cours d'eau, au lieu de demeurer droits et parallèles comme dans l'autre partie, se réunissent donc successivement en deux lits principaux, l'un au sud et l'autre au nord, et donnent ainsi naissance au Tavignano et au Golo, les deux rivières les plus importantes de l'île.

Les caractères généraux du relief que la Corse présente se continuent sous-marinement jusqu'à une certaine distance de la côte. Sur la côte occidentale, les montagnes plongent dans la mer avec une pente excessivement rapide: il y a près de Calvi des cimes de 4 000 et 4 500 mètres à très peu de distance de la côte. Il résulte de cette profondeur des vallées et de leur forte inclinaison, que les golfes sont très échanrés, et que la sonde y perd bientôt fond.

On sait que le bassin de la Méditerranée, dans l'ouest de la Corse, est à plus de 4 000 mètres au-dessous de la surface. La mer est également très profonde au nord du cap Corse. Mais sur la côte orientale, principalement entre Bastia et Portovecchio, la profondeur est peu considérable: la grande plaine qui s'étend au pied des montagnes, dans cette partie de l'île, se prolonge fort avant dans la mer, et va rejoindre avec une légère flexion la côte d'Italie; à une lieue du rivage, on a fond à 50 ou 60 mètres, et il est probable que le canal conserve une inclinaison analogue dans toute sa largeur. Il suffirait donc d'un soulèvement peu considérable du bassin de la Méditerranée pour changer, d'une manière très remarquable, la géographie de ce côté, soit que la Corse et l'Italie vissent à s'élargir en tendant l'une vers l'autre, soit même que la Corse vint à se joindre par là avec le continent; tandis que sur la côte occidentale un soulèvement, même d'une centaine de mètres, altérerait fort peu la figure actuelle de l'île.



(Coupe de l'île de Corse de l'ouest à l'est. — L'échelle des hauteurs est quintuple de celle des longueurs.)

Les montagnes du système transversal sont, comme nous l'avons déjà dit, uniquement composées de roches ignées. On n'y trouve que des granites et des porphyres; mais il y en a un très grand nombre de variétés. Quelques unes sont d'une grande beauté, et seraient certainement exploitées comme pierres d'ornement, beaucoup plus activement qu'elles ne le sont, si la dureté de ce genre de roches ne s'opposait à ce que le commerce puisse jamais en faire un objet de consommation vulgaire. Le granite orbiculaire est une des plus belles pierres d'ornement qu'il y ait au monde, et il ne se trouve qu'en Corse.

Les montagnes du système longitudinal sont formées par des terrains stratifiés, calcaires, arénacés, schisteux, disloqués et fortement altérés presque partout par de nombreuses éruptions de serpentine. Les fossiles en ont généralement disparu; et les roches ont une texture cristalline, et toutes les apparences qui caractérisent les terrains ignés: elles offrent beaucoup d'analogie avec les terrains de la Ligurie. On y trouve un assez grand nombre de couches que l'on pourrait exploiter pour marbres de couleur, et deux ou trois, à la vérité peu épaisses, qui donneraient un fort beau marbre blanc. Mentionnons aussi en passant la magnifique euphotide vert-pré du canton d'Orezza, qui n'a pas sa pareille dans le monde. On rencontre en Corse quelques filons métalliques; du fer oxidulé, du plomb sulfuré et du manganèse oxidé; mais ces filons ne paraissent pas susceptibles, tant par leur nature que par l'absence de combustible, de devenir jamais la source d'un bien grand revenu. On a beaucoup exagéré la richesse minérale de la Corse dans les premiers temps de sa réunion à la France, tant parce que l'on était bien aise de faire valoir cette conquête aux yeux de la France, que parce que les Corses, dans leur état de pauvreté, étaient bien aises de faire valoir leur pays; mais il est à peu près certain aujourd'hui que les carrières de marbres, de granite et de porphyre, sont les seuls établissements que l'industrie minérale puisse faire en Corse.

Au pied des montagnes, on aperçoit, en trois endroits différents, au nord dans le golfe de Saint-Florent, à l'est dans les plaines d'Aleria, au sud sur le plateau de Bonifa-

cio, les terrains tertiaires qui forment vraisemblablement le fond de la mer, entre la Corse et la Sardaigne, et entre la Corse et l'Italie. Ces terrains, essentiellement composés de couches calcaires; tantôt solides et tantôt friables, très coquilliers et appuyés sur un fond de sable, sont le prolongement des terrains subalpains et des terrains de l'occident de la Sardaigne, et ils paraissent communiquer tous ensemble sous-marinement. Leur plus grande hauteur au-dessus de la mer est d'environ 250 mètres à Saint-Florent, de 15 à 20 mètres à Aleria, et de 60 à 80 mètres à Bonifacio.

Ainsi un abaissement d'une centaine de mètres, sans changer essentiellement la figure de la Corse, suffirait pour en faire disparaître à peu près complètement tous les terrains tertiaires; il n'en resterait plus que quelques pointes isolées dans l'intérieur du golfe agrandi de Saint-Florent. Un abaissement d'un millier de mètres ferait disparaître toute la zone orientale de l'île: les montagnes du système longitudinal ne formeraient plus que quelques rares îlots assez loin de la côte, tandis que les montagnes du système transversal, continuant à former une île très considérable et profondément dentelée dans tout son pourtour, élèveraient encore quelques unes de leurs cimes jusqu'à une hauteur de 4 700 mètres au-dessus de la mer. On peut se faire idée d'après cela de la différence qui existe relativement au caractère des montagnes entre les deux parties de l'île: d'un côté les Alpes, de l'autre le Jura.

C'est dans l'ordre que nous venons de dire que les soulèvements successifs des chaînes de la Corse se sont faits.

« Les rapports et les différences que présentent la Corse » et la Sardaigne dans l'ensemble de leurs montagnes, » disions-nous dans un Mémoire sur la géologie de ces » deux îles (*Mém. de la Soc. géol. de France*, t. I^{er}), » peuvent se résumer en deux traits: la région orientale dans » les deux îles est formée par une arête tout-à-fait ana- » logue, courant du sud au nord, alignée suivant le même » méridien, et d'une hauteur à très peu près semblable; » au contraire, la région occidentale qui, en Sardaigne, est » occupée par de vastes plaines calcaires, parsemées de col- » lines peu importantes, est, en Corse, entièrement occu-

» pécé par un énorme amas de montagnes échelonnées par séries régulières les unes à la suite des autres. » C'est là ce qui explique l'immense dissemblance qui existe entre la Corse et la Sardaigne, si voisines qu'elles ne semblent séparées que par un accident, et cependant si distinctes par les caractères de leur population et de leur sol : l'une est âpre, montagnaise, pauvre et indépendante; l'autre, riche, fertile, et abondamment peuplée de laborateurs.

Au surplus, la Corse elle-même, sous le rapport de sa population, se laisse diviser en deux régions correspondantes aux deux régions que nous avons établies dans sa géographie physique. Les montagnes qui hérissent la partie occidentale, sont escarpées et sauvages, revêtues en général d'un sol maigre, et leur nature contribue à maintenir, parmi les hommes qui les habitent, ce caractère de fierté sauvage qui, depuis les temps de la domination romaine, semble à peine adouci. Le sol, peu favorable à la culture, leur a fait de leur pauvreté une habitude antique, et la difficulté des communications, qui les a façonnés à l'isolement, tend à interdire à la civilisation l'accès de leurs rares villages. Le littoral présente seul quelques points couverts d'une riche végétation et d'une population florissante. La partie orientale de l'île est plus féconde et plus peuplée, surtout sur le versant qui aboutit à la mer. Les communications s'y font aisément, soit par le pays plat, soit par les coupures qui existent dans les montagnes, et dont nous avons déjà parlé. La grande plaine qui, sur une longueur de 80 kilomètres, s'étend de Bastia à la vallée du Fiumorbo, offre un sol en général assez fertile; mais les exhalaisons morbides qui, durant l'été, sortent des eaux stagnantes des marais, empêchent la population de s'y fixer. La pente des montagnes, depuis la vallée du Golo, est occupée par une forêt séculaire de hauts châtaigniers, dans le sein de laquelle les habitans, nourris presque sans travail par la fécondité naturelle de leurs bois, sont venus répandre leurs villages. La culture, principalement celle de la vigne, est assez développée dans les environs de Bastia et tout le long du cap Corse. Les habitans de cette partie de l'île, séparés de ceux de l'autre partie, non seulement par la différence physique des pays qu'ils habitent, et par la difficulté de traverser les hautes chaînes centrales, mais aussi par de plus fréquents rapports avec la péninsule italique, ont souvent formé corps à part durant les longues révolutions qui ont affligé cette île malheureuse. Ils sont généralement plus civilisés, et il n'est pas rare de les entendre désigner leurs compatriotes d'outre-monts sous le nom d'Africains, non moins sans doute à cause de la rudesse de mœurs qu'ils leur reprochent, qu'à cause de la grande ardeur du climat. Le nombre moyen des habitans de chaque commune dans la zone orientale est de 650; de l'autre côté des monts la moyenne des habitans de chaque commune est d'environ 560. Un dernier trait qui achève de marquer la supériorité que la partie orientale de la Corse a toujours eue sur la partie occidentale, c'est qu'il est reçu dans le langage du pays de désigner l'une sous le nom de *cismontaine*, et l'autre sous le nom d'*ultramontaine*.

Le climat de la Corse est à peu près semblable à celui de la partie moyenne de l'Italie; la latitude est la même. La différence principale consiste en ce que la Corse, étant encore mieux baignée par la mer que l'Italie, jouit d'un climat encore plus tempéré, c'est-à-dire d'étés moins chauds et d'hivers plus doux. Sur la côte, il est bien rare que le thermomètre descende, pendant l'hiver, au-dessous de 0°, et, même au mois de janvier, la température est une température de printemps. Pendant l'été, la chaleur s'élève de 28° à 50°. Il est bien entendu qu'il ne s'agit point ici des parties centrales de l'île, et que les températures dont nous parlons sont celles du littoral. Dans les montagnes, le froid est assez rigoureux pendant l'hiver, et il y tombe beaucoup de neige; pendant l'été, on y trouve toujours de

la fraîcheur. Il y a en Corse une échelle de climats extrêmement étendue, depuis les ardens bords de la mer, surtout du côté du couchant, jusqu'au sommet presque constamment neigeux des hautes montagnes.

La végétation offre des caractères intermédiaires entre ceux de la végétation du midi de la France et de l'Italie. Les oliviers et les vignes sauvages, les myrtes, les lauriers-roses, les chênes-lièges, les cactus, les aloès, quelques rares palmiers, sont ce qui frappe le plus les yeux du voyageur qui arrive de France. On a fait quelques essais pour acclimater en Corse les plantes intertropicales. Les essais faits en petit et dans des jardins publics ou particuliers ont assez bien réussi, mais on aurait tort d'en conclure que ces plantes puissent jamais devenir en Corse l'objet d'une grande culture : elles y demandent des ménagemens tout spéciaux, et il n'y a, comme nous l'avons dit, que quelques points de littoral où elles puissent prospérer. Les céréales, le riz, la garance, les oliviers, les citronniers, la vigne, sont le principe de la véritable richesse agricole de la Corse, dans tous les lieux où le sol n'est pas trop montueux pour leur convenir. C'est donc sur le développement de ces plantes, et non sur de vaines espérances d'indigotiers, de caféiers, de cannes à sucre, que l'attention du gouvernement et des industriels doit se porter. Bien que la Corse n'ait pas été destinée par la nature à devenir jamais un pays bien fertile, il y a certainement d'immenses bénéfices à en tirer par une sage exploitation de la plaine et des vallées. Les eaux propres aux irrigations y sont abondantes. Peut-être serait-il convenable d'étendre les essais qui ont été faits à diverses reprises sur les semis de cotonniers : il serait possible que la Corse, dans les localités bien situées, pût tirer de cette plante précieuse un revenu considérable, et d'une haute utilité pour l'industrie du midi de la France.

Les forêts de la Corse sont peut-être les plus belles qu'il y ait au monde, sinon sous le rapport de l'étendue, du moins sous celui de la magnificence. Sans parler de ces majestueuses forêts de châtaigniers qui occupent les pentes peu élevées, et dont la fécondité est si prodigieuse qu'une population considérable n'a pas besoin d'autres champs, les hautes montagnes de la Corse nourrissent des forêts de chênes, de hêtres, de sapins et surtout de pins larix, propres aux constructions les plus magnifiques. Il semblerait que la nature, en donnant à la Corse les hayres les plus multipliés et les plus spacieux qu'il y ait sur aucune côte de la Méditerranée, eût voulu lui donner aussi toute la charpente nécessaire pour une marine puissante. Il peut sembler extraordinaire au premier abord que ce petit peuple, ainsi isolé au milieu de la Méditerranée et entouré de tant de circonstances favorables à la navigation, soit demeuré montagnard et ne se soit pas fait navigateur. Mais le développement de la marine demande des conditions particulières de commerce et de puissance que la Corse n'a jamais eues jusqu'à présent, et qui ne s'y manifesteront qu'à mesure que la France s'y constituera plus efficacement et prendra sur la Méditerranée le rang qui lui appartient.

Les races d'animaux domestiques ne sont pas, en Corse, d'une très belle espèce. Cependant les chevaux, quoique de petite taille, sont vifs et vigoureux, et possèdent d'excellentes qualités : leur amélioration serait digne de tous les soins du gouvernement. Les ânes et les mulets sont nombreux, et en perfectionnant la race des ânes par quelques sujets de choix apportés de Syrie, on pourrait faire de la Corse une excellente pépinière de mulets. Les bœufs sont petits et chétifs, et les vaches ne donnent pas une grande abondance de lait. Néanmoins, dans quelques pâturages de montagnes, principalement dans le centre de l'île, les laiteries produisent d'excellens fromages. Il est certain que la Corse, dont les hautes montagnes offrent tant de rapports avec quelques cantons de la Suisse, est susceptible d'un perfectionnement considérable relativement au nombre et

à la qualité des bestiaux qu'elle possède. Il est probable que les races suisses parviendraient à s'y acclimater, ou à s'y croiser d'une manière profitable avec les races indigènes. Si cet objet paraissait digne au gouvernement de son attention, le Rhône et la Méditerranée permettraient de transporter en Corse, à bien peu de frais, les animaux que l'on aurait choisis dans les Alpes. Les moutons sont d'une très médiocre espèce, et presque tous noirs; ils ne produisent qu'une laine grossière avec laquelle les Corses façonnent les draps épais dont ils font leurs vêtements. Il y a à peu près autant de chèvres que de moutons; mais loin d'être pour la Corse un principe de richesse, ces animaux, que quelques pasteurs promènent à travers le pays par immenses troupeaux, sont pour la végétation une cause incessante de ruine et de dévastation. Tant que la Corse ne sera pas cultivée entièrement, et elle restera sans doute bien des années encore avant de l'être, les troupeaux, qui utilisent au moins une partie de sa végétation, y joueront nécessairement un grand rôle. Aussi, tout en excitant la population au labourage et à la culture des arbres à fruits, faut-il ne pas négliger le soin d'améliorer les races ovines qui, en attendant, peuvent devenir la source d'un très beau et très profitable revenu. Que les Corses envoient à la France des laines dont elle puisse se servir, elle se chargera de les habiller en retour, à leur mode, s'ils le veulent, et avec de meilleurs draps qu'ils n'en ont.

Voici quel était, en 1850, l'état de la Corse sous le rapport de ses animaux domestiques : en moyenne, on y comptait, sur une étendue de 4 000 hectares, 15 chevaux, 16 mulets ou ânes, 65 têtes de gros bétail, et 550 de menu bétail, chèvres et moutons. Si l'on fait exception du menu bétail, dont la prépondérance est énorme, c'est un véritable dénuement, car la plus grande partie de l'île est uniquement consacrée à la pâture.

Le gouvernement a fait de grandes dépenses pour encourager la plantation des mûriers; mais il est douteux que l'éducation des vers à soie, qui demande des soins si minutieux et une population si industrielle, puisse, d'ici à bien long-temps, prendre racine parmi les Corses. Avant de les habituer à nourrir des vers à soie dans leurs maisons, il faudrait les habituer à conduire la charrue dans leurs champs, et c'est ce que l'on n'a pas encore fait. Le sol cultivé annuellement n'est guère que le vingt-cinquième du sol cultivable, et il l'est, pour la plus grande partie, non par les Corses eux-mêmes, mais par des journaliers venus de la côte d'Italie. La Corse a été célèbre dans l'antiquité par ses abeilles. On voit dans l'histoire que les Romains y prélevaient ordinairement en cire leurs tributs. Le grand nombre de plantes, toujours fleuries, les unes ou les autres, qui couvrent ces vastes campagnes, ne peuvent être mieux utilisées que par ces insectes qui trouvent à récolter en abondance en une multitude de lieux où les bestiaux trouvent à peine une maigre pâture. Mentionnons aussi les cochenilles, à l'aide desquelles on pourrait utiliser les cactus qui croissent vigoureusement dans les endroits pierreux et brûlés par le soleil; mais disons toutefois que le climat de la Corse offre peut-être de trop grandes variations de température pour ne pas mettre en danger ces délicats insectes.

Les montagnes boisées et les plaines incultes de la Corse regorgent de gibier. Les cerfs, les chevreuils, les mouflons et les sangliers sont les espèces les plus remarquables. Les faisans, les perdrix, les merles et les grives, les canards sauvages et beaucoup d'autres oiseaux d'eau, offrent aussi aux chasseurs une proie abondante. Les bateaux à vapeur, qui permettent aujourd'hui de transporter, sans trop de risques, le gibier abattu jusqu'à Toulon et à Marseille, tendent à augmenter parmi les Corses le goût de la chasse, qu'ils ne paraissent pas avoir jamais eu bien fortement, et, par conséquent, à activer dans l'île la destruction des espèces sauvages. La pêche est en Corse un objet beaucoup plus

important que la chasse. La Méditerranée, aux alentours de l'île, est extrêmement poissonneuse, et le poisson y est excellent. La Toscane, la Ligurie, toutes les villes de la côte d'Italie, de Livourne jusqu'à Naples, sont, en grande partie, alimentées de poisson par les pêcheries des côtes de Corse. Malheureusement, les Corses ne se livrent que très médiocrement à cette industrie si digne d'encouragement, tant pour elle-même que pour les excellents maris qu'elle forme. On voit sur la mer, surtout au temps de la pêche des anchois, bien plus de bateaux napolitains et des autres ports de la péninsule que de bateaux corses. Le grand étang de Biguglia, peuplé d'anguilles et assez sagement exploité, est la source d'un commerce considérable avec l'Italie, qui, à cause de la sévérité du carême, consomme une grande quantité de poisson. Le corail du détroit de Bonifacio est aussi le sujet de travaux assez actifs, mais seulement de la part des Napolitains. Ajoutons pour terminer que les rivières de la Corse, comme toutes les rivières de montagnes, surtout dans les pays granitiques, nourrissent des truites et des anguilles d'excellent goût.

Etat actuel. La Corse forme aujourd'hui un département français. Elle occupe parmi les départemens le second rang, par son étendue, qui est de 9 805 kilogr. carrés, et le quatre-vingt-deuxième par sa population, qui est de 493 000 habitans. Par son étendue, elle prend place entre le département de la Gironde et celui des Landes; par sa population, entre celui des Hautes-Pyrénées et celui des Pyrénées-Orientales. Le rapport de sa population à son étendue, ce que M. Prony a si bien nommé la population spécifique, est 49 92, le même rapport étant 60 28 pour la France entière. Elle est dans cet ordre le dernier des départemens.

La Corse est divisée politiquement en deux arrondissemens électoraux, qui envoient chacun un député à la chambre; elle est divisée administrativement en cinq arrondissemens, subdivisés en soixante et un cantons, formant un ensemble de trois cent quarante-six communes: le nombre des maisons est de 36 000. Les chefs-lieux de ces cinq arrondissemens sont; Ajaccio, Bastia, Calvi, Corte et Sartène.

Ces villes sont, avec Bonifacio, les seules villes qu'il y ait en Corse. Saint-Florent, que l'on compte quelquefois parmi les villes, n'a que 500 habitans. La Corse forme aussi un ressort de cour d'appel, une division militaire, et un diocèse.

Il y a en Corse trois collèges communaux, quatre écoles modèles d'instruction primaire, et deux cent quatre-vingt-six écoles primaires. L'instruction primaire y est très répandue. Quant à l'instruction supérieure, les jeunes Corses qui la désirent sont obligés de venir terminer sur le continent leur éducation, et ce n'est pas un mal.

Il y a en Corse trois routes royales: celle d'Ajaccio à Bastia, qui traverse la Corse en diagonale dans toute sa largeur; celle de Bastia à Saint-Florent, destinée à mettre le golfe désert de Saint-Florent en rapport avec le reste de l'île; enfin celle de Sagone à la forêt d'Aitone, destinée à l'exploitation des bois. Deux bateaux à vapeur, entretenus par l'administration des postes et servant au transport des marchandises et des voyageurs, font deux fois par semaine le voyage de Toulon à Bastia ou à Ajaccio, et servent en quelque sorte de pont entre la Corse et la France: la traversée, dans la belle saison, n'est guère que de vingt-quatre heures, et le prix du passage est modique.

On évalue à 55 900 hectares la superficie de la Corse couverte de forêts, à 54 000 hectares la superficie cultivée en céréales et en jardins, à 42 000 la superficie plantée en vignes. Le nombre des châtaigniers est considérable. On porte à douze millions le nombre des plants d'olivier sauvage: si le greffage de ces oliviers était encouragé comme il mérite de l'être, le revenu de la Corse, en huile d'olive seulement, pourrait s'élever avant peu d'années à soixante millions. On n'évalue aujourd'hui le revenu territorial qu'à 2 653 000 francs.

L'accroissement de la population, depuis que la Corse est à la France, a été de plus d'un tiers. Son mouvement ascensionnel est aujourd'hui d'environ 4 pour 100 par an. Comme la terre abonde, la population, si rien ne la contrarie, sera donc doublée dans un siècle, et bien avant un siècle si on la favorise. La Corse fournit à l'armée un contingent de 550 hommes pour une levée de 80 000 hommes. Il y a en outre beaucoup d'engagemens volontaires, un grand nombre de Corses sans occupation chez eux allant chercher fortune en France dans l'état militaire. On compte près de dix mille Corses sous le drapeau français; cette fraternité d'armes contribue puissamment à lier à la France la population insulaire.

L'état des dépenses de la France en Corse est de 4 041 440 fr. ainsi répartis:

Dette publique et dotations.	288 711 fr.
Instruction publique et cultes.	420 833
Administrations de l'intérieur, du commerce et des travaux publics.	535 243
— de la guerre.	2 782 767
— de la marine.	5 709
— des finances.	52 977
Frais de régie et de perception.	469 250
Remboursemens, etc.	55 770

Le chiffre des impôts en Corse s'élève à 4 500 000 francs. La Corse achète annuellement en France pour environ 5 millions de draps, de meubles, d'outils, de mercerie, etc. La France ne reçoit que pour 4 500 000 fr. de produits insulaires. L'huile exportée du port de l'île-Rousse figure dans ce chiffre pour plus de moitié. Le mouvement commercial entre la France et la Corse deviendra extrêmement actif quand la Corse, sous le rapport de sa population et de sa culture, sera arrivée au degré de prospérité qu'elle doit nécessairement atteindre. Nos provinces du midi auront beaucoup à y gagner, et notre marine aussi.

Il est possible que la Corse se détache un jour de la France: il est certain, en effet, qu'elle ne fait pas naturellement partie de notre territoire national, et qu'elle n'y a été réunie qu'en vertu des circonstances politiques qui dominent aujourd'hui l'Europe. Elle est France parce qu'il ne convient ni à l'intérêt de la France, ni au sien, que les deux pays soient étrangers l'un à l'autre; mais il est aisé de concevoir que si l'intérêt de la France cessait de s'opposer à son affranchissement, elle serait bientôt affranchie. Ainsi donc, si dans les siècles futurs les relations des puissances européennes sur le bassin de la Méditerranée viennent à changer, si elles cessent d'être obligées de s'y tenir en armes et d'y vivre dans une continuelle défiance les uns des autres, la Corse pourra, sans aucun risque pour la France, demeurer ouverte à toutes les nations comme à la France elle-même, et il n'y aura plus aucune raison solide pour qu'elle demeure française. Alors les vœux de Paoli pour l'émancipation de son pays se réaliseront sans doute. La Corse, jouissant de son existence propre, formera, au milieu des eaux de la Méditerranée, une république indépendante: elle se rappellera qu'italienne de naissance elle a été Française d'adoption, et que c'est la France qui, l'arrachant au malheur, et toujours bienfaisante pour elle, a adouci ses mœurs, cultivé son sol, embelli ses villes, institué ses écoles, et civilisé ses montagnes sauvages.

Troisième partie

Le regard des géographes d'avant l'Université

(seconde moitié du XIX^e siècle)

Dans cette troisième partie nous évoquerons le regard des géographes français sur la Corse avant l'émergence et l'affirmation de l'école nationale française de géographie dite « possibiliste » à la fin du XIX^e siècle. Se repose une nouvelle fois la problématique de l'identité épistémologique de la géographie. S'agit-il d'une géographie scientifique ? La frontière est-elle nette entre une géographie fixant ses méthodes et une géographie aux conceptions plus floues évoluant entre description, itinéraires de voyage, techniques cartographiques et géographie historique ?

René Clozier définit ainsi la « géographie moderne »¹ : « la géographie a cessé d'être, sur un mode suranné, un ensemble de connaissances pratiques, une énumération plus ou moins ordonnée de montagnes, de rivières ou de villes ; elle n'est pas plus un ramassis de noms et de chiffres que l'histoire un assemblage de dates » et il semble situer la frontière entre deux conceptions de la géographie au début du XIX^e siècle avec Humboldt et Ritter en Allemagne, fondateurs de la géographie moderne dans la mesure où ils examinent les phénomènes géographiques dans leurs rapports réciproques et à la fin du XIX^e siècle en France avec Paul Vidal de La Blache.

On peut ainsi reprendre l'idée développée par Numa Broc d'« une régression » de la géographie française² entre l'épanouissement du XVIII^e siècle et la fin du XIX^e siècle. Mais comme nous l'avons exposé dans la partie précédente, il est aussi important de préciser que l'innovation et la pertinence des débats géographiques sont à ce moment-là à trouver ailleurs que chez les géographes « officiels »³. La géographie considérée comme une discipline pratique attendra Eugène Cortambert⁴ (1805-1881) pour être enfin considérée, en 1852, comme une science et obtenir une place dans la catégorie des « sciences physico-morales » au même titre que la statistique et l'économie, face aux toutes puissantes sciences naturelles et historiques.

La seconde moitié du XIX^e siècle est une période intermédiaire où dominent trois courants principaux ou plutôt trois manières de faire de la géographie si l'on se réfère aux œuvres géographiques françaises concernant la Corse.

- La première est celle d'une géographie utilitaire qui sous l'action du Second Empire puis de la République, propose un quatrième regard « colonisateur » selon le terme de Charpentier, c'est-à-dire pas encore « aménageur », et quelquefois encore « régénérateur », sur la Corse après ceux des missionnaires éclairés de la fin du XVIII^e siècle, de l'Empire et de la Monarchie de Juillet ; les plans de développement se succèdent et les géographes liés aux milieux d'affaires proposent leur manière de développer. Nous trouverons ainsi des rapports pour mieux développer les plaines, exploiter les forêts, en relation avec d'autres intervenants : journalistes, politiques dont nous tenterons de donner les références.
- La seconde manière de faire de la géographie consiste à décrire les beautés de la Corse, préparant l'émergence du concept d'Île de Beauté, et ce à travers des notes de voyage à la limite entre travaux scientifiques et vision littéraire, impressions de voyage. Leur géographicités, quelquefois douteuse, car après tout, ce sont des notes de voyage que l'on retrouve un peu partout, est cependant attestée par leur publication dans des revues nationales ou régionales de Géographie qui sont en fait des bulletins de société de géographie.
- Enfin l'institutionnalisation de la géographie se fait par l'école et les manuels fleurissent, selon des modèles nationaux mais avec bien évidemment des spécificités et des démonstrations particulières. Ils ne sont d'ailleurs pas pour rien dans l'affirmation des régionalismes de la fin du XIX^e siècle.

Les historiens de la géographie définissent à partir de 1870 une «ère d'expansion rapide et de mutation»⁵ de la géographie, pour reprendre la formule d'André Meynier «un temps de l'éclosion»⁶ et de fort bouillonnement créateur devant déboucher sur le «génie organisateur» qui inventera la géographie⁷.

Certes cette représentation d'une inéluctabilité du message vidalien est aujourd'hui, sinon remise en cause en tout cas plus finement analysée⁸, en particulier par Soubeyran évoquant une «bataille des Annales» entre 1891 et 1894 opposant Gallois à Dubois et aboutissant à l'éviction de la géographie coloniale d'une revue des Annales qui va fixer «le dogme méthodologique» vidalien et instaurer une géographie scientifique universitaire.

Car la géographie d'avant Vidal, quelque hétéroclite qu'elle soit, a surtout en commun d'être très faiblement universitarisée. On comprend dès lors la vigueur du message vidalien qui aurait ainsi eu tendance à amnésier la géographie humaine «avant la lettre»⁹ pour mieux s'imposer à l'Université et se présenter ainsi systématiquement comme haute, désintéressée parce qu'universitaire. La «dépolitisation de la géographie» en est une conséquence.

Pour nous l'intérêt repose, par le choix de textes sur la Corse, sur le fait de montrer la richesse des réflexions géographiques sur la Corse, avant l'affirmation de l'école nationale française et confirmer ainsi l'idée d'un bouillonnement géographique.

Dans l'affirmation d'une géographie commerciale, utilitaire on soulignera le rôle des sociétés de géographie. En effet, si dans un premier temps, ces sociétés se présentent comme des regroupements de «notables romantiques»¹⁰, elles deviendront au milieu du XIX^e siècle des instruments de l'expansion économique et coloniale. L'arrivée de Chasseloup-Laubat, Ministre de la Marine, à la Société de Géographie de Paris concrétise le «brutal et collectif ralliement à l'idée coloniale»¹¹ en 1864; c'est la France tout entière qui entre en géographie, ses géographes se comptent par milliers, les grandes villes se dotent toutes de sociétés de géographie, Marseille, Lyon, Nantes, Bordeaux... Un désir ostensible de vulgariser la géographie se manifeste et va générer un goût de l'enseignement qui ne sera pas avant le XX^e siècle le fait des professeurs, mais plutôt celui des hommes d'affaires, militaires et autres fonctionnaires¹².

Cette «réconciliation de l'*otium* et du *negotium*»¹³ va se réaliser autour de deux axes: le premier c'est l'arrivée en masse des négociants dans les sociétés de géographie; ainsi à Marseille environ la moitié des membres appartiennent à cette catégorie, Ferdinand de Lesseps en est président d'honneur. Le second consiste dans le rôle des maisons d'édition et en particulier Hachette dont le nom est associé aux plus grands géographes du moment: Reclus, Joanne, Vivien de Saint-Martin... qui publient de la géographie sous des formes différentes, atlas, encyclopédies, manuels, guides...

Apparaissent également à ce moment-là les premiers congrès internationaux de géographie, le premier d'entre eux se tenant ainsi à Anvers en 1871; les participants sont des diplomates, des généraux, des amiraux.

Il est devenu évident qu'impérialisme et nationalisme favorisent la géographie¹⁴ même si en même temps les volontés affirmées d'internationalisme, d'universalisme sont toujours affichées¹⁵.

Le défi allemand¹⁶ semble être une des causes majeures de la réactivation en France des problématiques géographiques. La mauvaise qualité de l'enseignement géographique, déjà mise en évidence par Victor Duruy sous le second Empire, éclate au grand jour après la défaite de Sedan. Aussi la transformation de l'enseignement de la géographie dans les collèges et les lycées naît des programmes de 1872¹⁷. On soulignera à ce titre le rôle d'Émile Levasseur qui pensa les cadres de ce que devait être une «géographie économique», expression inusitée à l'époque, et ce au détriment de la «vieille géographie historique» qui régnait dans l'enseignement classique¹⁸.

La diffusion de l'idéologie et de la morale républicaines passe par la géographie comme l'atteste le fameux *Tour de France de deux enfants* publié en 1877¹⁹, véritable itinéraire initiatique pour découvrir la France dans toute sa diversité régionale et l'aimer comme une mère, confirmant ainsi l'analyse de J.F. Chanet²⁰ démontrant l'importance de l'histoire et de la géographie locales dans la formation des élèves et des instituteurs.

L'intensification des relations entre la Corse et le continent français²¹ à partir du second Empire va durablement modifier la perception de l'île. Les relations maritimes permises par les bateaux à vapeur marquent l'émergence d'un tourisme aristocratique, promu par les Anglo-Saxons essentielle-

ment à Ajaccio, station d'hiver ²². On notera ainsi l'ouvrage de Thomasina Campbell, *Les notes de l'île de Corse en 1868*, qui sont « dédiées à ceux qui sont à la recherche de la santé et du plaisir ». La Corse devient en quelque sorte un complément touristique de la Riviera, les arguments esthétiques occupant une place plus importante dans les différents rapports sur l'île.

L'image de la Corse reste étroitement liée aux circonstances politiques; ainsi, le Second Empire voit l'arrivée des Corses au pouvoir; se rallient à l'Empereur les Abbatucci, Gavini, Mariani...

Le comte Félix Bacciochi ²³, neveu du prince de Lucques et de Piombino, né et élevé en Italie, retourne en Corse avec son père en 1841 et après des études faites à Aix-en-Provence, Avignon et Pise où il épouse la petite nièce de l'ambassadeur de Russie Pozzo di Borgo, fera partie du proche entourage de Napoléon III comme premier chambellan et surintendant de la Cour et des Théâtres de France. Il sera très lié au docteur Conneau, confident de Napoléon III qui en fera son médecin personnel. Ce personnage est fortement lié aux Corses de Rome puis de Paris, épousant la sœur de Pasqualini, allié aux Sébastiani de La Porta, il sera conseiller général, jouera un rôle politique et économique en Corse : pour la construction d'une ligne de chemin de fer, pour la mise en place d'œuvres sociales.

C'est au docteur Conneau que Jean de la Rocca, journaliste, dédie sa monumentale étude de cinq cents pages, véritable plaidoyer pour un développement économique et social de l'île ²⁴.

C'est à « l'ami de la Corse » que s'adresse De la Rocca qui propose une étude « pour régénérer notre patrie ». On y retrouve des thèmes déjà évoqués au XVIII^e siècle mais l'émergence d'une affirmation identitaire corse est claire et inaugure une période de double sentiment d'appartenance à la « Grande Nation » et de spécificité insulaire tendant à bien démarquer la Corse de l'aire italienne. Dans la préface, l'auteur place en postulat la supériorité de la nation française dans le domaine des arts, des sciences et des industries; la Corse, française et si proche, n'attend que l'intérêt des élites politiques et économiques françaises : « notre département est le moins connu et le plus pauvre », et pour cela souhaiterait « fixer le regard des capitalistes du continent sur notre beau pays » tout en intégrant au Panthéon français « la race héroïque de vrais patriotes », dont l'ennemi devient l'italianité. La démonstration mise en

place aboutit à un appel au « secours » : « nous aimons à croire que la France ne sera pas ingrate » qui définira pour plus d'un siècle une posture des élites insulaires : l'adhésion totale à la France en échange d'une participation à sa défense civile et militaire contre un soutien économique et des investissements et en valorisant l'identité mythifiée et stéréotypée des combattants corses pour la liberté, inscrite dans un long terme qui remonte à l'origine des temps. C'est dans cette dernière composante que réside le concept d'identité corse décontextualisée et mythique qui, alimentée par le regard français, pourrait bien être à l'origine des caricatures du nationalisme corse contemporain. Débat que nous pourrions reprendre parmi les géographes, dans la première moitié du XX^e siècle, quand Ambrosi agrégé d'histoire et de géographie, dans un premier temps de sa vie professeur au lycée de Bastia, défend une non-italianité de la Corse en corsisant systématiquement les toponymes et ce, pour réfuter l'argumentation irrédentiste italienne qui s'active au même moment ²⁵.

L'étude repose sur cette démonstration et des pointages dans les différents chapitres ne font que le confirmer : tragique histoire qui ne s'est réalisée que pour la liberté au détriment de la prospérité; « faire respecter leur nationalité », « mâle patriotisme » mais l'heure est au développement. De La Rocca n'hésite pas à envisager une colonisation comme en Algérie pour mettre en valeur les terres agricoles, liant cela à la faiblesse démographique de l'île.

Trop associée au bonapartisme et à l'image du régime de Napoléon III, la Corse vivra plus difficilement la III^e République, en tout cas les premières années du régime, revivant le contexte de la mal-aimée ²⁶ sous Louis XVIII.

La républicanisation de l'île est cependant en marche ²⁷ et même si l'on peut s'interroger sur l'authenticité de l'adhésion des élites à la République, adhésion qui n'est peut-être qu'une attitude de façade, permettant d'alimenter et de régénérer un comportement claniste de réseaux dont le sommet est désormais à Paris, on note une double intégration de l'île dans les préoccupations intellectuelles du moment.

Sous l'influence du scientisme triomphant, on se penche sur la criminalité en Corse à l'image de Bournet ²⁸ et de Fallot ²⁹ en expliquant la violence des comportements par le déterminisme géographique que génère un pays de montagnes ³⁰.

Parallèlement *L'excursion en Corse*³¹ du prince Roland Bonaparte, membre de la Société de Géographie de Paris, est bien représentative d'un intérêt touristique déjà affirmé, le goût de la connaissance étant complémentaire du goût du voyage et de l'esthétique. Il s'agit d'un récit de voyage très bien documenté « d'un amateur passionné des grands spectacles de la nature, heureux de se retrouver dans son pays d'origine, au milieu de ses compatriotes, et qui fuit avec bonheur les miasmes des grandes villes et les eaux malsaines que le Conseil municipal de Paris s'acharne à nous donner ». On retrouve là la quête de pureté et de régénération morale des élites de cette fin du XIX^e siècle avec, en particulier, l'intérêt pour les montagnes d'organismes tels que le Touring-Club de France créé en 1890, le Club Alpin Français en 1874³², dont les préoccupations morales et civiques sont déterminantes : « il est évident que si nous laissons nos jeunes gens s'étioler sur les bancs de nos collèges et de nos classes, n'ayant pour tout exercice quelques heures de récréation, leur santé et leur vigueur physique, et par la suite leur vigueur morale, déclineront de plus en plus »³³. La montagne associée à l'histoire « de peuples qui ont lutté de bonne heure pour leur indépendance » permet à la Corse de rejoindre cette Suisse qui force « l'admiration pour ses belles Alpes et ses institutions si profondément républicaines et démocratiques »³⁴.

1 - Les travaux sur la Corse de Géographie commerciale

Henri CHARPENTIER 3 textes 1875 et 1878

Correspondant de la Société Géographique de Bordeaux

Joseph MATHIEU Membre de la Société de Géographie de Marseille 1883

La seconde moitié du XIX^e siècle correspond à une période de fort intérêt pour la géographie dite « commerciale », ponctuée par la création de nombreuses sociétés de géographie en province. Les chambres de commerce de Bordeaux et Marseille sont les plus actives à promouvoir un impérialisme français³⁵. Les arguments développés étaient multiples : réhabiliter la France après la défaite de 1870, accomplir sa mission civilisatrice à l'échelle mondiale et pour cela assurer des débouchés et l'approvisionnement en matières premières, cet ensemble argumentaire étant codifié par Jules Ferry, pre-

mier dirigeant politique de la Troisième République à promouvoir la colonisation.

Créée en 1821 et première de toutes les sociétés géographiques, la Société de Géographie de Paris connaît à partir de 1860 une véritable réactivation, se traduisant par une forte augmentation du nombre de ses membres.

Jules Duval (1813-1870) sera en quelque sorte « l'idéologue de la colonisation »³⁶, fondateur de « l'Économiste français » il publiera dans le Bulletin de la Société de Géographie de Paris un article fondateur de la démarche de géographie commerciale intitulée « les rapports entre la géographie et l'économie politique ». Influencé dans sa jeunesse par le socialisme, Duval justifie la colonisation par la nécessité d'unifier économiquement le monde et de lutter contre la misère. Le tournant marqué par Duval et le sens nouveau attribué à la Société de Géographie expliquent la multiplication des créations de sociétés de géographie : Lyon en 1873, Bordeaux en 1874, Marseille en 1876... Les buts affichés sont les suivants : encouragement des études géographiques, diffusion des connaissances géographiques par conférences, bulletins, cours, prix, organisation de voyages d'exploration, inventaire des richesses naturelles des continents, voies de communication saint-simoniennes, débouchés pour le commerce extérieur français³⁷. L'essentiel des membres sont des « amateurs », négociants et cadres.

Pierre Foncin, fondateur de la Société de Géographie de Bordeaux, obtiendra une chaire de géographie à l'Université de cette même ville en 1877³⁸, et sera une des personnalités les plus marquantes de la géographie française avant l'école vidalienne. Il fondera ensuite en 1883 l'Alliance Française pour promouvoir la diffusion de la langue française dans le monde.

Lucien Gallois dans son ouvrage de 1908 *Régions naturelles et noms de pays* s'attache à réfuter le travail de Foncin pour mieux marquer l'affirmation de la pensée géographique vidalienne : « je crois en effet que c'est dans la nature même qu'il faut chercher le principe de toute division géographique »³⁹.

Chef de file du régionalisme, Foncin dans *Les pays de France*⁴⁰ et *Régions et pays*⁴¹ avait en effet défini les régions sur des bases historico-culturelles, s'inspirant des études sur la géographie historique de la Gaule et de la France démontrant la permanence des « pagi ». Il aboutissait ainsi à une proposition de découpage de la France en 32 régions regroupant des pays étroitement apparentés.

C'est de Bordeaux également qu'est émise l'idée d'un regroupement de l'ensemble des sociétés de géographie françaises présenté en quatre points⁴² mais que refuse poliment la Société de Paris par la voix de La Roncière.

Les bulletins des différentes sociétés de province sont souvent à l'origine des actuelles revues de géographie, sachant toutefois que le relais a, au cours du XX^e siècle, été passé aux universités, comme gage de scientificité des articles et travaux.

Les textes que nous proposons ici émanent des revues de Bordeaux et de Marseille, parmi les plus anciennes de province, mais aussi les plus fortement investies par la bourgeoisie d'affaires de ces grandes villes portuaires, si on les compare, par exemple, à la revue montpelliéraine de la Société Languedocienne de Géographie, plus localiste, régionaliste et historique.

À Bordeaux nous notons la présence d'un correspondant, Hector-Auguste Charpentier, qui vit en Corse, à Olmeto, et envoie des rapports à la Société de géographie commerciale de Bordeaux dans les années 1870-80 : un Mémoire sur la Géographie Physique, politique et commerciale de l'île de Corse intitulé *Étude sur le dessèchement des marais et sur la colonisation nécessaire des côtes des plaines orientales et occidentales de la Corse*, un rapport sur ce mémoire par un membre de la Société de Géographie de Bordeaux, J.B. Lescarret qui soumet à l'approbation de ses collègues le dépôt de ce mémoire et deux communications sur le granit orbiculaire de Tallano et l'amphibolite d'Olmeto et les mines de cuivre de Castifao et Moltifao (1878). Le ton général de ces travaux part du constat que la Corse est désormais pacifiée et qu'il faut en exploiter les richesses. C'est encore une fois un état des lieux dans le contexte du Second Empire et de la Troisième République. La priorité est peut-être à ce moment-là plus pratique et vise essentiellement à assainir les zones basses de l'île pour en fixer la population (certes déjà l'abbé Gaudin l'évoquait) par le drainage et l'eucalyptus⁴³; la connaissance de l'île est meilleure, l'inventaire plus exhaustif; mais la démonstration reste la même : l'état doit avoir un rôle majeur en rachetant les terres faisant preuve d'un volontarisme fort, et incitant les élites économiques à investir, « dans le but d'y créer des usines, des exploitations, des banques de crédit, et d'établir avec elle des relations d'échange ».

On notera également dans les rapports de Charpentier l'insistance mise à présenter les Corses

sous un autre jour, liée probablement aux réseaux d'affinité et d'amitié qu'il a pu établir avec les élites insulaires (Nicoli, Galloni d'Istria...).

Dans le même ordre d'esprit, nous joignons un petit texte extrait du *Bulletin de la Société de Géographie et d'Études coloniales de Marseille* et daté de 1883, qui repose sur la même démonstration, insistant sur l'insuffisante intégration de l'île dans la géo-économie française.

Ce regain d'optimisme est à croiser – un peu plus tardivement, avant et après la Première Guerre mondiale – avec le traitement de la « question corse »⁴⁴ par Louis Villat définissant une antinomie « au fond du caractère corse » entre le sentiment de la solidarité familiale et « l'individualisme intense et presque exaspéré qui sait mal se plier aux mesures d'intérêt général ». Pourtant sa conclusion reste la même qu'auparavant : « quand la terre de Corse, objet d'une colonisation attentive, pourra donner du travail à tous ceux qui viendront à elle, alors – mais alors seulement – la question corse n'existera plus ».

Henri Hauser dans la *Revue du Mois* évoque « une terre qui meurt »⁴⁵, constituant une véritable base de réflexion pour le géographe Raoul Blanchard pour son premier voyage de terrain en Corse en 1914, constat repris par le Commandant Reynaud dans le bulletin de la Société de Géographie de Marseille évoquant les « splendeurs et détresse »⁴⁶ d'une île belle mais pauvre.

2 - "En Corse Carnet de route"

par L. Le Bondidier du Club Alpin Français, section de Bagnères-de-Bigorre

La beauté de la Corse devient la seconde grande thématique de toute description géographique, permettant de façon plus organisée par la mise en place de syndicats d'initiative l'émergence du concept « d'île de beauté ».

Île parmi les autres îles de Méditerranée occidentale, en particulier les Baléares, terre du « printemps perpétuel » selon la formule de Volney, appartenant à cette Méditerranée qui « inventée »⁴⁷ par le discours scientifique au début du XIX^e siècle pour en définir l'unité, devient le lieu privilégié des premiers touristes⁴⁸.

Les évocations sur la beauté des sites et le pittoresque sont perceptibles dès la fin du XVIII^e siècle et nous amènent bien évidemment à relier le phé-

nomène à l'évolution des représentations en Occident⁴⁹.

Certes la Corse peut parfois bénéficier d'un intérêt détournant le voyageur britannique du «Tour» classique en Italie⁵⁰ comme le fera Boswell pour rencontrer Paoli et qui laissera les premières évocations de paysages dans la veine du romantisme anglais. « l'Écosse avec un beau climat » reprendra Sir Gilbert Elliot à l'époque du royaume anglo-corse (1794-1796) donnant ainsi « à la représentation de l'île une cohérence artistique »⁵¹. Mais il faudra attendre la seconde moitié du XIX^e siècle pour voir se développer un tourisme de villégiature particulièrement à Ajaccio, station d'hiver.

Les notes de voyage se multiplient à partir des années 1820, laissant s'affirmer un esthétisme particulièrement bien représenté chez Grégorovius⁵² qui voyage en Corse dans les années 1850.

Corse et Sardaigne sont également de plus en plus liées dans un parcours commun, en particulier autour de la thématique des « îles oubliées »⁵³ par opposition à une Sicile dont le riche patrimoine antique fait dès le XVIII^e siècle un passage obligé. C'est autour de ce thème que Miguel Segui Llinas a étudié les Baléares et la Corse, vues par les voyageurs du XIX^e siècle⁵⁴.

C'est un peu dans la même veine que Bondidier visite la Corse et qu'il propose son article au *Bulletin de la Société Géographique de l'Est* en 1903-1904, s'attachant à présenter la Corse comme « une antithèse violente à la Côte d'Azur ». Sur un ton volontiers badin qu'on peut expliquer par la conscience du touriste-voyageur qu'il n'est plus un « explorateur » ou un « découvreur », on retrouve dans ces notes tout ce que s'attend à trouver un voyageur expérimenté en Corse : des paysages naturels, des mœurs originaux ; on veut surtout échapper à la banalité, « rien ne ressemble plus à une préfecture qu'une autre préfecture, où toutes les préfectures ont une rue du Lycée et une avenue Carnot... ». Nous sommes à un moment où, déjà le tourisme est une activité économique et les guides de voyage balisent l'espace insulaire⁵⁵. Ainsi le guide Joanne dans l'édition de 1909, d'inspiration fortement géographique puisque, dans la préface est cité l'article de Vanutberghé⁵⁶ publié dans les *Annales de Géographie* en 1904, donne un état des lieux extrêmement précis. Vanutberghé est Inspecteur-Adjoint des Eaux et Forêts en Corse et voit son nom associé à de nombreux autres non-géographes, botanistes, météorologues, ingénieur des mines dans le même numéro des *Annales*, consti-

tuant ainsi une référence solide pour Joanne.

Le texte de Bondidier, récit littéraire, ou roman-géographe⁵⁷ est à la limite entre le descriptif géographique et le récit de voyage où les participants deviennent des personnages à part entière avec leurs impressions, leurs sentiments, leurs échanges. On est certes loin du recul délibéré que prend le géographe universitaire dans sa stratégie de scientificité qui essaie de décrire, comprendre et expliquer dans une démarche objective. Nous avons là un groupe d'alpinistes qui est en quête de montagnes et qui vit son voyage dans une atmosphère bon-enfant, conscient de ne rien découvrir.

La dimension esthétique est parfaitement intégrée, puisqu'on la retrouve dans les grands dictionnaires de cette seconde moitié du XIX^e siècle : le *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse à l'article « Corse » donne ainsi une description topographique particulièrement révélatrice :

« L'aspect général de l'île de Corse est on ne peut plus pittoresque. L'intérieur présente un amas de montagnes très rapprochées, formant une multiplicité de gorges et de belles vallées traversées par des ruisseaux ou des torrents ; des roches sourcilleuses, des forêts séculaires, de profonds précipices où mugissent des eaux turbulentes, de vieilles tours disséminées sur les plages de distance en distance, et destinées jadis à protéger l'île contre les attaques des Barbaresques, offrent tour à tour une multitude de sites charmants ou agrestes qu'on ne se lasse pas d'admirer. »

Le *Nouveau dictionnaire de Géographie Universelle* dirigé par Vivien de Saint-Martin, président honoraire de la Société de Géographie de Paris, et publié chez Hachette en 1879 présente une configuration physique de la même veine :

« Presqu'entièrement couverte de montagnes, dont la chaîne centrale dépasse de beaucoup les plus hauts sommets du centre de la France, la Corse bien que mêlée de toute antiquité, et de la façon la plus active au mouvement européen, a un de ces aspects pittoresques, sauvages, inattendus, qui font immédiatement songer à la nature primitive... côtes capricieusement découpées en caps, ceinture verdoyante. »

La géographie semble passionner l'opinion française⁵⁸. Ardouin-Dumazet avec son *Voyage en France* représente bien cette passion pour la géographie et pour la République⁵⁹, conciliant ainsi goût du voyage et de la description et « idéologie géographique » pour une République en train de se consolider.

3 - Petite Géographie du Département de la Corse à l'usage de l'enseignement primaire composée sous la direction de E. Levasseur
Institut Géographique de Paris Ch. Delagrave
éditeur de la société de géographie, 1873

Troisième manière de faire de la géographie, correspondant à une institutionnalisation de la discipline et à l'école et à l'Université, il est intéressant de voir comment est traitée la géographie de la Corse dans les manuels de l'école républicaine.

Le rôle d'Émile Levasseur est déterminant dans la réorganisation de l'enseignement de la géographie après la guerre franco-prussienne et la défaite française. L'attention portée à la géographie en raison du défi allemand permet de penser que cette discipline eut un rôle et une place particuliers dans la transformation du système d'enseignement ⁶⁰.

La maison Charles Delagrave à partir de 1865 joue un rôle important dans la diffusion des livres de géographie, éditant les manuels de géographes républicains conservateurs comme Levasseur ⁶¹, tandis que l'autre grande maison d'édition de géographie, Armand Colin, plus clairement républicaine et opportuniste, rassembla des auteurs comme Lavis, Vidal de la Blache ou Pierre Foncin ⁶². Levasseur est toutefois inclassable : historien de l'économie, démographe, statisticien et géographe même s'il occupe à partir de 1872 la chaire de «Géographie économique et statistique» au Collège de France.

Levasseur et Himly rédigent un rapport à l'origine de la réforme de l'enseignement de la géographie : « on ne sait en France, ni la géographie, ni les langues vivantes. La masse du peuple, qui ne s'élève pas au-dessus de l'enseignement primaire, est à cet égard, d'une ignorance absolue » ⁶³. Il ne faut plus que la géographie soit conçue comme seulement propre à développer la mémoire; une telle méthode n'est plus conforme à l'esprit nouveau ⁶⁴.

Pour lui, la géographie a une fonction civique; il s'agit de comprendre le contexte dans lequel les sociétés vivent; pour cela les cartes de densité sont le point de départ de toute analyse géographique. Pour lui l'enseignement doit être analytique et permettre d'expliquer, la recherche scientifique, seule, se préoccupant de synthèse; aussi le manuel se présente comme une juxtaposition de livres, géographie physique, géographie politique et administrative, géographie économique : « partie de l'ob-

servation des phénomènes purement physiques et matériels, elle s'élève ainsi jusqu'à des études de l'ordre moral, et, parvenue à son terme elle se confond presque avec la science économique qu'elle n'avait cessé de côtoyer lorsqu'elle étudiait les rapports de l'homme avec la nature » ⁶⁵.

Selon Claval, ce qu'invente Levasseur c'est la procédure normalisée d'analyse des réalités géographiques que l'on a baptisée ensuite «plan à tiroirs». Ce procédé est destiné à faciliter la découverte des influences et des liens de causalité ⁶⁶.

Le plan adopté dans le manuel ici présenté, correspond parfaitement à une démarche inductive partant du local, la commune, le département pour ensuite la France, l'Europe et le monde ⁶⁷.

La première partie est rédigée, selon un modèle, par G. Gallerand, vice-recteur de la Corse mêlant par les illustrations, géographie du département et géographie nationale. Le ton reste assez descriptif et les jugements moraux sont limités même si réapparaît cependant l'antienne de l'oisiveté liée aux faciles récoltes de châtaignes.

Si le plan est analytique, les connexions sont systématiquement rappelées entre physique et économie. On notera encore que le chapitre introductif présente à nouveau la Corse comme une dépendance de l'Italie, primauté du sol et du positionnement.

On peut alors évoquer les liens entre géographie des régions et unité nationale : l'harmonie et l'équilibre président à la présentation géographique de la France ⁶⁸. Si comme le dit I. Lefort, s'affirme «une grande victoire du département» ⁶⁹, le débat sur les découpages territoriaux reste largement ouvert, Vidal de La Blache étant un peu plus tard le concepteur d'un découpage de la France en 17 ensembles ⁷⁰ dont la finalité essentiellement économique, permettait de répondre à l'accusation de Durkheim d'une remise en cause de l'unité nationale et de la Nation, espace fondateur des solidarités sociales ⁷¹. Le concept de région naturelle ⁷², fer de lance de l'argumentation vidalienne, explique peut-être la nécessaire garantie scientifique «désidéologisée» que vont utiliser les géographes pour se protéger d'éventuelles remises en cause politiques. Il s'agit dès lors de concilier régions, personnalité régionale et Nation, à un moment où s'affirme le «réveil des provinces» ⁷³. La notion de «petites patries» permettra cette conciliation ⁷⁴.

La *Géographie de la Corse* de l'abbé Girolami-Cortona publiée à Ajaccio en 1893 ⁷⁵ en est un exemple; son avant-propos pose telle quelle la probléma-

tique d'une conciliation entre patriotisme local et patriotisme national : « un seul pays nous est pour ainsi dire fermé (la Corse). Pourquoi? Parce que dit-on, on craint de réveiller le patriotisme insulaire: comme si la gloire et le sang n'avaient pas cimenté l'union indissoluble des Corses et des Français sur tous les champs de bataille».

Suit une tirade dithyrambique sur l'histoire insulaire «histoire aussi glorieuse que celle d'Athènes, de Sparte, et de Rome», confirmant ainsi la validation de l'équation du second Empire soutenue par De La Rocca : on définit de façon volontaire et souvent exacerbée une identité corse pour mieux arrimer la Corse à la Nation française. Aller au

bout de la démonstration a peut-être généré les discours que nous connaissons, d'autant plus que sont sollicités «bras et capitaux pour devenir la petite Inde de la Méditerranée».

Une série de petites géographies comparables sont à ce moment publiées : celle de Mancini en 1883, celle de Chiappini en 1887, reprenant toutes le même plan analytique, la géographie physique puis la géographie historique, géographie politique et administrative puis géographie économique à l'usage des classes secondaires.

Joseph MARTINETTI

NOTES

- 1 - Clozier René, *Les étapes de la géographie*. PUF, 1949 page 86.
- 2 - Broc N., "Quelques débats dans la géographie française avant Vidal de La Blache", chapitre IV, pages 37-42, in *Autour de Vidal de La Blache* sous la direction de Paul Claval, CNRS éditions, 1993.
- 3 - Robic M.C., "La Terre, observatoire et demeure des hommes", page 127, in *Le XIX^e siècle*, op. cité.
- 4 - Cortambert E., *Place de la géographie dans la classification des connaissances humaines*, Paris, 1852 cité par Broc dans *Revue d'histoire des sciences*, 1976, pages 337-345.
- 5 - Claval P., *Géographie humaine et économique contemporaine*. PUF fondamental, Paris, 1984, page 29.
- 6 - Meynier A., *Histoire de la pensée géographique en France*. Collection Sup PUF, Paris, 1969.
- 7 - Meynier A., op. cité page 17; l'auteur cite le jeune géographe C. Garnier mort prématurément à vingt-quatre ans, qui après avoir écrit une première et innovante *Géographie général* déclare : « un jour, nous aurons un homme qui inventera la géographie, de la même façon que Monge inventa la descriptive, qui existait bien avant lui », et Meynier d'ajouter : « cet homme existait déjà, et rassemblait des disciples enthousiastes : Vidal de La Blache ».
- 8 - Soubeyran O., *Imaginaire, science et discipline*, L'Harmattan, 1997, Paris. Soubeyran oppose Gallois et Dubois; avec la victoire de Gallois c'est l'établissement d'un système dogmatique, linéaire, ou règne un déterminisme physique proposant un modèle de narration, de description et d'explication déjà très proche du plan-tiroir, mais qui possède l'énorme avantage d'être répliquable et sécurisant. Dubois par contre en élargissant le débat de façon beaucoup plus large insécurise la géographie.
- 9 - Soubeyran *ibidem* page 213 : « l'étrange discrétion de Vidal ».
- 10 - Lejeune D., *Les sociétés de géographie en France*, op. cité.
- 11 - Lejeune *ibidem* page 77.
- 12 - Lejeune *ibidem* page 128.
- 13 - Lejeune *ibidem* page 147.
- 14 - Claval P., *Géographie humaine*, op. cité page 29.
- 15 - Pinchemel P., présentation de l'ouvrage *Géographes face au monde*, l'Union Géographique Internationale et les congrès internationaux de géographie sous la direction de M.C. Robic. L'Harmattan, Paris, 1996.
- 16 - Berdoulay V., *La formation de l'école française de géographie*. CTHS, Paris, 1981.
- 17 - Claval P., *Histoire de la géographie française de 1870 à nos jours*. Nathan Université, Paris, 1998, page 64.
- 18 - Levasseur E., *L'étude et l'enseignement de la géographie*, Paris, Delagrave, 1872 et Himly Levasseur, *Rapport général sur l'enseignement de l'histoire et de la géographie*, Paris P. Dupont, 1871 (tiré-à-part du Bulletin administratif n° 265, 17 novembre 1871, Ministère de l'Instruction Publique et des cultes).
- 19 - Ozouf J. et Ozouf M., "Le Tour de France de deux enfants" in Nora P., *Les lieux de mémoire*, tome 1 La République. Paris, Gallimard, 1984, pages 291-321.
- 20 - Chanet J.F., *L'École républicaine et les petites patries*. Aubier Histoires, 1996.
- 21 - Pomponi F., "L'image de la Corse et des Corses sous la III^e République". *Études corses*, n° 48, 1997.
- 22 - Guérin C., *Ajaccio station d'hiver*. Zurich, Orell Fussli, 1883.
- 23 - *Mémorial des Corses*, volume 3, "Les Corses au pouvoir", page 202, par Francis Pomponi.

- 24 - *La Corse et son avenir*, par J. De la Rocca. Paris, Plon éditeur, 1857.
- 25 - Ambrosi A., *Géographie de la Corse cours élémentaire et moyen*. Bastia, 1924, Piaggi éd.
- 26 - Pomponi F., article cité *Études corses*, page 10.
- 27 - Pellegrinetti J.P., "Marianne ou les représentations de la République en Corse". *Études corses*, n° 48, 1997.
- 28 - Bournet D.A., *Une mission en Corse, notes d'anthropologie criminelle*, 1888.
- 29 - Fallot, *Recherches sur l'indice céphalique de la population corse*. Masson, 1889.
- 30 - Pomponi F., art. cité page 17.
- 31 - Prince Roland Bonaparte, *Une excursion en Corse*. Paris, 1891.
- 32 - Gerbaux Françoise, *La montagne en poliotique*. Éditions l'Harmattan, Paris, 1994.
- 33 - Bulletin du CAF 1904, page 141, cité par B. Kaloara, D. Poupardin in *Le corps forestier dans tous ses états*, INRA, Rungis, 1984.
- 34 - Prince Roland Bonaparte, op. cité, avant-propos page XI.
- 35 - Berdoulay V., *La formation de l'école française de géographie*, op. cité page 46.
- 36 - Lejeune D., *Les sociétés de géographie en France*, op. cité page 69.
- 37 - Lejeune *ibidem* page 173.
- 38 - Claval P., *Histoire de la géographie française*. Nathan Université, Paris, 1998.
- 39 - Gallois L., *Régions naturelles et noms de pays*. Paris, Armand Colin, 1908, page 222, conclusion.
- 40 - Foncin P., *Les Pays de France. Projet de fédéralisme administratif*. Paris, Armand Colin, 1898.
- 41 - Foncin P., *Régions et pays*. Toulouse, Bibliothèque de propagande régionaliste, 1903.
- 42 - Lejeune op. cité pages 173-174.
- 43 - Charpentier H.A., "Étude sur le dessèchement des marais", extrait du journal *L'Explorateur*, Paris, 1875.
- 44 - Villat Louis, "La question corse" in *La revue de Paris*, Paris, 1913 et "La Corse et l'esprit corse" in *Revue Bleue, politique et littéraire*, 5 août 1911.
- 45 - Hauser H., "Une terre qui meurt" in *La revue du Mois*, juillet-décembre 1909.
- 46 - Reynaud Cdt, chef d'escadron en retraite, "La Corse; splendeur et détresse", *Bull. Soc. Géo. Marseille*, 1921.
- 47 - Bourguet, Lepetit, Nordman, *L'invention scientifique de la Méditerranée*, préface de Marie-Noëlle Bourguet, "De la Méditerranée". Paris, Éditions de L'EHESS, 1999.
- 48 - Boyer M., *L'invention du tourisme*. Paris, Découvertes Gallimard, 1996.
- 49 - Corbin A., *Le territoire du vide, l'Occident et le désir de rivage 1750-1840*. Paris, Aubier, 1988.
- 50 - Beretti F., *Pascal Paoli et l'image de la Corse*. The Voltaire foundation, Oxford, 1988.
- 51 - Beretti *ibidem* page 348.
- 52 - Gregorovius Ferdinand, *Corsica*, traduction de P. Lucciana, Société des Sciences Historiques et Naturelles, Bastia, Ollagnier, 1884.
- 53 - Vuillier Gaston, *Les îles oubliées, Baléares, Corse et Sardaigne*. Paris, Hachette, 1893.
- 54 - Segui Llinas M., *El descubrimiento de las islas olivadas, Baleares y Corcega vistas por los viajeros del siglo XIX*. Palma de Mallorca, Alpha 3, serveis editorials, 1992.
- 55 - Collection des guides Joanne, Paul Joanne, Paris, Hachette.
- 56 - Vanutberghe H., "La Corse, étude de géographie humaine", *Annales de Géographie*, n° 70, 15 juillet 1904.
- 57 - Brosseau M., *Des romans-géographes, essai*. Géographie Cultures, l'Harmattan, Paris, 1996.
- 58 - Claval P., *Histoire de la géographie française*. Paris, Nathan, 1999, page 59.
- 59 - Isobe K., "Voyage en France d'Ardouin-Dumazet" in *Autour de Vidal*, sous la direction de P. Claval, CNRS éditions, 1993.
- 60 - Berdoulay V., *La formation de l'école française*, op. cité page 84.
- 61 - Berdoulay V., *ibidem* pages 163-169, le cercle d'affinité de Levasseur; Berdoulay évoque les trois écoles de pensée qui marquèrent la pensée de Levasseur : les économistes libéraux, les économistes statisticiens et les membres de la Société d'Économie sociale de Le Play.
- 62 - Berdoulay *ibidem* page 90.
- 63 - Levasseur E., *Projets de programme pour l'enseignement de l'histoire et de la géographie*, Paris, Imp. Dupont, 1871, suivi de *L'Étude et l'Enseignement de la géographie*, rapport Delagrave, Paris, 1872.
- 64 - Nardy J.P., *Pour le cinquantenaire de la mort de Vidal de La Blache, deuxième partie Levasseur, géographe*. Paris, Les Belles Lettres, 1968.
- 65 - Levasseur *L'Étude et l'Enseignement de la géographie*, op. cité.
- 66 - Claval P., *Histoire de la géographie française*, op. cité, pages 78-79.
- 67 - Table des matières de la *Petite géographie de la Corse*.
- 68 - Lefort I., *La lettre et l'esprit, géographie scolaire et géographie savante en France*. Paris, éditions du CNRS, 1992.

69 - Lefort I, *ibidem* page 111.

70 - Vidal de La Blache P., "Les régions françaises", *Revue de Paris*, 15-12, 1910, pages 821-849.

71 - Berdoulay V., op. cité page 136.

72 - Gallois L., *Régions naturelles et noms de pays*. Armand Colin, 1908.

73 - Thiesse A.M., "Écrire la France" le mouvement litté-

raire régionaliste de langue française entre la Belle Époque et la Libération. Paris, PUF ethnologies, 1991.

74 - Chanet J.F., *L'École républicaine et les petites patries*. Aubier Histoires, Paris, 1996.

75 - Girolami-Cortona F., *Géographie générale de la Corse*. Ajaccio, imprimerie Pompéani, 1893.

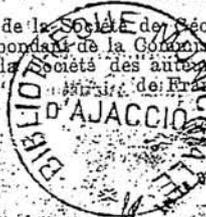
ÉTUDE
SUR LE
DESSÈCHEMENT DES MARAIS
ET SUR LA
COLONISATION NÉCESSAIRE
DES CÔTES ET DES PLAINES ORIENTALES ET OCCIDENTALES
DE
LA CORSE

Adressée à la Commission de Géographie commerciale de Paris

PAR

HECTOR-AUGUSTE CHARPENTIER

Membre de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux;
Membre correspondant de la Commission de Géographie commerciale de Paris;
Membre de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique
et de la Société de France, etc., etc.



Armes de la Corse.

EXTRAIT DU JOURNAL L'EXPLORATEUR

(3^e LIVRAISON DU MOIS D'AOUT 1875)

PARIS

AUX BUREAUX DE L'EXPLORATEUR

24 ET 26, PASSAGE COLBERT, 24 ET 26

1875

A Monsieur HERTZ, Secrétaire général de la Commission de géographie commerciale de Paris, Rédacteur en chef de l'Explorateur.

Monsieur le secrétaire général et honoré collègue,

En vous offrant la dédicace de l'*Etude sur le dessèchement des marais et sur la colonisation nécessaire des côtes et des plaines orientales et occidentales de la Corse*, je cherche à atteindre un double but; le premier, de vous rendre hommage; le second, d'attirer l'attention de tous nos collègues de la Commission de géographie commerciale de Paris sur un pays que Dieu a fait beau, qu'il a rempli de richesses naturelles, et qui languit et souffre au milieu de toutes ces beautés, de toutes ces richesses, faute de bras pour les exploiter, faute de capitaux pour les faire produire. Le but principal de ces lignes est de démontrer l'urgence de l'assainissement des marais qui sont autant de centres pestilentiels, et de la colonisation de ces immenses étendues de terrains, qui, mis en culture et repeuplés, feraient de la Corse un séjour délicieux et l'un de nos plus riches départements.

En donnant une large publicité à cette étude, vous la ferez passer sous les yeux de tous nos illustres savants, comme aussi vous la soumettez à l'examen des gens compétents dans la matière dont il s'agit. Peut-être même aurons-nous le bonheur de décider le gouvernement à faire étudier et élucider complètement une question qui est vitale pour la Corse...

Ce n'est pas seulement ici une question de commerce, c'est aussi une grande question de justice et d'humanité qui ne peut plus être ajournée.

Olmato (Corse), août 1875.

H. A. CHARPENTIER.

LA CORSE

ASSAINISSEMENT ET COLONISATION

SÉCURITÉ DES PERSONNES EN CORSE.

Avant d'entrer en matière, je crois utile de redire ici, ce que j'ai écrit dans mon *Mémoire sur la Géographie physique, politique et commerciale de l'île de Corse*, à propos de l'état moral du pays et de la sécurité que les étrangers ont le droit d'y réclamer pour leur personne et leurs biens.

J'ai écrit, et j'écris encore ceci :

Au point de vue moral, — la presque entière destruction du banditisme a rendu le calme et la sécurité au pays. Le touriste, l'homme d'affaires, industriel, commerçant ou financier, n'a aucune crainte à concevoir. S'il y a encore quelques bandits, ils ne s'en prennent qu'à leurs ennemis personnels, tout en se gardant d'eux et de la justice. Celui qui est étranger à leurs querelles n'a rien à redouter. En Corse, il n'y a pas de détrousseurs de grands chemins; et, depuis bientôt quinze ans que j'y habite, je n'ai jamais entendu dire qu'un seul voyageur ait été arrêté ou volé. Au contraire, l'étranger est parfaitement vu et reçu partout.

Le Corse est très-intelligent, rusé, vaniteux, jaloux et extrêmement vif, — malgré cela indolent pour ses propres affaires, comptant trop sur ce que Dieu donne et pas assez sur lui-même; prévenant et affable avec ceux qui le visitent, — questionneur à l'excès, parfois même jusqu'à l'indiscrétion, — très-hospitalier, ami sûr et dévoué jusqu'à donner sa vie pour son ami.

ASSAINISSEMENT DES MARAIS.

Les questions que je vais aborder ici, étant des questions vitales pour la Corse, je crois ne pas devoir m'en tenir uniquement à mes propres appréciations; aussi vais-je faire passer sous les yeux du lecteur les différents systèmes qui ont été émis sur ces sujets: systèmes qui peuvent aboutir à des conséquences si fécondes, et si utiles à un pays dont je cherche, par tous les moyens de publicité possibles, à mettre en pleine lumière et les besoins et les ressources. En écrivant cette *Etude*, mon seul désir est d'être utile non-seulement à la Corse, mais aussi à la France qui, après avoir accepté la tutelle d'une des plus belles îles du monde, la laisse relativement pauvre quand elle pourrait centupler ses ressources.

1° Opinion de M. E. Burnouf.

« Le mauvais air des plaines est l'effrayant obstacle qui devrait attirer l'attention du gouvernement et toute la sollicitude des représentants de la Corse.

« Toutes les rivières qui descendent à la mer forment, à leur embouchure, des étangs et des marais, surtout sur la côte orientale. C'est ainsi que les marais et l'étang de Biguglia sont alimentés par le Bevinco et une foule de ruisseaux, ceux d'Aleria par le Tagnone et le Tavignano, l'étang de Graduggine et le marais de Canna par l'Abbatasco, l'étang et le marais de Palo par le Travo, etc., etc.

« Ces étangs ne sont séparés de la mer que par une étroite bande de sable que franchissent les lames pendant les tempêtes et qui en rendent l'eau saumâtre. Les coups de vent d'est engravent les embouchures, alors les eaux refluent dans les étangs qui débordent, ainsi que les rivières affluentes; ces eaux retenues dans les bas fonds, sont stagnantes, croupissent et finissent par s'évaporer en entraînant avec elles une matière animale que Vauquelin et d'autres chimistes ont retrouvée dans la rosée des marais. Nul doute, à nos yeux, que ce ne soit cet air humide qui soit la cause des fièvres paludéennes que l'on y contracte, et qui peu à peu font mourir les plus robustes. Cette rosée jouit de propriétés tellement mordantes, qu'il nous souvient que traversant à cheval, un grand matin d'été, le maquis de la plaine de Ghisonaccia, le vêtement de toile écrue qui nous couvrait fut littéralement teint en brun, et que cette teinte a toujours résisté aux lessives.

« Nous ne pensons pas qu'il y ait d'autre remède à ce fléau que le dessèchement des marais et l'encaissement des étangs. Je dis encaissement des étangs, et non pas dessèchement par remblai ou tout autre moyen, car il est évident qu'un étang sert de réservoir de décharge à la rivière qui le traverse ou le prolonge, quand les vents du large obstruent l'embouchure. Et ce n'est point l'étang, d'ailleurs, qui donne le mauvais air, mais les marais qu'il forme.

« Selon nous, on pourrait empêcher le débordement des étangs en les encaissant, ainsi que les rivières, pendant tout leur parcours en plaine. Ce travail est beaucoup moins gigantesque qu'on ne le croirait; je prendrai pour exemple l'étang de Graduggine, traversé par l'Abbatasco et formant les marais de la Canna, Angelibovi, Scaramuzza et Caïna (plus de 500 hectares de première qualité): L'Abbatasco, depuis son embouchure, jusqu'au pied de la montagne d'Ornaso, aura environ six kilomètres de développement; dans ses crues, il se réunit avec le Fiumorbo et le Travo, de sorte qu'il y a peut-être deux mille hectares inondés.

Cette inondation n'arriverait pas si l'étang était contenu dans ses limites par un embanquement et que cet embanquement se prolongeât sur les deux rives de l'Abbatasco. Il en résulterait que le niveau de l'eau serait, dans les crues, plus élevé que le sol voisin; mais, par cela même, l'accumulation des eaux formerait sur la barre de sable de l'embouchure une pression hydrostatique assurément capable de vaincre à chaque instant la force des vagues. La hauteur de ces endiguements ne serait jamais considérable, surtout si sur chaque rive on laissait deux bandes de terre (*Ségonneaux* dans le midi) entre l'endiguement et le lit actuel de la rivière; de cette manière la rivière aurait deux lits: le lit actuel suffisant pour son débit ordinaire et un lit majeur pour contenir les crues. Ces embanquements simplement formés en terre gazonnée seraient consolidés par des plantations de saules et de tamarins qui, au moins pour ces derniers, viennent très-bien dans les boues salées. Les *ségonneaux* ne sont point improductifs pour cela, j'ai vu même des vignes sur ceux de la Durance, c'est simplement un morceau livré aux inondations à l'avantage du reste de la plaine.

Resterait à dessécher le marais ainsi privé de communication avec l'étang. Notre pensée est que par des forages exécutés avec intelligence, quelques tranchées y aboutissant, et des canaux de drainage se déchargeant dans ces fossés, on obtiendrait un résultat complet. (Ces marais ne sont pas tellement uligineux que les bœufs, les porcs, etc., n'y passent tout l'été.)

L'ouvrage serait parfait si en même temps que l'on exécuterait ces travaux, des écluses étaient construites dans la montagne de manière à retenir les eaux et à les distribuer en irrigation sur le reste du territoire.

Nous nous sommes peut-être trop étendu sur les étangs et les marais, mais nous avons voulu jeter une idée qui pourrait devenir féconde en Corse puisqu'elle a si bien réussi ailleurs.

Quoi qu'il en soit, jusqu'à ce que les marais de la Corse soient détruits, l'agriculture sera presque nulle dans les plaines, et c'est cependant là qu'est toute la richesse de l'île. Elle sera même réduite à rien sur le bord des rivières jusqu'à 20 et 30 kilomètres de l'embouchure, car quoiqu'il n'y ait pas de marais; l'air de ceux de plaine, formant remous par rapport au cours de l'eau, remonte jusqu'à cette distance.

Charpentier

Exemple : Costeglia, Ponte-Nuovo sur la route d'Ajaccio à Bastia.
 Nous le répétons, si l'Etat ne s'en mêle, les Corses ne le feront jamais parce qu'ils ne le peuvent pas. »

E. BURNOUF : (*Essai sur les assolements en Corse.*)

2^o — **Opinion de MM. Blanqui, Jean de la Rocca, J.-M. Jacobi, l'ingénieur Richard, l'abbé Gaudin et Grandchaud.**

« Dès 1834, l'Almanach royal, contrairement aux habitudes qui le réduisent à une simple nomenclature, insérait cette note importante : *La Corse renferme des marais qui, rendus à l'agriculture, peuvent être la source de richesses immenses. La basse plaine d'Aleria, seule, peut fournir aux besoins de plus de cent mille habitants.*

Plus tard, M. Blanqui, dans son remarquable rapport, insistait sur la nécessité d'arracher les populations à une cause incessante de destruction, et provoquait la sollicitude du gouvernement.

« Il ne faut pas se le dissimuler, disait-il, la question de l'assainissement des marais est une question de vie ou de mort pour la Corse; c'est une dette de la communauté. Réduite à ses seules forces, cette île est hors d'état d'accomplir une tâche aussi rude; nous lui devons aide et protection comme si elle était en proie à un vaste incendie. (*Rapport à l'Académie*, page 10.) »

De nos jours, tout le monde comprend que la plus importante des industries en France est la plus arriérée, et qu'il est urgent de rechercher les meilleurs moyens pour accélérer les travaux devenus indispensables, afin d'obtenir un accroissement sensible dans la production. L'invention du drainage nous semble appelée à rendre d'immenses services, dans un avenir prochain, à l'agriculture en général.

Nous savons que l'Angleterre a tiré de cette invention le plus grand parti, et il est parfaitement établi aujourd'hui qu'une portion du territoire français pourrait appliquer ce système avec un succès assuré à l'avance. On estime que des 53,000,000 d'hectares dont se compose le sol de la France, 7,000,000 d'hectares ont besoin d'être assainis par le drainage, et que la dépense pour accomplir cette grande opération est à peu près évaluée à deux milliards (1).

D'ailleurs, l'expérience a déjà démontré et prouvé jusqu'à la dernière évidence que les capitaux employés aux travaux du drainage rapportent en général jusqu'à 15 0/0, ce qui représenterait un accroissement de production en France de deux cents millions au moins, prélèvement fait de l'intérêt des fonds engagés.

Le dessèchement des marais par le drainage ou autre moyen n'est pas seulement utile sous le rapport du perfectionnement de l'agriculture et de l'augmentation des céréales, il a une importance au moins égale sous le rapport hygiénique. Il n'est que trop vrai que les marais ont de l'influence sur la

(1) M. Jean de la Rocca écrivait ces lignes en 1857. (H. A. G.)

mortalité: il s'ensuit nécessairement qu'ils doivent en avoir sur l'état moral et intellectuel des habitants qui les avoisinent.

Les propriétaires des domaines situés dans les plaines, abandonnent aux soins de la nature des plages étendues et fertiles pour aller habiter des régions montagneuses où l'air est beaucoup plus pur, il est vrai, mais où le sol est beaucoup moins productif. L'insalubrité est le motif de cet abandon, et elle est telle, en effet, depuis le mois de juin jusqu'au mois d'octobre, qu'il est dangereux d'y habiter à cette époque.

On comprend facilement quelles sont les causes de cette insalubrité. Tout le monde sait que là où il y a des étangs, des eaux stagnantes frappées en été par les rayons du soleil, là existent des exhalaisons funestes qui répandent les maladies et la mort dans les environs.

« Il n'y reste personne, écrivait M. Blanqui en 1838, et la plus affreuse solitude règne dans toute la plaine, en dépit de sa fécondité et du magnifique ciel bleu qui la couvre. Tous les soirs, au coucher du soleil, une vapeur épaisse et grisâtre s'élève du sein de ces marais couverts de joncs et de roseaux; elle plane lourdement sur l'horizon et recèle dans ses flancs le principe de ces fièvres intermittentes, pernicieuses qui brisent les constitutions les plus robustes, quand elles ne donnent pas la mort. »

C'est pour cette raison que les propriétaires cultivent à peine, d'une manière défectueuse, la quatrième partie des terres d'alluvions d'Aleria, de Mariana et de Porto-Vecchio. Cet état de choses, déplorable au plus haut degré, ne peut durer plus longtemps, car le pays en souffre de toutes les manières, et ses souffrances sont d'un caractère assez grave pour qu'on songe à paralyser les terribles conséquences qu'entraîne après elle, depuis des siècles, l'insalubrité de ces vastes plages maritimes si riches et si fécondes et pourtant jusqu'à présent improductives.

« On trouverait difficilement, dit l'historien Jacobi, un endroit plus favorisé de la nature que le territoire de l'ancienne ville d'Aleria. C'est une plaine d'environ 50 milles carrés, baignée à l'est par les ondes blanchissantes de la mer, au nord par les eaux du Tavignano, qui pourraient servir à l'arroser dans tous les sens; au midi par l'Orbo; enfin bordée au couchant par une longue chaîne de montagnes toutes et peu élevées. Nul territoire n'est plus fertile que celui dont nous parlons, et l'on a peine à dire jusqu'à quel point il l'est; car la vérité ressemble à l'exagération. »

« Je ne sais, dit également Blanqui, ce que vaut la Mitidja d'Afrique, mais j'adjure nos concitoyens de se souvenir qu'il existe à 24 heures de Toulon et à 8 de Livourne, une Mitidja française, comparable à la terre promise et propre à toutes les cultures. »

Depuis longtemps les populations de la Corse appellent de tous leurs vœux le dessèchement des marais; les travaux de cette nature exécutés dans les environs de Calvi, de St-Florent, et à l'embouchure du Golo, ont eu quelques succès et ont abouti à des résultats assez salutaires. Cependant, les sommes dépensées pour ces divers travaux ne sont pas très-fortes, ainsi :

Le dessèchement partiel des marais de St-Florent a coûté....	100,117 fr.
— de Calvi.....	63,163
— de Casinca (bassin du Golo)	18,371

Nous savons que le gouvernement ne peut tout d'un coup se lancer dans

des opérations qui absorberaient des sommes considérables; nous demandons seulement que les plaines marécageuses soient assainies petit à petit, et cela dans le plus bref délai possible.

« Nous reconnaissons, dit M. Richard, ingénieur, qu'un assainissement partiel est une pure illusion. On conçoit, en effet, qu'il ne suffit pas de se débarrasser des eaux stagnantes et d'assécher les marais dont on est devenu propriétaire; il faudrait que la même opération eût été faite sur la plaine entière dont la propriété fait partie. Tant que cette condition ne sera pas satisfaite, on sera infesté par les miasmes développés autour de soi, car ces miasmes ne respectent pas les clôtures. »

L'assainissement de cette partie du territoire de la Corse est d'autant plus important, que l'achèvement de tous ces travaux conduira naturellement à la création de beaucoup de villages aux embouchures de toutes les rivières, attirera infailliblement l'homme de la montagne vers les terres basses, et les produits de ces contrées s'échangeront alors avantageusement contre ceux des continents voisins...

C'est du temps des Romains, que ces vastes plaines étaient productives, que l'air y était sain comme ailleurs, que les populations étaient nombreuses et que les villes florissantes d'Aleria et de Mariano s'élevaient aux bords de la mer... Comment se fait-il donc que de nos jours, ces parages, jadis si beaux, si riches et si sains, soient devenus déserts, inexploités, et aient donné asile à l'infection, à un air pestilentiel? La raison première se trouve dans l'abandon de ces terres par la crainte des Sarrasins et les fréquents ravages de la guerre.

« Alors, dit l'abbé Gaudin (*Voyage en Corse*, p. 12), la mer, n'étant plus contenue par le travail des hommes, a pu franchir impunément ses limites, Les désastres causés par une tempête en aurait préparé de plus grands pour la suivante, et, entassés pendant une longue suite de siècles, ils auront à la fin métamorphosé le terrain. C'est ainsi que se sont formés vraisemblablement les étangs qu'on trouve le long de cette plage. On juge, par quelques anneaux qu'on a trouvés attachés aux rochers de l'étang de Diane, que c'était autrefois le port d'Aleria. Le lac de Biguglia n'a peut-être pas une autre origine; un vaisseau entier, que les directeurs du *Terrier* ont trouvé enterré à plus de dix pieds sous le sable, indique clairement combien le terrain s'est exhaussé et toutes les révolutions qu'il a éprouvées. Quoi qu'il en soit, cette plage si étendue et si fertile ne contient pas aujourd'hui une seule habitation. Les propriétaires des terrains n'en cultivent qu'une faible partie. Cette culture, toujours éloignée de plusieurs lieues de la demeure des possesseurs, exploitée sans bestiaux, sans engrais et avec de mauvais instruments de labourage par des Lucquois, d'ailleurs livrés pendant l'hiver aux dégâts des troupeaux de chèvres, de brebis qui errent alors librement dans toute la plaine, enfin qui ne se recueille que sous un air pestilentiel et dont les fruits sont toujours mêlés avec des semences de maladie et de mort; cette culture, disons-nous, rapporte peu, et ce sol, le plus riche de l'île, abandonné de ses habitants, n'apporte presque aucune utilité. »

Des capitaux assez considérables sont nécessaires pour atteindre le but désiré; mais, nous dit M. Grandchaud, — dans son ouvrage, *La Corse envisagée au point de vue des intérêts français dans la Méditerranée*, — « la conquête de la Corse a coûté à la France plus de soixante bataillons et 40 millions,

« et aujourd'hui l'on n'hésiterait pas à dépenser le double pour s'en emparer si une puissance maritime rivale, solidement établie dans l'île, menaçait Toulon et commandait le commerce français dans la Méditerranée. Or, une nation conquise par les armes doit être assimilée à la mère-patrie par ses intérêts les plus intimes et par un échange avantageux de ses produits : c'est ce qu'il faut faire pour la Corse; afin qu'à l'heure du danger, la France ne trouve partout que des partisans énergiques et dévoués. Au reste, cette île est aujourd'hui province française; ses intérêts et ses besoins sont devenus ceux de la métropole. A son tour elle grandira. Oui, elle grandira, mais, pour assurer sa grandeur, il faut faire des sacrifices, il faut assainir tous les terrains marécageux. Cette tâche accomplie, la nation aura fait là une véritable conquête, beaucoup plus importante que celles qui résultent de la plupart de nos guerres, où tant de sang et de trésors répandus ne réalisent souvent aucun avantage, n'accroissent pas les ressources nationales, et laissent, après d'énormes dépenses, les combattants, également épuisés, renfermés dans les mêmes limites... »

Voici les détails des dépenses à faire pour assainir les marais de la Corse, d'après M. Grandchaud :

Marais de la côte et de la plaine orientales.

Dessèchement des marais de Biguglia.....	300,000	fr.
— de San Pellegrino.....	30,000	»
— de Peri.....	6,131	»
— de Migliacciaro.....	222,910	60
— d'Aleria.....	226,341	70
— de Bravono.....	30,500	»
— de Vertignono.....	21,200	»
— d'Alesani.....	33,530	»
— de Padulella.....	17,600	»
Sommes à valoir pour dépenses imprévues :	251,786	70

Marais du cap Corse.

Dessèchement des marais de Pietracorbara.....	5,000	»
— de Macinaggio.....	5,000	»
— de Porto-Vecchio.....	50,000	»

Voici en regard les crédits alloués en 1856, pour le service hydraulique :

1 ^o Entretien des travaux, dessèchement des marais de Calvi, de St-Florent et du canal d'irrigation de la Casinca.....	11,000	»
2 ^o Réparation d'avaries au canal de la Casinca.....	4,228	75
3 ^o Dessèchement des marais de Porto-Vecchio.....	15,000	»
4 ^o Subvention pour drainage.....	1,000	»

JEAN DE LA ROCCA. (*La Corse et son avenir.*)

3^o Opinion de M. le Docteur Prosper de Pietra-Santa.

« D'après ce que j'ai dit de la géologie de la contrée, il résulte que les torrents qui roulent des sommets des montagnes ont exhaussé peu à peu le

fond de leur lit, et obstrué, par des alluvions successives, leurs étroites embouchures :

« La stagnation de ces eaux produit des marais assez insalubres pour rendre la plaine inhabitable. Lorsque le niveau vient à baisser, il reste sur la rive des débris nombreux de matières végétales et animales, qui se décomposent sous un ciel ardent, secondé par une humidité assez notable.

« Des considérations pour ainsi dire politiques, sont venues rendre ces phénomènes plus désastreux ; car, lorsque les Corses ont été obligés de se retirer sur les hautes montagnes pour se soustraire aux excursions des barbares, et pour résister plus énergiquement au despotisme génois, les plaines ont été abandonnées, et les marais s'y sont développés avec une effrayante rapidité.

« Les ingénieurs et les médecins qui se sont préoccupés de ces études reconnaissent généralement ces deux faits :

« 1^o L'insalubrité, quand elle est le résultat de causes appréciables, ne résiste pas à la main des hommes.

« 2^o Les travaux d'assainissement rendent à la terre son ancienne abondance, et font disparaître l'infection. »

DOCTEUR P. DE PIETRA-SANTA.

(La Corse et la station d'Ajaccio.)

4^e Opinion de M. V.-A. Malte-Brun.

« Si la Corse est un très-beau pays à exploiter, elle a aussi ses fléaux, et le plus redoutable de tous, c'est le mauvais air, autrement la *mal'aria*, maladie mortelle qui sévit avec une si grande atrocité dans la partie méridionale de l'Italie, et principalement dans les environs de Rome. En Corse, le mauvais air est le résultat des nombreux marais qui se trouvent aux environs d'Ajaccio, aux portes de Bastia, à Saint-Florent, et principalement sur une grande partie de la côte orientale. Là, plus qu'ailleurs, le fléau se fait sentir. Aussi est-il difficile de rencontrer une contrée plus riche où la population soit plus décimée.

V.-A. MALTE-BRUN.

(Géographie du département de la Corse.)

Il me serait trop facile de mettre sous les yeux de la Commission de Géographie commerciale, une foule d'autres citations. Je crois inutile d'insister davantage ! Il est assez clairement démontré que les côtes et les plaines orientales de la Corse sont inhabitables, et pour ainsi dire incultes par suite de l'air empesté qu'on y respire aujourd'hui.

Pourquoi ne s'occupe-t-on pas activement, — et par tous les moyens propres à rendre la vie et la fécondité à cette vaste étendue de terrain, — à l'encassement des étangs et des rivières, au drainage, à l'établissement des ségonneaux ? Ne pourrait-on pas ajouter de nombreuses plantations de cet arbre providentiel, de *Eucalyptus globulus* ?

Pourquoi ne ferait-on pas en Corse, et avec le même succès, ce que l'on a fait en Algérie ?

L'*Explorateur* nous apprend que, près d'Alger, les alentours du lac Fezzara, qui étaient inabordables et qui semblaient vomir la mort, sont aujourd'hui assainis et que (comme l'affirme M. le docteur Cosson), la *mal'aria* a complètement disparu par l'influence de l'eucalyptus.

M. l'abbé Charmetant, prêtre missionnaire, écrivait l'autre jour une lettre à M. Ramel, l'infatigable propagateur de l'eucalyptus, pour lui rendre compte des merveilles opérées à Maison-Carrée, qui était l'endroit le plus fiévreux des environs d'Alger, et qui en est aujourd'hui un des domaines les plus sains, grâce à la présence de l'eucalyptus.

M. le capitaine Ney nous dit encore que l'introduction de cet arbre a rendu les plus grands services à l'Algérie, notamment aux plaines de Bône, d'Aïn-Mokra et du lac Fezzara, où les fièvres pestilentielles qui ravageaient ces contrées, sont inconnues depuis que des plantations d'eucalyptus y ont été faites.

M. Ramel s'occupe de le propager dans la campagne de Rome, sujette à la *mal'aria*.

Déjà, depuis quelques années, M. le docteur Carlotti (Régulus) a introduit cette essence en Corse. On en voit à Ajaccio, aux pénitenciers de Castelluccio et de Casabianda, à Sartènes (Bardines), sur le territoire de Tallano, à Propriano, mais ce n'est pas assez ! Quelques plants isolés ne peuvent rien faire quand on a tant de maux à guérir. C'est par centaines de mille qu'il faut le répandre ! Et, puisque cet arbre est si précieux sous le double rapport de l'hygiène et du commerce, on devrait en border tous les cours d'eau qui s'étendent dans les plaines, et en cerner tous les centres pestilentiels comme d'une triple muraille.

L'air étant purifié par l'eucalyptus, les encassements et ségonneaux terminés, les travaux de drainage effectués, ces riches contrées aujourd'hui si tristes, si désolées, seraient enfin rassurées contre le retour de la *mal'aria*, retour devenu alors impossible.

COLONISATION DES CÔTES ET DES PLAINES DE LA CORSE

La population de la Corse est loin d'être en rapport avec l'étendue et la fertilité de son territoire ; elle ne compte que 258,000 habitants.

Presque la moitié des communes ont une population qui n'atteint pas cinq cents âmes, et beaucoup d'entre elles ne se composent que de petits villages ou de hameaux.

Cette population est tellement insuffisante, qu'on est obligé chaque année d'employer 22,000 Luoquois, qui dépensent peu d'argent et emportent des sommes considérables.

L'accroissement de la population est d'une lenteur notoire. Comme preuve, je prends pour les communes de mille habitants et plus, les recensements de 1856 et de 1872 (un intervalle de seize années que je mets en regard) :

Tableau comparatif de l'accroissement de la population dans les communes de la Corse qui ont mille âmes et plus, pendant la période de 1856 à 1872.

COMMUNES	1856	1872	COMMUNES	1856	1872
Ajaccio.....	12.109	16.545	Corte.....	4.926	5.426
Bastelica.....	3.003	2.934	Albertacce.....	1.050	1.181
Bocognano.....	2.651	1.426	Omessa.....	1.054	914
Ucciani.....	1.089	1.099	Isolaccio.....	1.369	1.538
Evisa.....	1.370	918	Ventisiri.....	1.108	1.135
Piana.....	1.164	1.190	Prunelli di Fium'Orbo	1.079	740
Vico.....	2.024	1.971	Gatti di Vivario.....	1.124	1.021
Zicavo.....	1.360	1.642	Serraggio.....	1.070	1.126
Cargèse.....	1.116	1.078	Ghisoni.....	1.593	1.690
Bastia.....	17.141	17.850	Sartène.....	3.845	4.166
Brando.....	1.423	1.616	Bonifacio.....	3.184	3.616
Cervione.....	1.462	1.615	Levie.....	1.652	1.747
Luri.....	1.890	1.838	Olmeto.....	1.819	1.741
Canari.....	1.214	1.394	Porto-Vecchio.....	2.117	1.810
Oletta.....	1.081	1.152	Aullène.....	1.412	888
Rogliano.....	1.477	1.770	Coti-Chiavari.....	»	1.682
San Pietro di Tenda	1.220	1.079	Guagno.....	»	1.031
Venzolasca.....	1.180	1.182	Letia.....	»	1.047
Vescovato.....	1.152	1.339	Sisco.....	»	1.006
Ersa.....	1.040	1.067	Murato.....	»	1.073
Calvi.....	1.473	2.175	Ste-Lucie di Tallano	»	1.123
Muro.....	1.279	1.072	Loreto di Casinca...	»	1.058
Calenzarra.....	2.440	2.608	Penta di Casinca...	»	1.200
Corbara.....	1.171	1.092	Speloncato.....	»	1.007
Ile-Rousse.....	1.626	1.687	Lumio.....	»	1.004
Santa-Reparata.....	1.222	1.122	Lozzi.....	»	1.014
Belgodère.....	1.001	938	Aleria.....	»	1.636

Avec aussi peu d'augmentation dans la population, il est impossible de songer à une grande amélioration dans les choses de production.

(1) Dans ces chiffres, comme dans celui de Coti-Chiavari, il faut comprendre la population des pénitenciers de Chiavari et de Casabianca.

La Corse actuelle produit annuellement en céréales, une moyenne de 915,509 hectolitres; ce n'est point exagérer de dire qu'elle pourrait en produire plus du double encore, sans nuire aux autres cultures, si les plaines étaient travaillées.

Les terres ne sont jamais fumées, ce qui n'empêche pas, tant est grande la fertilité, que le froment rende souvent 30 hectolitres par-hectare. M. E. Burnouf assure qu'il a vu, au Migliacciaro, la betterave de Castelnaudary atteindre le poids de 16 kilog., et le radis oléifère rendre 29 hectolitres à l'hectare, sans engrais ancien ou nouveau.

Dans mon Mémoire sur la Géographie de la Corse, j'ai cherché à mettre en relief les autres produits du pays, l'huile, le vin, les amandes, les figues, les noix, les châtaignes, les citrons, les oranges, les cédrats, etc., etc.; j'ai aussi donné la nomenclature des mines, des carrières de marbres, de porphyres, de jaspes, etc., à laquelle je suis heureux d'ajouter aujourd'hui un riche gisement d'alun situé dans la commune d'Olmeto, et qui vient d'être découvert ces jours derniers. J'ai dit les ressources immenses que l'on peut tirer de l'exploitation en grand du cotonnier herbacé qui vient parfaitement en Corse, et aussi de celle des diverses essences d'arbres qui peuplent des forêts qui n'ont d'égaux que les forêts vierges du nouveau monde; enfin, j'ai appelé l'attention des malades sur les sources si variées et si précieuses des eaux minérales qui abondent dans l'île. Ces eaux ont été analysées, expérimentées par les plus savants médecins; il y en a parmi elles qui sont connues du monde entier, celles d'Orezza.

Ce que je cherche, ainsi que tous ceux qui aiment ce beau pays, c'est le moyen de produire toutes ses richesses au grand jour; c'est encore le moyen d'y répandre par l'exploitation de ses mines, de ses carrières, de ses forêts, le bien-être auquel toutes ces ressources, qui dorment aujourd'hui, faute de bras et d'argent, lui donnent des droits légitimes.

Ce que je cherche aussi, c'est d'y attirer les voyageurs, les malades, les touristes. La Corse leur tend les bras, et leur offre ses sites pittoresques et grandioses, ses eaux curatives, ses stations hivernales (Ajaccio, Olmeto); ses stations d'été, ses eaux bleues et ses montagnes. On visite les Alpes, la Suisse et ses glaciers, on visite les Pyrénées, on va à Cannes, à Hyères, au Saxon, à Bade, à Hambourg, on visite tous les pays de l'Europe, et la Corse est délaissée, abandonnée, presque mise à l'index!

Pourquoi?

La saison des eaux est l'époque des voyages du monde élégant, de la fashion; c'est l'époque où le riche quitte ses lambris dorés pour aller respirer l'air plus pur et plus salubre des campagnes, des villes de bains. Certes, la France continentale possède de nombreuses et splendides stations thermales: Plombières, Bagnères, Barèges, Arcachon, Hyères, Pécamp, Cannes, Nice, Monaco, La Rochelle, Bonnes, Cauterets, Vernet, Bourbonne, Saint-Sauveur et tant d'autres; mais la Corse possède aussi, à elle seule, de nombreuses stations curatives qui méritent d'être connues, des eaux qui produisent des effets merveilleux.

« Quel est celui, dit M. Jean de la Rocca, qui ne désire profiter des plaisirs séduisants, des charmes délicieux de ces contrées où l'on trouve la santé et la gaieté? Quel est celui qui ne rêve un voyage vers ces parages enchanteurs où le corps se retrempe des fatigues du joug social; où l'esprit se délasse et

s'embellit, et où le cœur respire à son aise et jouit en silence, sans tourmente, des douceurs de la vie champêtre? Partout on voyage, partout on va aux eaux, et chacun est jaloux de parcourir les parages d'Italie, d'Allemagne, de Suisse, d'Espagne et de Grèce. Mais, tandis qu'on ne craint pas de franchir des distances énormes pour explorer le littoral de la Méditerranée ou de l'Atlantique; tandis qu'on aborde des rivages lointains pour admirer la beauté d'un paysage ou le ravissant spectacle d'un site, la Corse héroïque, la Corse, avec ses montagnes superbes, ses forêts séculaires, ses vallées fraîches et riantes, la Corse avec son beau ciel, la douceur de son climat, l'abondance et la diversité de ses eaux minérales, la Corse française, enfin, est complètement déshéritée des avantages inhérents à sa structure physique!

« C'est un malheur! c'est une injustice! et il est déplorable qu'un Français sème son argent sur une terre étrangère au préjudice d'un pays qui, lui aussi, offre des charmes peut-être plus attrayants à l'artiste, au penseur, aux touristes et aux malades. »

Ces plaintes sont justes et fondées; elles n'ont pas besoin d'être commentées; elles sont un cri du cœur.

« Malheureusement, — ajoute M. J. de la Rocca, — malheureusement, de fausses préventions éloignent de nos rivages les visiteurs et les malades; jusqu'ici la puissance d'aucune plume n'a détruit ces vieux préjugés qui représentent notre pays sous le jour le moins favorable, et le condamnent impitoyablement à l'isolement, à l'abandon le plus triste. »

Plus loin, M. Jean de la Rocca ajoute encore avec une grande vérité :

« Certainement, nous n'avons pas besoin de faire ressortir l'influence qu'exerceraient les eaux minérales de la Corse sur la prospérité de l'île, si un jour ces eaux étaient fréquentées par les baigneurs du continent. Il nous suffit de tourner nos regards vers ces contrées jadis pauvres et aujourd'hui riches, pour être convaincu de l'opportunité du progrès des eaux minérales, soit au point de vue de la civilisation, soit au point de vue de l'intérêt matériel.

« Que seraient Bonnes, Cauterets, Luchon, Saint-Sauveur, Bigorre, Barèges, sans le secours de leurs eaux ?

« Partout il y aurait la misère à la place de l'aisance.

« Nous nous demandons pourquoi les eaux de la Corse seraient plus longtemps dédaignées par cette population flottante de continentaux distingués qui voyagé par plaisir ou par besoin ?

« Le pays étant ainsi délaissé, dédaigné pas la mère patrie, les lumières pénètrent lentement dans les campagnes; aussi, c'est avec raison qu'on se plaint et qu'on a le droit de dire :

« Français, vous faites peu pour venir en aide à une contrée qui mérite un meilleur sort ! »

Ces plaintes, dont M. Jean de la Rocca se fait l'interprète, sont fondées; mais, disons-le, cet abandon n'a-t-il pas été un peu provoqué par l'apathie, par le peu de bon vouloir des habitants? N'est-il pas vrai que, presque toutes les fois qu'il s'est présenté des industriels pour fonder soit des exploitations, soit des usines, soit pour acheter les huiles, les céréales, ou pour entreprendre des cultures, les indigènes leur ont suscité des embarras, soit en leur faisant payer les matières premières à des taux relativement très-élevés. — nous n'en donnons pour preuve que la brûlerie d'eau-de-vie d'asphodèle qui avait

été établie à Ajaccio, près de l'oratoire dédié à saint Joseph, par un Corse cependant! — soit en leur suscitant d'autres préjudices, d'autres tracasseries? Vous demandez le commerce, vous appelez l'industrie et les capitaux, c'est votre droit, et de toute justice; mais, lorsqu'ils viennent à vous, encore hésitants, car vous êtes presque l'inconnu pour eux et nul ne se jette téméraire dans l'inconnu, au lieu de les encourager, de leur donner la main pour faciliter leur établissement, vous vous livrez à des mouvements de hausse dans vos prix, tels, parfois, que vous les découragez, vous les chassez en quelque sorte. Vous voulez trop à la fois! Il existe des carrières de marbre en Corse, qui restent inexploitées par suite des prétentions exagérées des propriétaires, qui, voulant tout pour eux, n'ont rien et vivent dans la gêne, au milieu des richesses qui dorment par leur faute. Dans un pays où les marbres abondent, il y a des marbriers qui sont obligés de faire venir les blocs dont ils se servent pour leurs travaux, du continent. C'est déplorable, sous tous les points de vue, surtout si l'on considère que le manque de bras en Corse fait une obligation aux entrepreneurs et aux industriels d'amener avec eux tout ou presque tout le personnel dont ils ont besoin.

Dans les exploitations des forêts qui sont en cours, on voit beaucoup de Lucquois, presque jamais de Corses, et l'argent sort de chez vous lorsqu'il devrait y entrer à profusion.

Il faut en prendre son parti; le seul moyen de rendre la Corse riche, de la rendre heureuse, d'y attirer argent, commerce et industrie, c'est de la coloniser.

Non qu'il s'agisse de porter ombrage à la population indigène, loin de là! mais pour y attirer des familles laborieuses, accoutumées aux travaux agricoles, à l'industrie, et destinées, par leurs attaches continentales, à ouvrir des débouchés à toutes les branches de commerce (si nombreuses) de la Corse.

Mais, pour coloniser un pays, il faut que l'Etat y possède en propre les terrains nécessaires à la colonisation, et l'Etat ne possède en Corse que des forêts.

Or, si l'on considère l'étendue considérable des terrains (et des meilleurs) qui restent sans culture dans l'île, faute de bras et d'argent pour les assainir et les mettre en rapport, tant sur la côte occidentale que sur la côte et dans la plaine orientales, on conviendra qu'il peut y avoir un moyen de colonisation prompt et facile. Ce n'est point une utopie, mais une vérité; avec quelques millions la chose est faite! Que l'Etat achète aux communes et aux particuliers qui en sont possesseurs, ces terrains dont ils ne tirent que peu ou point de profit, — ce qui peut se faire plus facilement qu'on ne croit, — et qu'il distribue ensuite ces terres aux familles agricoles du continent qui consentiraient à venir en Corse, en leur donnant toutes facilités, tous moyens pour le voyage et l'installation ainsi que pour la première mise en culture de ces terres presque vierges de produits alimentaires.

L'Etat ne peut point y perdre, car le surcroît de commerce et de productions de tout genre, les usines, les villages, les villes même qui surgiraient, le dédommageraient amplement et à bref délai de ses avances.

La colonisation de l'Algérie prouve, par ses résultats, que le moyen est bon; il serait encore meilleur en Corse.

En 1848, M. le comte de Casabianca disait à l'Assemblée constituante :

« Vous avez voté 50 millions pour placer quinze mille familles en Algérie ; avec 50 millions vous placeriez en Corse cinquante mille familles. Vos colons, nous les recevrons en frères, et, chez nous, ils n'auraient pas besoin d'une armée pour défendre leurs récoltes. »

Les paroles de M. le comte de Casabianca ne furent point écoutées, alors, et les choses en sont toujours là !

De nos jours encore, la commission du budget ne vient-elle pas de réduire à 50,000 francs la somme de 150,000 francs que le ministre des travaux publics avait demandé à dépenser en 1876 pour l'achèvement des routes forestières de la Corse, et cela malgré les énergiques protestations de MM. D. Gavini et Galloni d'Istria, tous les deux députés de la Corse à l'Assemblée nationale. (Séance du 30 juillet 1875.)

Pourtant, l'achèvement de ces routes est de toute nécessité. Beaucoup, aussi pèchent par le manque d'entretien.

Écoutez M. Gavini racontant à l'Assemblée la fin épouvantable de l'honorable sous-préfet de Sartène, M. Tampour.

« Il s'agit d'un administrateur qui a trouvé la mort dans une de ces routes à cause de son mauvais état.

« Ce fonctionnaire se trouvant en tournée, suivait en voiture une route forestière défoncée, privée de banquettes; son cheval s'est abattu dans une ornière. Voiture et voyageurs furent lancés dans un précipice très-profond où le sous-préfet fut tué raide. Cette année, le conseil de révision a été obligé de faire à pied le trajet d'Evisa à Porto, sur une autre route, pour ne pas être exposé au même accident que celui dont je viens de vous raconter la funeste suite. »

« Et lorsqu'on a accordé à l'Algérie, — dit ensuite M. Galloni d'Istria, — les 500,000 francs qui ont paru nécessaires pour construire des maisons, afin d'y attirer des populations qui ne sont pas toujours françaises, je dis que ne pas accorder 450,000 francs en trois années au département de la Corse, afin de donner la viabilité à une population qui est isolée au centre de nos montagnes et afin de mettre en exploitation nos forêts qui rendent à l'Etat maintenant l'argent que l'Etat a dépensé dans les diverses contrées de la Corse, ce serait, je ne dis pas une injustice, mais, en agissant ainsi, vous ne feriez pas un acte de bonne et intelligente administration.

« Dotez et colonisez l'Algérie, Messieurs, rien n'est plus juste, mais dotez et colonisez aussi la Corse ! Donnez-lui enfin une plus large part des crédits budgétaires, afin qu'elle puisse sortir de la gêne dans laquelle elle se débat depuis des siècles, et vous ferez acte de justice et d'impartialité.

« Quand on songe que le département de la Corse pourrait nourrir plus d'un million d'habitants, et qu'il n'y a que 258,500 âmes pour peupler une aussi grande étendue de terrain, on se prend à rêver. On va en Chine, en Australie, au Mexique, en Amérique, et on laisse la Corse dans l'abandon !

« Nos populations aventureuses des Pyrénées, — disait M. le baron Ch. Dupin, — émigrent ; elles vont en grand nombre tenter la fortune en des pays lointains, sous des gouvernements précaires et souvent spoliateurs ; au Mexique, dans la Plata, dans l'océan Pacifique, et l'on n'apprend pas à ces populations qu'à leurs portes, sous le même climat que leur terre natale, il existe une autre terre française aussi féconde et spacieuse, où des centaines de mille hommes laborieux trouveraient à vivre, en doublant, en triplant,

« en quadruplant la richesse d'un sol national et d'un littoral protégé par notre pavillon (1) ! »

M. E. Conti a dit quelque part que la colonisation hâterait l'œuvre du temps. Mais, ajoute l'honorable receveur général, pour coloniser, il faut avoir des terres et nous n'avons pas de domaines publics. Si l'Etat voulait acquérir des terres pour la colonisation de l'île, il lui faudrait passer par les prétentions progressivement croissantes des vendeurs, c'est-à-dire par l'impossible. »

Néanmoins l'essai est à faire. Que l'Etat s'entende avec les Corses qui aiment assez leur pays pour aider à cette œuvre de régénération, à cette œuvre de vie pour l'île entière, en lui concédant en bloc et à des conditions qui ne seraient ni préjudiciables aux intérêts des vendeurs, ni trop onéreuses pour l'Etat, les terrains à coloniser, qui seraient :

1° Sur la côte occidentale ;

Ceux qui sont compris depuis Calvi jusqu'au golfe de Porto, et depuis les rivages de la Méditerranée jusqu'aux montagnes. Il n'y a pas un seul village, pas un champ cultivé ; la végétation luxuriante des maquis atteste la fécondité du sol qu'arrosent plusieurs cours d'eau, entre autres le Fango, la Spasata, la Figarella et le Secco. D'immenses forêts couronnent les collines, dont les flancs contiennent des granits de la plus grande beauté. Les côtes sont dentelées de ports qu'il serait facile de rendre praticables. La route de ceinture qui relie Saint-Florent, l'île Rousse, Calvi et Ajaccio, — est aujourd'hui terminée. (Projet de colonisation de la côte occidentale, émis par M. Jean de la Rocca.)

2° Sur la côte et la plaine orientales ;

Sur la côte orientale, les immenses terres d'alluvion de Mariana, d'Aleria, de Porto-Vecchio, y compris le vaste domaine du *Migliacciaro*, que le propriétaire, M. Felty-Plasse, vendrait certainement, car il y a quelques années (6 ans environ) la commune de Ghisoni a failli s'en rendre acquéreur. Ce domaine vraiment royal a une contenance de 10,000 hectares sans interruption. Comme propriété privée, il a eu à supporter de longues vicissitudes, et offre des difficultés physiques d'exploitation dans les plaines de l'Est. La colonisation pourra seule le cultiver comme il le mérite après avoir procédé à son assainissement ainsi qu'à celui, du reste, des côtes et de la plaine orientales. Cette partie serait la plus féconde de l'île entière et on pourrait faire ressortir de leurs ruines presque disparues les villes, célèbres autrefois, d'Aleria et de Mariana. Le premier soin serait le dessèchement des marais, l'encaissement des étangs et des rivières, enfin le complet assainissement de la plaine par le drainage et l'eucalyptus. Ces terres, dont la fertilité antique a été chantée sur tous les tons par les écrivains anciens et modernes, auront, par cela même, une valeur relativement plus forte que celle de la côte occidentale ; il est même supposable, comme le dit M. E. Conti, que quelques-uns des possesseurs actuels des terrains élèveront des prétentions assez exagérées ; mais alors, l'Etat pourra passer outre, les enclaver au milieu des nouveaux

(1) Rapport du 15 juin 1845.

colons, et les obliger à contribuer de leur personne ou de leur argent à l'assainissement complet de leur propriété insalubre, pour cause d'utilité publique, en prenant des mesures énergiques contre ceux qui s'obstineraient, par entêtement, à entretenir un foyer d'infection au milieu des populations saines et laborieuses qui s'établiraient à côté d'eux, dans des concessions consenties et assainies.

Le mieux est de croire que tous les Corses seconderont cette idée de colonisation si elle est enfin prise en considération dans les sphères gouvernementales, et que tout se traitera pour le plus grand bien de la Corse et du contentement de tous.

Il est temps de donner à la Corse une population en rapport avec son territoire ; il est temps de lui rendre sa prospérité d'autrefois ; il est temps que l'Etat fasse enfin les sacrifices nécessaires pour y introduire le commerce, les arts, l'industrie et l'argent !

On fait tant d'études inutiles, je veux dire, qui restent dans les cartons, comme nous le voyons chaque jour par l'avortement de tant de projets mis en avant, que nous demandons instamment à l'Etat de faire étudier cette question de colonisation de la Corse, sous toutes ses faces, de chercher à l'éclaircir complètement afin d'arriver au résultat désiré.

Le bien-être, la vie et l'avenir de ce beau département français se résument dans ce seul mot :

COLONISATION !

Quels que soient les avantages que puissent procurer à la Corse les colonies pénitencières établies dans l'île, elles ne feront jamais pour son avenir ce que fera une colonisation saine et laborieuse dont le contact avec la population indigène ne pourra que la rendre meilleure et que lui inspirer le goût du travail, l'amour du beau, du bon et du bien.

« On rencontre. — dit M. V.-A. Malte-Brun, — on rencontre dans les livres publiés récemment sur la Corse des choses si merveilleuses à l'endroit des productions naturelles de ce pays, qu'on aurait de la peine à y croire, si on n'en avait constaté soi-même l'état économique. Dans cette terre vierge, et couverte aux trois quarts de maquis, tout pousse avec une exubérance extraordinaire. La nature, malgré la paresse des indigènes, leurs préjugés et leurs malheurs, est toujours demeurée luxuriante et féconde. Ce département, qui devrait contenir un million d'habitants, en possède tout au plus 225,000. Les capitaux y sont très-rare ; les insulaires, d'un caractère très-sobre, en général, vivent de peu, et ne cherchent en aucune manière à secouer leur torpeur, en présence des richesses naturelles qui les environnent. Il en résulte que la Corse, au lieu d'être un département des plus peuplés et des plus renommés par ses produits est à peine connu de quelques-uns. Mais supposons qu'une vaillante armée d'hommes entreprenants et laborieux veuille s'aventurer dans cette île, qu'y trouvera-t-elle ? Si on en croit M. Blanqui, qui certes n'est pas un écrivain dont les observations doivent être dédaignées en pareille matière, « les estimations les plus modérées évaluent la quantité

« des terrains incultes aux neuf dixièmes de la surface générale du pays (1). » Le même économiste nous apprend « que les vins qu'on obtient, surtout au Cap-Corse et dans les environs de Sartène sont dignes de comparaison avec les meilleurs vins de France et d'Espagne. Avec la vigne, le châtaignier, l'oranger et le cotonnier y réussissent sans culture... L'huile est d'une excellente qualité... on en exporte annuellement pour plus de deux millions de francs, malgré l'imperfection évidente des procédés, et on en consomme dans le pays pour un million environ. C'est un revenu énorme et qui pourra être décuplé un jour, quand on aura substitué aux arbustes « stériles des maquis, les jeunes plants d'olivier auquel le climat est si propice. La Corse devrait fournir la meilleure huile du monde. » Voilà de bien belles ressources évidemment qui s'offrent à l'industrie privée dans un département français. Mais ce n'est pas assez. Il nous reste à dire que la Corse peut nourrir une quantité innombrable de vers à soie ; que 150,000 hectares de forêts attendent depuis des siècles la cognée, que les plantes inutiles qui dévorent le sol sont tellement riches en potasse qu'on pourrait en extraire pour des sommes considérables ; que le châtaigne, la garance, la betterave, la canne à sucre, le mûrier, les fleurs à parfums y prospèrent à des degrés différents. Les premières pratiques d'irrigations y ont donné huit coupes de luzerne en une seule année !... »

A cette riche nomenclature donnée par M. Malte-Brun, nous pouvons ajouter le palmier, le cactus opuntia, le nélier du Japon, le caféier (j'en cultive moi-même cette année à titre d'essai, ainsi que des pistaches de terre d'Afrique) ; j'ai vu, en 1865, à l'exposition générale d'Ajaccio, un régime de bananier très-bien garni, provenant d'un essai fait en pleine terre.

« Il est facile de voir, d'après cela, — ajoute M. Malte-Brun, — ce que pourraient retirer de profits de bonnes compagnies agricoles. Sous leur influence, tout se raviverait, tout acquerrait du poids et de la valeur. Les immenses troupeaux de moutons et de porcs qui ne rapportent que des revenus très-minces seraient une source féconde de profits annuels ; chevaux, vaches, mulets, tout ce qui est étioilé, rabougri, deviendrait supérieur. On pourrait reprendre, sous l'initiative puissante des compagnies, les essais de diverse nature qu'on a déjà tentés ; refaire ces échantillons de soie corse qui ont rivalisé avec les qualités supérieures du Piémont et de la Lombardie ; entreprendre en grand la culture du maïs qui égale en vigueur et en fécondité celui des bords de l'Adour et de la Nive ; fonder des tanneries où nulle condition ne manquerait à leur succès, à cause de l'abondance des matières premières ; les papeteries offriraient également d'excellents avantages, grâce aux nombreux cours d'eau qui descendent des montagnes. »

Tels sont en partie les résultats que l'on pourrait obtenir en exécutant largement, entièrement, les deux projets que je viens d'avoir l'honneur d'exposer, en en faisant ressortir l'impérieuse nécessité, au nom de l'hygiène publique et de l'avenir moral et commercial de la Corse.

Je suppose que l'amour de l'étude et des lectures utiles existe très-profondément dans notre pays, et ce n'est pas sans une douloureuse surprise que je

(1) Pour être aujourd'hui dans le vrai, je dois dire que depuis que M. Blanqui a écrit ces lignes, il y a eu de nombreux défrichements et qu'il se manifeste un réel progrès agricole en Corse. (H. A. C.)

constate ici le peu de résultats qu'ont obtenus, jusqu'à ce jour, les éminents écrivains, les savants explorateurs, qui ont parlé si magnifiquement de l'île de Corse et de ses produits exceptionnels. Il est triste de le dire, de l'avouer, mais les romans, les chansons, les légendes vraies ou fausses, lus sous le manteau de la cheminée, et dans lesquels on faisait passer le Corse pour un être surnaturel, un ogre, un vampire peut-être, ont eu beaucoup plus de prise sur les imaginations que tous les beaux livres, que toutes les belles relations dont il s'agit; toutes ces causes ont contribué certainement à entretenir les préjugés erronés, que d'autres raisons, que je n'ai point à apprécier ici, ont encore pu élever contre la Corse, et ont fait, jusqu'à ce jour, le malheur d'un pays qui a des droits légitimes à autant d'égards que n'importe quel autre département français. Ce serait une honte pour la France, qui est toujours grande et généreuse malgré ses plaies récentes, si elle laissait plus longtemps la Corse vouée à l'oubli, à l'abandon, quand elle peut en faire, à peu de frais, le sol le plus riche de son territoire!

Napoléon 1^{er} disait qu'avec 50 millions et 50,000 hommes, il voulait régénérer la Corse, la rendre heureuse. En un mot, il songeait à l'assainir, à la coloniser.

Je me résume.

Coloniser la Corse est chose nécessaire à tous les points de vue présents et à venir. Pour le présent, on obtiendrait inévitablement l'assainissement des marais et de la plaine orientale, en encourageant, en favorisant une forte émigration, et en distribuant équitablement les terrains (rachetés par l'Etat aux propriétaires actuels), qui composent la côte occidentale, et l'étendue de Biguglia à Porto-Vecchio, de la mer jusqu'aux montagnes. Ces nouveaux colons dirigés dans leurs travaux d'assainissement par des ingénieurs envoyés par l'Etat, repeuplèrent aussi cette plaine abandonnée aujourd'hui.

Deux centres importants, Aleria et Mariana, pourraient renaître de leurs cendres; deux ports commodes et sûrs pourraient être rendus à leur ancienne splendeur, Biguglia et Diana; de nombreux villages s'élèveraient sur tous les points de la côte et de la plaine, qui, ainsi repeuplée et parée à nouveau de ses villes enfin ressorties de leurs ruines séculaires, redeviendrait alors le point le plus florissant, le grenier d'abondance de l'île entière.

Après les premières pluies d'octobre, les fièvres paludéennes ne sont plus à craindre, et comme l'hiver est généralement doux dans cette partie de l'île, ce serait le moment d'y envoyer en bloc cette armée de travailleurs et de les y installer. Je sais qu'un pareil projet ne peut être mis à exécution sans avoir été soumis à des études approfondies, et qu'il peut s'écouler encore bien du temps avant d'en arriver à la réalisation. Mais il faudra fatalement en arriver là.

L'intérêt auquel a droit une terre française l'impose.

L'humanité le commande.

Assainir le pays, creuser des ports, agrandir les villages existants (*varinantes*), rebâtir Aleria et Mariana, dégager Solenzara et Porto-Vecchio de leurs ceintures empestées; repeupler, rendre à la culture, à la vie, cette partie de la Corse si belle et si fertile, cela ne vaut-il pas le sacrifice de quelques millions?

Sacrifice, est trop dur, je devrais dire : avance.

Car le commerce, les impôts, les produits incalculables de l'île auront promptement comblé ce vide dans le trésor public.

Cette campagne pacifique sera presque une résurrection pour la Corse; moins coûteuse que celles dans lesquelles on embarque hommes, chevaux, fusils, canons, mitraille, elle ne fera couler ni larmes ni sang français. Elle rendra à un de nos territoires la prospérité à laquelle il a droit depuis si longtemps. Elle le fera connaître des populations continentales, qui feront alors justice de tous les contes bleus dont on les a bercées jusqu'à ce jour. Elle y attirera ainsi le commerce, les arts, l'industrie et l'argent.

Ce ne sera point une faveur que l'Etat fera à la Corse.

Ce sera seulement une justice tardive rendue à ce noble pays.

H.-A. CHARPENTIER.

Membre de la Société de géographie commerciale de Bordeaux;
Membre correspondant de la Commission de géographie commerciale de Paris, etc., etc.



Charpentier

EN CORSE

CARNET DE ROUTE

Par L. LE BONDIDIER

DU CLUB ALPIN FRANÇAIS, SECTION DE BAGNÈRES-DE-BIGORRE

AVANT-PROPOS

Venu trop tard dans une Corse très vieille, il nous eût semblé inutile d'ajouter encore à l'énorme bibliothèque d'in-octavo, de traités, d'opuscules, de mémoires, etc., déjà écrits sur cette terre plus étudiée qu'aucun autre département français, une brochure à prétentions scientifiques. Nous avons voyagé tantôt en petit groupe, tantôt dans la cohue d'un congrès de Club Alpin français, plus curieux d'un effet de lumière ou d'une silhouette alpestre que d'un insecte rare ou d'une plante à nom latin. Ces notes ne sont donc que le reflet des impressions d'un touriste ordinaire, recueillies au hasard des étapes et des gîtes; elles ne sont ni botaniques ni géologiques, ni ethnologiques, pas même géographiques, à moins de considérer le tourisme comme une forme de la géographie: la géographie en action.

I. — Des Pyrénées au cap Corse.

La Côte d'Azur.

Tarbes, lundi 6 avril, 7 heures du soir.

A la portière du wagon malgré la fraîcheur du soir, Marc, mon compagnon de route à peine remis d'une grippe maligne, s'extasie devant le merveilleux spectacle que cent fois déjà nous avons admiré ensemble: la lumière du jour à son déclin illuminant de rose les grands pics neigeux, tandis que les vallées s'endorment doucement dans l'ombre; les teintes s'estompent, les arêtes bientôt ne cernent plus l'horizon que d'un trait à peine visible; monstres accroupis, montagnes fantomatiques, les Pyrénées s'effacent peu à peu dans la nuit.

Nice, mardi soir.

La côte d'Azur est une préface d'antithèse violente à un voyage en Corse.

Monaco, la Condamine, Monte-Carlo: des villas, des terrasses, des allées sablées, des arbres peignés, lavés, des jardins ratissés, tout un luxe neuf, criard, au milieu duquel circulent des Russes qui ressemblent à des Anglais, des Anglais qui ressemblent à des Russes, des Allemands affairés et des Espagnols qui ont la raideur germanique, une foule venue de tous les pays du monde, mais dont aucun individu n'a gardé un type certain de nationalité, qui n'est ni latine, ni slave, ni anglo-saxonne, mais cosmopolite, et qui paraît factice comme le décor. Symbolique; dans un coin, un préposé ramasse les crottins dès l'émission, car Monte-Carlo ne connaît ni la poussière; ni l'ordure; c'est moins une ville qu'un immense salon verni, ciré, épousseté, avec beaucoup de

plantes vertes : un idéal pour fille de concierge ou parvenu. A Monaco, les soldats du Prince, tout chamarrés et galonnés, montent la garde devant un palais d'opéra comique aux murailles plus dentelées que celles d'un burg rhénan ; en face les croupiers surveillent le drame et les soirs de déveine, dans les jardins magnifiques, les cervelles éclaboussent de taches sanglantes les magnolias en fleurs.

Rien ne ressemble plus à la célèbre principauté que les quartiers élégants de Nice. Même solennité et banalité identique. Marc, qui toute la journée a grogné comme un alpiniste fourvoyé en quelque plaine rase, vient de disparaître, écoeuré : les tziganes maintenant sévissent, couvrant la grande voix de la mer, et la clientèle de saison digère béatement. Le cosmopolitisme a bouleversé ce pays. Les couleurs seules subsistent : les bleus des ciels, les violets de la Méditerranée, les lignes blanches des rochers, et au loin l'étincellement des névés de l'Alpe ; de la forme il ne reste rien, de cette côte merveilleuse les hôtes, passagers ont fait une allée de parc anglais, sur les îlots ils ont bâti des casinos, ils ont édifié sur la moindre roche des architectures saugrenues ; ils ont transformé un pittoresque vrai en un pittoresque de commande, ils ont aligné les palmiers, élagué les arbres, comblé les sinuosités des golfes, nivelé tout à la hauteur de leur goût. En écoutant cette musique qui semble baroque en un pays pour lequel elle n'a pas été faite, involontairement on songe au temps où tout ceci n'était pas encore embelli, où dans les landes un pâtre isolé le soir chantait les vieilles chansons de Provence.

EN CORSE

CARNET DE ROUTE

Par L. LE BONDIDIÈRE
DU CLUB ALPIN FRANÇAIS, SECTION DE BAGNÈRES-DE-BIGORRE

(Suite et fin.)

IV. — De Porto à Ajaccio par le col de Vergio et Corte.

La montagne corse.

Evisa, jeudi, 10 heures du soir.

Quelques mesures au-dessus d'un monticule que surmonte une tour en ruines, c'est Porto : hameau misérable mais qui ferait rêver un peintre. Ici la route du col de Vergio s'embranche sur celle de Calvi et, quittant le bord de la mer, gagne en 22 kilomètres Evisa à 850 mètres d'altitude ; en quelques heures et sans transition le touriste passe des paysages maritimes aux sites montagneux ; aussi cette montée continue n'est qu'une suite de tableaux grandioses. A un tournant de la route taillée sur

1. Voir *Bull. de la Soc. de géogr. de l'Est*, 4^e trim. 1903, p. 404.

la rive gauche de la rivière de Porto, le village d'Ota apparaît, sur la rive droite, adossé au Capo d'Ota : village aux sombres murailles grises parmi lesquelles les pierres blanches d'une construction neuve sont tachées : maison d'école et mairie, nous dit-on. L'exploitation intelligente du sol a transformé ce bourg ; les habitants, secouant l'apathie traditionnelle, ont gagné à la culture du cédrat de petites et pour quelques-uns de grosses fortunes. Le fond de la vallée est planté de cédratiers ; au-dessus poussent les oliviers et tout en haut les châtaigniers. La route d'Evisa traverse également des châtaigneraies bien plantées et entretenues ; déjà le sol est soigneusement nettoyé de toute végétation : aucun fruit ne pourra se perdre. La châtaigne, dans les hautes vallées corses, tient la place du seigle et du maïs dans les Alpes et les Pyrénées : elle constitue la base de l'alimentation et avec elle se fait la polenta quotidienne. A l'automne le paysan ramasse les châtaignes et les rentre dans la cabane qui fait partie intégrante de chaque châtaigneraie ; il les met ensuite griller sur un feu doux ; la coque éclate ; les fruits portés au moulin sont broyés et cette farine délayée dans l'eau et bouillie forme la polenta.

Au fur et à mesure de la montée la vue s'étend et gagne en splendeur ; le torrent coule dans une échancre plus profonde et la rivière d'Aitone, sortie d'une étroite gorge (la Spelunca), grossit ses eaux. Une demi-heure avant le village nous avons quitté la voie carrossable pour gagner Evisa par un sentier de piéton tracé à travers des châtaigneraies ; au-dessus du golfe de Porto, entre les branches des arbres encore dépouillés de feuilles, le crépuscule teintait le ciel de lueurs dorées ; des pics funèbres dressaient sur l'horizon leurs silhouettes noires ensemble d'indescriptible beauté.

Evisa n'est qu'un dédale de ruelles sans symétrie ; les maisons s'adossent à la pente ; la nuit c'est un labyrinthe

et un casse-cou, si bien qu'un touriste du groupe, n'apercevant pas un tournant de la route, s'engage directement sur le toit qui la continue de plain-pied et s'arrête à temps devant ce précipice nouveau genre de trois étages.

Vendredi, la traversée du col de Vergio.

Quand hier soir j'ai quitté un ami venu le matin même de Corte avec son groupe, les éclairs ensanglantaient les crêtes ; l'orage a grondé toute la nuit, et ce matin il grêle par averses, avec de brusques rafales de vent. Mauvais présage pour la traversée du col ; l'étape sera dure : 61 kilomètres d'Evisa à Corte ; pour la traversée même du col, à cette époque de l'année, 22 kilomètres séparent les deux derniers points habités : la maison forestière d'Aitone et la maison cantonnière de Frascaja.

Picciloni, le loueur, a des vellétés de lâchage. C'est la première fois qu'il traverse le col de Vergio, c'est la première bourrasque qu'il voit : tous ces dangers inconnus et vaguement soupçonnés l'effraient, il n'attend qu'un geste, qu'une demi-approbation pour tourner bride vers Ajaccio et les orangers. Il me narre ses doléances dans son langage sabir mêlé d'interjections bizarres ; il est même par moment pathétique, me donnant tantôt du Monsieur le Président, ou Monsieur le chef, m'appelant parfois plus simplement guide ou mon ami et même familièrement Louis. Des verbes il ne connaît que la première personne et la met à toutes les sauces.

— « Mon ami, mon ami, je ne puis aller à Corte, je suis chargé, je ne suis pas ferré à glace, tout à l'heure j'églisse, je tombe et je me casse... la figure. »

« Je » ce sont ses chevaux.

Il serait pourtant piteux pour des alpinistes de reculer devant la première et l'unique course alpine de ce congrès. Du foin dans les voitures découvertes pour nous

défendre du froid, du pain pour parer à tout imprévu et deux litres de rhum pour les cochers qui vaudront mieux qu'un sac d'avoine pour les chevaux : Marc a sa figure rayonnante des grands jours.

— « Piccioni, mon ami, essayons toujours (Et tu sauras pour l'avenir qu'essayer dans ce cas c'est vaincre, qu'une voiture engagée dans la neige sur une route de col ne peut virer et que bon gré, mal gré, il faut passer de l'autre côté). »

En avant ! la caravane s'ébranle sur la route couverte de grésil.

La neige peu à peu remplace le verglas, les voitures roulent sans bruit sur le sol tout blanc ; nous entrons sous bois. A la maison forestière d'Aitone deux voitures contenant des touristes étrangers prennent la file ; il vaut mieux en pareil cas se serrer les coudes, nous aurons besoin sans doute de toutes les énergies là-haut.

Mais il a neigé ici une bonne partie de la nuit, la couche augmente et les voitures, dans ces conditions, sont trop chargées ; tous les hommes descendent. Enfonçant jusqu'à la cheville, puis jusqu'à mi-jambe, nous commençons la montée de 8 kilomètres et de 600 mètres de différence de niveau qui nous sépare du col. La vue est malheureusement bornée à 50 mètres, tous les lointains, les échappées sur la montagne sont invisibles, mais les hautes futaies de pins aux branches ployant sous la neige, le contraste entre les arbres sombres et la blancheur du sol font songer aux sapinières vosgiennes poudrées par les frimas. Par ce que nous avons pu en voir, cette route nous a offert certaines analogies avec la route de Gérardmer à Munster ; la végétation y est cependant plus riche, les pins sont énormes et se dressent d'un jet à des hauteurs invraisemblables.

En file indienne la petite troupe est montée dans la neige de plus en plus épaisse. Le groupe que nous avons

croisé à Evisa était passé hier sans trouver de neige, il y en a maintenant 50 centimètres. Le froid plus vif, les pâturages succédant à la forêt, des étendues couvertes d'abord de pins tordus puis d'arbustes rampant au ras de terre, annoncent l'approche du col. Le vent dont la forêt ne brise plus la force balaie le sol, une bise aigre souffle cinglant les faces et couvrant les traces des voitures qui doivent nous précéder de quelques centaines de mètres ; les tranchées ouvertes dans la neige ancienne pour permettre le passage des voitures du Congrès ont disparu ; le tapis est uni et par moments on enfonce jusqu'à mi-cuisses dans des fossés invisibles. La neige fraîche soulevée par le vent remonte en tourbillons, à quelques pas les compagnons disparaissent dans une fumée blanchâtre : c'est, en terre corse, un tableau de retraite de Russie : manteaux couverts de givre, barbes et cheveux pris en glaçons, stalactites glaciaires pendant aux coiffures, rien n'y manque. Avant-hier à Ajaccio nous cueillions des oranges : la Corse, décidément, est le pays des contrastes violents. Enfin à travers la brume on distingue un poteau et, la couche de neige grattée, on peut lire : « Col de Vergio, 1 464 mètres ». Quelques voitures sont là, les aînés y montent et elles partent au plus vite car les chevaux crèvent de froid sous la bise. 14 kilomètres encore avant la maison cantonnière et mes compagnons n'ont fait avant de venir de l'entraînement que sur les boulevards ! Heureusement, 2 kilomètres plus loin nous trouvons le reste du convoi abrité tant bien que mal derrière un talus. Les attelages grelottent ; les malheureuses bêtes que les efforts et la montée ont mises en sueur sont couvertes d'une carapace glacée. Une seule voiture est en arrière qui, nous dit un cocher, a dû faire demi-tour et est retournée à Evisa.

— « Mon ami, mon ami, gémit Piccioni, il faut que je parte, c'est des bêtises que je fons ! »

— Mais non, Piccioni, c'est de l'alpinisme ! »

Il n'a pas compris, mais ne cherche point à deviner le singulier plaisir d'une pareille promenade.

A petits pas on commence à descendre ; des chevaux glissent, tombent, se relèvent, puis la couche de neige diminue et les nerfs tendus se calment. Le ciel reste bas mais la bourrasque cesse. La forêt du Valdoniello que nous traversons est plus riche encore que celle d'Aitone, elle n'est que partiellement exploitée, les arbres y sont plus grands ; certains atteignent 7 mètres de tour à la base ; dans des fourrés s'abritent des bœufs au poil noir et rude, au muse court, aurochs autant qu'animaux domestiques, qui s'enfuient à notre approche. Enfin, sans encombre, c'est la maison cantonnière de Frascaja, un feu clair, des boissons chaudes qui réchauffent les membres engourdis ; les deux roquets parisiens qui n'ont pas quitté leurs maîtresses sont tellement abrutis par l'aventure qu'ils en oublient de grogner.

A 2 heures, affamés et transis, nous sommes à Calacuccia. Des dépêches nous y attendent envoyées par des camarades inquiets sur notre sort. Au col de Téghime, près de Bastia, à 541 mètres d'altitude, un groupe vient d'être obligé de reculer ayant une voiture emportée par le vent ; jetée dans le fossé et le conducteur grièvement blessé nous n'avons à regretter que la perte d'un petit chien de cocher. La malheureuse bête qui suivait les voitures a disparu sans qu'on l'aperçoive au plus fort de la tourmente et a dû mourir dans quelque trou de neige.

Calacuccia, 4 heures.

La dernière voiture que nous croyions à Evisa vient d'arriver ayant mis huit heures pour un parcours de 30 kilomètres ; le cocher, un gamin de seize ans, s'est arrêté pour laisser souffler ses chevaux et, se voyant séparé

du groupe, au lieu de tourner bride quand il en était temps, a continué sans se douter des difficultés. Il est encore tout tremblant d'émotion et de froid, ses dents claquent ; ses mains, à tenir les guides, se sont tellement engourdies qu'il ne peut porter une cuillère à sa bouche et les autres cochers le font manger comme un enfant.

Les gens dits sérieux, les pieds sur les chenêts, devinent volontiers sur la prétendue folie de telles aventures. Faite en pensée au coin d'une cheminée, la traversée du col de Vergio dans ces conditions, ou toute équipée de ce genre peut sembler d'un attrait médiocre ; elle paraît même dangereuse, car il n'est de danger d'apparence plus terrible que celui qu'on ne veut se risquer à courir : Ces gens qui, côté hommes, ne connaissent que les horizons du bézigue, côté femmes le panorama du canevas Java ou des chaussettes à repriser discutent sur l'Alpe homicide, la maudissent, ou, esprits forts, jugent l'alpinisme d'après l'œuvre de Daudet ; ignorant la sensation aiguë du danger frôlé — danger dosé, à peine la pointe légère de piment qui rend le plat savoureux — ils nient cette sensation spéciale, plus qu'aucune autre forte et enivrante. Nous n'étions pas un groupe de tranche-montagne, trois ou quatre à peine d'entre nous avaient fait de l'alpinisme de hauts sommets ; une dizaine des promenades de points de vue sur des massifs secondaires, le reste a appris aujourd'hui par l'exemple — et ils s'en souviendront — ce qu'était un col et une course dans la bourrasque. Ce matin j'aurais réuni tout ce monde, je leur aurais exposé impartialement les péripéties et les aléas probables de la course, il n'en serait pas parti cinq. Maintenant — plaisir de la difficulté vaincue, détente physique — tous sont enthousiastes, pas un ne voudrait être resté à Evisa ; que dans huit jours semblable voyage se présente, tous en seraient : tout homme a dans son cœur un alpiniste qui sommeille. Quant à Marc, je me

garde de l'aborder, il me proposerait de retraverser le col et d'aller coucher à Aitone « pour se rendre compte de l'enneigement ! »

Picciloni, par exemple, en a assez.

— « Mon ami, je suis fatigué, j'ai beaucoup tiré, j'ai eu froid, je ne peux plus traîner les voitures, je n'arrive pas à Corte, je crève sur la route. »

Coucher ici ! Il n'y a pas trois lits.

Rien à faire avec Picciloni : assemblons les cochers. J'use des arguments de persuasion : « En allant doucement, on marchera aux montées, on arrivera à n'importe quelle heure, mais nous ne pouvons pas rester ici. » — « Impossible, Monsieur, les bêtes n'en peuvent plus », et tous les arguments de cochers corses, alpins, pyrénéens ou parisiens qui ne veulent plus avancer. Ce pays est fréquenté par les Anglais : faisons donner la cavalerie de Saint-Georges, c'est le moment :

— « Dix francs de pourboire à ceux qui arrivent ce soir à Corte, rien aux autres. »

Saint-Georges, comme toujours, a vaincu :

— « On me coupe la tête mais j'arrive », me dit le porte-parole de la bande.

— « Et Picciloni ? »

— « On le fera partir ! »

En effet, ils attellent leurs chevaux, attellent ceux de Picciloni, juchent le bonhomme sur son siège et nous voici en route dix minutes après l'éloquent conciliabule, ils s'attelleraient eux-mêmes si on le leur demandait. Mais j'ignorerais toujours ce qu'il faut faire pour rendre fourbu un cheval corse !

Scala de Santa-Régina.

À fond de train nous avons traversé la scala de Santa-Régina, étroit défilé célèbre dans toute l'île. Les voyageurs ont, pour le qualifier, usé de toutes les épithètes

laudatives et c'est peut-être le motif du léger désenchantement que nous y avons ressenti. Certes le site est d'une majesté sévère ; les pentes sont décharnées, les détours tortueux, le ciel n'est plus qu'un ruban bleu entre les hautes barrières de pics qui à 1 000 mètres au-dessus dominant l'étroit ravin ; la route surplombe le Golo dont les eaux se brisent contre les rochers qui encombrant son lit ; c'est une belle voie de montagne, mais il en est de plus belles. Je sais quelque part, derrière le Mont-Perdu, en un coin plus retiré encore que la montagne corse et connue de quelques fervents seuls, des défilés plus étroits. Après les cañons fantastiques des vallées du Haut-Aragon, après Niscle, Escuaïn et Arasas, la scala laisse l'impression d'une copie d'élève d'après un tableau de maître... Bonifacio, les Calanches, sont uniques ; la scala de Santa-Régina se retrouve ailleurs et, il faut l'avouer, en mieux.

Dans la nuit noire qui depuis longtemps nous entoure, nous apercevons du col d'Oramando les lumières de Corte trouant l'obscurité comme au fond d'un puits ; l'insouciance de Picciloni (ces Corses sont superbement apathiques) emportant une seule lanterne pour tout son convoi, faillit, malgré une allure d'enterrement, nous jeter au ravin. Mais à l'heure dite nous touchions la terre promise.

Corte, samedi, 9 heures du matin.

Vue de la gare qu'entoure un mur fortifié que deux coups de canon de campagne mettraient à bas, la ville apparaît fièrement campée. Au-dessus des maisons étagées de la ville basse une colline s'élève que couronne une citadelle aux parois abruptes dominant de 120 mètres le cours du Tavignano. À l'arrière-plan se dressent les hautes chaînes du Rotondo et du Niolo dans lesquelles se creusent les vallées du Tavignano et de la Restonica.

A regarder ce site farouche, on comprend facilement les traditions d'héroïsme et de fierté léguées à la cité par des siècles de lutttes sanglantes. Comme toute ville corse Corte a ses grands hommes et leurs statues.

Je ne voudrais pas m'attirer de vendetta de la part de ces citadins chatouilleux sur le point d'honneur, mais je dois à la vérité de dire que les maisons y sont d'une malpropreté remarquable et les ruelles repoussantes; les rues principales même sont assez larges mais bordées de maisons d'aspect minable dont les peintures roses ou bleu pâle sont défraîchies; le tout est gris, triste et morne. Corte n'est pas un tableau sans couleur assurément: c'est une aquarelle sur laquelle il aurait plu.

Vizzavona.

Depuis Corte la voie ferrée n'est qu'une série de tunnels et de viaducs offrant sur les montagnes et les vallées des échappées de plus en plus vastes, tandis que la locomotive, geignant et soufflant, gagne les 510 mètres de différence de niveau de ces deux stations distantes de 33 kilomètres. La gare est à l'extrémité même du tunnel qui fait communiquer les vallées de Tavignano et de la Grayone.

Vizzavona et la Foce sont la Schlucht corse. Dans un site tout vosgien de vastes sapinières coupées de ruisseaux, dominé par la fière silhouette du Monte-d'Oro, un hôtel très confortable a été construit où, l'été, les familles d'officiers et de fonctionnaires viennent se reposer dans la fraîcheur balsamique des forêts, loin des fièvres de la côte. Les heures doivent y être reposantes et douces dans la paix des êtres et des choses.

Ajaccio, dimanche.

C'est la fin: visites d'adieu à d'aimables fonctionnaires corses; poignées de mains aux compagnons d'une

semaine que la vie alpine nous fera peut-être retrouver un jour dans quelque village perdu de la montagne. Les boutiques de photographes sont encombrées, on dévalise les magasins de curiosités. Marc lui-même n'échappe pas à la fièvre commune et me revient avec une collection de gourdes bizarres, pointues, ventruës, biscornues; il brandit dans sa main un poignard sur lequel est gravé une devise féroce de vendetta. Il est très fier d'avoir découvert chez un marchand ambulante une gourde corse sans ornements fantaisistes. L'aspect rutilant de son poignard l'inquiète seul malgré les affirmations du marchand qui s'intitulerait volontiers fournisseur de Leurs Majestés les Bandits; son enthousiasme tombe à plat quand on lui apprend que l'arme est de fabrication auvergnate et qu'on lui montre un poignard authentique « ayant servi », simple, sans nacre, ni gravure, ni devise, mais bien emmanché et long comme un couteau de cuisine.

PETITE GÉOGRAPHIE

POUR LE DÉPARTEMENT

DE LA CORSE

A L'USAGE DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

Composée sous la direction de

E. LEVASSEUR

Membre de l'Institut

ET COMPRENANT

- 1^o GÉOGRAPHIE DU DÉPARTEMENT : une commune; le département (géographie physique; géographie politique et administrative; géographie économique, géographie historique), par G. GALLERAND vice-recteur de la Corse.
- 2^o NOTIONS PREMIÈRES SUR LE GLOBE; 3^o FRANCE (géographie physique; géographie politique et administrative; géographie économique et description des départements); 4^o EUROPE (géographie physique; géographie politique); 5^o TERRE, par CH. PÉRIOT, professeur d'histoire et de géographie au lycée Saint-Louis.

Nota. — N'apprendre par cœur que les titres. Lire attentivement et bien comprendre tout le reste. Regarder sur la carte la place de chaque nom, et graver cette place dans sa mémoire. Faire, autant que possible, une carte pour chaque leçon en se servant de cartes muettes ou de transparents.



INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS

CH. DELAGRAVE

Éditeur de la Société de Géographie

58, RUE DES ÉCOLES, 58

1873

LE DÉPARTEMENT

1^o GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

1. Le nom, les limites et la superficie du département. — LA CORSE, UN DES 86 DÉPARTEMENTS DE LA FRANCE, est la plus grande île de la Méditerranée après la Sicile et la Sardaigne. Sa configuration générale est celle d'une ellipse projetant au nord une sorte d'appendice qui forme le *cap Corse*. Du côté opposé, elle n'est séparée de la *Sardaigne* que par le *détroit de Bonifacio*.

Elle est une dépendance géographique de l'Italie, dont elle n'est éloignée que de 85 kilom. La Corse a une longueur d'environ 183 kilom., et sa plus grande largeur ne dépasse guère 84 kilom. Sa superficie est estimée à environ 874,741 hectares.

Cette île s'étend à peu près du 41^e au 43^e degré de latitude nord.

Elle est située, quant à la longitude, entre le 6^e et le 7^e méridien à l'est de celui de Paris.

2. Le relief du sol. — La Corse est un pays de montagnes, qui semblent, au premier aspect, confusément entassées.

Les plus hautes de ces montagnes sont le Monte-Cin-

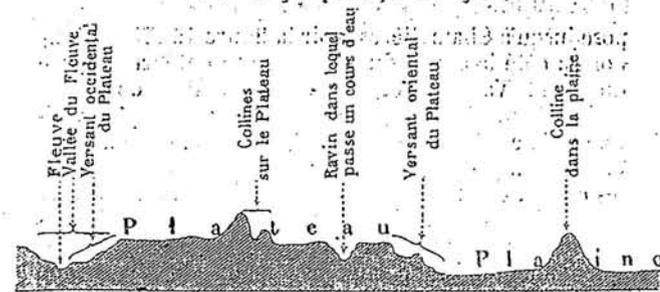


Fig. 5. — Coupe d'un plateau.

to, le Monte-Rotondo et le Monte-d'Oro. Le Monte-Rotondo, un peu moins élevé que le Monte-Cinto, a environ 2,700 mètres.

Pour mieux faire juger de la valeur relative des montagnes et de la manière dont, en général, elles sont

représentées sur une carte détaillée, nous extrayons de la grande *carte de l'état-major*, qui a été dressée par le ministère de la guerre et qui est le modèle de toutes les cartes françaises, le mont Valérien avec ses environs jusqu'à Suresnes (voir la figure 10) et le Puy de Dôme avec ses environs et le plateau sur lequel il re-

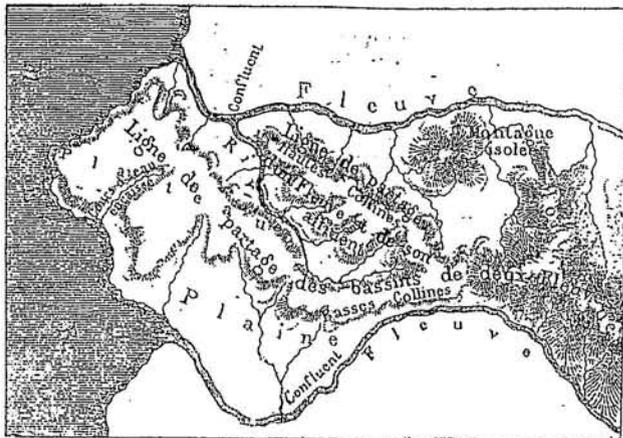


Fig. 6. — Ligné de partage des eaux.

pose jusqu'à Chamalières (voir la figure 12). Nous donnons à côté la coupe du terrain représenté par la carte du mont Valérien et par celle du Puy de Dôme (voir la figure 13). Ces coupes font voir le rapport véritable qui existe entre les hauteurs et les longueurs (1), et font comprendre, pour peu qu'on les compare avec les cartes, comment à l'aide des hachures, on figure les ondulations du terrain. Les montagnes sont de hautes barrières qui souvent servent de frontière aux États, qui donnent naissance aux principaux cours d'eau, qui arrêtent les armées : elles sont un des objets d'étude de la géographie générale.

Les monts du Niolo, dans l'arrondissement de Corté, forment le massif principal de la Corse. Le climat en

(1) Sur les coupes, 1 millimètre représente 80 mètres en altitude et 80 mètres en longueur; sur les cartes de l'état-major, 1 millimètre représente 80 mètres en longueur.

est âpre et la terre y est couverte de neige pendant une grande partie de l'année.

De cette espèce de nœud du système des montagnes de la Corse partent deux bras, dont l'un prend la direction du sud-est en passant par le centre de l'île. Cette chaîne, à laquelle appartiennent le Monte-Rotondo et le Monte-d'Oro, projette ses plus longs rameaux vers le sud-ouest jusqu'à la côte, en formant de belles vallées inclinées vers la mer.

Le second bras décrit une courbe vers le nord-est pour aller se rattacher à l'arête qui divise longitudina-



Fig. 7. — Vue perspective du mont Valérien, prise de la cascade du Bois de Boulogne.

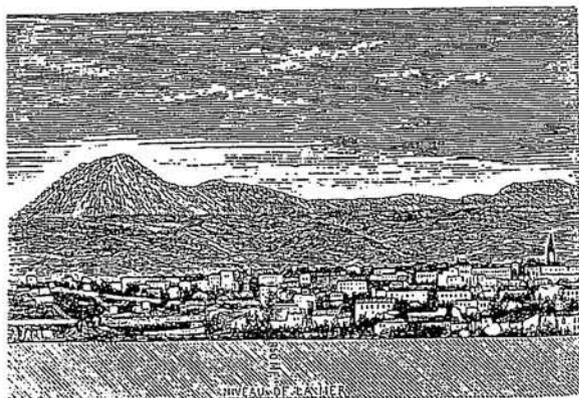


Fig. 8. — Vue perspective du Puy de Dôme, du Puy de Pariou et du plateau, prise de Clermont-Ferrand.

lement le cap Corse. Des rameaux moins considérables se détachent de ce second bras et s'avancent vers la mer en prenant généralement la direction nord-ouest.

Les rameaux qui se dirigent vers l'est ont peu de régularité, s'abaissent rapidement et ne forment sur la côte de l'est aucune saillie considérable. Ceux de l'ouest, au contraire, conservent leur direction primitive et se maintiennent à une grande élévation. Celui qui se termine entre les golfes d'Ajaccio et de Pro-

priano n'a pas moins de 48 kilom. de longueur et présente des cimes de 1,200 à 1,500 mètres de hauteur.

3. Les côtes. — La disposition des montagnes de la Corse détermine la configuration générale et primitive des côtes, mais cette forme a été modifiée par d'autres causes. Les roches des montagnes de l'est sont, par leur nature, plus susceptibles de décomposition que celles des montagnes de l'ouest. Il en ré-

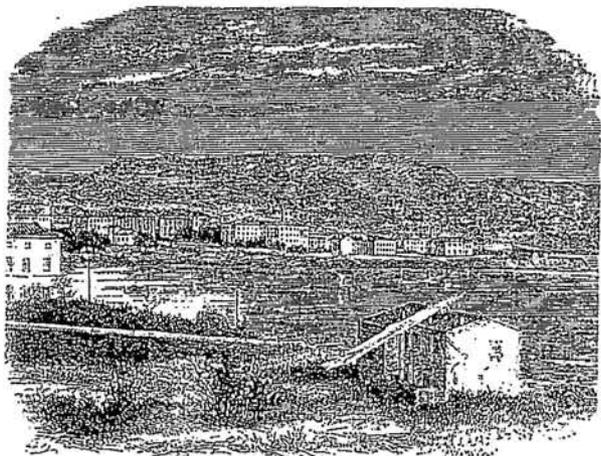


Fig. 9. — Vue perspective d'Ajaccio.

sulte que les torrents qui ont leur embouchure sur la côte orientale sont ceux qui portent à la mer le plus de matériaux propres aux atterrissements. Le courant (1) de la Méditerranée, dont la direction est du sud-est au nord-ouest dans le canal qui sépare la Corse de l'Italie, reçoit ces matières et les dépose parallèlement à la côte. D'autre part, la profondeur de la mer étant beaucoup moindre sur cette côte, les sables du fond, facilement soulevés par les flots, vont se déposer dans tous les enfoncements du rivage où règne le calme. Enfin la côte de l'est, abritée par le continent italien,

(1) Nous devons dire que l'existence de ce courant est contestée.

échappe en partie à la force destructive des vents et des vagues, tandis qu'elle profite des causes qui



Fig. 10. — Vue du mont Blanc prise des bords de l'Arve, au-dessus de Chamounix.

favorisent l'extension régulière du rivage. Il ne faut donc pas s'étonner que cette côte n'offre que des anses

peu profondes, telles que celles de Maccinaggio, de Bastia et de Favone. Son extrémité sud présente seule une baie de quelque importance, celle de Porto-Vecchio.

La côte opposée se découpe au contraire en profondes sinuosités, dont plusieurs sont de vastes et beaux golfes, tels que ceux de Saint-Florent, de Porto, de Sagone, d'Ajaccio et de Valinco ou Propriano.



Fig. 11. — Carte du mont Valérien (extrait de la carte de l'état-major).

Les eaux des deux plus grandes vallées de l'île aboutissent à la côte orientale, sur laquelle d'ailleurs plusieurs causes particulières favorisent, comme nous l'avons dit, la formation des alluvions. C'est donc là que nous devons rencontrer les plaines les plus étendues. Celles du Migliacciajo et d'Aleria sont les plus considérables : elles s'étendent de l'embouchure du Travo jusqu'à l'étang de Diane. Une autre plaine bien cultivée est située entre le

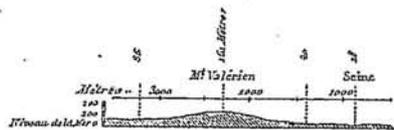


Fig. 12. — Coupe du mont Valérien, à la même échelle que la carte de l'état-major ci-jointe.

Fium'alto et le Bevinco, qui se jette dans l'étang de Biguglia.

La seule plaine remarquable sur la côte de l'ouest est celle du Liamone, à l'embouchure de ce fleuve. C'est par suite des mêmes causes que la côte orientale se trouve aussi bordée en partie de marais et d'étangs. Les plus considérables sont les étangs de Biguglia, de Diane, d'Urbino, les marais del Sale, de Casa-Bianca et les salines de Porto-Vecchio.

L'étang de Biguglia est situé entre Bastia et l'embouchure du Golo. Il n'est séparé de la mer que par une barre de sable fort longue et de peu de largeur et n'a de communication avec elle qu'à son extrémité nord.

Les étangs de Diane et d'Urbino, moins étendus,

mais plus profonds que celui de Biguglia, communiquent aussi avec la mer.

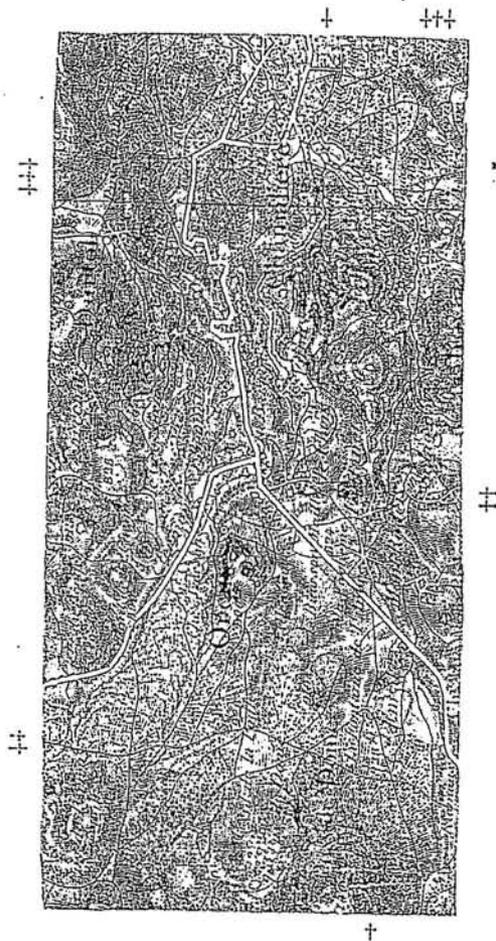


Fig. 13. — Carte du Puy de Dôme et des environs (extraite de la carte de l'état-major).

Nota. 1° Les triples croix indiquent la direction du plan supérieur, et les doubles croix la direction du second plan de la vue perspective ci-dessus; 2° les simples croix indiquent la direction suivant laquelle a coupe été faite.

Le marais del Sale était autrefois une saline, ainsi que son nom l'indique. Une barre de sable d'environ 200 mètres le sépare de la mer sans l'en isoler tout à

fait. Il est presque à sec en été. Le marais de Casa-

Les deux coupes (Puy de Dôme et mont Valérien) sont à la même échelle. Les trois vues en perspective (mont Blanc, Puy de Dôme et mont Valérien) sont proportionnées les unes aux autres, et dans le même rapport de grandeur.

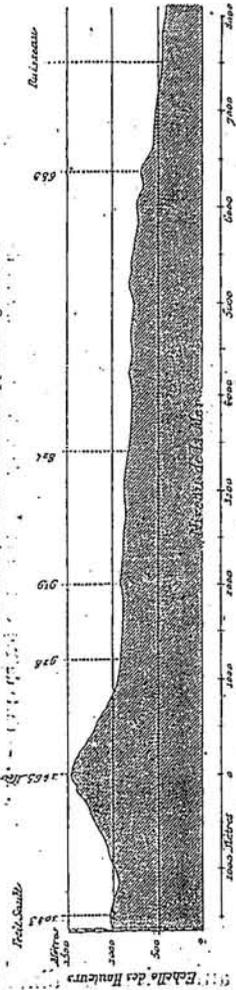


Fig. 14. — Coupe du Puy de Dôme et du plateau jusqu'à Cimballières, à la même échelle que la carte de l'état-major ci-jointe.

Bianca est l'un des plus pestilentiels de la Corse et l'on travaille à son dessèchement.

4. Les cours d'eau. — C'est dans les montagnes du Niolo que se trouvent les deux grands réservoirs des eaux de la Corse, les lacs de Greno et d'Ino. De ces hautes régions descendent le Golo, le Tavignano et le Liamone. Le Golo coule vers le nord-est; le Tavignano se dirige vers la côte orientale et reçoit le Vecchio et la Restonica; le Liamone, dont les sources sont voisines de celles du Tavignano, a son embouchure dans le golfe de Sagone, sur la côte ouest. Aucun de ces cours d'eau n'est navigable. Leur embouchure est trop voisine de leur source pour leur permettre de recevoir des affluents nombreux et importants. Ils descendent rapidement des montagnes, en suivant des pentes abruptes, et le volume de leurs

eaux est sujet aux plus brusques variations.

Les autres cours d'eau moins connus sont le Fiumorbo à l'est; à l'ouest, le Valinco, le Taravo et la Gravona, dont un aqueduc qui s'achève va conduire une partie des eaux dans la ville d'Ajaccio.

5. Le climat. — La Corse jouit d'un magnifique climat. La température varie naturellement suivant l'altitude, et l'on pourrait y trouver, dans la même saison, les chaleurs de l'Afrique et le froid des hivers du nord de la France. Mais le ciel est presque toujours beau; l'air est salubre partout, excepté sur les plages encore peu habitées.

La fraîcheur des montagnes est délicieuse en été et, sur le littoral, au fond de ces golfes si bien abrités contre les vents froids, l'hiver a tout le charme d'un beau printemps.

A Ajaccio, la moyenne annuelle de la température est de 17°, 55. La moyenne de la saison d'hiver est de 14°, 35.

Les chaleurs de l'été y sont tempérées par le vent du golfe pendant le jour, et par la brise de terre pendant la nuit.

Le climat de la Corse est généralement salubre, ainsi que nous l'avons dit. Il faut en excepter toutefois les plaines marécageuses du littoral et le fond de certaines vallées de l'intérieur, vers lesquelles les exhalaisons malsaines des plaines sont dirigées par les courants d'air et où elles se trouvent ensuite arrêtées par les dispositions du terrain. C'est surtout avant le lever du soleil et après son coucher que se manifestent les effets de cette insalubrité, particulièrement dans les vallées dont nous parlons. En effet, le soleil, qui s'y montre tard et disparaît de bonne heure, y développe vers le milieu du jour une chaleur excessive, bientôt suivie, dès qu'il a disparu derrière les hautes montagnes, d'un brusque et dangereux refroidissement. Telle est l'origine des fièvres qui affligent les malheureuses populations de quelques-unes des contrées les plus fertiles de la Corse et déterminent des émigrations périodiques, si fatales au progrès de toutes les industries incompatibles avec des habitudes nomades.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET D'ÉTUDES COLONIALES DE MARSEILLE

LE COMMERCE DE LA CORSE ET SES AVANTAGES POUR MARSEILLE

Depuis quelques années on a constaté un développement de plus en plus croissant dans le commerce de la Corse, non seulement avec la France, mais aussi avec les pays étrangers. Il y a à peine dix ans que le mouvement commercial de la Corse représentait dans son ensemble une valeur d'environ 46 millions de francs; mais, depuis lors, ce chiffre s'est graduellement élevé, pour arriver en 1883 à la somme totale de 62,630,442 francs.

Il est bon de remarquer qu'en 1882, le mouvement commercial de la Corse n'avait atteint que la valeur de 55,862,173 fr., ce qui donne pour 1883 une plus-value de 6,768,269 francs.

Nous devons faire connaître que les 62,630,442 fr., représentant la valeur du commerce en 1883, se divisent ainsi: à l'importation de la métropole, 41,534,139 fr.; de l'étranger, 7,812,234 fr., soit en tout 49,346,371 fr.; à l'exportation pour la métropole, 9,282,261 fr.; pour l'étranger, 4,001,810 fr., soit un total de 13,284,071 fr.

Le commerce de la Corse avec la métropole se fait surtout par Marseille, et à ce titre il est très intéressant pour notre place de connaître les principaux articles qui en forment l'objet. Dans le relevé fourni par l'administration des douanes, nous voyons figurer parmi les marchandises importées de France 2,386,708 kilogr. d'acier; 872,768 litres d'eau-de-vie; 66,853 litres de vin ordinaire; 6,860 quintaux métriques de blé et 180,672 quintaux métriques de farines. Les pommes de terre représentent une valeur de 423,905 fr. et les poissons

salés figurent pour 262,335 kilogr. Les meubles entrent dans ce mouvement pour une valeur de 562,654 fr.; les ouvrages en bois pour 283,278 fr.; les papiers pour 237,980 fr.; les peaux préparées pour 261,899 fr.; les machines et mécaniques pour 189,954 fr. et les efforts à usage, 335,502 fr. Les savons introduits en Corse, presque tous de fabrication marseillaise, s'élèvent à la quantité de 731,426 kilogr.; les verres et cristaux à celle de plus d'un million de kilogr.

Ce qu'il est bon qu'on sache à Marseille, c'est que la Corse, qui reçoit 1,520,233 kilogr. de sucre, n'en demande que 7,833 kilogr. à la métropole et tout le reste à l'étranger; elle reçoit également de l'étranger 240,138 kilogr. d'huile de pétrole, 49,482 kilogr. de cordages de chanvre, et 1,124,388 kilogr. de fourrages. En ce qui concerne la houille, sur les 17,705 quintaux métriques qu'elle importe, il ne lui en vient de la France que 5,454 quintaux métriques; les Anglais fournissent le reste. Enfin, sur les 323,797 kilogr. de tabacs dont elle a besoin, la France ne lui en donne que 66,992 kilogr.

Nous croyons en avoir assez dit pour montrer que si la France expédie beaucoup d'articles en Corse, elle pourrait en expédier encore d'avantage et ne pas laisser à l'étranger une aussi grande place sur cet important marché.

Quant aux exportations de la Corse, qui consistent surtout en produits agricoles, elle en dirige certainement de plus fortes quantités en France qu'à l'étranger. Depuis quelques années les vins et les

fruits frais sont venus s'ajouter aux châtaignes et aux chiffons dont la Corse a expédié de tout temps des quantités importantes. Le liège en planche et les écorces à tan y font aussi l'objet d'un grand commerce. Les eaux minérales offrent depuis un certain nombre d'années un fort aliment à l'exportation, mais presque tout pour la France, puisque sur une exportation de 1,421,857 kilogr., la part de l'étranger figure seulement pour 44,532 kilogr. Les huiles d'olive forment aussi un chiffre assez respectable d'affaires, ainsi que le minerai d'antimoine et les peaux brutes.

En somme, la Corse est un vaste champ ouvert au commerce, et surtout au commerce marseillais, et par là même à la France tout entière. On se donne un mal considérable pour s'ouvrir des débouchés lointains, et on néglige de s'occuper sérieusement d'un marché qu'on a sous la main. La chose est d'autant plus précieuse à constater que la Corse est

loin de donner tout ce qu'elle pourrait donner. Des quantités de terre y sont incultes ; les voies d'accès y sont difficiles, et les méthodes agricoles perfectionnées n'y sont appliquées que sur certains points privilégiés.

Que la Corse reçoive les améliorations qu'on réclame pour elle depuis longtemps, qu'un réseau de voies ferrées bien compris en relie les diverses parties, que ses mines et ses carrières soient intelligemment exploitées, que ses cultures soient mieux soignées et la richesse de cette île, douée d'un climat si beau et d'un sol si prodigieusement productif, sera rapidement doublée, tant à son profit qu'à celui de la métropole en général et du commerce de Marseille en particulier.

Joseph MATHIEU

Membre de la Société de Géographie de Marseille

Sommaires des publications de l'ADECCEM

Bulletin de l'ADECCEM

n° 1 et 2 : épuisés

n° 3 et 4 : vendus ensemble

- Georges Ravis-Giordani : "Quand les préfets se faisaient ethnographes : le Questionnaire de l'An X en Corse".
- P.-M. Agostini : "Un rite d'envoûtement de la pluie : a spurtelaccia".
- Joëlle Padovania : "Le changement social dans une commune corse : le cas de Penta di Casinca".

Introuvables :

- R. et G. Hubert : "Le peuple corse : les genres de vie et les institutions familiales. Notes de sociologie culturelle". 1935.

n° 5

Introuvables : Adrien de Mortillet : "Rapport sur les monuments mégalithiques de la Corse". 1892.

n° 6

- G. Giovanangeli : "Les castelli du sud de la Corse à la fin du Moyen Age".
 - Joëlle Padovania : "Le changement social dans une commune corse : le cas de Penta di Casinca".
- Introuvables :* F. Ratzel : "La Corse, étude anthropogéographique". 1899.

Document d'Archives : "Rapport sur la fabrication du goudron et autres produits résineux dans les forêts de Corse".

n° 7

- M.-F. Attard-Maraninchi : "Une migration de solidarité dans l'entre deux guerres : les Corses à Marseille".
 - Georges Ravis-Giordani : "Attention, une nation peut en cacher une autre".
 - G. Richez : "La fréquentation touristique d'un grand site en Corse : la vallée de la Restonica en 1990".
- Introuvables :* Maximilien Bigot : "Paysans-bergers en communauté : porchers bergers des montagnes de Bastelica". *Les Ouvriers des deux mondes*, 1887.
- Document d'Archives :* "Mémoire de François Prieur adressé au duc de Choiseul, Premier Ministre, au sujet de l'installation de fabriques de fer en Corse" et "Observations sur ce mémoire par l'intendant de Corse". 1769.

n° 8

- Félicienne Ricciardi-Bartoli : "Per un pate ne bramà : Pour ne pas manquer. Garder, engranger, conserver (Réserves et conservation dans la Corse rurale : une approche ethnologique)".
 - Suzanne Poggi : "Les étudiants corses d'Aix-en-Provence : sociabilité, loisirs, culture insulaire et identité" ;
 - François J. Casta : "Promenade toponymique dans le circulu de Calenzana".
 - Georges Ravis-Giordani : "Panorama des recherches en ethnologie sur la Corse".
- Document d'Archives :* "Un instituteur en Corse entre 1852 et 1942" (témoignage présenté par Charles-Marie Geronimi).
- Introuvables :* Dr Mattei : "Etudes sur les premiers habitants de la Corse", 1877.

Strade

n° 1 : "L'intégration des Corse dans la société provençale" 81 pages, 1993

- Georges RAVIS-GIORDANI : "Les Corses à Marseille".
 - Marie-Françoise ATTARD-MARANINCHI : "Loin des yeux, près du cœur... Témoignage d'un attachement".
 - Flora MENSAH-LECCIA : "Comment peut-on être Corse à Marseille, en 1990 ?"
 - Félicienne RICCIARDI-BARTOLI : "La communauté corse d'Aix-en-Provence".
- Introuvables :* Paul ARRIGHI (sous la direction de) : "Enquête sur l'esprit corse", 1929.

n° 2 : "La Corse des autres" Recueil de textes étrangers traduits en français 105 pages, 1994

- Georges RAVIS-GIORDANI : "Des mots et des choses : l'ethnologie peut-elle s'en contenter ? (A propos du texte de W. Wiese sur la culture populaire du Niolo)".
- Wilhelm GIESE : "La culture populaire du Niolo (Corse)".
- Gunnard ALSMARK : "Girolata, un village de pêche sans pêcheurs".
- Anne KNUDSEN : "Corps silencieux et âmes chantantes. Chants mortuaires corses ; symbolique et au-delà".
- Stephen WILSON : "Infanticide, abandon d'enfant et honneur féminin dans la Corse du XIX^e siècle".
- O. D. FAIS : "Population de la Sardaigne et de la Corse et modernisation socio-culturelle".

n° 3 : "Sartène : ethnologie d'une micro-société urbaine" 93 pages, 1995

- Georges RAVIS-GIORDANI : "Avant-propos".

STRUCTURES SOCIALES ET SOCIABILITÉ

- Emmanuel SALESSE : "Les sgio".
- Catherine PETR : "La perception des gens de la montagne".
- Christine BIANCARELLI : "Le chant choral".

PRATIQUES ET REPRÉSENTATION DE L'ESPACE

- Laurent JOUVE : "Chasse à la plume, battue au sanglier : deux logiques de chasse".
- Jean-Noël DEPPEZ : "La pêche en rivière : pratique ludique et braconnage".
- Yves JUSSEYRAND et Béatrice MONTICELLI : "L'espace des morts".

RITES DE PASSAGE ET CROYANCES

- Cécile COLIN : "L'accouchement : l'honneur des femmes".
- Annie MALTINTI : "Le compéage de la Saint-Jean".
- Laetitia MERLI : "Le mauvais œil".

n° 4 : "Mélanges" 78 pages, 1996

- Philippe LEANDRI : "Un grand domaine antique dans la montagne corse : Cellae Cupiae".
- Félix CICCOLINI : "Population et cheptel dans les communautés de Sollacaro-Calvèse et de Zicavo d'après les dénombrements des années 1770".
- Marc JOYEUX : "Le retour des 'Américains' dans les communes du Cap Corse".
- Georges RAVIS-GIORDANI : "Communautés rurales et sociétés complexes : une amorce de réflexion".

Document : Mémoire sur la Corse par le Comte de Marbeuf (1774).

Introuvables : "Ile de Corse", extrait de *Tableaux des principaux peuples de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique*, par Grasset-Saint-Sauveur, Paris et Bordeaux, An VI de la République.

n° 5 : "Matériaux pour un Atlas ethno-historique de la Corse" 107 pages, 1997

- Francis POMPONI : "Pour une représentation géographique de l'évolution de l'occupation de l'espace en Corse".
- Antoine CASANOVA : "Outillages de pensée et mesures agraires dans les communautés rurales de Méditerranée. Fin XVIII^e siècle - début XIX^e siècle : le cas des villages corses".
- Pascal TORRE : "Approche cartographique de l'évolution politique de la Corse sous la troisième République".
- Félix CICCOLINI : "Le réseau routier de la Corse au XIX^e siècle".
- Marie-Claude ACQUAVIVA, Antoine MARCHINI, Georges RAVIS-GIORDANI : "Les aires de mariage : indicateurs ou marqueurs de territoires?".

n° 6 : "De Terra Nova au Grand Bastia. Essais d'ethnologie" 134 pages, 1998

- Georges RAVIS-GIORDANI : "Avant-propos".
- Stéphanie ROLLAND : "Santa Croce, Cunfraterna di Bastia. Une confrérie urbaine de la Corse contemporaine".
- Isabelle ROC : "Rameaux et *pullezzule*, chefs d'œuvre de tradition populaire".
- Anna Lisa CHIARELLO : "La "granitula", procession spiralee du Vendredi Saint dans un village du Cap Corse".
- Karine MICHEL : "Les influences du système culinaire italien sur la cuisine corse de Bastia".
- Isabelle WALLACH : "Le mauvais œil. Croyances et pratiques conjuratoires en milieu urbain : l'exemple de Bastia".
- Nicole BEUZIT-JUIN : "Restructurer un lieu pour en modifier l'image : l'exemple corse de l'étang de Biguglia".

Mélanges

- Alain GAGNON, Michel VERDON : "Le contrat social niolin : un malthusianisme collectif".
- Félix CICCOLINI : "Le réseau routier de la Corse pendant la première moitié du XX^e siècle".

n° 7 : "Bonifacio, entre traditions et modernité. Essais d'ethnologie" 168 pages, 1999

- Georges RAVIS-GIORDANI : "Avant-propos".

ESPACES ET SOCIABILITÉ

- Estelle PONSARD : "Marine et Haute-Ville : Etude spatio-sociale de Bonifacio".
- Jessica DE BENE : "Espaces masculin et féminin dans les cafés de Bonifacio".
- Cécile QUESADA : "Les aires de mariage de Bonifacio : exogamie ou endogamie?".

PRATIQUES ET IDENTITÉ

- David JAMAR : "Pêcheurs bonifaciens : les fonds et la ressource".
- Rachel RECKINGER : "La cuisine bonifacienne : un marqueur emblématique face au changement".

LES CONFRÉRIES, HIER, AUJOURD'HUI, DEMAIN

- Marie-Laure MIONE : "Sociologie des confréries de Bonifacio".
- Magali GRANA : "Des *caschi* et des hommes : dimension symbolique et dimension emblématique".
- Caroline MORENO : "Une confrérie aux portes de Bonifacio".

n° 8 : "Balagne, essais et documents. Mélanges" 100 pages, 2000

- Georges RAVIS-GIORDANI : "Avant Propos".

Dossier Balagne

- Pierre BIANCO : "Origine et évolution de la population de Calvi jusqu'à la fin du XVIII^e siècle".
- Nicolas MATTEI : "Essai sur le devenir des confréries corses (XVII^e-XX^e siècles)".
- Jean-Luc ALBERTI : "Les aires de mariage en Balagne".
- Jean-Luc ALBERTI : "(Niolins dans le Filosorma)".

Introuvables

- Jacques VIDAL : "Intermédiaires et affairistes dans une seigneurie foncière corse (Balagne) aux derniers siècles du Moyen Age". 1974.
- Commandant LECA : "La Balagne économique, politique et sociale. Maux et remèdes". 1945.
- Marcel MIGOZZI : "Poésies".

Mélanges

- Corinne CASSÉ : "Identité et territoires dans les quartiers sud de Bastia : l'exemple de la cité Aurore".
- Jean-Paul PELLEGRINETTI : "Les maires corses sous la Troisième République : 1871-1914".

n° 9 : "Le regard des géographes français sur la Corse (XVIII^e - XIX^e siècles)" 170 pages, 2001

Choix de textes introduits et commentés par J. Martinetti



Bon de commande

à découper et à adresser à Centre d'Etudes Corses, Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme,
5 rue du Château de l'Horloge. BP 647 - 13094 AIX-EN-PROVENCE cedex 2
tél. / fax 04 42 52 43 80

Mme, Mlle, Mr.

Adresse

Tél.

souhaite recevoir (entourer les numéros commandés)

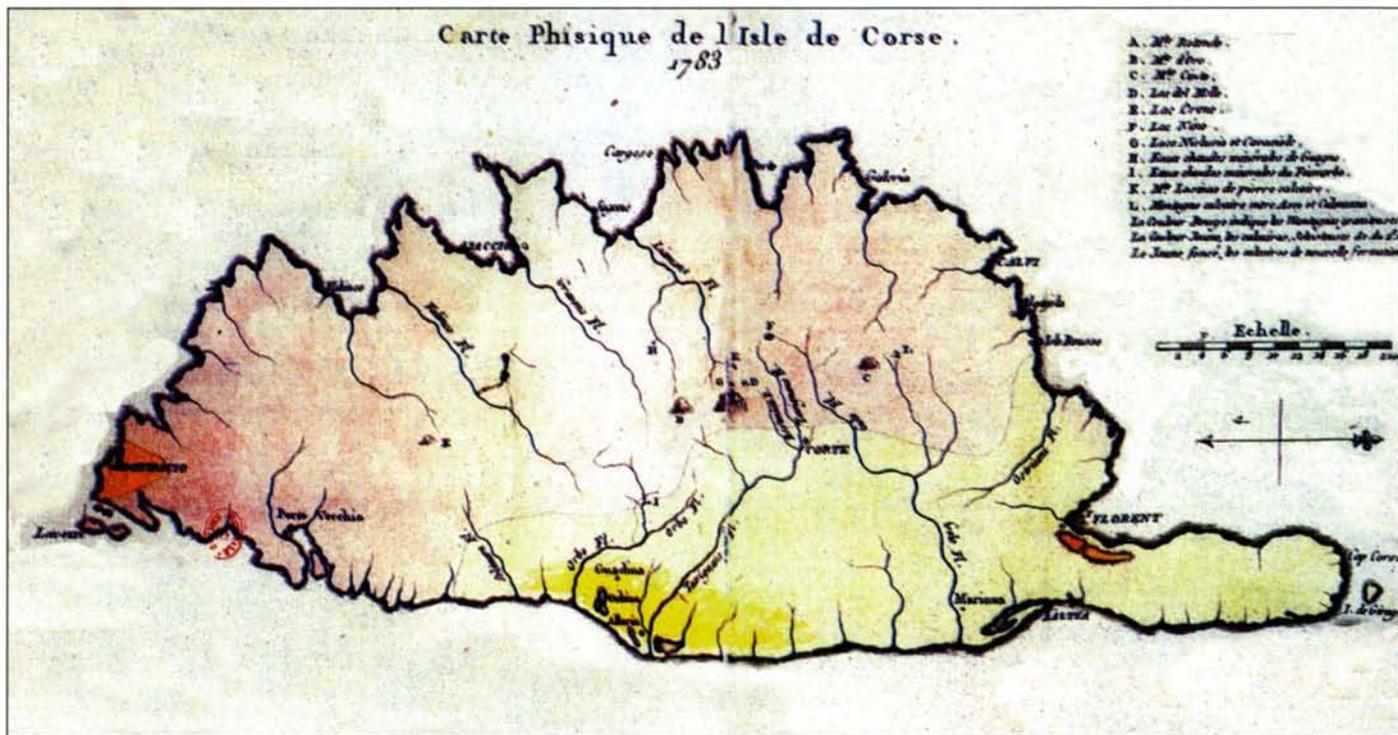
• le(s) numéro(s) 3/4 5 6 7 8 du *Bulletin de l'ADECCEM*

le numéro : 6 euros ; à partir de 3 n^{os} : 5 euros le n^o

• le(s) numéro(s) 1 2 3 4 5 6 7 8 9 de *Strade*

prix franco de port : le numéro 15 euros
à partir de 3 n^{os} : 12 euros ; la collection (9 n^{os}) : 100 euros

Joindre un chèque bancaire ou postal d'un montant de
à l'ordre de l'ADECCEM (CCP : 3194 33 Z Marseille)



SOMMAIRE

Première partie

Joseph MARTINETTI - La géographie française et la Corse au XVIII^e, entre exotisme et régénération

ENCYCLOPEDIE, article Corse

BELLIN Jacques-Nicolas (1703-1772) - Description géographique et historique de l'Isle de Corse

BARRAL Pierre (1742-1826) - Mémoire sur l'Histoire Naturelle de l'île de Corse avec un catalogue lythologique de cette Isle

Abbé GAUDIN (1740-1810) - Voyage et vues politiques sur l'amélioration de cette île

VOLNAY - Etat physique de la Corse

Deuxième partie

Joseph MARTINETTI - La Corse et les géographes français du "premier XIX^e siècle"

VERARD - La Corse - Précis Statistique

PIETRY - Statistique du département du Golo

Baron de BEAUMONT (1824) - Observations sur la Corse

MALTE-BRUN-LAVALLEE - Île et département de la Corse

Abbé de LEMPS (1844) - Panorama de la Corse ou Histoire abrégée de cette île et description des moeurs et usages de ses habitants

Elisée RECLUS (1830-1906) - Nouvelle Géographie Universelle

Jean REYNAUD (1806-1863) - Article Corse de l'Encyclopédie Nouvelle

Troisième partie

Joseph MARTINETTI - Le regard des géographes d'avant l'Université (seconde moitié du XIX^e siècle)

CHARPENTIER (1875 et 1878) - Etude sur le dessèchement des marais et sur la colonisation nécessaire... de la Corse

L. LE BONDIDIER - "En Corse Carnet de route"

E. LEVASSEUR (1873) - Petite géographie du Département de la Corse à l'usage de l'enseignement primaire

Joseph MATHIEU - extrait du *Bulletin de la Société de Géographie et d'Etudes coloniales de Marseille*